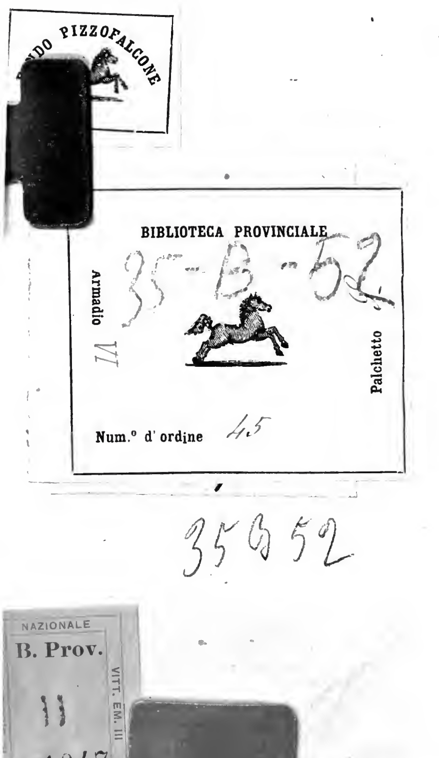




PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA PROVINCIALE
35-B-52
Armadio VI
Palchetto
Num.° d' ordine 45
35 B 52
NAZIONALE
B. Prov.
II
1047
NAPOLI
VITT. EM. III



HISTOIRE ROMAINE.

TOME HUITIEME.



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

Traduite de l'Anglois de LAURENT ECHARD.

TOME HUITIEME,

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS-CHRIST 581, jusqu'en 858.

Prix 3 liv. le vol. broché.

A AVIGNON;

Chez { ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Marc. JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, rue Vieux-Sétier. }

AN X. (1802.)

TABLE
DES SOMMAIRES
Du huitieme Volume.

HISTOIRE ROMAINE,
LIVRE NEUVIEME.
CHAPITRE II.
Depuis le couronnement de Maurice, jusqu'à la mort du Tyran Phocas.

(Espace de 28 ans.)

MAURICE Empereur XVII.

I. *Couronnement et nôces de l'Empereur.* II. *Rupture des Abares.* III. *Leurs incursions.* IV. *Maurice leur envoye des Ambassadeurs.* V. *Le Cagan veut les tuer.* VI. *Suspensions d'armes.* VII. *S. Grégoire vient à Constantinople.* VIII. *Guerre des Lombards.* IX. *Ils nomment Autharis Roi.* X. *Il prend Verceil.* XI. *Les Romains forcent Classi.* XII. *Ambassade de l'Empereur à Childebert.* XIII. *Guerre contre les Perses.* XIV. *Succès de Philippi-* An de N. S. 584.

PHOCAS Empereur XVIII.

CHAPITRE III.

Depuis la proclamation d'Héraclius, jusqu'au régne de Léon l'Isaurien.

(Espace de 107 ans.)

HÉRACLIUS Empereur XIX.

CONSTANTIN III Empereur XX.

HÉRACLEONAS Empereur XXI.

CONSTANT II, Empereur XXII.

THÉODOSE III, Empereur XXIX.

CHAPITRE IV.

Depuis le Régne de Léon l'Isaurien, jusqu'à l'établissement de l'Empire d'Occident par Charlemagne.

(Espace de 83 ans.)

LÉON L'ISAURIEN, Empereur XXX.

LÉON PORPHIROGENETE, Empereur XXXII.

CONSTANTIN ET IRÉNE, faisant le XXXIII Empereur.

IRÉNE, seule.



LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'établissement de l'Empire d'Occident, jusqu'à l'élection de Photius, ou l'origine du schisme des Grecs.

Espace de 57 ans.

IRÉNE, seule.

I. *Conspiration contre Iréne.* II. *Elle propose à Charlemagne de l'épouser.* III. An de N. S. 801.
Aëtius rompt ce mariage. IV. *Nicephore couronné Empereur.*

NICEPHORE, Empereur XXXIV.

V. *Il dépouille Iréne et la fait mourir* 802.
de chagrin. VI. *Caractere et vie de cette Princesse.* VII. *Inquiétude de Nicephore.* VIII. *Il conclut la paix avec Charlemagne.* IX. *Ses vices. Il déclare son fils Auguste.* X. *Sédition contre lui.* XI. *Il pu-* 803.
nit Bardanne et ses complices. XII. *Il est* 804.
défait par les Sarrasins. XIII. *Leurs* 805.
progrès en Asie. XIV. *Ils rendent l'Empereur tributaire.* XV. *Il fait épouser à son fils une femme mariée.* XVI. *Vices et impiétés de Nicephore.* XVII. *Son avarice et ses exactions.* XVIII. *Il méprise les*

808. *avis et se compare à Pharaon.* XIX. *Il rompt la paix avec les Sarrasins, et ses*
809. *troupes sont vaincues.* XX. *Ceux-ci sont*
810. *malheureux sur mer.* XXI. *Guerre des Bulgares.* XXII. *Les premiers succès sont pour l'Empereur.* XXIII. *Il refuse la paix.* XXIV. *Il est tué, et le Roi des Bulgares fait une coupe de son crâne.* XXV. *Son penchant pour le Manichéisme.*

STAURACE, Empereur XXXV.

811. XXVI. *Staurace proclamé par quelques-uns et rejetté par d'autres.* XXVII. *Il quitte la pourpre.*

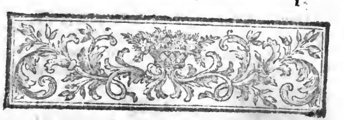
MICHEL RANGABE, Empereur XXXVI.

812. XXVIII. *Michel rétablit la Religion.* XXIX. *Il console les familles.* XXX. *Il propose une alliance à Charlemagne.* XXXI. *Léon défait les Sarrasins.* XXXII. *On refuse la paix des Bulgares.* XXXIII. *Ils*
813. *s'emparent de Mésembrie.* XXXIV. *L'Empereur marche contre eux. Désordres de ses troupes.* XXXV. *Imposture des Iconoclastes.* XXXVI. *Crume attaque les Grecs, qui ont l'avantage.* XXXVII. *Caractere de Léon l'Arménien.* XXXVIII. *Il trahit les Grecs.* XXXIX. *Ils sont défaits par les Bulgares.* XL. *Léon séduit les troupes.* XLI. *Il se fait proclamer Empereur.* XLII. *Michel abdique l'Empire. Son caractere.*

THÉOPHILE, Empereur XXXIX.

Fin de la Table des Sommaires du Huitieme Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE SECOND.

Depuis le couronnement de Maurice, jusqu'à la mort du Tyran Phocas.

(Espace de 28 ans.)

MAURICE, Empereur XVII.

MAURICE. An de N. S. 582.

I. Couronnement et nôces de l'Empereur.

LE peuple de Constantinople ne quitta le corps de Tibere que pour venir au pied du trône de Maurice, afin de lui rendre hommage comme à son Souverain. Peu de jours après, ce Prince fut couronné dans la grande Eglise de Constantinople par le Patriarche Jean, surnommé le Jeûneur. Ensuite il célébra la cérémonie de ses nôces avec

MAURICE. An de N. S. 582.

Constantine, et y fit éclater une pompe et une magnificence digne de la majesté Impériale. Evagre dit qu'en ce jour la vertu épousa celui qui devoit faire la félicité des Romains.

II. Rupture des Abares.

Environnés comme ils étoient d'ennemis implacables, ils avoient besoin d'un Prince tel que Maurice. Déja les Abares avoient rompu la paix une seconde fois sur la fin du régne de Tibere. Leur Cagan cherchant tous les jours un sujet de rupture, fit demander à l'Empereur quelques-uns de ces animaux extraordinaires, que l'on nourrissoit daus ses ménageries par curiosité. Tibere lui fit présent d'un éléphant prodigieux; mais dès que ce Prince l'eut vu, il le renvoya à Constantinople. Quelque-tems après il lui demanda un lit d'or; l'Empereur lui en fit faire un par les plus habiles ouvriers de l'Empire, et le barbare refusa de l'accepter, comme un présent indigne de lui être offert. Pour vaincre la patience des Romains qu'il avoit déjà trop exercée, il voulut qu'ils ajoutassent vingt-mille écus à la pension de quatre vingt-mille qu'on lui payoit tous les ans. Tibere s'offensa de sa proposition, et répondit qu'il ne les donneroit pas.

III. Leurs incursions.

C'est où le Prince barbare en vouloit venir. Il fondit aussi-tôt sur Singidon qu'il emporta avec un carnage épou-

vantable de part et d'autre ; il pilla différentes villes du voisinage, força Angusta et Viminacion, deux places importantes de la Dace, et alla ravager les environs d'Anchiale.

MAURICE. An de N. S. 582.

IV. Maurice leur envoye des Ambassadeurs.

Trois mois après cette rupture, au commencement du regne de Maurice, ce Prince envoya des Ambassadeurs au Cagan, pour lui faire des plaintes de ce que les Abares avoient rompu la paix sans sujet. Le Préteur Elpidice, l'un des Députés, parla le premier, et le fit avec beaucoup de modération. Mais le Cagan prit son discours pour une marque de timidité, et pour un effet de la terreur qu'il avoit jettée dans l'Empire ; il s'en prévalut, et menaça d'aller mettre le siége devant Constantinople. Commentiole, le second Député, indigné de son audace, et plein de zele pour la gloire de sa patrie, lui répondit avec toute la fermeté dont il fut capable. Il lui reprocha ses parjures, le mépris qu'il faisoit des Dieux, le peu d'égard qu'il avoit aux engagemens les plus sacrés, et aux sentimens de l'honneur et de la justice. Il lui fit voir qu'il n'avoit reconnu les bienfaits de l'Empire, que par les outrages et la perfidie. Il le somma de rentrer dans ses Etats, sans quoi les Romains combattroient jusqu'à la derniere goutte de leur sang, ou pour détruire sa nation,

MAURICE. An de N. S. 582.

ou pour la forcer à sortir des terres de l'Empire.

Ce discours mit le Cagan en fureur.

V. Le Cagan veut les tuer.

Il voulut percer Commentiole de son javelot ; mais ses Officiers l'avertirent de respecter en lui la qualité d'Ambassadeur. Il ordonna donc seulement qu'on le mît en prison, et qu'on déchirât sa tente. Il le relâcha néanmoins quelque jours après, et le renvoya à Constantinople, après lui avoir fait souffrir plusieurs mauvais traitemens.

VI. Suspension d'armes.

Maurice auroit voulu venger cet affront ; mais la prudence demandoit qu'il dissimulât avec un ennemi, pour être en état de réduire les autres, et de les vaincre successivement. Voyant qu'on pouvoit arrêter ces barbares à force d'argent, il leur envoya offrir d'ajouter vingt-mille écus à la pension annuelle qu'on leur payoit. Le Cagan accepta la proposition, et consentit à mettre bas les armes. Mais il engagea les Sclavons à les prendre, et à se jetter sur les terres des Romains. Commentiole ayant été chargé de marcher contr'eux avec le régiment des Gardes, il les dissipa entiérement.

Le feu de la guerre étoit tellement allumé dans les principales parties de l'Empire, qu'on ne savoit de quel côté il falloit aller pour l'éteindre. Les Lombards, maîtres du plus grand nom-

bre des villes d'Italie, continuoient leurs ravages, et menaçoient Rome d'un nouveau siége, malgré la suspension d'armes dont on étoit convenu. Le Pape Pelage II dans ces extrémités, députa à Constantinople le Diacre Grégoire, aussi célébre par ses vertus et son savoir que par sa naissance, pour demander du secours. L'Empereur à sa sollicitation, rappella Longin Exarque de Ravenne, et renvoya à sa place le Patrice Smaragde, qui s'étoit déja acquis une grande réputation dans les armes.

VII. Saint Gregoire envoyé à Constantinople.

VIII. Guerre des Lombards.

A l'arrivée du nouveau Gouverneur, les affaires changerent de face. Les Romains reprirent courage; la garnison de Classi ou Chiassi, qui tenoit auparavant Ravenne assiégée, fut contrainte de s'enfermer dans la place, où elle eut bientôt un siége à soutenir. Smaragde, avec les troupes qu'il avoit amenées, harceloit continuellement les Barbares, et eut par-tout l'avantage sur eux. Le plus considérable fut d'attirer à son parti un Suéve nommé Droctulphe, qu'ils avoient entre leurs mains dès la plus tendre enfance, et qui de leur esclave étoit devenu un de leurs plus grands Capitaines. Droctulphe se donna aux Romains avec Verceil, qui par sa situation sur le Pô, le mettoit en état de faire descendre le long du fleuve, les munitions nécessaires à l'armée

MAURICE. An de N. S. 584. et suiv.

Romaine occupée au siége de Classi, tandis que lui-même harceloit l'ennemi par ses courses et ses fréquentes sorties.

IX. Ils nomment Autharis Roi.

Les Lombards affoiblis, crurent que l'unique moyen de se relever étoit de rétablir parmi eux le gouvernement monarchique. Ils élurent pour leur Roi Autharis, fils de ce même Cleph dont la tyrannie avoit porté la nation à abolir la dignité royale. Une conduite entiérement contraire fit voir quels sont les avantages de la Royauté quand le Prince sait en faire un usage salutaire. Autharis, à l'imitation des Empereurs Romains, prit le nom de Flavius, et ordonna que ce nom seroit porté par tous ses Successeurs. Verceil dont Droctulphe s'étoit rendu maître pour l'Exarque, lui parut une place si importante, qu'il résolut de la prendre, quelque résistance qu'il y trouvât. Le siége fut long par la vigoureuse défense que fit Droctulphe. Mais le tems qu'il fallut donner à cette conquête, ne fut pas un tems perdu pour les Lombards; leur Roi l'employa à rétablir et à affermir, par de sages réglemens, l'ordre et la tranquillité dans ses Etats.

X. Il prend Verceil.

Il confirma les trente Ducs dans leur titre et dans l'autorité qu'ils avoient reçue d'Albouin dans le tems de leur création. Mais ce fut à condition de lui

rendre hommage, et de contribuer chacun d'une portion de leurs revenus, payable tous les trois ans, au soutien de la couronne. Avec les secours qu'il avoit tirés des garnisons du pays, il serra Verceil de si près, que Droctulphe n'espérant plus la pouvoir défendre, lui en ouvrit les portes, à condition que ses troupes sortiroient avec armes et bagages, et seroient conduites à Ravenne. Ces conditions furent acceptées; et Autharis fit raser les fortifications de cette place, pour la mettre hors d'état de servir à ses ennemis, si le sort des armes la leur remettoit entre les mains.

XI. Les Romains forcent Classi.

Droctulphe s'étant rendu à Classi, que les Romains tenoient toujours bloquée, il engagea Smaragde à donner l'attaque du côté de la mer, qui étoit l'endroit de la place le plus foible. Ce conseil fut suivi avec tant de promptitude et de succès, que les habitans se virent forcés de se rendre à discrétion. L'on passa au fil de l'épée ceux qui étoient les plus obstinés à la défense, et les autres furent faits esclaves.

XII. Ambassade de l'Empereur à Childebert.

Pour mettre l'Exarque en état de continuer la guerre en Italie, Maurice envoya des Ambassadeurs en France, solliciter Childebert Roi d'Austrasie, de marcher contre les Lombards; et afin de le déterminer plus efficacement, il lui fit présent de cinquante-mille écus

MAURICE. An de N. S. 584. et suiv.

d'or. Le jeune Prince âgé seulement de quatorze ans, entra à la tête de ses troupes dans l'Italie, et se rendit maître de plusieurs places. Autharis n'opposa point la force à la force; il ne se délivra de son ennemi que par la politique. Il retira toutes ses troupes dans leurs garnisons, laissa écouler ce torrent; et afin de l'écarter pour toujours, il acheta l'amitié de Childebert par des présens, mit son Etat sous sa protection, et se rendit son tributaire. Childebert accepta ses propositions, et n'écouta pas même les Ambassadeurs que Maurice lui envoya pour lui faire de nouvelles instances, et le sommer de sa promesse.

XIII. Guerre contre les Perses.

Cependant, l'Empereur n'avoit d'autres ressources que d'appeller les puissances étrangeres à son secours, contre celle des Lombards. Quelque sensible qu'il fût à la perte de l'Italie, la prudence ne vouloit pas qu'il affoiblît son armée d'Orient, où les Perses ne respiroient que la fureur et le carnage. Les victoires qu'il avoit remportées sur eux, avant que de monter sur le trône, étoient toujours présentes à l'esprit d'Ormisda, et il étoit résolu de mettre tout en œuvre pour en tirer vengeance. Peu de tems après le départ de Maurice, il avoit envoyé de nombreuses troupes, qui eurent de l'avantage sur les Ro-

mains, par la trahison de Curse, qui ne seconda pas la valeur de Jean. Ce Général fut néanmoins déposé, comme s'il eût été la cause de la déroute, et l'on nomma en sa place, Philippicus, qui avoit épousé la sœur de Maurice.

MAURICE. An de N. S. 586.

XIV. Succès de Philippicus.

Le nom seul du nouveau Commandant ranima le courage des troupes Romaines; sa réputation ayant attiré une infinité de soldats, il les rassembla sur le bord du Tigre, et ne voulut les exposer au combat, qu'après les y voir préparés par l'exercice des fonctions militaires et par le rétablissement de la discipline. On le comparoit au célébre Scipion pour la valeur, pour la prudence et pour sa fécondité à trouver des ressources dans les occasions difficiles, il disoit avoir plus appris la science des armes dans l'étude des livres anciens, et sur-tout de l'histoire, que dans le grand nombre d'actions où il s'étoit rencontré. Quand il eut discipliné ses troupes, il se jetta sur l'Arsacéne, y fit un butin immense, et évita toujours les embuscades que lui dressa le Cardarigan. C'étoit le nom du Général des Perses, qui renonçoit à celui de sa famille dès que le Roi lui avoit donné ce titre.

XV. Fier discours d'un Ambassadeur persan.

Ormisda étonné de ces prospérités, crut voir reparoître Maurice, sous le nom de Philippicus. Flottant entre la

MAURICE. An de N. S. 587.

crainte et l'espérance, il auroit désiré faire la paix avec les Romains; mais son ressentiment, sa fierté naturelle, et la foiblesse de l'Empire, qui achetoit la paix de tous ceux qui menaçoient de lui faire la guerre, le rendirent difficile. Mebode son Ambassadeur, parla ainsi aux troupes Romaines assemblées près d'Amide : « Ennemis, leur dit-il, » (si ce terme vous offense, je suis prêt » à m'en abstenir) mettez bas les ar» mes, jettez vos lances et vos épées, » comme des instrumens qui sont la » cause de vos malheurs. Nos champs » de bataille sont couverts de sang. Mon » maître se fait gloire de renoncer au » carnage, persuadé qu'il n'appartient » qu'aux méchans Princes de se plaire » dans le désordre et dans la licence » des armes. Mais ne regardez pas ses » avances comme une preuve de son » appréhension. Quand il vous offre la » paix, c'est qu'il veut vous la vendre, » et non vous la donner; il prétend que » vous l'achetiez avec l'or et les pré» sens, trop heureux de ce qu'il veut » bien les accepter pour appaiser sa co» lere et abaisser votre orgueil. »

XVI. Les Romains s'en moquent.

A ces mots, les Romains l'interrompirent par des cris mêlés d'indignation et de railleries. Ils lui répondirent, en rappellant les derniers exploits de leur valeur, les irruptions qu'ils avoient fai-

tes dans la Médie, le butin qu'ils en avoient rapporté ; et l'habileté avec laquelle ils s'étoient joués des ruses du Cardarigan. Philippicus congédia ensuite l'Ambassadeur, et il envoya ses propositions à Maurice. L'Empereur les rejetta comme indignes de la majesté de l'Empire ; et sur sa réponse, les troupes animées du désir de la vengeance et de l'amour de la gloire, demanderent avec empressement qu'on les menât à l'ennemi.

XVII. Présomption des Perses.

Elles s'avancerent à deux lieues de Dara, où les Perses étoient campés. Le Cardarigan ne pouvoit le croire, tant il avoit de mépris pour les Romains; mais quand ses coureurs l'en eurent assûré, il consulta les Devins et les Pythonisses, qui lui promirent la victoire. Il annonça cette réponse à ses soldats, les remplit de sa présomption, et leur ordonna de prendre des cordes et des chaînes pour lier les prisonniers qu'ils devoient faire.

XVIII. Ils sont vaincus.

Lorsque les deux armées furent en présence, Philippicus représenta aux siens qu'ils alloient combattre contre des infideles, autant ennemis du nom de Dieu que de l'Empire Romain ; il les exhorta à mettre leur confiance dans celui qui donne la victoire, à ceux qui combattent pour lui ; ensuite il fit donner le signal. L'aîle gauche des Ro-

MAURICE. An de N. S. 587.

mains fondit avec une telle impétuosité sur celle qui lui étoit opposée, qu'elle l'enfonça du premier choc, et s'empara des bagages. Mais l'autre disputa plus long-tems la victoire ; ce ne fut qu'avec de grands efforts qu'elle repoussa les Barbares, et les poursuivit jusqu'à Dara. Le Cardarigan s'étoit refugié sur une montagne, où il fut quatre jours sans avoir aucune sorte de nourriture ; et lorsqu'il se présenta pour entrer dans la Ville, les Perses lui en fermerent les portes, sous prétexte que la loi du pays défendoit de recevoir ceux qui avoient pris la fuite dans une bataille. Philippicus se servit des chaînes que les ennemis avoient préparées, pour en charger mille prisonniers qu'il envoya à Constantinople.

XIX. Philippicus ravage l'Arsacéne.

Le vainqueur profita des momens que la fortune lui offroit. Il entra dans l'Arsacéne, et la remplit de terreur. Les habitans instruits de la sanglante bataille qui venoit de se donner, se cacherent dans les cavernes, et y porterent ce qu'ils avoient de plus précieux. Philippicus les découvrit, les força de sortir de leurs sombres retraites, et passa au fil de l'épée ceux qui préférerent la mort à la servitude.

XX. Il est mis enfuite par le Cardarigan,

Cardarigan ne s'étoit pas laissé abattre par sa déroute. Plein de courage et de zele pour le service de son Prince,

Il avoit rassemblé tout ce qu'il avoit pu des débris de son armée et des milices du pays, et il n'attendoit qu'une occasion favorable pour réparer avantageusement son honneur. Il apprit que les Romains étoient partagés en trois corps, et que celui de Philippicus n'étoit nullement sur ses gardes, ne croyant pas que la Perse eût encore des troupes en état de combattre. Sur cet avis, il alla les surprendre au milieu de la nuit, et les mit tous en fuite, sans excepter Philippicus même. Par l'effet d'un hazard heureux, ce qui devoit être leur perte, devint leur salut. Le Cardarigan crut que cette fuite générale ne pouvoit être qu'une ruse de guerre qui cachoit quelque dessein. Il cessa de poursuivre les fuyards, de peur de tomber dans quelqu'embuscade. Le jour lui fit connoître que sa terreur avoit été sans fondement. Désespéré d'avoir manqué une occasion si favorable, il se retira plein de colère contre lui-même, et n'osa plus attaquer les Romains.

MAURICE. An de N. S. 587.

Philippicus ne fut pas moins sensible à la honte de sa déroute. Il prit occasion d'une indisposition qui lui étoit survenue, pour se démettre du commandement, et en charger Héraclius, pere de celui qui fut Empereur, après Maurice. L'estime et la confiance que l'on avoit déja conçues pour le nouveau

An de N. S. 588. XXI. Il se démet en faveur d'Héraclius

MAURICE. An de N. S. 588.

Général, firent que ce changement ne porta aucun préjudice aux affaires de l'Empire. Les soldats le suivirent avec joie au-delà du Tigre: ils entrerent dans la partie méridionale de la Perse, mirent tout à feu et à sang, et revinrent à Théodosiopole chargés d'un immense butin.

XXII. Priscus prend la place d'Héraclius.

Le trône d'Ormisda n'eût pas été en sûreté, si des ordres supérieurs n'eussent arrêté celui qui menaçoit de l'abattre dans une ou deux campagnes. Maurice, qui n'en avoit pas la même idée que Philippicus, ne jugea point à propos de lui donner le commandement de ses troupes; il en chargea Priscus; homme fier, intéressé, et dur pour le soldat. Philippicus, retournant à Constantinople, apprit la nomination du nouveau Général. Il écrivit aussi-tôt à Héraclius de se démettre de sa charge entre les mains de Narsez Gouverneur de Constantinople, et de se retirer en Arménie, lieu de sa naissance. Il lui manda en même-tems la disposition de la nouvelle ordonnance, par laquelle on retranchoit le quart de la paie qu'on avoit accoutumé de donner aux soldats, et il le chargea de faire publier ce réglement dans l'armée.

XXIII. Sa conduite souleve les troupes.

Priscus prit possession de sa dignité à Antioche, et sa conduite révolta les capitaines et les soldats. C'étoit un usa-

ge reçu depuis plusieurs siécles chez les Romains, que quand on installoit un nouveau Général, et que les troupes venoient au-devant de lui, il descendoit de cheval, les saluoit, et marchoit à pied avec elles. Priscus méprisa ouvertement cet usage, et par-là il indisposa toute l'armée contre lui. Le retranchement de la paie fit éclater le murmure; les soldats coururent vers sa tente, les uns avec des pierres, les autres avec des lances, des épées, ou d'autres armes que la fureur leur avoit mises entre les mains, et forcerent les gardes. Le Général effrayé d'une telle émotion, crut pouvoir appaiser les soldats en paroissant devant eux avec une image du Sauveur, que l'on disoit n'avoir point été faite de la main des hommes; les soldats transportés de colere ne la respecterent pas plus que lui; ils lancerent une grêle de pierres, dont plusieurs le blesserent. Priscus fut assez heureux pour saisir le cheval d'un de ses gardes, et se sauver à Constantine. Les séditieux y arriverent anssi-tôt que lui; là, se voyant exposé aux mêmes périls, il promit pour les appaiser, qu'on ne dimi-nueroit rien de la paye ordinaire.

MAURICE. An de N. S. 588.

Cette promesse le mit à couvert, sans ramener les mutins à leur devoir. L'esprit de révolte se fortifioit de jour en jour; la tente du Géneral fut rompue,

XXIV. Suites funestes de la sédition.

MAURICE. An de N. S. 588.

et son bagage pillé ; les Officiers se retirerent, et le désordre augmenta par leur absence. L'Evêque de Constantine et celui d'Edesse firent inutilement tous leurs efforts pour leur inspirer des sentimens de paix ; on ne les éconta point, et on leur dit que pour satisfaire l'armée, il falloit chasser Priscus de Constantine. Les rébelles ne bornerent pas leur colere à celui qui d'abord en avoit été le premier et l'unique objet. De l'emportement ils passerent à la licence ; ils mirent en pieces les statues de l'Empereur ; ils déchirerent des tableaux qui représentoient ses belles actions ; ils déclarerent hautement qu'ils ne vouloient plus obéir à un Prince, dont les manieres étoient aussi basses et aussi intéressées que celles d'un Marchand ; ils pilloient les maisons, voloient publiquement dans les rues, et ravageoient les campagnes, sans que personne osât réprimer ces excès.

Aussi-tôt que l'Empereur fut informé du tumulte, il révoqua celui qui l'avoit causé, et renvoya Philippicus en sa place, croyant que l'estime que l'on avoit eue pour cet Officier dissiperoit ces troubles. Mais il étoit trop tard. Philippicus venoit au nom d'un Prince, que l'on ne vouloit plus reconnoître, et déja les mutins s'étoient donné un Chef, nommé Germain, qu'ils avoient

menacé de tuer, s'il n'acceptoit cette qualité.

MAURICE. An de N. S. 588.

Les Perses ne pouvoient souhaiter une occasion plus favorable en apparence, pour se venger des pertes qu'ils avoient faites. Ils entrerent sur les terres de l'Empire, ravagerent les campagnes, et assiégerent Constantine. Les soldats Romains les regardoient aussi froidement, que s'ils n'y eussent point eu d'intérêt. A peine Germain put-il rassembler mille hommes pour s'opposer aux ennemis; il les attaqua vivement, et les obligea de lever le siége. Lorsqu'il s'avançoit avec le reste de l'armée vers Martyropole, sans autre dessein que d'y entrer, Marusas, Général des Perses, se présenta devant eux pour les arrêter. Les troupes Romaines retrouverent dans le courage et la fureur, ce qui leur manquoit du côté de la discipline et de la soumission. Elles firent un carnage affreux des Barbares; elles en prirent trois mille prisonniers, et à peine en échappa-t-il mille, qui se réfugierent dans Nisibe.

XXV. Victoire des révoltés sur les Perses.

Ce succès donna occasion, à Gregoire, Patriarche d'Antioche, de venir exhorter les séditieux à rentrer dans l'obéissance. Il étoit aimé des soldats, qu'il avoit souvent secourus d'habits, d'argent, et de vivres; son grand âge, sa vertu, son zele et sa candeur don-

XXVI. Grégoire Evêque d'Antioche, appaise les soldats.

MAURICE. An de N. S. 589.

noient une nouvelle force à ses paroles. Il assembla les principaux de l'armée, et leur représenta que l'honneur et le salut de la patrie, dépendoient de leur soumission à l'Empereur; que le moment étoit venu de mettre à jamais la Perse hors d'état de mesurer ses forces avec celles des Romains; que la victoire qu'ils venoient de remporter, leur répondoit de plusieurs autres; que toute la postérité leur reprocheroit les funestes suites de leur révolte; s'ils manquoient cette occasion d'abattre les ennemis de l'Empire; et qu'avec un courage tel que le leur, et sous un chef tel que Philippicus, il n'étoit point de victoires qu'ils ne pussent se promettre.

XXVII. Il les reconcilie avec l'Empereur.

Les soldats touchés de ses paroles, promirent unanimement tout ce que Gregoire exigeroit d'eux. Cependant, quand il leur parla de reprendre Philippicus, leur nouveau Général; ils lui opposerent le serment soleunel, par lequel toute l'armée s'étoit engagée à ne jamais recevoir ses ordres. Il leur répondit sans hésiter, que comme Evêque, il pouvoit les relever d'un serment aussi injuste que téméraire. Les soldats y consentirent, et après qu'il les eut absous de leur serment, il leur fit servir un grand souper, quoiqu'ils fussent environ deux mille. Les troupes, pour regagner les bonnes graces du Prince, et

lui témoigner un retour sincere, lui envoyerent par honneur une partie du butin, et les étendards qu'ils avoient pris sur les Perses dans le dernier combat.

MAURICE. An de N.S. 590.

XXVIII. Philippicus reprend le commandement.

Philippicus reconnu pour Général, fut heureux dans ses premiers exploits. Il donna une seconde bataille près de Martyropole, où les Perses furent entierement défaits. Marusas, leur chef, y fut tué et sa tête portée à Constantinople. Mais il semble que la fortune ne vouloit le favoriser qu'autant de tems qu'il en falloit pour attacher les soldats à leur Prince. Sittas officier Romain, jaloux de sa gloire, sacrifia les intérêts de la patrie à la haine qu'il avoit pour son Général. Il proposa aux ennemis qui s'étoient ralliés, d'envoyer dans Martyropole quatre cens hommes, qui feindroient de se rendre aux Romains, et à l'heure même il alla conseiller aux assiégés de recevoir ces transfuges. Dès qu'ils furent entrés, ils remplirent toute la ville de carnage, et s'en rendirent maîtres. Philippicus accourut au secours, et quelque valeur qu'il montrât, il fut contraint de succomber.

XXIX. Il le remet à Commentiole.

La crainte que cette déroute ne causât quelque nouvelle sédition parmi les soldats, le détermina à quitter le commandement une seconde fois. Il le remit entre les mains de Commentiole, le même qui avoit tant montré de fer-

MAURICE. An de N. S. 590.

meté au Cagan des Abares. Mais ce nouveau Général ne fut pas heureux, et ne parut pas fort brave. Il s'avança vers Nisibe, sur les frontieres de la Perse, et présenta la bataille aux ennemis. Dès qu'il s'apperçut que ses troupes commençoient à plier, il désespéra de la victoire, et n'eut pas honte de se sauver à Théodosipole.

XXX. Héraclius répare la lâcheté de cet Officier.

Sa lâcheté auroit fait le triomphe des Barbares, si le vaillant Héraclius n'eût promptement réparé la gloire du nom Romain. Il se mit à la tête des troupes, arrêta ceux qui se préparoient à tourner le dos, releva leur courage, fit serrer les rangs, et tomba avec tant de vigueur sur les Perses, qu'il tua leurs deux Chefs, Aphrate et Mébode; il dissipa leur armée, et rendit la victoire à ceux qui s'étoient déja regardés comme vaincus. Le butin que l'on fit après la bataille augmenta la joie des vainqueurs; ils remporterent de riches tapis, des meubles précieux, des armes éclatantes; effets du luxe que les Perses traînoient dans leurs armées, et qui animoit plus leurs ennemis que la prise d'une place importante. Les Romains envoyerent à l'Empereur des épées garnies d'or, des thiares, des casques, des cuirasses, des ceintures enrichies de pierreries, et les drapeaux qu'ils avoient enlevés. Maurice étala

ces superbes trophées dans les combats et les jeux qu'il fit célébrer à Constantinople, en signe de réjouissance de la victoire que ses troupes avoient remportée.

MAURICE. An de N. S. 591.

XXXI. Les Perses ravagent la Turquie.

Les Perses, malheureux sur les bords du Tigre et de l'Eufrate, allerent porter leurs armes dans les provinces du Nord. Une pension de quarante mille écus d'or qu'ils payoient aux Turcs depuis plusieurs années, étoit pour eux un honteux tribut. Ormisda écrivit à Varame son Général, d'aller venger l'honneur de la Nation, et de ne point épargner un peuple cruel et orgueilleux. Varame exécuta les ordres du Prince avec tant de promptitude et de succès, que tout plia sous ses armes. Il pénétra bien avant dans la Turquie, et enleva aux Chefs et aux Gouverneurs des Turcs, des lits, des tables, des trônes d'or, et des sommes immenses d'argent monnoié. Toutes ces dépouilles furent envoyées à Babylone, où Ormisda tenoit sa cour.

XXXII. Ils sont battus par les Romains.

Maurice apprit ces prospérités, et craignant avec raison, qu'au retour les vainqueurs n'entrassent dans les Provinces de l'Empire; il envoya le Général Romain, pour veiller à la sureté de la Colchide et de l'Albanie. Ce qu'il avoit prévû arriva. Varame marcha contre les Romains, dans le dessein de

MAURICE. An de N. S. 591. les combattre, et dans l'espérance d'avoir toujours la fortune favorable. Romain ne se croyant pas assez fort, évita le combat contre l'avis de tous les soldats, qui ne pouvoient se voir défiés impunément. Mais quand il eut rassemblé un plus grand nombre de troupes; il s'avança contre les Perses, fondit sur eux en bataille rangée avec tant d'ordre et d'ardeur, qu'ils y périrent presque tous, à l'exception d'un petit nombre qui échappa à la faveur des ténebres.

XXXIII. Funeste destinée d'Ormisda. Ormisda fut outré de douleur, quand il apprit la défaite de ses troupes. Il en rejetta toute la faute sur le Général, qu'il déposa par un Edit public, après lui avoir envoyé des habits de femme, pour lui reprocher son peu de courage. Varame, piqué d'un si sanglant affront, répondit au Roi en termes insultans, et mit sur sa lettre : *A Ormisda, fille de Cosroez*. Dès-lors il se déclara le rival de son maître; la haine que l'on portoit généralement à Ormisda, favorisa la révolte, et tout le monde l'abandonna. Un Officier l'arracha insolemment de son trône pour le jetter dans une sombre prison, où son propre fils le fit assommer. Ces funestes dissensions occasionnerent la paix entre les Romains et les Perses. Cosroez fils d'Ormisda, avoit d'autant plus su-

jet de la demander, qu'elle le mettoit sous la protection de l'Empire, et qu'il n'auroit pu autrement conserver le trône de ses peres.

MAURICE. An de N. S. 591.

La joie qu'en devoit ressentir Maurice, fut troublée par les calamités qui affligerent alors son Empire. Un horrible tremblement de terre venoit de détruire une seconde fois la ville d'Antioche, et avoit enséveli sous ses ruines, soixante mille de ses habitans. Peu de tems après l'Italie crut voir arriver un nouveau déluge. Une partie de la Vénétie fut inondée, il y périt un grand nombre d'hommes et d'animaux, l'Adige monta plus haut que les fenêtres de l'Eglise de S. Zenon, et les murailles de Vérone en furent renversées. Le Tibre prodigieusement enflé, couvrit la moitié de Rome, s'éleva par dessus les murs, renversa des bâtimens entiers, porta ses eaux dans les greniers publics, et fit germer le grain qu'on avoit amassé pour la subsistance du peuple.

XXXIV. Inondation en Italie.

Ce fléau auquel la force ni l'industrie des hommes ne pûrent apporter de remede, en produisit un autre aussi cruel. Du limon de ces eaux qui avoient longtems croupi, s'engendra une multitude prodigieuse de serpens, qui causerent de grands ravages sur les bords du Tibre, et furent ensuite entraînés par le courant avec un dragon d'une gran-

XXXV. Calamités dans Rome.

MAURICE. An de N. S. 591. deur prodigieuse; l'âcreté et l'amertume des eaux de la mer les firent bientôt mourir; mais ayant été rejettés sur le rivage, la mauvaise odeur qu'ils répandirent infecta l'air, et fit succéder la peste à tous les maux que cette Ville infortunée avoit déja soufferts.

XXXVI. Guerre des Abares. D'un autre côté, les Abares ravageoient l'Illyrie et la Dalmatie. Leur Cagan toujours parjure, inquiet et cruel, ne gardoit les traités qu'autant qu'il ne se présentoit point d'occasion avantageuse de les violer. Il avoit rompu le dernier comme les autres, et il profitoit de l'embarras où étoient les troupes Romaines en Orient, pour mettre tout à feu et à sang le long du Danube. Lorsque Maurice eut fait la paix avec les Perses, il se mit en marche pour aller lui-même réduire et chasser ces Barbares. Mais sur ces entrefaites arriverent les Ambassadeurs d'un Roi des François, qui lui fit offrir de joindre ses armes à celles de l'Empire, pour combattre les Abares, moyennant une somme qu'on lui donneroit tous les ans. Maurice répondit qu'il acceptoit la ligue; mais qu'il ne convenoit pas aux Romains de se rendre tributaires des Nations étrangeres.

XXXVII. Progrès du Cagan. Après que le Cagan eut porté la désolation depuis Singidon jusqu'à Boulogne, l'Empereur nomma Priscus, Général

néral de l'Armée d'Europe, et lui donna quelques troupes, qui furent levées à la hâte. Malgré sa résistance, le Cagan se saisit du pas de Procliane, le traversa avec des difficultés incroyables, et arriva bientôt à Anchiale, où il brûla l'Eglise de saint Alexandre martyr. En continuant sa route dans la Thrace, il alla offrir la bataille à Priscus, près de Perinthe, (ou Héraclée) le mit en fuite, l'enferma dans Didimotheque, où il s'étoit réfugié, et s'avança avec le reste de ses troupes devant Zurule, dont il forma le siége.

MAURICE. An de N. S. 591.

XXXVIII. Il est trompé par Maurice, et fait la paix.

L'Empereur craignant que cette Ville ne fût contrainte de succomber usa d'un stratagême, en lui faisant croire qu'un danger pressant l'appelloit ailleurs. Il commanda à l'un de ses gardes de se laisser prendre par les ennemis, afin qu'ils lussent la lettre dont il le chargeroit; elle s'adressoit à Priscus, et étoit conçue en ces termes: « La fureur des » Barbares, loin de nous avoir déconcertés n'a fait qu'exciter notre ardeur; » et irriter notre courroux. Soyez assuré » que le Cagan, après avoir perdu un » grand nombre des siens, sera forcé » de se retirer honteusement dans la » province que nous lui avons assignée; » je ne vous demande que de l'amuser » devant Zurule par quelques escar» mouches. J'ai fait partir une armée

MAURICE. An de N. S. 591.

» nombreuse pour désoler leur campa-» gne, et amener à Constantinople leurs » femmes et leurs enfans chargés de » chaînes. » Le faux courrier qui se trouva chargé de cette lettre, fut arrêté le septieme jour, et la donna sans peine. Le Cagan se l'étant fait expliquer par un interprête, en fut tellement épouvanté, qu'il conclut la paix avec Priscus pour une somme très-modique, et se retira en diligence.

An de N. S. 593.

XXXIX. Il s'emporte contre les Romains.

La crainte que le Prince Barbare ne revînt en Thrace, quand il auroit reconnu qu'on lui avoit fait illusion, fit prendre des précautions à Maurice, pour lui en fermer les passages; il envoya Priscus au printems avec un corps d'armée, s'emparer de tous les forts qui étoient le long du Danube. Le Cagan s'offensa vivement d'une conduite qu'il disoit être contraire aux articles du traité de paix; il en porta ses plaintes à Priscus par un Ambassadeur, qui traita Maurice et son Général de fourbes, d'imposteurs et de parjures. Les soldats témoins de ces sanglans reproches, en marquerent de l'indignation. Mais Priscus, au lieu d'opposer des termes pleins de vigueur à l'emportement du Barbare, se contenta de dire que cet appareil de guerre ne regardoit que les Sclavons; et que l'alliance faite avec les Abares ne défendoit pas d'armer contre les Gétes,

XL. Victoire sur les Sclavons.

Ardagaste, Roi des Sclavons, vint en effet peu de jours après, faire ses ravages accoutumés sur les terres de l'Empire, à quelques lieues du camp des Romains. Priscus surprit leurs fourrageurs au milieu de la nuit; il en passa un grand nombre au fil de l'épée, en mit d'autres en fuite, fit le reste prisonniers, et les envoya à Constantinople. Le butin qui se trouva dans leur camp fut assez considérable pour former un sujet de dissentions parmi les troupes. Le Général en ayant destiné la plus grande partie pour l'Empereur et pour les Princes ses enfans, les soldats se récrierent qu'on les privoit du fruit de leur valeur; et que jamais les Généraux Romains n'en avoient usé de la sorte avec les soldats.

XLI. Priscus envoie le butin à l'Empereur.

Priscus, doué d'une éloquence naturelle, en fit usage pour appaiser le tumulte qu'il avoit excité, et tâcha de plaire à l'Empereur aux dépens de l'armée. « Mes amis et mes compagnons, » leur dit-il, je m'étonne que vous » vous connoissiez si peu en véritable » gloire; je désire illustrer votre nom, » et je ne trouve d'autres contradic» teurs que vous-mêmes. Vous mur» murez de ce que je veux faire voir » vos trophées à votre Maître, au peu» ple Romain, à la capitale de l'Em» pire. Quels plus illustres témoins pou-

MAURICE. An de N. S. 593.

» vez-vous avoir de la grandeur de vos » exploits ? Qui sera donc le spectateur » de vos travaux ! En quel tems et en » quel lieu publiera-t'on les effets de » votre courage ? Dans quels monu- » mens conservera-t on le souvenir de » vos conquêtes ? Si vous prétendiez » vous rendre témoignage à vous-mê- » mes des belles actions que vous avez » faites, vos paroles ne trouveroient » point de créance, et vos triomphes » seroient mis au rang des fables. Com- » ment des hommes qui bravent tou- » tes les fatigues de la guerre, et qui » affrontent la mort, n'auroient-ils pas » le courage de mépriser un vil intérêt ? » Ne voulez-vous pas abandonner ces » dépouilles pour recevoir les applau- » dissemens du peuple ! Deviendrez- » vous les esclaves de l'avarice, vous » qui commandez aux plus puissantes » Nations ? La passion des richesses ne » s'accorde pas avec celle de l'honneur. » Choisissez ; mais faites-le de telle sor- » te, que votre choix ne ternisse point » l'éclat d'une profession aussi honora- » ble que la vôtre. » L'adresse de ses paroles changea tout-à-coup la haine des soldats en amitié, et leurs reproches en approbation. L'Empereur reçut ce butin avec de grands témoignages de joie. Animé par des sentimens de religion, il passa toute la nuit avec le

peuple dans la grande Eglise, pour rendre graces à Dieu de la victoire qu'il lui avoit accordée, et demander qu'il continua de protéger ses armes.

XLII. Nouveaux avantages sur les Sclavons.

Ses vœux furent bientôt exaucés. Un Gépide qui s'étoit jetté depuis peu dans le parti des Romains, dit au Général qu'il étoit aisé de prendre un corps de Sclavons; commandés par Musocius, allié d'Ardagaste, et qu'il se chargeoit de faire réussir l'entreprise. Priscus reçut son avis avec joie, lui fit de grands présens, et lui promit de le récompenser au-delà de ce qu'il pouvoit attendre s'il exécutoit son dessein. Le Gépide alla dans le camp de Musocius, le pria de lui prêter quelques bâteaux pour faire passer la riviere de Paspire à un certain nombre de soldats d'Ardagaste. En ayant obtenu cent cinquante, et trente rameurs pour les conduire, il les fit descendre le long du fleuve vers le camp des Romains. Il s'échappa sur le soir, vint avertir Priscus, et retourna avec deux cens hommes fondre sur les rameurs, dont il ne se sauva pas un seul. La nuit suivante, les Romains traverserent la riviere, entrerent dans le camp de Musocius, qui avoit passé tout le jour dans la débauche, en célébrant l'anniversaire du couronnement de son frere; ils surprirent les Barbares plongés dans le sommeil, et en firent un affreux carnage.

MAURICE. An de N. S. 593.

XLIII. Le Cagan demande le butin.

Le Cagan qui ne cherchoit que des sujets de rupture, se fit un prétexte de ce succès pour rallumer la guerre. Il demanda à Priscus le butin qu'il avoit fait sur les Sclavons, sans quoi il tomberoit sur lui dans trois jours. Ses menaces étoient accompagnées des titres les plus fastueux; il se vantoit dans sa lettre d'être le maître des Nations, et de porter sa puissance dans tous les lieux où le Soleil fait briller sa lumiere. Priscus qui souhaitoit avec passion de détourner la guerre, lui envoya Théodore, Médecin, homme éloquent. Après que ce Député eut employé différens motifs pour appaiser le Barbare, il conclut par cet apologue. « Sésostris, » le plus grand et le plus illustre des » Princes de l'ancienne Egypte, s'étoit » tellement énivré de sa puissance; qu'il » se fit faire un char d'or enrichi de » pierreries, et au lieu d'y atteler des » chevaux ou des mulets, il se fit » traîner par les Rois qu'il avoit vaincus. Un jour de grande cérémonie, » l'un de ces Princes infortunés refusa » de tirer le char où il étoit attaché, et » se retourna plusieurs fois pour en » considérer les roues. Sésostris lui » demanda pourquoi il ne tiroit pas » comme les autres; et s'il avoit envie » de s'enfuir. Je considere, lui répon» dit ce Roi, dans le mouvement de

MAURICE. An de N. S. 593.

» ces roues, le changement continuel » qui en éleve et en abaisse toutes les » parties successivement. Sésostris comprit la leçon qu'on lui faisoit, et commanda aussi-tôt que l'on mît des » chevaux à son char. »

XLIV. Priscus l'appaise.

Le Cagan s'appliqua aisément ce trait. Il demeura quelques momens sans répondre, et dit ensuite au Député : » Je sais commander à mes passions, » et réprimer ma colere quand il le » faut. Je me réconcilierai volontiers » avec Priscus, et je souhaite sincérement son amitié; mais puisqu'il a » pillé mes terres, il est juste qu'il me » rende une partie du butin; je lui en » demande la moitié. » Le Général y consentit; mais les soldats s'y opposerent fortement, et ils commençoient déjà à se soulever, le tumulte cessa lorsque le Cagan eut accepté en échange l'élargissement des prisonniers de guerre, on renouvella enfin le traité de paix entre les deux Puissances.

XLIV. Il est déposé et rétabli.

Maurice fit un crime à Priscus, d'avoir si facilement abandonné le fruit de ses victoires; il le rappella, et mit Pierre en sa place. Le nouveau Général, frere de l'Empereur, ne fut pas heureux. Les ordres qu'il avoit reçus de faire quelque retranchement dans sa paye, le rendirent odieux à l'armée; et le mauvais succès qu'il eut en différens pe-

MAURICE. An de N. S. 593. tits combats, força l'Empereur à rendre à Priscus le commandement de l'armée. Saint Grégoire, Pape, écrivit à cet Officier pour le féliciter de son rétablissement.

XLVI. Le Cagan prend Singidon et la perd. Les entreprises que Pierre avoit faites sur le Cagan, irriterent ce Prince. Il marcha à la tête de ses troupes vers Singidon, abattit les murailles de la Ville, et en chassa les habitans. Priscus conduisit l'armée Romaine à trente milles de la place, où il eut une entrevue avec le Cagan. N'ayant pû le gagner, il donna des troupes à Cudoïs son Lieutenant, qui alla chasser la garnison de Singidon, et remit la Ville sous la domination des Romains.

XLVII. Il est forcé par la peste à faire la paix. Le Cagan transporté de colere, se répandit dans la Dalmatie et la Thrace, enporta de force quarante châteaux le long du Danube, prit la ville de Drizipere, et brûla l'Eglise du martyr saint Alexandre. Il ne tarda pas à recevoir la punition de son impiété. Une maladie contagieuse se mit dans son armée, et lui enleva plus de monde que n'auroit fait le plus sanglant de tous les combats. Tandis qu'il déploroit ses malheurs, la mort de sept fils arrivée en un même jour, et la perte de son armée, Maurice qui ignoroit tant de disgraces, fit partir de Constantinople un Ambassadeur pour lui demander la paix.

Le Cagan y consentit aisément, à condition néanmoins que l'on ajouteroit deux mille écus d'or à la somme qu'on lui payoit auparavant, et que le Danube serviroit de limites aux deux Nations, permettant toutefois aux Romains de le passer pour aller faire la guerre aux Sclavons. En partant pour retourner dans ses terres, il dit à l'Ambassadeur : « Que Dieu soit juge entre » le Cagan et l'Empereur, entre les » Abares et les Romains.

MAURICE. An de N. S. 594.

XLVIII. Affaires des Lombards.

Quoique l'expérience eût assez appris le peu de fonds qu'on devoit faire sur la parole d'un Barbare, qui s'étoit familiarisé avec le parjure, cette paix fit néanmoins d'autant plus de plaisir à l'Empereur, que les troubles de l'Italie demandoient toute son attention. Depuis que les Lombards avoient goûté les douceurs d'une liberté imaginaire sous le gouvernement de leurs Ducs, ils n'étoient plus aussi soumis qu'auparavant, et la noblesse s'étoit ralentie du zele avec lequel elle contribuoit aux entreprises de ses Rois, craignant de les agrandir à son préjudice. Dans cette mutuelle défiance, Autharis leur Roi mourut sans enfans, et personne ne douta que le poison n'eût terminé ses jours; mais l'on ne put découvrir l'auteur du crime.

Les principaux de la Nation s'as-

MAURICE. An de N. S. 594.

XLIX. Theudelinde nomme Agilulfe Roi

semblerent à Pavie, pour lui nommer un successeur. Comme chacun portoit sur le trône celui qu'il croyoit lui devoir être favorable, on résolut pour terminer les disputes, de s'en rapporter au jugement de Theudelinde, veuve du feu Roi, et qui avoit l'estime de tout le peuple. Tous convinrent de reconnoître pour Monarque légitime celui d'entre eux qu'elle prendroit pour son époux. Agilulfe, Duc de Turin, eut la préférence, et le choix de la Reine fut généralement applaudi. C'étoit un Prince bien fait, brave, sage, à qui il ne manquoit que d'abjurer les erreurs de l'Arianisme dans lequel il étoit né. Plus heureux qu'Autharis, il se rendit aux raisons de Theudelinde, qui le détermina à embrasser la foi Catholique, et son exemple fut suivi d'une partie de ses sujets.

L. Conversion de ce Prince.

Saint Grégoire le Grand eut part à la conversion d'Agilulfe; il avoit plusieurs fois exhorté la Reine à faire un si digne usage du pouvoir qu'elle avoit sur le cœur et sur l'esprit du Roi. Le Pape se flattoit que ces peuples ramenés à la pureté de la foi, deviendroient moins barbares; mais on ne sait que trop, qu'il est plus aisé de recevoir les dogmes de la religion que d'en pratiquer la morale. L'expérience le fit voir dans les Lombards.

Romain Exarque de Ravenne fut cause de tous les désordres qu'ils commirent depuis leur abjuration. C'étoit un homme noirci de crimes, sans capacité, sans courage, qui n'avoit d'autre mérite que l'adresse et la fourberie, et qui n'avoit jamais fait la guerre qu'aux sujets de l'Empire. Il préféroit la guerre à la paix, parce que son administration tyrannique s'accommodoit d'un tems de troubles. Renfermé dans Ravenne, il se tenoit à l'abri de tous les dangers, et profitoit de la circonstance des tems, pour s'enrichir en ruinant le peuple. Il viola le traité de paix, ou du moins la treve faite avec les Lombards, en corrompant la fidélité de quelques-uns de leurs Gouverneurs, entr'autres de Maurition, Duc de Perouse; il jetta des troupes dans cette place importante, et se saisit de plusieurs autres villes, par les intelligences qu'il y avoit pratiquées.

LI. Romain romptlapaix avec les Lombards.

Cette infraction attira aussi-tôt la vengeance d'Agilulfe. Il reprit Perouse d'assaut, fit trancher la tête à Maurition, marcha droit à Rome, et désola toute la campagne, sans trouver aucun obstacle. Dans cette extrêmité, saint Grégoire implora le secours de l'Empereur, et lui porta ses plaintes sur la conduite de Romain. Mais celui-ci pour les rendre inutiles, avoit eu soin de le

LII. Il noircit S. Gregoire dans l'esprit du Prince.

MAURICE. An de N. S. 595. et suiv.

faire passer à la cour pour un esprit foible, qui s'effrayoit sans raison, et de le donner pour un homme dangereux, qui cherchoit à se rendre à Rome indépendant de la puissance Impériale. Maurice, blessé d'ailleurs de ce que Grégoire avoit désapprouvé une loi faite l'année précédente, qui défendoit aux soldats de quitter le service, pour prendre l'habit de Moine, ne rendoit pas justice aux sentimens d'un Pape qui s'est toujours hautement expliqué sur la soumission et la fidélité dues aux puissances établies de Dieu.

LIII. Rome assiégée pendant quatre ans, et délivrée par S. Grégoire.

Rome dégarnie de troupes devint encore la proie des Lombards., et souffrir pendant quatre ans tout ce que la barbarie de cette nation féroce pouvoit lui inspirer. Le saint Pontife en a fait le tableau d'une maniere touchante dans ses lettres et dans ses sermons sur Exechiel, pour exhorter le peuple à supporter chrétiennement ses maux. Enfin il eut la consolation de fléchir, presque lui seul, Agilulfe par l'entremise de Theudelinde, et d'obtenir qu'il retirât ses troupes des environs de Rome. Il leur écrivit ensuite pour les conjurer de rendre cette paix durable, et empêcher qu'elle ne fut interrompue par les courses de leurs sujets.

Maurice instruit de la misere extrême où ce fléau avoit réduit le peuple, en-

voya des habits pour les soldats qui étoient restés en garnison, et soixante marcs d'or à saint Grégoire, pour être distribués aux citoyens, aux gens de la campagne, aux veuves, aux orphelins et aux blessés. Le Pontife le remercia au nom de tous, par une lettre aussi digne de sa piété, que de la libéralité du Prince.

MAURICE. An de N. S. 599.

LIV. Maurice soulage les Romains affligés.

Maurice et Grégoire formés pour le bien, et portés également à la justice, ne pouvoient être en dissension, si des esprits inquiets et turbulens ne les avoient brouillés par de faux rapports. Dans le même tems que l'Exarque de Ravenne s'efforçoit de décrier le saint Pontife, Jean Patriarche de Constantinople, surnommé le Jeûneur, se vengeoit secrétement de l'opposition qu'il avoit trouvée de la part des Papes à ses desseins ambitieux. Sous le voile d'une vie sainte et austere, il cachoit une ame assez orgueilleuse pour entreprendre ce qui n'étoit encore venu dans la pensée d'aucun Evêque du monde. A l'occasion d'un Concile qui fut tenu à Constantinople, il tenta de se faire déclarer *Evêque Œcuménique* ou *universel*; et il en prît le titre dans les actes de cette assemblée, qui furent envoyés à Rome.

LV. Jean de C. P. prend le titre d'Evêque universel.

Le Pape Pelage s'opposa fortement à cette entreprise, cassa les actes du Concile, et défendit à son Nonce auprès

LVI. Pelage et S. Gregoire s'y opposent.

MAURICE. An de N. S. 599.

de l'Empereur d'assister à la Messe avec le Patriarche. Celui-ci toutefois n'abandonna pas son téméraire projet. Excité à le soutenir par quelques Evêques d'Orient, qui le flattoient pour profiter de son crédit à la cour, il affecta de prendre à chaque page le titre fastueux de Patriarche Œcuménique, neuf ans après dans les actes d'un jugement qu'il avoit rendu contre un Prêtre accusé d'hérésie, dont il envoya les informations et la Sentence au Pape. Saint Grégoire lui en écrivit le premier de Janvier 595 et lui remontra combien ses prétentions étoient contraires à sa maniere de vivre et aux regles de l'antiquité : « Je ne sais, lui disoit-il, par quel » motif vous voulez usurper un nou» veau tître, qui scandalise tous vos fre» res. Lorsque vous paroissiez fuir l'E» piscopat par des sentimens d'humili» té, auroit-on crû que vous en useriez » dans la suite comme si vous l'aviez » recherché avec ambition. Vous vous » reconnoissiez indigne du nom d'Evê» que, et à présent vous prérendez être » le premier et le seul Evêque. Je vous » prie, je vous conjure, et je vous de» mande avec toute la douceur possi» ble, de résister à ceux qui vous flat» tent en vous attribuant ce nom plein » d'orgueil et d'extravagance. Vous n'i» gnorez pas que le concile de Calcé-

» doine offrit cet honneur aux Evêques » de Rome en les nommant *Universels* ; » mais qu'il ne s'en est trouvé aucun » qui ait voulu l'accepter, de peur qu'il » ne semblât s'attribuer seul l'Episco- » pat, et l'ôter à tous ses freres. »

MAURICE. An de N. S. 597.

LVII. S. Grégoire en écrit à Maurice.

Saint Grégoire en écrivit encore plus fortement à l'Empereur. Après lui avoir dit que l'ambition des Evêques étoit la principale cause des calamités publiques, il ajoute contre le Patriarche : « Nous détruisons par nos exemples » tout le fruit que pourroient faire nos » paroles. Nos os sont consumés de jeû- » nes, et notre esprit est enflé d'orgueil ; » nous sommes fiers et hautains, sous » des habits vils et méprisables. De » dessus la cendre où nous sommes cou- » chés, nous regardons avec des yeux » jaloux le faîte des grandeurs humai- » nes ; et non contens des honneurs » réels auxquels la Providence nous a » élevés, nous portons nos regards jus- » ques sur de vains titres. Pour moi, je » suis le serviteur des Evêques, tant » qu'ils vivent en Evêques ; et si Jean » veut m'écouter, il trouvera en moi un » frere entiérement dévoué à ses inté- » rêts ; mais s'il persiste dans sa préten- » tion, il aura pour adversaire celui » qui résiste aux superbes. »

Ces remontrances ne purent effacer les préjugés de l'Empereur, ni guérir

MAURICE. An de N. S. 590.

l'orgueil du Patriarche. Le Prince admiroit tous les jours avec un nouvel étonnement ses austérités et ses vertus apparentes ; il l'honoroit d'une confiance entiere ; c'étoit le canal de toutes les graces. Quand il fut mort, Maurice prit son lit, sa couverture et sa tunique, seuls effets de sa succession, et s'en servoit durant tout le carême. C'étoient autant de langues qui parloient encore en faveur de Jean contre le Pontife Romain ; la prévention dans laquelle elles entretenoient le Prince, jointe aux impostures des Exarques de Ravenne, fut cause que Rome demeura exposée pendant quatre ans à toute la fureur des Lombards.

LVIII. Effet de la prévention de l'Empereur.

A peine eut-elle cessé, qu'on vit renaître celle des Abares, qui menacerent l'Empire de plus près qu'ils n'avoient jamais fait. Après que le Cagan eut réparé par de nouvelles milices les ravages que la peste avoit causés dans son armée, il oublia le serment solemnel, par lequel il avoit pris le ciel pour témoin de sa sincérité, et pour juge de sa cause entre l'Empereur et lui. S'imaginant que le siége de Rome retiendroit également les Lombards et les troupes de l'Empereur attachés à cette capitale, il tourna ses armes du côté de la Vénétie, où il porta par-tout le fer et le feu. Agilulfe accourut sur les bords du

LIX. Les Abares en Italie.

Pô pour arrêter les progrès et les ravages des ennemis. Suivant Paul Diacre ; il fut obligé de les suivre jusqu'à Fréjus (*Forum Julii)* dans la Gaule Narbonnoise , dont ils désoloient les provinces.

MAURICE. An de N. S. 599.

LX. Agilulfe trahi par sa femme.

Romilde, seconde femme de ce Prince, ayant plusieurs fois admiré le courage et la valeur du Cagan, se persuada que tôt ou tard il seroit vainqueur des Lombards, et qu'il seroit plus avantageux pour elle de tomber entre les mains d'un amant que dans celles d'un vainqueur irrité. Elle forma des liaisons secrettes avec ce Prince étranger, et promit de lui livrer Fréjus et Agilulfe même, s'il l'engageoit à l'épouser. Le Cagan n'hésita pas d'en donner sa parole; on lui ouvrit les portes de la ville, et il fit mourir le Roi des Lombards. Mais la perfidie de Romilde ne fut pas récompensée comme elle se l'étoit promise. Le Cagan regardant avec horreur une femme qui avoit été capable de trahir ainsi son mari, la fit empâler au milieu de son camp, et lui dit au moment de l'exécution : Voilà l'époux que tu merites.

LXI. Chasteté de ses filles.

Ses filles indignées du crime de leur mere, réparerent l'honneur de leur sang d'une maniere éclatante. Demeurées sans défense, et exposées à la brutalité des Abares, elles imaginerent de

An de N. S. 599.

mettre dans leur sein de la viande corrompue, afin que si les soldats vouloient les déshonorer, ils en fussent empêchés par la mauvaise odeur. Ce qu'elles avoient prévu arriva. Il se jetterent sur elles pour leur faire violence ; mais rebutés par l'infection qu'ils leur attribuerent, ils répandirent le bruit que les filles des Lombards étoient si mal propres, qu'on ne pouvoit en supporter les approches.

An de N. S. 600.

LXII. Grandes victoires sur les Abares.

Maurice informé de cette incursion qui menaçoit l'Italie, se hâta de faire diversion dans le pays des Abares, pour les y rappeller. Priscus se rendit à Singidon avec l'armée Romaine, et déclara que puisque ces peuples avoient rompu la tréve, il alloit recommencer la guerre. Le Cagan l'apprit en Italie, et retourna dans son Royaume. Il donna ordre à ses quatre fils de garder les passages du Danube, tandis qu'il ravageroit les terres de l'Empire, ou qu'il feroit face au gros de l'armée. Il soutint cinq combats dans l'espace de deux mois ; où il perdit plus de cinquante mille hommes, non compris dix mille prisonniers que les vainqueurs conduisirent dans la Ville de Tomée. Plein de fureur il envoya sommer Priscus de les lui rendre, sans quoi il feroit venir tous les Abares, les Sclavons et les Gépides qui étoient en état de porter les ar-

mes, et mettroit les Provinces de l'Empire à feu et à sang. Priscus effrayé de ces menaces relâcha les prisonniers, croyant éviter de plus grands maux.

MAURICE. An de N. S. 600.

LXIII. Le Cagan fait mourir les prisonniers que Maurice refuse de racheter.

Le Cagan avoit aussi fait des prisonniers sur les Romains, et la condition avoit été, qu'il les élargiroit quand on lui auroit remis les Abares. Mais ce Prince perfide ne voulut plus les délivrer sans rançon, et il la fixa à dix mille écus. L'Empereur indigné de le voir encore manquer à sa parole, refusa de payer cette somme, et résolut de forcer le Barbare à rendre les Romains. Le Cagan voulant lui faire voir qu'il méprisoit ses menaces, fit passer au fil de l'épée tous les captifs.

An de N. S. 601.

LXIV. Regrets de l'Empereur.

Cet horrible massacre fut le commencement des malheurs qui accablerent Maurice le reste de ses jours. Les Officiers généraux des armées se révolterent, et les soldats séditieux donnerent aux peuples un exemple dangereux. L'Empereur lui-même étoit agité de mortelles inquiétudes; sa faute toujours présente à ses yeux ne lui laissoit aucun repos; ses songes mêmes étoient effrayans; il croyoit sans cesse entendre la voix des Soldats, dont il avoit causé la perte, lui reprocher d'avoir sacrifié à son avarice un sang qu'ils avoient tant de fois prodigué pour lui; il lui sembloit voir le reste des troupes qui venoit

MAURICE. An de N. S. 602.

lui faire des plaintes de ce qu'il avoit si facilement abandonnés des conquêtes qui coûtoient si cher.

LXV. Succès de Gudoïs sur les Abares.

Malgré ces agitations il ne négligeoit pas le soin des affaires publiques. Il envoya Pierre son frere en qualité de Général contre le Cagan, qui s'approchoit de jour en jour vers Constantinople à la tête d'une nouvelle milice. Mais Gudoïs son Lieutenant-Général se fit plus d'honneur dans cette campagne que le Chef qu'on lui avoit donné. Il mena les troupes au-delà du Danube, remporta une grande victoire sur les Abares, leur enleva un riche butin, et fut cause qu'un corps entier passa dans le parti des Romains, ces Soldats ne voulant plus combattre contre un peuple, dont le Ciel protégeoit les armes.

LXVI. Maurice irrite l'armée.

Ce qui devoit être pour l'Empereur la matiere d'un triomphe éclatant, et la source d'un glorieux repos, devint l'occasion de sa ruine. Croyant la Province, dont il venoit de se rendre maître, en état de faire subsister ses troupes, il manda à Pierre de les distribuer en différens quartiers pour y passer l'hiver. Dès que cet ordre leur eut été signifié, elles s'emporterent ouvertement, et déclarerent qu'elles ne vouloient pas demeurer dans un pays où les vivres n'étoient pas suffisans, et où elles ne pourroient résister à une multitude infi-

nie de Barbares qui couvroient les bords du Danube. Plus le Général pressa l'exécution des ordres de l'Empereur, plus elles se roidirent contre lui; et elles en vinrent même quelques jours après jusqu'à l'abandonner ouvertement pour se retirer à Plastole. De-là elles lui envoyerent des Députés, parmi lesquels étoit un Officier nommé Phocas, pour demander la permission de se retirer dans leur patrie; protestant qu'elles ne pouvoient obéir aux ordres de l'Empereur.

LXVII. Elles proclament Phocas Empereur.

Pierre comprit qu'elles alloient être les suites d'une révolte si déclarée. Il s'en ouvrit à Gudoïs, et lui dit avec une agitation d'esprit, qui marquoit assez son embarras : « Je me vois de tou» tes parts environné de périls. J'ai un » ordre auquel il m'est impossible de » résister, et que je ne puis néanmoins » accomplir sans risquer votre vie et la » mienne. L'avarice est la source de tous » ces maux; l'Empereur sera la cause » de sa ruine et de celle des Romains. » Le jour suivant il appella les Officiers pour leur montrer les lettres de l'Empereur; et ils l'assurerent de nouveau, que les soldats ne s'y soumettroient point. Pierre ayant voulu insister avec fermeté, tous se souleverent contre lui; il n'en demeura autour de sa tente qu'un très-petit nombre; les autres sortirent

MAURICE. An de N. S. 602.

du camp. Les séditieux, élurent pour leur Chef le centenier Phocas, l'éleverent sur leurs boucliers, et le proclamerent Auguste avec de grands cris.

LXVIII. Ruine de Maurice annoncée.

Cependant le ciel avertissoit Maurice par différens présages de l'orage qui le menaçoit. Saint Théodore Sicéote, Evêque d'Anastasiopole, en eut une révélation pendant qu'il étoit en prieres dans l'Eglise, et il en avertit sur le champ ses Clercs qui étoient avec lui. Un saint Anachorete, dont les vertus étoient généralement connues et respectées, vint à Constantinople, traversa toute la ville tenant une épée, et annonça que l'Empereur périroit bien-tôt. Le peuple à qui son Prince étoit devenu odieux, marquoit publiquement par son mépris et ses insultes, qu'on lui enleveroit bien-tôt le sceptre et la vie. Il fit monter sur un âne un certain Maure assez ressemblant à Maurice, lui mit une vile couronne sur la tête, et le conduisit dans toute la ville avec des cris mocqueurs et outrageans. L'Empereur lui-même assura, qu'il lui avoit été annoncé dans le sommeil, que le terme de sa destinée étoit proche, et que le nom de celui qui devoit le détrôner commençoit par ces lettres P. H. Il porta aussi-tôt ses soupçons sur Philippicus; mais il fut averti par la même voie qu'il n'avoit rien à craindre de sa part.

Quoique Maurice ne put découvrir quel seroit son rival et son meurtrier, il ne fut pas moins convaincu qu'il étoit menacé d'une mort tragique et prochaine. Il maria son fils Théodose avec la fille de Germain, l'un des principaux de l'Empire, pour assurer la couronne dans sa famille, et lui donner un protecteur. Cette alliance mit Germain au péril de perdre la vie. Théodose reçut quelque-tems après un Député de la part des troupes, qui le prioient d'accepter l'Empire, ou de le céder à Germain, protestant qu'elles ne reconnoissoient plus Maurice pour leur maître. L'Empereur informé de la proposition, fit venir Germain, l'accusa de tous ses malheurs, et lui annonça en termes couverts que son arrêt de mort étoit prononcé. Germain eut recours à la franchise des Autels, et ses gardes chasserent l'Eunuque Etienne, et les soldats que Maurice avoit envoyés pour le tirer de ces sacrés asyles.

LXIX. Il veut faire périr Germain.

L'Empereur reconnut enfin que le ciel poursuivoit en sa personne le crime dont il s'étoit rendu coupable en refusant une somme modique pour la rançon de dix mille captifs. Il s'humilia, et envoya des lettres circulaires aux grandes Eglises et aux principaux Monasteres, avec de l'argent, des cierges et des parfums, pour demander à Dieu,

LXX. Il tache de fléchir le ciel.

MAURICE. An de N. S. 602.

qu'il le chatiât dans cette vie, suivant le mal qu'il avoit commis, et qu'il ne le privât pas de ses miséricordes dans l'autre.

LXXI. La Faction des Bleus se déclare pour lui.

Bien-tôt il apprit quel devoit être le ministre des vengeances divines. Le Général lui manda la résistance qu'il avoit trouvée dans les troupes, comment elles avoient renoncé à son obéissance, et proclamé le Centenier Phocas. Maurice fit entrer dans son cabinet le Courrier qui apporta cette fâcheuse nouvelle, et l'interrogea sur toutes les circonstances. Il eut encore la force de dissimuler les inquiétudes dont son esprit étoit agité, quoiqu'il vît le mal sans remede; et même pour faire croire qu'il méprisoit les efforts des séditieux, il assista plus souvent qu'à l'ordinaire aux jeux et aux combats; il fit avertir le Peuple par un Hérault, de ne se point étonner des bruits qui couroient. En même-tems la faction des Bleus se déclara pour lui; mais par une suite nécessaire, celle des Verds embrassa le parti de Phocas, et celle-ci étoit de quinze cens Personnes, au lieu que la premiere n'étoit que de neuf cens.

LXXII. Phocas rejette les propositions.

Quand Maurice sut que l'usurpateur approchoit de la Ville Impériale, il lui envoya des Députés, croyant par cette démarche conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête. Phocas, loin de se prêter

prêter à des propositions de paix et d'accommodement, n'en devint que plus fier et plus hardi, il renvoya les Députés sans vouloir les entendre.

MAURICE. An de N. S. 602.

LXXIII. Maurice sort de Constantinople.

Maurice ne vit plus de ressource que dans la fuite. Il quitta les marques de sa Dignité, et sortit du Palais au milieu de la nuit, tandis que le Peuple et la faction des Verds répétoient autour de lui des chansons insultantes, et qu'on l'appelloit *Marcionite*, du nom d'une Secte qui professoit une piété extravagante et une simplicité ridicule. On mit le feu sous ses yeux à la maison de Constantin, Sénateur et Patrice, en haine de ce qu'il demeuroit fidele à son Souverain. L'Empereur s'embarqua sur un petit vaisseau avec sa Femme, ses enfans et Constantin. Poursuivi par les élémens avec autant de fureur que par ses ennemis les plus implacables, il fut battu d'une violente tempête, qui l'obligea de relacher au Port de Prénete, à huit lieues de Constantinople. Pour surcroît de malheur une maladie affligea son corps en le mettant hors d'état de pourvoir à sa sureté. A peine eut-il pris terre qu'il fut attaqué de la goutte, souffrant les douleurs les plus aigues, et se voyant exposé à tomber de moment à autre entre les mains d'une multitude de furieux, acharnés contre lui. N'apperce-

MAURICE. An de N. S. 602.

vant plus de ressource parmi les siens, il envoya son Fils Théodose à Cosroez lui demander du secours, et le faire souvenir des bons offices qu'il lui avoit rendus dans sa disgrace, lorsque les Perses, révoltés contre son pere Ormisda, vouloient aussi le chasser du Royaume.

LXXIV. Phocas y entre couronné.

Mais il rappella cet Envoyé, quand on lui eut annoncé que Phocas, revêtu des habits Impériaux, et monté sur un char de triomphe, avoit fait son entrée dans Constantinople à la tête de l'armée ; et qu'il avoit été reçu avec les applaudissemens du Sénat, du Peuple et du Clergé. Deux jours auparavant, c'est à-dire le 23 de Novembre, le Patriarche Syriaque, ayant entendu sa profession de Foi, et sa promesse de maintenir les droits de l'Eglise, et d'en conserver la paix, l'avoit couronné avec sa femme Léontia, dans l'Eglise de saint Jean de l'Hebdomon.

LXXV. Il gagne le Peuple.

Le lendemain il assista avec pompe aux jeux et aux réjouissances, que l'on fit dans le Cirque pour célébrer son avénement à l'Empire. Il y distribua des sommes considérables aux citoyens et aux soldats, cherchant à gagner leur amitié par cette profusion. La faction des Bleus, encore fidele à son Souverain légitime, excita une grande con-

testation dans l'Assemblée, et refusa de reconnoître le nouvel Empereur, disant que Maurice étoit encore en vie.

MAURICE. An de N. S. 602.

LXXVI. Mort de Maurice et de ses Fils.

Cette parole détermina Phocas à le faire chercher avec soin ; et comme le lieu de sa retraite étoit connu de tout le monde, on le trouva à saint Antoine près de Prénete, avec huit de ses Enfans, cinq Fils et trois Filles. Cyriaque donna à celles-ci un asyle dans l'Eglise Patriarchale, d'où le Peuple ne permit point aux soldats de les enlever. Mais Maurice et ses Fils furent arrêtés, et conduits au-delà du détroit. Lorsqu'ils furent arrivés à Calcédoine, les Licteurs exécuterent les ordres du Tyran. Ils égorgerent les jeunes Princes sous les yeux de leur Pere ; et Maurice s'étant apperçu que la nourrice en vouloit sauver un, qui étoit encore à la mammelle, pour mettre le sien à la place, il l'en reprit sévérement, et montra son Fils aux exécuteurs ; sacrifice qui paroît au-dessus de la nature. Pendant cet horrible massacre, il recueilloit tout ce qu'un grand fonds de piété et de courage peut inspirer de force et de religion. Il répéta plusieurs fois ces paroles du Prophête : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable.* Aprés avoir souffert autant de coups mortels, qu'il en avoit vu porter à ses enfans, il s'in-

MAURICE. An de N. S. 602.

clina sous la main du bourreau, et il eut la tête tranchée. C'étoit la soixante-troisieme année de son âge, dont il en avoit régné vingt, et trois mois.

LXXVII. Il est accusé d'avarice.

Les dernieres paroles de Maurice nous apprennent de quelle maniere il faut envisager une destinée aussi tragique. Tous les Historiens accusent ce Prince d'avarice, quoiqu'il eût remis pour le soulagement de ses Sujets le tiers des impôts qu'on avoit accoutumé de lever; une preuve trop certaine de ce vice honteux, est la mort des prisonniers faits par le Cagan, pour la rançon desquels Maurice ne vouloit payer que la moitié du prix qu'on lui demandoit; ce dernier trait d'avarice ternit plus sa réputation que le témoignage de tous les Ecrivains. En effet, il n'est point de vice plus odieux dans un Monarque, et dont les conséquences soient plus funestes à l'Etat. Le mérite demeure sans récompense, et le crime sans punition, par-tout où le Souverain est dominé par l'avarice.

LXXVIII. Sa piété.

Mais on peut dire, ce me semble, que ce fut le seul défaut de Maurice. Il monta sur le Trône par son mérite, sa valeur, ses exploits, et les services qu'il avoit rendus à l'Empire. Dès qu'il y fut parvenu, il édifia l'Eglise par sa piété et par l'estime qu'il faisoit des

gens de bien. Il se lia d'une amitié particuliere avec saint Grégoire, qui étoit alors à Constantinople, en qualité de Nonce du Pape Pélage, et il le pria de tenir un de ses Fils sur les Fonts Baptismaux. S'il parut dans la suite moins favorable à ce zélé Pasteur devenu Evêque de Rome, ce fut l'effet d'une prévention, à laquelle tous les Hommes sont sujets, quand ils déférent trop aux simples dehors de la piété; alors c'est moins un vice qu'un défaut de lumiere et un excès de charité, qui ne peut se résoudre à penser le mal où elle n'apperçoit que du bien.

MAURICE. An de N. S. 604.

LXXIX. Edification, jeûnes et prieres.

Ce Prince se croyoit autant obligé par son rang à soutenir la piété de ses Sujets, en leur donnant l'exemple, qu'à défendre leurs terres des incursions des Barbares. Sa religion le distinguoit autant que la Pourpre dans les Assemblées Chrétiennes. Il vaquoit à la priere et au jeûne avec autant d'exactitude, que si sa Cour eût été un Monastere.

LXXX. Son humanité et sa douceur.

Maurice étoit sur-tout recommandable par les qualités du cœur. Aussi jaloux d'être le Pere que le Maître de ses Sujets, il ne pouvoit se résoudre à condamner des coupables; on le voyoit s'affliger quand on lui annonçoit les ravages qui désoloient les Pro-

MAURICE. An de N. S. 602.
vinces de l'Empire ; il les dédommageoit après la guerre, des pertes qu'elles avoient essuyées ; et il est certain que jamais il ne fut instruit du véritable état de l'Italie pendant la derniere guerre des Lombards. Les Verds ayant excité contre lui une violente sédition sur la fin de son regne, jusqu'à l'accabler d'injures et de pierres pendant qu'il étoit en prieres dans l'Eglise des Blaquernes, il dit à ses Gardes de leur présenter seulement leurs massues pour les intimider. Le jour suivant il en envoya plusieurs en exil ; mais sa colere ne dura pas long-tems, bien-tôt il les rappella, et leur permit de retourner dans leurs familles.

LXXXI. Il remet Cosroez sur le trône.

La générosité de ce Prince s'étendoit au-delà de son Empire, et ce qu'il fit à l'égard de Cosroez est la marque d'une grande ame. Après la mort du cruel Ormisda, son fils Cosroez prit possession de la Couronne, et fut reconnu pour légitime Souverain par le plus grand nombre des Perses. Un certain Barame profita des troubles de l'Etat, il prit la pourpre, débaucha une partie de l'armée, attaqua les troupes de son rival, les défit entiérement, et obligea Cosroez de se réfugier avec toute sa famille à Circée, Ville dépendante des Romains. Maurice fut sensible à la triste situation de ce Prince

infortuné : quelques chagrins que lui eût causés le pere, il ne put abandonner le Fils. Touché de ses malheurs il lui envoya Grégoire Patriarche d'Antioche, et Domitien Evêque de Mélitine, pour lui servir de conseil, avec des présens considérables. L'Impératrice Constantine en fit à la Reine, et ses enfans en envoyerent aussi en leur nom à ceux de Cosroez. L'Empereur n'en demeura pas à ces marques de générosité, qui pouvoient au plus adoucir pour quelques momens l'amertume de Cosroez, sans apporter de remede à ses maux. Il ordonna aux troupes Romaines de poursuivre sans relâche l'usurpateur : elles répondirent au zele de leur Maître : Barame fut chassé honteusement, et Cosroez rétabli sur le trône de ses peres.

MAURICE. An de N. S. 602.

LXXXII. Son amour pour les Savans.

Quelques reproches que les Historiens fassent à Maurice d'avoir aimé l'argent, il est néanmoins vrai qu'il aimoit encore plus les sciences, et qu'il ne l'épargnoit pas quand il s'agissoit de recompenser les Savans. Persuadé que la gloire du Prince dépend du témoignage qu'ils lui rendront dans la postérité, il prenoit un soin particulier de faire élever la jeunesse dans la belle littérature, dans l'éloquence et dans le gout de l'Histoire. Il faisoit des pensions considérables à ceux qui se

MAURICE. An de N. S. 602.

distinguoient par l'exercice de leurs talens; il les recevoit avec honneur dans sa Cour, il aimoit à les entendre, et n'oublioit rien pour exciter cette noble émulation qui anime l'esprit et fait fleurir les Sciences et les Arts.

LXXXIII. Ecrivains de son Regne.

Evagre en est une preuve bien marquée. Il écrivoit sous le regne de ce Prince, et nous a laissé le portrait d'un Monarque accompli dans sa personne. Il assure que ce qu'il en dit est un tribut qu'il est obligé de rendre à ses vertus, à ses talens, à ses belles qualités, aux dons qu'il avoit reçus du Ciel, et qu'on ne doit pas regarder cet éloge comme l'effet de sa reconnoissance pour les bienfaits et les honneurs dont ce Prince l'avoit comblé. Quand Maurice eut appris qu'il continuoit l'Histoire Ecclésiastique de de Sozomène, de Théodoret et de Socrate, il le nomma Garde des Archives de l'Empire, outre la Dignité de Questeur, dont Tibere l'avoit déjà honoré pour la même raison. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances. Son Histoire est divisée en six Livres; elle commence vers l'an 430, à l'hérésie de Nestorius, et finit à l'an 594, la douzieme du Regne de Maurice. Dans ce même tems vivoit aussi Théophilacte Simocatte, qui nous a donné en particulier la vie de ce Prince en huit Livres; et Ménandre,

auteur d'une relation de quelques Ambassades de Justinien, de Justin et de Tibere. On trouve quelques lueurs d'éloquence et d'imagination dans ces Ecrivains; mais on n'y voit point la netteté, la précision et le bon goût de l'Histoire.

MAURICE. An de N. S. 604.

PHOCAS, Empereur XVIII.

PHOCAS.

LXXXIV. Massacre de Théodose.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la faute qu'on avoit commise en préférant Phocas à Maurice. L'usurpateur sentant l'injustice et l'irrégularité de sa proclamation, s'imagina qu'il ne seroit point en sureté sur le trône, tandis qu'il laisseroit vivre ceux dont le sang, ou la valeur pourroient attirer l'affection du peuple, et causer quelque révolution. Après que les ministres de sa cruauté eurent jetté dans la mer les corps de Maurice et de ses enfans, affreux spectacle qui pénétra de douleur et d'indignation toute la Ville de Calcédoine, ils en apporterent les têtes au Tyran, qui ne rougit pas de les faire voir à l'armée assemblée près de l'Hebdomon. Il ne fut touché que d'avoir manqué Théodose l'aîné des fils de Maurice, associé à l'Empire dès l'an 561. Les Satellites le chercherent avec ardeur; ils le trouverent à Nicée, et Alexandre leur Chef le mas-

PHOCAS. An de N. S. 603.

sacra dans l'Eglise du Martyr saint Antonome.

LXXXV. Meurtres et barbaries de Phocas.

Le Tyran n'en demeura pas là. Il fit enfermer dans une maison particuliere l'Impératrice Constantine avec ses trois Filles ; mais elles eurent le bonheur de se sauver à Jérusalem, où elles se renfermerent dans le Cloître, et donnerent de grands exemples de vertu. Phocas se vengea sur d'autres du chagrin qu'il ressentoit de leur invasion. Il fit couper la tête à Pierre frere de Maurice, à Commentiole, à George Lieutenant de Philippicus, et à Présentin, Domestique de Pierre.

LXXXVI. Son image est reçue à Rome.

Avant que le bruit de tant de meurtres fût parvenu dans les Provinces éloignées, il envoya son portrait et celui de Léontia à Rome. Le Clergé et le Sénat les reçurent avec les acclamations ordinaires, à S. Jean de Latran et à la Basilique des Jules, en disant : Christ, exaucez-nous : Vive l'Empereur Phocas et l'Impératrice Léontia. S. Grégoire fit mettre ces Tableaux dans l'Oratoire de S. Césaire au Palais.

LXXXVII. S. Grégoire le félicite.

Le Pape encore frappé des maux que l'Italie avoit soufferts sous le regne de Maurice, écrivit à Phocas en termes peu favorables à la mémoire du dernier Empereur, et peu honorables pour lui-même. Après l'avoir félicité sur son avénement à la Couronne, il

dit que Dieu l'avoit mise sur la tête de Maurice, pour punir les crimes de son Peuple, et qu'il lui avoit donné un Successeur destiné à rendre la paix et la tranquillité aux Romains, et à faire la joie du Ciel et de la terre. Il l'exhorte à faire cesser tous les désordres du regne précédent et à se souvenir qu'un Empereur Romain commande à des Hommes libres, et non à des Esclaves.

LXXXVIII. Enlévement de George de Cappadoce.

Il auroit parlé autrement du nouvel Empereur, s'il avoit eu connoissance des persécutions et des meurtres qui s'exerçoient tous les jours à Constantinople sur les premieres Personnes de l'Empire. Phocas avoit ses Emissaires dans les grandes Villes de l'Asie, qui lui rendoient compte de tout ce qui se disoit sur le nouveau Gouvernement. Ses délateurs lui ayant rapporté que George, l'un des plus riches et des plus illustres Seigneurs de Cappadoce, avoit paru touché du sang qui se répandoit chaque jour, il donna ordre qu'on l'amenât à Constantinople chargé de chaînes. George demanda par grace à ceux qui le conduisoient la permission de voir en passant le célebre S. Sicéote, qui l'avoit instruit dans la Religion. Le Saint l'exhorta à la patience, et à subir la mort, lui conseillant de s'armer contre la violence

PHOCAS. An de N. S. 603.

par la participation aux saints Mysteres. George avant que d'approcher de l'Autel, demanda aux Gardes de le mettre dans la liberté qui convient aux enfans de J. C., et à la décence de l'action qu'il alloit faire. Mais ils lui refuserent cette grace, craignant qu'il ne s'échappât, et ils le conduisirent dans le Sanctuaire, avec les fers qu'ils lui avoient mis au cou et aux mains. Leur précaution fut inutile. Lorsque Saint Sicéote présenta l'Eucharistie au Captif, aussi-tôt ses chaînes tomberent avec grand bruit sur le pavé, et firent pousser des cris de joie et d'admiration par une multitude infinie de personnes qui étoient accourues à ce spectacle. George ne pensa point à profiter de ce prodige, il demeura tranquille au pied de l'Autel, les Soldats lui remirent ses chaînes, et le conduisirent à Constantinople, où il éprouva la barbarie du Tyran.

LXXXIX. Ambassadeur de Phocas au Roi de Perse.

Bien-tôt elle excita la colere du Ciel, et souleva tout l'Empire. Le regne de Phocas fut aussi funeste, que ce Prince étoit méchant. Il y eut une stérilité générale dans l'Empire; des Provinces entieres furent dépeuplées par la peste qui se joignit à la famine, et la guerre civile qui arriva peu de tems après, donna lieu aux guerres étrangeres. Pour se conformer à l'ancien usage, Phocas envoya un

Ambassadeur à Cosroez, pour lui donner avis de son avénement à l'Empire, et renouveller l'alliance faite avec son Prédécesseur. Mais les lettres que ce Prince avoit déja reçues, frustrerent l'attente de l'usurpateur, et il trouva un ennemi dans celui qu'il croyoit lui devoir être favorable.

PHOCAS. An de N. S. 603.

XC. Narsez le prévient.

Narsez, ancien Gouverneur de l'Orient, avoit informé le Roi de Perse de la maniere dont Phocas étoit monté sur le trône, et de ses cruautés contre toute la famille de Maurice. Il n'avoit rien oublié pour l'exciter à venger la mort d'un Prince dont il tenoit la couronne et la vie ; il lui promit de le seconder dans ses desseins, et de l'aider de tout son pouvoir, l'assurant que toutes les troupes étoient disposées à la révolte.

An de N. S. 604.

XCI. Défaite des Romains par les Perses.

Sur ces avis, Cosroez reçut fort mal l'Ambassadeur de Phocas ; et charmé de trouver un prétexte pour entrer sur les terres des Romains, il répondit qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour venger le sang de son bienfaiteur. Il accourut au secours de Narsez avec une armée formidable, s'empara de plusieurs villes, et s'avança jusqu'à Édesse. Phocas lui opposa l'élite de ses troupes sous la conduite de Germain ; elles furent entiérement défaites, et leur Chef tué sur le champ

PHOCAS. An de N. S. 604.

de bataille. Léonce lui succéda, et fut vaincu autant de fois qu'il osa se présenter devant Narsez. Le Tyran irrité de ce mauvais succés déchargea sa fureur sur le Général; il le rappella, et après l'avoir honteusement dégradé de la milice, il le fit charger de chaînes, et conduire en cet état dans toutes les rues de Constantinople.

An de N. S. 605. et suiv.

XCII. Cosroez se rend maître de l'Asie.

Cette guerre commençoit avec trop de feu pour ne pas inquiéter Phocas. Il sacrifia ses intérêts, par rapport aux Lombards et aux Abares, qui avoient depuis peu rompu la paix, afin de tourner toutes ses forces contre les Perses. Aussi fourbe qu'il étoit cruel, il feignit de vouloir appaiser Narsez, et lui demanda son amitié, lui promettant les premieres charges de l'Empire s'il abandonnoit le parti de Cosroez. Ceux qu'il avoit chargés de lui faire ces propositions, l'engagerent à une conférence particuliere; Narsez y étant venu, ils se saisirent de sa personne, et le menerent à Phocas qui le fit brûler vif. Cette perfidie acheva de rendre le Tyran odieux à tout l'Empire, qui regardoit Narsez comme une ressource, et comme le boulevard de l'Etat. Cosroez, loin de s'effrayer de la mort de Narsez n'en devint que plus animé; il porta ses armes jusqu'au centre de l'Empire, et se ren-

dit maître de toute la Syrie, sans trouver aucune résistance. En vain l'Empereur voulut envoyer les troupes de l'Europe pour l'arrêter. Elles furent toujours vaincues; les Perses coururent toute l'Asie mineure, jusqu'à Calcédoine, prêts d'entrer à Constantinople, dont ils n'étoient séparés que par le détroit.

PHOCAS. An de N. S. 605. et suiv.

Phocas craignant de les voir passer le Bosphore, chercha à se procurer des appuis par d'illustres alliances. Il donna sa fille à Priscus, ce célebre Général qui avoit tant de fois vaincu les Abares. Mais cette humeur violente qui formoit son caractere; ses soupçons et ses inquiétudes continuelles, lui firent perdre en un moment toutes les espérances qu'il avoit conçues de ce mariage, et occasionnerent la conjuration qui le fit périr. Les Officiers qui étoient chargés des décorations du Cirque, y avoient placé les Statues de Priscus, et de la princesse Domitie son Epouse que le peuple de Constantinople avoit de lui-même proclamé Auguste. Dès que Phocas les apperçut de dessus son trône, il fit venir les Directeurs du spectacle, leur reprocha avec emportement ce qu'ils n'avoient fait que pour lui plaire, et donna ordre à ses Gardes de les tuer, et de traiter de la même maniere ceux qui voudroient s'y

An de N. S. 607.

XCIII. Meurtres que Phocas commet dans le Cirque.

PHOCAS. An de N. S. 670.

opposer. Accusant ensuite Priscus d'avoir commandé que l'on exposât sa Statue aux yeux du public à côté de la sienne, pour se faire reconnoître Empereur, il entra en fureur contre lui, et dit aux soldats de le massacrer. Mais le peuple dont il étoit aimé, obtint sa grace à force de cris et d'instances.

XCIV. Il soupçonne Priscus son gendre.

Priscus la reçut moins comme le fruit d'un pardon sincere, que comme l'effet d'une politique timide. Sans avoir donné sujet à Phocas de le soupçonner, il voyoit bien qu'il lui étoit suspect; et que si le Tyran n'avoit appréhendé les suites d'une sédition déja formée dans le cœur des citoyens, il n'auroit pas manqué de le faire périr. Après avoir vécu long-tems dans la défiance, il se laissa enfin entraîner par la haine publique et par l'horreur que causoient tous les jours les inhumanités de l'usurpateur.

XCV. Nouvelles cruautés du Tyran.

Les maux que l'on ressentoit de la part des ennemis étrangers, ne faisoient pas couler tant de larmes que les cruautés dont la Ville Impériale étoit chaque jour le théâtre. Petronie, l'une des femmes de l'Impératrice Constantine, que Phocas avoit gagnée, lui ayant dit que cette Princesse avoit des entretiens secrets avec Germain l'un des Généraux de Maurice et son gendre, il fit mettre l'Impératrice à la torture; et

à la faveur d'un aveu équivoque, Germain fut condamné à mort avec ses deux fils, Jean et Ziza tous deux Patriciens. Les prisons étoient si pleines des malheureux que la défiance du Tyran y avoit jettés, qu'il en mouroit une grande partie du mauvais air, dont elles étoient infectées.

XCVI. Priscus excite une révolte.

Priscus avoit plus sujet de craindre que tout autre d'en augmenter le nombre. Il chercha un moyen de se mettre à couvert en se jettant dans le parti des rebelles. Sachant qu'Héraclius Patricien et Préteur d'Afrique commençoit à secouer le joug du Tyran, et qu'il n'avoit pas même envoyé l'année précédente le bled et l'argent du tribut annuel, il engagea le Sénat à se joindre à lui pour l'exciter de venir à Constantinople, afin de délivrer l'Empire de l'oppression où il gémissoit.

XCVII. Héraclius et Grégoras vont attaquer Phocas.

Héraclius saisit l'occasion. Il communiqua les lettres qu'il avoit reçues à Grégoras son frere et son Lieutenant, qui consentit à la proposition du Sénat. On prépara deux armées, l'une de mer, sous le commandement du jeune Héraclius fils du Préteur; et l'autre de terre, conduite par Nicétas, fils de Grégoras : les Généraux convinrent avant leur départ que celui qui se rendroit le premier maître de Constanti-

PHOCAS. An de N. S. 610.

nople et de la personne de Phocas, seroit déclaré Empereur.

XCVIII. Il est vaincu.

La flotte arriva heureusement au port d'Abydos, où Héraclius trouva un grand nombre d'illustres exilés qui se mirent de son parti. Après les avoir reçus dans son bord, il fit voile vers Héraclée, et de-là à Constantinople, où le Tyran l'attendoit avec son armée navale. Il l'attaqua, coula à fond une partie de ses vaisseaux, enveloppa les autres, et le poursuivit jusques dans la ville.

XCIX. Sa mort funeste.

Phocas vaincu se sauva dans le Palais, et se vit abandonné de tout le monde, même de la faction des Verds, qui seule lui avoit marqué de l'attachement jusqu'alors. Le peuple triomphant de la victoire d'Héraclius, prit les armes, suivit Photin plus ardent que les autres, parce que le Tyran avoit enlevé sa femme, arracha l'usurpateur de son trône, le dépouilla des habits Impériaux, lui jetta une robe noire sur le corps, et le conduisit au vainqueur: « Malheureux, lui dit Héraclius, n'avois-tu donc usurpé l'Empire que » pour lui faire souffrir tant de maux? » On verra, répondit Phocas, si tu le » gouverneras mieux. » Héraclius irrité de sa réponse, commanda aux Exécuteurs de lui faire expier tous les crimes qu'il avoit commis. Ils le traiterent avec

ignominie, pour le punir d'une infinité d'adulteres, et de l'incontinence excessive à laquelle il s'étoit abandonnés. Ils lui couperent les pieds, les mains, les bras, la tête; et brûlerent ensuite son corps dans la place publique, le 5 d'Octobre, 610. Phocas avoit deshonoré le trône huit ans moins un mois.

PHOCAS. An de N. S. 610.

C. Portrait de son corps.

Ainsi périt ce monstre couronné. Son extérieur répondoit à son caractere, il étoit petit et difforme; il avoit le poil roux; ses sourcils se joignoient; il avoit le regard rude et menaçant, et une grande cicatrice sur la joue qui devenoit noire quand il mangeoit, ou qu'il se mettoit en colere, ce qui lui arrivoit très-souvent.

CI. Ses mœurs infames.

Ses mœurs le défiguroient encore davantage. C'étoit un homme sans religion; sans humanité, sans pudeur et sans probité: ses crimes si souvent répétés ne lui avoient laissé aucun remords. Les affronts qu'il recevoit du peuple toutes les fois qu'il paroissoit, et les reproches qu'il essuyoit de ses propres Gardes, lui avoient appris qu'il étoit l'objet de l'exécration publique. Il étoit d'une dissolution, que rien ne pouvoit arrêter, et qui coûta souvent la vie à ceux dont il enlevoit les femmes. A cette brutalité effréuée, il joignoit les vices les plus honteux.

PHOCAS.
An de N. S. 610.

La haine que l'on conçut pour sa personne donna lieu à différentes conspirations, que la crainte fit néanmoins échouer. Les soldats se répentant de lui avoir donné leurs suffrages, mirent un jour le feu au Prétoire et au Palais, pour venger la mort de plusieurs d'entr'eux qu'il avoit fait mutiler, décapiter, ou jetter dans la mer, parce qu'ils lui avoient reproché ses désordres. Phocas craignant un soulevement général, se contenta de condamner au trépan les Chefs de cette révolte. Il en éclata une autre peu de tems après dans l'Hippodrome, où il étoit allé voir des courses de chevaux. Les conjurés furent pris, et exécutés avec des rafinemens de cruauté qui font horreur. Il crut gagner l'affection des troupes en ordonnant aux Evêques d'honorer comme Martyrs les soldats qui mouroient courageusement dans le service pour la défense de l'Empire; mais il ne put y réussir, et les soldats eux-mêmes se mocquerent de sa proposition.

Il n'y avoit point de crimes dont il ne vendît l'impunité. Les Hérétiques d'Alexandrie égorgerent Théodore, surnommé Scribon, Patriarche de cette ville, et se mirent à couvert des poursuites par le moyen des sommes qu'ils envoyerent au Tyran. Les Juifs suivirent

le même exemple pour assouvir leur haine contre les Chrétiens. Ils exciterent à Antioche une sédition, dont le Patriarche Anastase fut la premiere victime, ils le traînerent dans les rues, firent à son cadavre les traitemens les plus ignominieux, tuerent avec lui et brûlerent les Principaux de la ville, et massacrerent une infinité de Chrétiens. Bonose, Comte d'Orient voyant la tranquillité avec laquelle Phocas apprenoit ces désordres, s'y transporta à la tête de quelques troupes. Il en fit mourir un grand nombre, les autres furent mutilés et chassés de la ville.

PHOCAS. An de N. S. 610.



CHAPITRE III.

Depuis la proclamation d'Héraclius, jusqu'au régne de Leon Isaurien.

(Espace de 107 ans.)

HÉRACLIUS, Empereur XIX.

HÉRACLIUS. An de N. S. 610.

I. Couronnement d'Héraclius, et son mariage.

HÉRACLIUS unanimement regardé comme le libérateur de l'Etat, fut proclamé Empereur, et couronné par le Patriarche Sergius. Il épousa en même-tems Fabia, fille d'un Seigneur Afriquain nommé Rogat, et lui donna le nom d'Eudoxie. Tous deux reçurent ensemble la Couronne Impériale, suivant l'usage de l'Eglise Grecque. La pompe de cette cérémonie fut relevée par la présence d'Héraclius, pere du nouvel Empereur, et d'un grand nombre de personnes illustres, que la naissance et la vertu avoient rendues suspectes à Phocas, et qui revinrent de leur exil.

An de N. S. 611.

II. Il pense à relever l'Empire.

On fut quelque tems à Constantinople, sans penser que l'Empire eut eu d'autres ennemis que le Tyran. Le peuple livré à la joie applaudissoit au triomphe d'Héraclius; et ce Prince goûtoit dans un plein repos les douceurs d'un nouveau mariage, et jouissoit de

la gloire du rang dont un seul combat l'avoit mis en possession. Mais quand il réfléchit sur les devoirs de sa couronne, et qu'il apprit que les Perses, maîtres d'Edesse et d'Apamée, marchoient à Antioche, sans qu'on pût les arrêter, il comprit que la tranquillité, qui ne fut jamais le partage du trône l'étoit encore moins de celui sur lequel sa valeur l'avoit placé.

HERACLIUS. An de N. S. 611.

III. Destruction des troupes qui avoient proclamé Phocas.

Résolu de soutenir les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui, il commença par faire aux peuples toutes les graces que l'état présent des affaires pouvoit permettre. Il crut ensuite devoir proscrire toute la famille du Tyran, pour ne laisser aucune semence de révolte. Puis tournant ses soins du côté des troupes, il fit une revue générale de celles que l'Empire avoit encore sur pied. Les Historiens rapportent que des deux armées qui s'étoient révoltées contre Maurice dix ans auparavant, il ne se trouva alors que deux soldats sur le rôle de la guerre, comme s'ils eussent tous péri par un ordre de la Providence en punition de leur perfidie.

An de N. S. 612.

IV. Priscus ne peut arrêter les Perses.

L'Empereur ordonna qu'on fît de nouvelles levées, il se mit à leur tête, et choisit ponr son Lieutenant Priscus, gendre de Phocas, illustre par sa naissance, par sa vertu, et par le refus

HÉRACLIUS. An de N. S. 612.

qu'il avoit fait de l'Empire, qu'Héraclius lui avoit généreusement offert après la défaite du Tyran. Ce Général passa dans la Cappadoce, où les Perses avoient pénétré fort avant, la derniere campagne. Il ne put les empêcher de revenir cette année, et d'y faire de nouveaux progrès. Après avoir ravagé tout le plat pays, ils saccagerent la ville de Césarée, et firent esclaves tous les habitans. De-là ils entrerent dans la Phénicie, où ils firent un butin immense; ils se rendirent maîtres de Damas, et lui firent éprouver le sort qu'avoit eu Césarée. On eût dit que Cosroez faisoit moins la guerre pour subjuguer les Provinces ennemies que pour les détruire.

V. Ravages des Sarrasins en Syrie.

Les Sarrasins profiterent de l'embarras où étoit l'armée Romaine pour se jetter sur la Syrie. Ces peuples barbares, belliqueux, et encore Payens, y commirent des désordres qui surpassoient ceux de Cosroez. Après qu'ils en avoient enlevé les richesses, ils prenoient plaisir à mettre tout à feu et à sang, sans autre motif que celui de faire le mal. Ils passerent à Damas aussi-tôt que les Perses en furent sortis, et ce que l'on en raconte fait bien connoître leur caractere. Plusieurs allerent loger dans l'Eglise de Saint Théodore, où ils commirent toutes les impiétés et toutes les profanations imaginables. L'un d'eux

ayant

ayant apperçu une Statue du Saint que les Perses y avoient laissée comme une chose qui leur étoit inutile, il lança une fléche qui perça la Statue à l'épaule. Le sang qui en coula aussi-tôt ne les étonna point; ils demeurerent encore plusieurs jours dans l'Eglise, et n'en sortirent que pour aller porter ailleurs de nouvelles marques de leur fureur. Saint Anastase Sinaïte écrivant ce trait d'Histoire, en parloit comme d'une chose connue de tout le monde, que plusieurs personnes encore vivantes avoient vue; et l'on conservoit avec vénération la Statue sur laquelle avoit été opéré ce prodige.

HERACLIUS. An de N.S. 612.

VI. Punition de Priscus.

Ces Barbares s'étant retirés vers la fin de l'Automne, l'Empereur ramena Priscus à Constantinople. Mécontent de sa conduite, il résolut de le punir pour en faire un exemple. Il feignit de le choisir pour tenir sur les fonts de baptême, un fils qui venoit de lui naître, et il assembla dans le Palais le Clergé, le Sénat, et le peuple. Au lieu de procéder à la cérémonie, il leur fit cette question : « Contre qui pêche celui qui » outrage l'Empereur ? Tous répondi- » rent : Contre Dieu, par qui l'Empe- » reur est établi. » Priscus qui ne pensoit pas que la question le regardoit, ajouta, qu'un homme coupable d'un tel crime étoit indigne de toute grace,

HERACLIUS. An de N. S. 612.

Alors Héraclius le fit souvenir de la résistance qu'il lui avoit marquée à Césarée, refusant de donner la bataille, sous le faux prétexte d'une maladie; et de ce qu'il lui avoit dit un jour, « qu'un » Empereur devoit demeurer dans son » Palais, sans porter la guerre dans » des pays si éloignés. Je m'apperçois, ajouta-t-il, que vous ne serez » pas long-tems fidele à un ami, puis- » que vous ne l'avez pas été à votre » beau-pere. » En même-tems il commanda au Patriarche Sergius de lui couper les cheveux et de réciter les prieres ordinaires pour le mettre au rang des Moines. On l'envoya dans le Monastere de Core, où il mourut un an après.

§ VII. Peine du Talion.

Cette punition fut suivie d'une autre aussi remarquable. Un riche particulier avoit un différend avec une veuve pour les limites de leurs terres. La dispute s'étant un jour plus échauffée qu'à l'ordinaire, ces fils tuerent un des enfans de la veuve. Cette mere éplorée courut à Constantinople, rencontra l'Empereur qui alloit à un spectacle, saisit la bride de son cheval, et lui dit en montrant l'habit de son fils tout ensanglanté : « Qu'il en arrive autant à vos » enfans, si vous ne vengez selon les » loix ce sang répandu. » Le Prince lui dit de se retirer, et promit de lui rendre justice. Quelque tems après il

apperçut le pere des meurtriers au milieu de la foule qui regardoit une course de chevaux, il le fit arrêter par le Préfet; il examina l'affaire en présence de la veuve, et découvrit qu'il avoit conseillé le meurtre. Il le condamna à être tué par les autres fils de cette femme.

HERACLIUS. An de N. S. 612.

VIII. Mort d'Eudoxie.

Eudoxie mourut sur ces entrefaites; et l'Empereur tint lui-même son fils sur les fonts; le nomma Héraclius-Constantin, et l'associa à l'Empire. Il fiança en même-tems sa fille Gregoria au Patrice Nicetas, et fit dresser à celui-ci une Statue équestre.

An de N. S. 613.

IX. Ambassadeurs d'Héraclius en Perse.

Les différens périls auxquels il voyoit l'Etat exposé, le pressoient de prendre ces précautions. A peine avoit-il assez des troupes pour couvrir la Thrace, et Constantinople même que le Cagan menaçoit avec des forces redoutables; l'Asie étoit devenue la proie des Perses et des Sarrasins; par-tout les sujets de l'Empire gémisoient ou dans l'oppression, ou dans la crainte des Barbares. Dans cette extrêmité, il crut devoir mettre tout en œuvre pour obtenir la paix du Roi de Perse. Il lui envoya des Ambassadeurs avec de riches présens, l'exhortant à épargner le sang humain. Il lui représenta que la mort de Maurice son ami fidele étoit enfin vengée, et lui demanda par la mémoire des

HERACLIUS. An de N. S. 614.

importans services qu'il en avoit reçus; d'écouter des conseils plus doux, de mettre fin à la guerre, et de consentir à une paix dont il prescriroit lui-même les conditions.

X. Cosroez les renvoye avec hauteur, prend Jerusalem, et enleve la vraie Croix.

Cosroez rejetta avec hauteur les remontrances et les offres d'Héraclius, et congédia ses Ambassadeurs sans réponse. Dans l'idée où il étoit d'envahir l'Empire, il envoya une armée formidable en Palestine, s'assura des passages du Jourdain, désola toute la contrée, et prit Jerusalem. On ne peut exprimer toutes les cruautés qui s'y exercerent. Quatre-vingt-dix mille Chrétiens de toutes conditions furent faits esclaves, et vendus aux Juifs, qui les firent expirer dans des tourmens inouis. On brûla les Eglises et même le Saint Sépulchre, on emporta tout ce qu'il y avoit de précieux, des vases sacrés sans nombre, et principalement le bois de la vraie Croix. Le Patrice Nicétas sauva par un des amis de Sabara Chef des Perses, l'éponge et la lance de la Passion, qui furent envoyées à Constantinople. Le vainqueur traîna à Babylone, avec les trésors inestimables qu'il emporta de la ville le Patriarche Zacharie, pour orner le triomphe du Roi de Perse.

Un grand nombre d'habitans de Palestine crut trouver un asyle en Egypte,

et se réfugia dans Alexandrie. Le Patriarche Jean, surnommé l'Aumônier, les reçut tous avec bonté. Il fit mettre les blessés et les malades dans des Hôpitaux où ils étoient traités avec grand soin, et il donnoit aux autres tout ce qui leur étoit nécessaire. Chaque jour il distribuoit aux hommes une silique, c'est-à-dire, envion huit sols de notre monnoie, et le double aux femmes, comme étant moins en état de travailler pour leur subsistance.

HERACLIUS. An de N. S. 614.

XI. Les Chrétiens se sauvent en Egypte.

Les Perses attaquerent bien-tôt Alexandrie, qui ne put leur résister, toutes les places ouvrirent leurs portes aux Barbares qui n'eurent qu'à parcourir l'Egypte pour s'en emparer. Le même succès les suivit dans l'Afrique; ils y porterent le fer et le feu sans trouver aucun obstacle, et s'avancerent ainsi jusqu'à Carthage. Mais la force de cette place et la vigoureuse résistance des citoyens arrêterent l'impétuosité de ces fiers ennemis. Leur Général sentant les difficultés qu'il y auroit à s'en rendre maître, y laissa une partie de ses troupes pour continuer le siege, et ramena les autres en Perse.

XII. Les Perses courent l'Afrique.

Soit que les Arabes ou Sarrasins fussent de son armée, soit qu'à l'occasion de cette guerre, ils fissent plus librement leurs courses; ils entrerent dans la Palestine, en même tems que les Perses.

XIII. Les Sarrasins ravagent la Palestine.

HERACLIUS. An de N. S. 614.

Après y avoir commis des ravages dignes de leur fureur, ils se jetterent sur la Laure ou Monastere de Saint Sabas. Tous les Moines s'enfuirent, excepté quarante-quatre des plus âgés et des plus vertueux. Les Barbares ayant pillé l'Eglise, tourmenterent avec cruauté ces respectables vieillards pendant plusieurs jours, dans l'espérance qu'ils leur découvriroient quelques richesses; mais frustrés de leur attente ils les mirent en pieces. Modeste Abbé du Monastere de Saint Théodose prit soin de leur sépulture. Pendant l'absence du patriarche Zacharie, il fit rétablir à Jerusalem les Eglises brûlées, gouverna le Diocèse, et soulagea tous les Monastères du désert par le secours des grandes aumônes que lui envoya le charitable pasteur.

An de N. S. 615. et suiv.

XIV. Tranquillité de l'Empereur.

L'éloignement des ennemis avoit paru tranquilliser l'Empereur aussi parfaitement que s'il eût joui d'une paix profonde. Il épousa contre toutes les loix et les remontrances du patriarche Sergius, la princesse Martine sa niéce; et ce mariage remplit la Cour et la ville de fêtes, de jeux et de divertissemens. La tristesse leur succéda bientôt, quand on apprit que les Perses s'étoient remis en campagne, qu'ils ruinoient l'Asie; que Saïn leur Général étoit déja à Calcédoine, et qu'il demandoit

à faire des propositions de paix pour la derniere fois. HERACLIUS. An de N. S. 615. et suiv.

L'Empereur traversa aussi-tôt le Bosphore, accompagné d'une Cour nombreuse et brillante. Dès que Saïn le vit, il se prosterna devant lui, comme il se pratiquoit à l'égard des Rois de Perse; Héraclius le salua poliment de dessus son vaisseau, et lui envoya de riches présens. « Il auroit été à souhaiter, » lui dit Saïn, que les Rois des Perses et » des Romains fussent demeurés unis » par une étroite intelligence, qui » auroit contribué au repos des peu- » ples, à l'établissement des loix, » et à la conservation des Etats. Mais » puisque la guerre s'est allumée entre » ces deux puissances, la prudence » veut que l'on cherche à l'éteindre, » et que l'on s'y prête sincérement de » part et d'autre. Quand vous conti- » nuerez la guerre; vous n'en retirerez » que des fatigues, des pertes et des » disgraces plus funestes que celles que » vous avez souffertes jusqu'ici. » Il jura ensuite qu'il souhaitoit sincérement voir la paix régner entre les deux nations, et qu'il feroit tout son possible pour la procurer. L'Empereur répondit qu'il la désiroit ardemment; mais qu'il falloit l'assurer que Cosroez fût dans la même disposition. « Je vous exhor- » te, répliqua Saïn, à lui envoyer des XV. Conférence avec Saïn pour la paix.

HERACLIUS. An de N. S. 615.

» Ambassadeurs, et je ne doute pas » qu'il ne suive mon sentiment. »

XVI. Violences et infidélités de Cosroez.

Sur ces promesses, Héraclius envoya en Perse Olympe préfet du prétoire, Léonce préfet de la ville, et Anastase Œconome de la grande Eglise. Saïn retira ses troupes de devant Calcédoine, partit avec les Ambassadeurs, et les traita fort civilement tant qu'il fut sur les terres de l'Empire. Mais en entrant sur celles de Perse, il reçut un courrier, par lequel le Roi lui faisoit de grands reproches sur la maniere dont il s'étoit comporté avec l'Empereur. Saïn dès-lors changea de conduite envers les Députés. Croyant appaiser la colere de Cosroez, il les fit charger de chaînes, et les conduisit à la Cour en cet état. Ce trait d'infidélité contraire au droit des gens, ne fut pas capable de fléchir le prince; mécontent de ce que Saïn ne lui avoit pas amené l'Empereur prisonnier, il condamna ce Général à être écorché vif, et il fit faire une outre de sa peau. Quoique les Ambassadeurs l'eussent assuré, pour calmer sa colere, qu'Héraclius les envoyoit demander la paix, et offroit de lui payer un tribut tous les ans; il les enferma tous trois en particulier, et ne leur permit de retourner à Constantinople qu'après leur avoir fait souffrir les plus cruels traitemens, leur

disant pour toute réponse qu'il ne cesseroit de poursuivre les Chrétiens, jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé au crucifié et adoré le Soleil comme les Perses.

HERACLIUS. An de N. S. 615. et suiv.

XVII. Famine et peste dans l'Empire.

Héraclius sentit cet outrage ; mais pour comble de douleur, l'Empire ne s'étoit jamais trouvé moins en état d'en tirer vengeance. Une stérilité presque générale avoit épuisé tous les greniers publics et particuliers ; la disette se faisoit sentir dans toutes les provinces ; le peuple pressé par la faim se jettoit sur les animaux domestiques qu'il dévoroit avec avidité ; ou cherchoit dans la campagne toutes sortes de racines et d'herbes, dont il faisoit sa nourriture. Ce fléau ne manqua pas d'en attirer un autre. Les alimens que l'on prenoit, plus contraires que favorables à la santé, causerent une infinité de maladies ; la misere enleva tous les soulagemens ; les pauvres demeurerent sans secours ; leur mal passa bien-tôt dans les maisons des riches ; l'air infecté en devint la principale cause ; l'art des Médecins n'appercevoit point d'autres remedes que le retour de l'abondance ; le commerce fut interrompu, et de toutes parts on gémissoit dans le besoin, et dans les horreurs de la mort qui se montroit sous les plus menaçantes images.

HERACLIUS. An de N. S. 615.

Le grand nombre de citoyens qui étoient à Constantinople, y rendit ce mal plus funeste qu'ailleurs. Le Prince ne pouvant en arrêter le cours, et craignant pour lui-même, résolut de passer en Afrique; et déjà il y avoit envoyé quantité d'or, d'argent et de pierreries, dont la plus grande partie périt dans le Port par la violence d'une tempête subite. Les habitans firent leur possible pour le retenir, et le Patriarche l'ayant prié de venir dans la grande Eglise, l'obligea de jurer qu'il demeureroit dans la ville Impériale, et qu'il ne négligeroit rien pour défendre l'Etat contre les incursions des Perses.

XVIII. Le peuple empêche Héraclius de passer en Afrique.

XIX. Les Huns embrassent la foi.

Vaincu par les instances du Pasteur et du peuple, Héraclius consentit à demeurer, et commanda que l'on fît incessamment des levées par-tout l'Empire. Tandis qu'on exécutoit ses ordres, la Providence lui amena un puissant secours, auquel il ne s'attendoit pas, et qui devoit être d'autant plus heureux que le motif en étoit plus pur, plus solide et plus relevé. Le Roi de Huns vint à Constantinople avec un grand nombre de Gardes, d'Officiers et des plus qualifié de sa nation, pour embrasser la religion chrétienne. Ils furent présentés au baptême par les principaux de l'Empire, et leurs femmes par les plus illustres Dames Romaines. L'Em-

pereur leur fit à tous de grands présens; il donna à leur Roi le titre de Patrice; il leur exposa ensuite le besoin qu'il avoit de leur secours contre le Roi de Perse, plus obstiné à détruire le nom Chrétien qu'à subjuguer l'Empire. Les Huns animés du zele de la foi qu'ils venoient de recevoir, promirent de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang, pour combattre cet ennemi de l'Evangile.

XX. L'Empereur emprunte les trésors de l'Eglise.

Tandis qu'on levoit de nouvelles troupes, l'Empereur préparoit les finances qui étoient nécessaires à leur entretien. Les calamités de l'année précédente avoient tari la ressource des impôts ordinaires; on avoit même épuisé le trésor pour subvenir aux nécessités publiques; il fallut donc avoir recours à d'autres voies. L'Empereur emprunta de l'argent des Eglises de Constantinople, et des plus riches qui étoient dans les autres villes de l'Empire. Le Clergé entra avec joie dans les vues du Prince. L'Eglise de Sainte Sophie fournit tout ce qu'elle avoit de vases d'or et d'argent, et jusqu'aux chandeliers de l'Autel. Héraclius promit de payer à perpétuité, tant à la grande Eglise qu'au Clergé de Constantinople, une rente annuelle, au-delà des sommes qu'on lui prêtoit.

Avant que de se mettre en marche,

HERACLIUS. An de N. S. 619.

il falloit assurer la ville Impériale contre les Abares qui la menaçoient de près. L'Empereur envoya une ambassade au Cagan; et alla lui-même sur les frontieres de la Thrace pour avancer le succès de cette négociation. Ne cherchant qu'à gagner ce Prince barbare, il lui mena des comédiens et des chevaux pour le divertir par des spectacles et des courses; il lui porta un habit superbe, et d'autres présens moins riches pour ceux de sa suite. Toutes les apparences annonçoient une paix certaine, lorsque le Cagan donna un nouveau trait de cette lâche perfidie dont on avoit déjà vu tant d'exemples. Quand il sut qu'Héraclius avoit passé la longue muraille, construite pour mettre la Thrace à couvert des incursions des barbares, il mit ses meilleures troupes en embuscade pour le surprendre et l'enlever. L'Empereur fut assez heureux pour les appercevoir dans le moment qu'il alloit être enveloppé; il attacha son diadême à son bras, quitta ses habits impériaux, prit ceux d'un de ses Officiers, et évita à la faveur de ce déguisement les embûches des Abares qui le poursuivirent avec ardeur jusqu'aux portes de Constantinople.

XXI. Perfidie du Cagan.

XXII. Ses ravages affreux dans la Thrace.

Ils y dresserent leur camp, coururent et pillerent les environs de la Ville, enleverent l'équipage de l'Empereur,

les préparatifs des jeux qu'il vouloit leur donner, et les présens qu'il leur destinoit. Ils s'en retournerent avec une multitude incroyable de captifs; et suivant le rapport de ceux qui échapperent au péril, il y eut près de deux cens soixante et dix milles personnes, tant hommes que femmes ou enfans qui périrent par la fureur des Barbares, ou qui furent emmenées chargées de chaînes.

HERACLIUS. An de N. S. 620.

Quelque vif que fût le ressentiment d'Héraclius contre le Cagan, la politique et les raisons d'Etat l'emporterent. Il lui renvoya des Ambassadeurs, pour se plaindre d'une infidélité si marquée; et tenter une seconde fois de conclure une alliance. Ses démarches réussirent. Le Cagan colora sa perfidie en la rejettant sur ses soldats, et fit avec les Romains une paix plus avantageuse qu'on n'eût osé l'espérer dans les circonstances présentes. Il leur donna même une partie considérable de ses troupes, que l'on exerça à faire la guerre selon la maniere et l'usage des Romains.

XXIII. Il fait la paix avec les Romains.

Lorsque tous les obstacles furent levés, et que l'Empereur eut les troupes et les finances nécessaires pour marcher contre les Perses, il célébra la fête de Pâques à Constantinople le 4 d'Avril 622 la douzieme année de son regne, et partit le lendemain pour l'Asie. Il

An de N. S. 622.

XXIV. Heraclius se prépare à marcher contre les Perses

HERACLIUS. An de N. S. 622.

n'oublia aucune des précautions que la sagesse pouvoit inspirer pour la sûreté et le repos de la Ville et de la famille Impériale. Constantin son fils aîné déclaré Auguste dès le berceau, fut nommé Gouverneur de Constantinople, quoiqu'il n'eût que dix ans. Le patriarche Sergius et le patrice Bonus, personnages d'une haute capacité et d'une grande expérience, furent chargés de sa conduite et du soin des affaires sous son autorité, et l'Empereur écrivit au Cagan pour le prier d'accepter la tutelle de son fils.

XXV. Il les défait en Arménie.

A peine fut-il entré dans l'Arménie, que la Cavalerie des Perses vint l'attaquer. Le combat fut sanglant, les Barbares défaits, et leur Chef amené captif devant Héraclius. Ceux qui avoient échappé au vainqueur, revinrent à la charge à différentes reprises, et le sort leur fut toujours également contraire. Espérant qu'une action générale leur seroit plus heureuse, ils la tenterent; mais la valeur et la sagesse d'Héraclius, qui représentoit sans cesse aux Romains le sujet et la justice de cette guerre, lui donnerent une victoire entiere sur ses ennemis.

XXVI. Il trompe leur Général

Le bruit de ces triomphes arriva bientôt à la Cour de Perse, et y porta l'effroi. Cosroez manda à Sabara, qui commandoit un corps d'armée dans

l'Asie mineure, d'aller promptement venger ces défaites. L'Empereur ayant arrêté le Courrier, lut ses dépêches, et supposa une autre lettre conçue en ces termes : « Les Romains ont été dé» faits par la Cavalerie ; et il n'en est » échappé qu'un très-petit nombre qui » a pris la fuite. Continuez donc le sié» ge de Calcédoine ; et quand vous » l'aurez réduite, faites des prisonniers, » et ravagez la campagne. » Sabara trompé par ce faux avis y conforma sa conduite.

HERACLIUS. An de N. S. 622.

XXVII. Il fait alliance avec les Turcs.

Héraclius persuadé que Cosroez enverroit bien-tôt une nouvelle armée pour réparer l'honneur de la premiere, chercha à se fortifier par des alliances. Après s'être assuré de la Lazique et de l'Ibérie, il envoya des Ambassadeurs à Zeïbile Roi des Turcs, avec des présens considérables, et le fit prier de se déclarer en sa faveur. Quand il sut que ce Prince les avoit reçus avec joie, et qu'il ne s'étoit point éloigné de lui donner du secours, il alla le trouver pour traiter d'une ligue. Le Roi vint au-devant de lui, descendit de cheval dès qu'il l'apperçut, et le salua très-profondément. L'Empereur lui rendit tous les honneurs qu'une telle démarche exigeoit. Il l'appella son fils, l'embrassa, lui mit sa couronne sur la tête, et le pria de monter à cheval. Le soir il lui

HERACLIUS. An de N. S. 622.

donna un magnifique soupé, lui fit présent de toute la vaisselle qui avoit servi sur la table, d'une robe magnifique, et de pendans d'oreille de perles. Il lui montra le portrait de sa fille Eudoxie, et lui dit : « Le Dieu du Ciel nous ayant » unis par les liens de l'amitié, notre » intérêt veut que nous y ajoutions ceux » du sang. Je vous offre ma fille en » mariage, si vous ordonnez à vos su- » jets de marcher avec moi contre les » Perses. « J'accepte, répondit le Roi, » les offres que vous me faites ; et dès » à présent vous pouvez disposer de mes » troupes ».

Comme elle étoit encore trop jeune, l'Empereur n'envoya la princesse Eudovie à Zeïbile que huit ans après, quand il eut fini la guerre des Perses. Mais ayant appris que Zeïbile étoit mort, il la fit revenir, et cette alliance n'eut point de lieu.

XXVIII. Nouvelles démarches auprès de Cosroez rejettées.

Un secours aussi puissant ne rendit l'Empereur, ni présomptueux, ni négligent ; il alla passer l'hyver à Constantinople, et écrivit encore une fois au Roi de Perse, pour le conjurer de se prêter à une paix solide, et de renvoyer les soixante et dix Seigneurs qu'il retenoit prisonniers contre le droit des gens. L'orgueil de Cosroez lui fit rejetter ces propositions avec la même hauteur que les précédentes ; il répondit

aux Ambassadeurs que ses Généraux traiteroient cette affaire avec les Généraux Romains. Bien-tôt après il ordonna à Sarmanazar d'aller droit dans l'Asie mineure, et de la ruiner entiérement.

HERACLIUS. An de N. S. 622.

XXIX. Il rappelle aux troupes les sujets de la guerre.

L'Empereur l'ayant appris, ne tarda pas à aller joindre ses troupes en Arménie. Il les assembla pour en faire la revue; et lorsqu'il fut dans le camp des Romains, séparés des autres nations, il crut devoir leur rappeller les motifs de cette guerre et les mesures qu'il avoit prises pour en arrêter le cours. » Mes compagnons, leur dit-il, vous » savez que ce n'est pas tant ma gloire » et ma cause personnelle que je viens » venger, que les intérêts de Dieu, les » insultes qu'on lui a faites, et les cruau- » tés que l'on a exercées contre vos fre- » res. Cosroez a exercé sa fureur impie » sur le lieu le plus respectable qui soit » dans l'univers; il a pillé et brûlé nos » Eglises; il en a profané les vases sa- » crés; il nous a menacés d'abolir le » nom Chrétien, plus auguste que ceux » de prince et d'Empereur, ce nom qui » seul fait toute notre gloire; il s'est » vanté, ou de nous détruire, ou de » nous rendre adorateurs du soleil; il » s'est fait un barbare plaisir de traiter » nos freres captifs avec la derniere in- » humanité en leur coupant les mem-

HERACLIUS. An de N. S. 622.

» bres, et les renvoyant ainsi dans leur » camp ; il n'est point d'insultes, ni » d'outrages que lui ou les siens n'ayent » exercés sur les personnes que leur pié- » té avoit consacrées au service de » Dieu ; enfin, et ce seul motif doit suf- » fire pour nous faire oublier nos inté- » rêts personnels, il nous a enlevé la » Croix du Sauveur, le plus précieux » de nos trésors, et l'unique que les » chrétiens doivent estimer. Armez-vous » donc. ».....

XXX. Elles témoignent leur zèle.

A ces mots les soldats l'interrompirent par de grands cris mêlés de larmes et de gémissemens. Après que ces bruits confus furent appaisés, un des Lieutenans-Généraux s'approcha d'Héraclius, et lui dit : « Nous connoissions, Sei- » gneur, la justice et l'importance de » cette guerre ; nous étions tous résolus » de la soutenir avec honneur. Mais » vos paroles et votre exemple nous » transportent d'ardeur. Comment pour- » rons-nous reculer quand nous vous » verrons à notre tête, entre vos sujets » et les Barbares ? Ménagez-vous seule- » ment pour nous commander, et lais- » sez-nous les périls ; il n'en est point » qui nous épouvantent. »

XXXI. Héraclius entre dans la Perse.

Héraclius entra vers la fin d'Avril dans la Perse. Là, portant à son tour le fer et le feu, il prit et rasa toutes les Villes qui se trouverent sur sa route,

et rendit les campagnes désertes. Cosroez effrayé rappella promptement Sarmanazar, et le fit joindre par une autre armée considérable, dont il donna le commandement à Sathin, lui ordonnant de livrer la bataille aux Romains par tout où il les rencontreroit.

HERACLIUS. An de N. S. 622.

XXXII. Tout lui réussit.

Le bruit de leur marche n'étonna point Héraclius. Lorsqu'on lui annonça que l'ennemi étoit proche, il assembla les Romains, leur présenta une image du Sauveur qu'on croyoit n'avoir pas été peinte de main d'homme, et s'obligea par serment de combattre avec eux jusqu'à la mort. Ils parurent animés d'une nouvelle ardeur. Ils pénétrerent jusques dans la Perse intérieure; les places et les forts céderent à leurs premieres attaques, et par-tout les peuples innocens étoient punis de la fureur des coupables.

XXXIII. Défaite de Cosroez et sa fuite.

Cosroez irrité de ces progrès et de ce que ses Généraux n'en arrêtoient pas le cours, partit à la tête de quarante mille hommes choisis, et s'avança contre les Romains. L'Empereur tomba sur eux si brusquement, que l'avant-garde fut taillée en pieces, avant qu'elle eût pû se mettre en défense, le reste chercha son salut dans la fuite. Ce fut le seul parti qui restât à ce Roi superbe, qui avoit si souvent refusé toutes les propositions de paix. Inspiré par sa fureur, et

HERACLIUS. An de N. S. 622.

croyant couper le chemin aux ennemis; il se retira par la route qu'ils tenoient, et mit le feu aux Villes, aux Villages, aux maisons de campagne, et aux moissons, afin qu'ils ne pussent trouver ni vivres ni fourrages, et que la disette les contraignît de retourner sur leurs pas.

XXXIV. Héraclius brûle le temple du Soleil.

Le vainqueur changea sa marche, s'avança vers Gazac dans la grande Médie, où il fit rafraîchir ses troupes pendant quelques jours. Il vit dans cette Ville, avec indignation, le fameux temple du Soleil, bâti dans l'intérieur même du palais. Le Roi s'étoit fait peindre, tout resplendissant de lumiere au haut de la voûte comme dans un ciel. Il avoit autour de lui, le soleil, la lune, les étoiles, les foudres et les éclairs; divinités de la Perse, qui sembloient reconnoître en lui, un être supérieur. A ses côtés étoient différens génies, dont les uns portoient son sceptre, et les autres les attributs de son orgueil. Pour soutenir le faste par l'imposture; on avoit pratiqué dans l'intérieur une machine artificielle, d'où couloient en certains tems quelques gouttes d'eau, et qui faisoit un bruit éclatant, pour donner à croire que le Dieu Cosroez disposoit à son gré de la pluie et du tonnerre. Héraclius abandonna la Ville au pillage, enleva les trésors, fit brûler le temple et le palais qui renfermoit ce

monument d'une vanité impie et ridicule.

HERACLIUS.
An de N. S. 622.

XXXV.
Il poursuit les Perses dans la Médie.

Quelques transfuges lui apprirent que le Roi s'étoit retiré à Thebetman, où l'on prétendoit que Crésus Roi de Lydie avoit eu autrefois ses trésors. Il y alla, et ne trouva plus Cosroez, que sa défaite avoit couvert de honte et rempli de frayeur. Après avoir traité cette Ville comme Gazac, il le poursuivit de place en place, jusqu'aux extrêmités de la Médie, rendant hostilités pour hostilités, et tirant d'immenses contributions de tout le pays.

XXXVI.
Il consulte le sort des Saints.

Alors la saison étoit si avancée, qu'il fallut penser aux quartiers d'hyver. L'Empereur ordonna qu'avant toutes choses, on rendroit à Dieu, pendant trois jours consécutifs, de solennelles actions de graces des succès dont il avoit favorisé ses armes. Il prit ensuite le chemin de l'Albanie, comme il croyoit qu'il lui avoit été marqué par le *sort des Saints*. C'étoit une espece de Divination qui consistoit à ouvrir quelque livre de l'Ecriture, et prendre pour présage de l'avenir, les premieres paroles qui se rencontroient. Cette superstition étoit alors fort en usage, et a regné encore long-tems depuis, quoique condamnée par plusieurs Conciles.

XXXVII.
Il renvoie tous les prisonniers.

L'armée Romaine eut beaucoup à souffrir dans son retour, tant de la ri-

HERACLIUS. An de N. S. 622.

gueur du froid que de la part des ennemis. Les Perses cherchant à recouvrer les trésors qu'on leur avoit enlevés, engagerent plusieurs legers combats, dont ils ne sortirent jamais qu'à leur désavantage. Les gêlées devinrent à la fin si excessives qu'Héraclius avant que de sortir de Perse renvoya sans rançon cinquante mille prisonniers, qui rendoient la marche de ses troupes plus lente et plus difficile. Cette action d'humanité lui attira l'amitié de tous ceux auxquels il venoit de rendre si généreusement la liberté. Tous faisoient hautement des vœux pour le progrés de ses armes; ils demandoient au ciel de le leur donner pour Roi, et de punir Cosroez, l'ennemi du genre humain.

XXXVIII. Nouveaux préparatifs de Cosroez.

Toute la honte que le Roi de Perse avoit remportée de cette campagne, loin d'appaiser ses violences et ses emportemens, ne fit que l'irriter davantage. Il opposa en même-tems trois armées aux Romains. Sarablaca, l'un des principaux Satrapes de la nation, et aussi cruel que son maître, fut nommé Général de la premiere, et eut ordre d'aller attaquer Héraclius dans l'Albanie; ses troupes passoient pour les meilleures de tout le Royaume, c'étoient celles que l'on nommoit Cosroïtes et Perosites. Sarbazane fut commandé pour conduire l'armée d'observation, et mar-

cher au secours de Sarablaca en cas qu'il en eût besoin.

XXXIX. Révolte et retour des Laziens.

Instruit de ces desseins, l'Empereur alla au-devant de Sarablaca pour l'engager à combattre avant l'arrivée de Sarbazane. Ses projets furent troublés par une émeute qui s'éleva dans son camp. Les Laziens et quelques autres exagérerent les périls de cette expédition, et s'abandonnerent au murmure. Pendant que l'Empereur s'efforçoit de les appaiser, on apprit que Sarbazane s'étoit joint à Sarablaca, et que Sathin approchoit aussi à la tête du troisieme corps d'armée. Les Laziens rentrant alors dans le devoir, vinrent demander pardon à l'Empereur, et le prier avec instances de les mener au combat avant la réunion des trois armées ennemies.

XL. Défaite des Perses.

La circonstance lui fit imaginer un stratagême que la crédulité des Perses rendit heureux. Il fit décamper ses troupes, et ordonna à quelques-uns de ses soldats de passer chez les ennemis, et de leur dire que le mouvement de l'armée Romaine provenoit uniquement de la crainte qu'avoit l'Empereur d'être forcé d'en venir aux mains. La manœuvre que le prince faisoit faire à ses troupes, confirmant le rapport des faux transfuges, détermina les deux Généraux Persans à engager promptement

HERACLIUS. An de N. S. 623.

une action, de peur que Sathin ne vînt partager avec eux l'honneur d'une victoire qu'ils croyoient assurée. Lorsqu'Héraclius les vit campés auprés de lui, il s'éloigna pendant la nuit pour se saisir d'un poste avantageux, Les Perses prévenus par les idées qu'ils avoient prises, crurent que les Romains prenoient la fuite, et tomberent sur eux avec si peu d'ordre, qu'il ne fut pas difficile à Héraclius de les défaire. Ils perdirent beaucoup de monde, et Sarablaca entr'autres fut trouvé parmi les morts.

LXI. Héraclius appaise les troupes.

Sathin qui arriva peu de jours après releva le courage des Perses, et les mit en état de présenter une seconde fois la bataille. Les simples préparatifs qu'ils en faisoient, rappellerent la consternation parmi les troupes auxiliaires des Romains; les Laziens et les autres qui s'étoient d'abord révoltés ne voulurent point en courir les hasards; ils se retirerent malgré les prieres et les promesses que leur put faire l'Empereur pour les retenir. Héraclius ne se découragea pas; il rassura les Romains allarmés, en leur promettant la protection du Dieu des combats dont ils soutenoient la cause. Il leur fit voir le ciel ouvert pour recevoir ceux qui mourroient généreusement pour la défense des autels et de la patrie, et sut les remplir d'une telle ardeur, qu'ils le prierent

avec

avec empressement de les mener au combat.

HERACLIUS. An de N. S. 623.

Héraclius habile à profiter des momens favorables, alla se poster devant les Perses. Après que les deux armées eurent été en présence pendant tout le jour, il feignit de se retirer avec précipitation, et fit faire une longue traite à ses troupes. Les deux Satrapes se mirent aussi-tôt à les poursuivre. Mais dans le tems qu'ils croyoient l'ennemi intimidé par la défection des soldats, l'Empereur choisit une nuit obscure pour les attaquer dans un gros bourg, où leur armée étoit profondément endormie. Les Barbares furent dans la même heure investis, éveillés et taillés en piéces. Le vainqueur, maître de leur camp, y trouva un amas infini de richesses, d'armes, de provisions de guerre et de bouche, et il fit un grand nombre de prisonniers de l'un et de l'autre sexe. On reconnut l'armure complette de Sabarzane, qui étoit d'or massif. Il avoit été obligé de se sauver nud à la faveur des ténébres.

XLII. Massacre des Perses.

Animé par l'esprit de vengeance, il fut le premier à reparoître contre les Romains avec les troupes qu'il leva pendant l'hiver. Quand il sut qu'Héraclius avoit traversé le mont Taurus et le Tigre, il alla couper le pont de l'Eufrate. L'Empereur passa ce fleuve à gué;

XLIII. Les Romains entrent dans la Cilicie.

HERACLIUS. An de N. S. 624.

et se rendit maître de Samosate que les Perses occupoient depuis quelques années. Il campa ensuite dans les plaines du Sarus, sur lequel il fit jetter un pont, et construire plusieurs forts de distance en distance, pour se mettre hors d'insulte. De-là il observoit en toute sureté la contenance des ennemis campés à l'autre bord, lorsqu'un gros de son armée emporté par un excès de bravoure, passa le pont contre sa défense expresse, et alla en désordre attaquer les Perses. Ils feignirent d'abord de céder à l'impétuosité des Romains, et lâcherent le pied pour les attirer plus loin. Mais se retournant tout-à-coup, il les chargerent avec fureur, en tuerent un grand nombre, et mirent les autres en fuite.

XLIV. Héraclius tue un géant.

S'étant obstinés à les poursuivre jusques par de-là le pont, l'Empereur tomba tout-à-coup sur eux, en tailla en piéces la plus considérable partie, et vit périr les autres en repassant le fleuve avec trop de précipitation. Un de leurs Officiers généraux nommé Rusate, d'une taille gigantesque, irrité de cette déroute, se présenta à l'entrée du pont, et défia le plus hardi des Romains de se battre contre lui, seul à seul. Héraclius se présenta, quand il vit que personne n'osoit accepter le défi. De plusieurs coups une Rusate lui porta, l'un ne fit

que l'éfleurer à la lévre et l'autre au pied. L'Empereur fit paroître tant de force, de valeur et d'adresse, dans ce combat, que Sabarzane lui-même ne put s'empêcher de lui donner hautement son estime et son admiration. Après s'être attaqués et défendus en différentes maniéres, le Géant tomba de son cheval d'un coup d'épée qu'il avoit reçu; son rival le saisit aussi-tôt, et lui coupa la tête.

VLV. Il met les Perses en fuite.

L'armée Romaine encouragée par la hardiesse et la victoire de son Prince, attaqua courageusement les Perses, les poursuivit avec ardeur, et en tua un grand nombre. Sabarzane n'osant plus exposer des troupes que tant de mauvais succès avoient rebutées, se retira à Sébaste. Les Romains allerent encore lui enlever cet azile, d'où ils le chasserent avec perte.

An de N. S. 525.

XLVI. Fureurs de Cosroez.

Cosroez entra en fureur quand il reçut les nouvelles de ces désastres. Ne sachant comment se venger d'Héraclius, il força tous ses sujets chrétiens à professer l'hérésie des Nestoriens; il envoya dépouiller les Eglises de leurs trésors; il leva de nouvelles troupes, et attira par une solde considérale les Nations voisines alliées de la Perse. Ensuite il envoya des Ambassadeurs au Cagan avec des sommes immenses, pour l'engager à faire de son côté une puissante

HERACLIUS. An de N. S. 925.

diversion dans la Thrace, et à assiéger la capitale de l'Empire. Il n'en falloit pas tant pour déterminer le Roi des Abares à violer les sermens qu'il avoit faits. Il prit des engagemens avec Cosroez, et ne parut pas moins animé que lui contre les Romains.

XLVII. Troupes des Turcs données à Heraclius.

Aussi-tôt que l'Empereur en eut connoissance, il partagea son armée en trois corps. Il retint le moindre pour lui, envoya l'autre à Constantinople, et donna le commandement du troisiéme à Théodore son frere, pour l'opposer à Sathin. Il exposa ensuite à Zéïbile, Roi des Turcs, à qui il avoit promis sa fille en mariage, l'embarras où il se trouvoit entre deux ennemis implacables, qui avoient juré sa perte et la ruine de l'Empire. Ce Prince intéressé à le soutenir lui envoya quarante mille hommes sous le commandement d'un de ses fils.

XLVIII. Succès de ses armes.

La seule présence de cette Nation belliqueuse jetta l'effroi dans le cœur de Cosroez et de ses Généraux; ils n'oserent se présenter en bataille, pas même tenir la campagne. Mais bien-tôt ils furent délivrés de la frayeur qui les avoit saisis. Les Turcs après avoir ravagé le pays, se dégoûterent du service des Romains, et encore plus de leur religion, qui leur étoit odieuse. Ils quitterent l'armée peu à peu, et retournerent enfin

dans leur pays, sans que leur retraite affoiblit le courage et les espérances de l'Empereur. Le Ciel toujours favorable à ses armes, rendit Théodore vainqueur d'une partie des forces de la Perse commandées par Sathin, entre lesquelles étoit une compagnie d'hommes choisis, et si distingués par leur bravoure, qu'on l'avoit surnommée la compagnie d'or.

HERACLIUS. An de N. S. 625.

XLIX. Les Perses se détruisent devant Constantinople.

Le corps d'armée destiné à la conservation de la ville Impériale n'avoit pas eu des succès moins heureux. Sabarzane ayant réuni ses troupes avec celles du Cagan, assiégea Constantinople par mer et par terre, et ne cessa pendant dix jours consécutifs de redoubler tous les efforts que la vengeance, la fureur et l'art de la guerre peuvent imaginer. Ils ne furent confondus, suivant la tradition des Grecs, que par un miracle. Alors, dit Cédrene, la Vierge parut dans le camp des ennemis sous la figure de l'Impératrice Martine, que l'on voyoit venir demander la paix ou proposer un accommodement. Quand les soldats virent qu'elle passoit le camp du Général, ils voulurent la poursuivre, et elle disparut à leur yeux. Saisis tout-à-coup d'un esprit de fureur, ils entrerent en contestation; des paroles injurieuses, ils en vinrent aux effets; ils tournerent leurs armes les uns contre les autres, et

HERACLIUS. An de N. S. 625.

il en demeura un nombre prodigieux sur la place. La nuit survint, qui sépara le reste des combattans. Quand Sabarzane vit le lendemain combien il avoit perdu d'hommes dans cette funeste dissention, il fut frappé de terreur; il leva promptement le siége vers la fin de Juillet, et se retira des terres de l'Empire. Un nouveau coup du ciel acheva de ruiner ses projets. A peine la flotte fut-elle dans le pont-Euxin, qu'il survint une horrible tempête qui la fit périr entiérement.

An de N. S. 626.

L. Cosroez veut faire tuer Sabarzane.

Sabarzane mena les débris de son naufrage devant Calcédoine, résolu de réparer aux dépens de cette ville, la honte que lui avoit causée sa déroute. Cosroez n'écoutant que son désespoir, l'accusa d'en avoir été la cause par sa mauvaise conduite, et d'entretenir de secrettes intelligences avec l'ennemi. Il manda à l'un de ses officiers de tuer ce Général, et de ramener les troupes en Perse. Sa lettre fut interceptée sur les frontiéres de la Galatie par un parti des troupes Romaines, et apportée à Constantinople, d'où le jeune Constantin la renvoya à Sabarzane.

LI. Il se révolte et souleve les officiers.

Ce Général en la lisant prit la résolution de se révolter contre un Souverain si peu digne de l'être. Plein de reconnoissance pour le Prince qui lui sauvoit la vie, il eut bientôt persuadé à tous les

HERACLIUS. An de N.S. 626.

Officiers de son armée de faire cesser la guerre contre les Romains, et d'ôter la couronne à Cosroez. Il leva le siége de Calcédoine, et prit la route de Perse, tandis qu'Héraclius, malgré la diminution de ses troupes, achevoit de se rendre maître de ce Royaume.

LII. Rasaste, Général des Perses.

Cependant le Satrape Rasaste, qui étoit en réputation d'une haute valeur, fut mis à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il se flattoit de terminer d'un seul coup cette longue et sanglante guerre. Il alla joindre l'Empereur au commencement de Décembre, sur les bords du Zabe, près de l'ancienne Ninive, pour lui livrer la bataille. Les premiers jours se passerent en escarmouches; dont l'événement étoit pour l'ordinaire favorable aux Romains. Héraclius informé que le Satrape n'attendoit que l'arrivée de trois mille hommes frais, que Cosroez lui envoyoit, le força d'en venir aux mains avant qu'il eût reçu ce renfort.

LIII. Il est défait avec toute son armée.

Il lui livra la bataille; et se surpassa dans cette journée, où il fit avec une égale bravoure le devoir de Commandant et de soldat. Partout on le voyoit combatre, ordonner, arrêter les uns, animer les autres, mettre ordre à tout. Ayant eu son cheval blessé sous lui au fort de la mêlée, il tua de sa main trois Officiers ennemis. Rasaste soutint de son

HERACLIUS.
An de N. S. 626.

côté toute l'idée qu'on avoit de lui. Après s'être défendu pendant onze heures avec une valeur incroyable, il fut tué avec la plûpart des ses Officiers. Les Romains en entrant dans le champ de bataille, reconnurent son corps à son bouclier qui étoit d'or. Malgré le carnage affreux de l'armée des Perses, on assure que les vainqueurs n'eurent que cinquante hommes de tués et environ autant de blessés.

LIV. Héraclius poursuit Cosroez, et ravage la Perse.

Héraclius ne donna pas le tems à ses soldats de laisser ralentir leur courage, ni à Cosroez celui de revenir de son étonnement. Il le poursuivit de Château en Château, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit à se sauver dans Séleucie, Ville très-forte sur le Tigre, où il s'enferma avec ses femmes, ses enfans, et tous ses trésors. L'Empereur passa les fêtes de Noël à Jédesman, maison de plaisance de Cosroez, et y mit le feu en la quittant. A Distagerde, Château voisin, il trouva une grande quantité des plus rares parfums, d'étoffes de soie, de meubles précieux, et ce qui le flatta davantage, tous les étendars que les Perses avoient enlevés en différentes occasions aux Romains. Il renvoya les prisoniers que ces Barbares avaient amenés de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. Il continua de piller, et de brûler les Palais et les Châteaux des Rois

de Perse; voulant, disoit-il, rendre à Cosroez les ravages qu'il avoit commis en détruisant les Villes Romaines.

LV. Cosroez refuse la paix.

Il ne tenoit encore qu'à ce Pridce de faire la paix s'il l'eût voulu. Son vainqueur maître de la plus grande partie de ses Etats, eut la générosité de la lui offrir. Ses sujets abandonnés à la vengeance des Romains, et épuisés par une longue et cruelle guerre, le chargerent d'imprécations, quand ils le virent refuser toutes sortes d'accommodemens.

LVI. Sa mort funeste.

Une attaque de dissenterie qui le mit presque au tombeau, le fit penser à nommer son successeur. Tyran jusqu'à la fin il voulut changer l'ordre de la succession à la couronne. Mardezane, le dernier des fils qu'il avoit eûs de Sirem la plus chere de ses femmes, fut celui sur qui il jetta les yeux pour régner après lui. Il étoit près de le faire couronner à Seleucie, lorsque la révolte de Syroës son fils aîné renversa ses psojets, et mit fin à sa tyrannie. Syroës trouva Sabarzane tout disposé à entrer dans ses vues, les grands de l'Etat, les soldats et le peuple n'attendoient qu'un chef. A peine la ligue fut-elle formée, qu'on amena à Syroës son pere et son frere. Un sombre et vaste souterrain vouté que Cosroez avoit fait bâtir quelque tems auparavant pour cacher ses

HERACLIUS. An de N. S. 627.

trésors, lui servit de prison, dans laquelle on ne lui donna pour aliment, que la triste contemplation de cet or, pour lequel il avoit toujours eu une avidité insatiable. La Justice divine voulut qu'il reçut de son fils les mêmes traitemens qu'il avoit autrefois fait souffrir à son pere dans sa disgrace. Syroës envoyoit alternativement les principaux Seigneurs de la Nation l'insulter, et le charger d'opprobres. Après l'avoir rendu témoin de la mort de Mardezane, et de ses autres enfans, il le fit tuer à coups de flêches.

LVII. Son fils Syroës fait la paix.

Aussi-tôt que Syroës fut monté sur le trône, il se hâta de conclure la paix avec Héraclius. Il lui envoya des Ambassadeurs pour l'informer de la mort de Cosroez, et le conjurer de faire cesser une guerre qui duroit depuis sept ans, et qui étoit également funeste aux deux Etats. L'Empereur y consentit avec joie, et le traité fut signé de part et d'autre. Il fit réponse à Syroës, en l'appellant son fils, qu'ils n'avoit jamais eu dessein d'envahir les Etats d'aucun Prince, pas même ceux de Cosroez. « Quoi» qu'il eût causé, ajoutoit-il, une in» finité de maux aux Romains et aux » Perses, j'avois dessein de lui conserver » la vie, et la couronne après l'avoir » vaincu. Mais Dieu qui voyoit le fond » de son cœur, nous en a délivrés, et

» ne lui a pas permis de faire tout le » mal qu'il désiroit. »

LVIII. Il rend les captifs et la vraie croix.

En exécution du traité, Syroës rendit aux Romains les places que son pere avoit prises sur eux depuis le commencement de la guerre ; il renvoya cette multitude infinie de captifs que l'on retenoit dans les fers, parmi lesquel étoit encore le patriarche Zacharie ; et il restitua le bois de la Croix, qui avoit été enlevé de Jérusalem quatorze ans auparavant.

LIX. Triomphe d'Héraclius à Constantinople.

Les lettres, par lesquelles l'Empereur faisoit part de la mort de Cosroez et de la paix conclue avec son successeur, furent lues à Constantinople, sur l'Ambon de la grande Eglise le 15 Mai de la dix-huitiéme année de son regne. Il y arriva quelque tems après, et fut reçu au milieu des acclamations des grands et du peuple, qui l'appelloient le libérateur de l'Etat et de la Religion. Toute la ville alla au-devant de lui, et tous les ordres de l'Empire contribuerent à la gloire de son entrée triomphante. Il faut reconnoître que jamais on n'avoit mérité ces honneurs à plus juste titre. Dans un tems où l'Empire, presque réduit à la seule ville de Constantinople, paroissoit destitué de toutes ressources, en sept campagnes, avec des troupes que lui-même fut obligé de former aux exercices militaires, il avoit délivré ses

HERACLIUS. An de N. S. 628.

sujets du joug étranger, fait rentrer sous sa domination toutes les provinces enlevées par la fureur d'un Prince barbare, et abaissé une puissance, qui avoit été jusqu'alors pour la nouvelle Rome, ce que Carthage fut pour l'ancienne. La Perse ne se releva point des coups qu'il lui porta ; et l'on peut dire que les Sarrasins Mahométans qui s'en rendirent maîtres quelque tems après, ne firent qu'envahir un Etat à qui Héraclius avoit fait perdre toutes ses forces. Heureux s'il fût mort après de si beaux exploits, ou s'il eût fini comme il avoit commencé ! Il eût été mis au rang des plus grands Princes dont l'histoire ait consacré la mémoire. Mais les dernieres années de son regne ternirent sa gloire. De Général d'armée il se fit controversiste et chef de parti dans l'Eglise, pour le malheur de la Religion et de l'Etat.

An de N. S. 629.

LX. Il rapporte la croix à Jerusalem.

Après qu'il eut passé l'hyver à Constantinople, il en partit vers le milieu du mois de Mars pour reporter lui-même à Jérusalem le sacré dépôt qu'il avoit retiré des mains des Infideles. Il rétablit le Patriarche Zacharie, et lui remit la Croix que le saint Evêque tira de sa chasse pour la montrer au Peuple, et l'exposer à l'adoration des Fideles. C'est l'origine de la Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix que l'Eglise Latine célebre le 14 de Septembre. Mais l'E-

glise Grecque qui solennisoit déjà longtems avant Héraclius une Fête en l'honneur de ce signe des Chrétiens, a toujours continué à ne faire mention que de l'apparition de la Croix à Constantin. Après cette cérémonie, l'Empereur chassa les Juifs de Jérusalem, et leur défendit sous les peines les plus séveres d'en approcher de trois milles.

HERACLIUS. An de N. S. 629.

LXI. Il reçoit des Ambassadeurs de France et des Indes.

De la Palestine, il passa dans l'Assyrie, et séjourna quelque-tems à Edesse, où il reçut des Ambassadeurs des Nations les plus éloignées, c'est-à-dire, de la France et des Indes, dont les Souverains lui envoyoient de magnifiques présens, et le félicitoient sur ses conquêtes. L'alliance qui étoit depuis long-tems entre l'Empire et les François, fut renouvellée dans cette Ville par les Députés de Dagobert. Les Catholiques d'Edesse obtinrent alors la restitution des Eglises que Cosroez leur avoit ôtées pour les donner aux Nestoriens.

LXII. Origine du Monothélisme.

Ce fut-là, ou selon d'autres, à Hieraple dans la haute Syrie, qu'Héraclius rencontra Anastase Patriarche des Jacobites, Secte d'Eutychiens répandus dans la Syrie et l'Arménie. L'Empereur eut un entretien avec lui sur les matieres de la Religion, et il lui fit des reproches sur le Schisme dans lequel il vivoit, séparé du reste des Fideles.

HERACLIUS. An de N. S. 629.

Croyant qu'il lui seroit glorieux d'avoir ramené à la Foi un Chef de parti, il lui promit de le faire Patriarche d'Antioche, s'il reconnoissoit les deux Natures en Jesus-Christ, s'il disoit anathême à Eutychès, et s'il recevoit le Concile de Calcédoine avec la lettre du Pape S. Léon, Anastase, esprit fourbe, insinuant et ambitieux, promit tout à Héraclius. Mais il trompa le Prince crédule, et enveloppa son erreur sous le voile d'une autre question.

LXIII. Héraclius trompé par Anastase et Sergius.

Il lui demanda s'il falloit reconnoître deux volontés et deux opérations en J. C., ou une seulement. Il semble, disoit-il, que la Volonté du Verbe a absorbé celle de l'Homme en J. C. Les raisons captieuses par lesquelles il soutint cette erreur, firent impression sur l'esprit d'un Prince plus curieux que savant. Il hésita sur sa réponse, et dit qu'il en écriroit à Sergius Patriarche de Constantinople. Il ne pouvoit s'adresser à un Homme plus capable de le tromper. Celui qu'il consulta étoit né en Syrie de parens Jacobites, et en suivoit intérieurement les Dogmes pernicieux, quoiqu'au dehors il professât le Symbole des Catholiques dans sa pureté; il étoit même en relation sur ce point avec Théodore Evêque de Pharan en Arabie, premier auteur de cette opinion reprouvée. Sergius confirma

l'Empereur dans le sentiment qu'Anastase lui avoit insinué ; et Cyrus Métropolitain de la Lazique ou Colchide, séduit par Sergius, approuva tout ce qu'avoit dit le Patriarche. Ainsi commença l'Hérésie des Monothélites, qui troubla la paix de l'Eglise par un nouveau Schisme depuis l'année 630, jusqu'en 681.

HERACLIUS. An de N. S. 630. et suiv.

LXIV. Guerre des Sarrasins.

L'Empereur retourna à Constantinople, où il s'engagea de plus en plus dans les disputes de Religion. Livré aux impressions qu'il avoit reçues du Patriarche Sergius, il commença à tenir pour suspects les Evêques, qui refusoient de souscrire à la nouvelle doctrine, par attachement au Concile de Calcédoine. Mais il semble que le Ciel cessa de protéger l'Empire, à mesure que le Prince s'écartoit de la pureté du Dogme. Les Sarrasins Mahométans, qui étoient depuis plusieurs années un fléau aussi redoutable que les Perses pour la Palestine et la Syrie, avoient cessé leurs courses pendant que l'Empereur étoit à la tête de ses armées dans la Perse. A peine fut-il rentré à Constantinople, qu'ils renouvellerent leurs hostilités, et rallumerent une cruelle guerre. Ce qu'elle eut de plus funeste fut la propagation du Mahométisme, qui s'étendit dès-lors dans l'Asie et dans l'Afrique, où il devint bien-tôt après, par la

HERACLIUS. An de N. S. 630. et suiv.

force des armes, la Religion dominante.

Abubekre, beau-pere de Mahomet et son Sucésseur immédiat, prit le titre de Calife, c'est-à-dire de Successeur ou Lieutenant du Prophête. Pendant les deux années qu'il gouverna cette principauté naissante, il ne l'affermit pas moins par ses conquêtes que par des exemples de justice et de désintéressement. Il prit Bosra Capitale de l'Arabie, soumit toute la province, et subjugua les Arabes sujets du Roi de Perse, et ceux qui obéissoient aux Romains. Les uns et les autres embrasserent de gré ou de force la Religion de Mahomet, et servirent de guides aux troupes d'Abubekre pour entrer dans le territoire de Gaza. Il s'empara de cette place importante, et demeura maître de tout le pays. Les guerres civiles qui s'éleverent en Perse au commencement du Regne de Syroës, lui ouvrirent l'entrée de ce Royaume. Il se jetta à main armée dans l'Assyrie, força les Villes Frontieres, et pénétra jusques dans la Perse intérieure, où il s'établit une puissance qui ne fut plus séparée de celle des Sarrasins.

LXV. Leurs progrés en Syrie et en Perse.

An de N. S. 634.

Une Comete qui parut en Syrie et en Palestine sous la forme d'une épée, annonça les maux dont ces provinces furent le théâtre, ou du moins elle en

HERACLIUS. An de N. S. 593.

fut regardée comme un présage. L'Empereur effrayé des rapides progrès des Musulmans, résolut d'en arrêter le cours. Mais il avoit négligé de s'opposer d'abord à cette puissance, devenue en peu de tems redoutable. Les Sarrasins marchoient en Syrie, quand il leur opposa une armée commandée par Théodore Bogaire son Frere. Ils l'attaquerent, la mirent en fuite, et la poursuivirent jusqu'à Edesse avant que l'Empereur fût arrivé. Soit que la frayeur se fût emparée de son esprit, soit qu'il ne fût pas possible de les repousser, il n'entreprit pas même de rallier ses troupes. Il prit la route de Jérusalem, et en tira la vraie Croix avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la Ville, pour les faire transporter à Constantinople.

LXVI. L'Empereur envoye la vraie Croix à Constantinople.

Son Frere Théodore cherchant à se disculper de ce mauvais succès, en rejetta la faute sur le scandale qu'Héraclius avoit donné en épousant sa Niece Martine, malgré toutes les remontrances du Patriarche. « Votre péché, lui » dit-il, est toujours devant vous ; » faites-le cesser, et le ciel nous ren» dra la victoire. » L'Empereur irrité de ce reproche, l'envoya à Constantinople, et manda à son Fils Constantin de le traiter ignominieusement en présence de tout le peuple, et de le met-

LXVII. Sort funeste de ses Généraux.

HERACLIUS. An de N. S. 634.

tre sous bonne garde jusqu'à son arrivée. Serge le second de ses Lieutenans avoit été pris par les Sarrasins, et condamné à un genre de supplice qui leur étoit particulier. Après l'avoir mis dans la peau d'un Chameau nouvellement tué, ils l'exposerent au soleil, afin que cette peau se rétrécissant par la chaleur étouffât celui qui y étoit renfermé.

LXVIII. Défaite de ses troupes.

L'Empereur nomma à leur place Bohames et Théodore son Trésorier. Leur armée étoit de quarante mille hommes; celles des ennemis, qui étoit supérieure en nombre, et composée de meilleures troupes, les attaqua, et les mit en fuite. Il sembla même en cette occasion que le Ciel voulut se déclarer contre les Romains. Il s'éleva un vent impétueux qui leur portoit la poussiere aux yeux avec tant de violence, qu'ils furent contraints de tourner le dos. Cette retraite leur fut plus funeste que le combat même. Vivement chargés par les Sarrasins, ils ne purent se sauver qu'en désordre; et il en périt une grande partie en passant la riviere d'Iermocte.

An de N. S. 635. et suiv.

LXIX. Les Sarrasins maîtres de la Phénicie.

Cette victoire mit les Mahométans en possession de la Phénicie entiere, où ils établirent une Colonie de leur Nation. Damas leur ayant ouvert ses portes, non-seulement ils n'y exercerent aucune hostilité, mais ils permirent aux habitans d'y rester en posses-

sion de leurs biens, et aux Chrétiens d'y exercer leur Religion. Omar Successeur d'Abubekre leur fit bâtir à ses frais une Eglise magnifique.

HERACLIUS. An de N. S. 635. et suiv.

LXX. Ils prennent Jérusalem.

Jérusalem montra plus de résistance. Le Calife prévoyant que le siége en seroit long, y demeura avec une partie de ses troupes, et envoya l'autre faire la conquête de l'Afrique. Les Egyptiens effrayés aux approches des Musulmans, conclurent un traité avec eux, et leur promirent une pension annuelle de deux cens mille écus, à condition qu'ils n'entreroient pas dans leur pays. Ils retournerent à Jérusalem qui soutint encore leurs attaques pendant près de deux ans. Elle succomba enfin, et trouva plus d'humanité dans ses ennemis, qu'elle n'en avoit espéré. Le patriarche Sophrone, vénérable par son grand âge et par sa vertu, obtint d'Omar que les habitans jouiroient paisiblement de leurs terres et de leur liberté, et qu'ils ne seroient point troublés dans l'exercice de leur Religion.

LXXI. Ils se rendent maîtres de la Syrie.

De-là les vainqueurs marcherent vers Antioche. Cette Ville depuis si longtems la Capitale de l'Orient ne voyant venir aucun secours de la part d'Héraclius, aima mieux s'abandonner à la générosité des vainqueurs, que de s'exposer sans fruit à leur ressentiment. Elle se rendit, et toute la Syrie passa avec

HERACLIUS. An de N. S. 638.

elle sous la domination du Calife ; après avoir été plus de 700 ans sous celle des Romains, qui l'avoient conquise par la valeur de Pompée l'an de Rome 688, et 64 avant l'Ere Chrétienne.

LXXII. Ils entrent en Egypte.

Le traité fait entre les Egyptiens, et les Musulmans s'observoit fidélement depuis trois ans, lorsque Cyrus, patriarche d'Alexandrie, fut accusé auprès de l'Empereur d'avoir livré l'Egypte aux ennemis. On l'obligea de venir rendre compte de sa conduite à Constantinople, et ce ne fut pas sans peine qu'il prouva son innocence. Mais on reconnut bien-tôt, qu'en se déterminant à acheter la paix, il avoit pris le parti le plus sage. Manuel, Arménien, nouvellement Gouverneur de l'Egypte, se confiant sur quelques troupes que l'Empereur lui avoit envoyées, reçut avec hauteur les Commissaires des Sarrasins, qui étoient venus pour recevoir la pension que les Egyptiens leur payoient annuellement. Il leur dit : Qu'il étoit Général Romain, et non un Prêtre timide, et qu'il ne falloit pas s'attendre à le voir souscrire à des conditions ignominieuses. Une armée formidable de Sarrasins entra aussitôt en Egypte, attaqua le fier et téméraire Manuel, et l'obligea de se renfermer dans les murs d'Alexan-

drie, après avoir perdu une grande bataille.

HERACLIUS. An de N. S. 638.

Héraclius reconnut alors que Cyrus étoit non-seulement innocent du crime dont on l'avoit accusé, mais qu'il avoit rendu à l'Etat par cette conduite un service important. Il l'envoya proposer la paix aux Infideles, à condition de leur rendre l'Egypte tributaire. Mais il n'en étoit plus tems. Amrou, Lieutenant du Calife, ne voulut entendre parler d'aucun accommodement. Il pressa avec plus d'ardeur le siege d'Alexandrie, qui fut forcée de se rendre après quatorze mois d'une résistance vigoureuse. Avec cette Ville les Romains perdirent toute l'Egypte, dont ils avoient été les maîtres l'espace de 666 ans, à compter de la bataille d'Actium, par laquelle Auguste, vainqueur d'Antoine et de Cléopatre, mit ce Royaume au rang des Provinces de l'Empire.

LXXIII. Ils s'en emparent.

Jean, surnommé le Grammairien, patriarche des Jacobites ou Sévériens d'Alexandrie, pria Amrou de lui donner les Livres qui étoient dans les Bibliotheques de cette Ville, comme inutiles aux Musulmans. Amrou lui répondit qu'il ne pouvoit en disposer sans l'ordre du Calife. Il lui en écrivit, et voici la réponse d'Omar. « Si ce que » ces Livres contiennent s'accorde avec » le Livre de Dieu, c'est-à-dire l'Al-

HERACLIUS. An de N. S. 638.

» coran, ce dernier nous suffit; s'ils » renferment des choses qui y soient » contraires, il faut les brûler. « Amrou exécuta fidélement cet ordre. Il fit distribuer ces Livres dans les bains d'Alexandrie, et on les en chauffa pendant six mois, quoiqu'il y eut quatre mille bains. Ainsi périt ce trésor inestimable de sciences, que les Ptolémées avoient recueilli avec tant de soin.

LXXIV. Cyrus y introduit le Monothélisme.

Le Monothélisme qu'Héraclius laissoit introduire dans l'Eglise y causoit presque autant de ravages en un sens, que la fureur des Sarrasins dans l'Empire. Depuis dix ans le mal croissoit de jour en jour, et avoit déjà infecté toute l'Europe. Cyrus transféré de la Métropole de Colchide à celle de l'Egypte, en récompense de son adhésion à Sergius, proposa le Dogme d'une seule Opération et d'une Volonté en Jesus-Christ aux Théodosiens d'Alexandrie, espece d'Eutychéens qui y étoient en grand nombre. Il le leur fit adopter, ce qui n'étoit pas difficile, puisqu'il étoit conforme à leur Doctrine, et il les reçut dans sa Communion. Le Moine Sophrone, si fameux sous S. Jean l'Aumônier, ayant lu les articles de cette réunion, se récria, versa beaucoup de larmes, et se jetta aux pieds de Cyrus, le conjurant avec instance de ne les pas faire publier; mais Cy-

tus n'eut aucun égard à ses remontrances.

Heraclius. An de N. S. 638.

Sergius triomphoit du succès de sa nouvelle Doctrine. Craignant néanmoins que le Moine Sophrone nommé depuis peu au patriarchat de Jérusalem, n'informât le pape Honorius de ce qui l'avoit justement offensé dans la réconciliation des Théodosiens, il eut soin de prévenir ce pape par une lettre artificieuse, et le pria d'empêcher qu'on se servit à l'avenir de la distinction d'une ou de deux opérations. Honorius, trompé par les apparences de candeur que le patriarche de Constantinople affectoit, répondit conformément à ses vues, traitant la question de dispute de mots, introduite par le Moine Sophrone, et qui étoit plutôt du ressort des Philosophes et des Grammairiens, que des Evêques. Après avoir *déclaré* qu'il reconnoît en en J. C. *une Volonté et un seul Opérant*, il défend qu'on agite désormais cette question capable de scandaliser les Fidéles. Comme si les disputes de la Religion s'étoient jamais terminées de la sorte.

LXXV. Honorius le favorise.

Sa lettre néanmoins n'ébranla pas les Evêques Catholiques, qui connoissoient les mauvaises intentions de Sergius, et l'illusion qu'il lui avoit faite. Le Patriarche ne pouvant les vaincre par son autorité, employa celle de

An de N. S. 639.

LXXVI. Ecthese d'Héraclius.

HERACLIUS. An de N. S. 639.

l'Empereur. Il composa une Exposition de Foi que l'on mit en forme d'Edit, dans laquelle il donnoit formellement son erreur pour la vérité du Dogme Catholique. C'est ce que l'on nomma l'*Ecthese* d'Héraclius publiée l'an 639. Celui qui l'avoit composée ne tarda pas à lui procurer des acceptans. Il assembla un Concile à Constantinople; il la fit lire publiquement; et il fut décidé d'une voix unanime, que l'Edit de l'Empereur étoit conforme à la Doctrine des Apôtres; et que celui qui oseroit à l'avenir parler ou d'*une* ou de *deux* Volontés en Jesus-Christ, seroit interdit de toutes fonctions du Sacerdoce ou du Ministere, s'il étoit Evêque, Prêtre ou Clerc; et que les Sacremens seroient refusés à celui qui étoit Moine ou Laïque. Cet Edit ne trouva pas à Rome un accueil si favorable. Le pape Sévérien, à qui il fut envoyé, mourut avant que de le recevoir; mais Jean IV, son Successeur, le condamna solennellement avec l'Hérésie des Monothélites.

An de N. S. 640.

LXXVII. Foiblesse d'esprit de ce Prince.

Tant de désordres prévenoient en partie de la foiblesse d'esprit où il semble que l'Empereur étoit tombé. Il s'imagina dans un voyage qu'il fit en Asie, qu'il devoit périr sur la mer. Dès-lors il ne put en supporter les approches ni les regards; il ne voulut

plus repasser le Bosphore ; et il établit sa Cour dans le Palais d'Hiero aux environs de Calcédoine, quelqu'instance que les Magistrats et le Peuple lui fissent pour le prier de rentrer dans la Ville. Il se contentoit d'y envoyer ses Fils les jours de grandes Fêtes, ou les jours de jeux ou de spectacles, afin d'y assister, et ils s'en retournoient aussi-tôt.

Héraclius. An de N. S. 640.

LXXVIII. Il passe le détroit sur un pont.

Les Citoyens de Constantinople, souffrant peut-être de son absence, obligerent le Préfet de construire un pont de batteaux sur le détroit, et de fermer les deux côtés avec des ais et des branches d'arbres, ensorte qu'on ne vît point la mer. Cet ouvrage ayant été exécuté avec toute la diligence possible, l'Empereur traversa le Bosphore à Cheval, non sans quelques mouvemens de frayeur ; et quand il fut arrivé sur les terres de l'Europe, on eut grand soin de l'éloigner du rivage, et de le faire entrer dans la Ville par le pont du fleuve Barnysse.

LXXIX. Il punit cruellement une conjuration.

Lorsqu'Héraclius étoit encore dans le Palais d'Hiero, on lui dit que son fils Atalaric et son neveu Théodore avoient conspiré avec quelques autres contre sa personne. Susceptible des moindres soupçons, il leur fit couper le nez et les mains ; il relégua Atalaric dans l'isle du Prince, et Théodore dans celle de Godoméléte ; et manda au Gouverneur de

HERACLIUS. An de N. S. 640.

faire couper un pied à celui-ci aussitôt qu'il seroit arrivé. Leurs complices furent condamnés à la même peine.

LXXX. Il pourvoit à sa famille.

Pour prévenir toutes les révolutions qui pourroient arriver, et assurer le sceptre dans sa famille, il fit couronner ses fils Constantin et Héraclius, et les nomma Consuls, quoique cette dignité eût perdu son ancienne splendeur. Il donna à ses deux autres fils, David et Marin, le titre de Césars; et celui d'Auguste à ses deux filles Augustine et Martine. Sergius mourut vers le même tems, et fut remplacé par Pyrrhus, favori de l'Empereur, et déja connu par son attachement au Monothélisme.

LXXXI. Il néglige les affaires d'Italie.

Le peu de soin qu'Héraclius prenoit pour la conservation des provinces orientales, les plus considérables de l'Empire, supposoit une négligence encore plus grande des affaires d'Italie. Quoique pendant plusieurs années les Lombards divisés entr'eux, eussent facilité aux Exarques les moyens d'étendre les frontieres de leur gouvernement; ces Officiers se contenterent néanmoins de jouir, dans le repos et dans l'inaction, des honneurs et des avantages que leur procuroit cette dignité. Jean Remigès, successeur de Smaragde, révolta le peuple par la rigueur de ses exactions, et fut tué dans une sédition, qui s'éleva contre lui à Ravenne. Eleuthere, qui

le remplaça, montra d'abord beaucoup de fermeté, de valeur et de sagesse. Il fit le procès à tous ceux qui avoient eu part au massacre de Jean, et les punit du dernier supplice. Il marcha ensuite contre Jean Conopsin, Duc de Naples, qui vouloit s'en faire Souverain; il força la place, le fit mourir, et donna un autre Duc aux Napolitains. HERACLIUS. An de N. S. 640.

LXXXII. Révolte et mort d'Eleuthere.

Celui qui venoit de punir un rebelle, se révolta lui-même, et entreprit d'enlever à l'Empereur ce qui lui appartenoit en Italie. Dépositaire des revenus de l'Exarcat, il les employa à gagner l'armée par des libéralités extraordinaires; il leur fit une harangue pathétique, où il promit de distinguer les uns, d'avancer les autres, de les enrichir tous. Ses dons et ses promesses n'eurent de force que pour le moment qu'il les fit. Lorsqu'il s'avançoit vers Rome pour s'y faire reconnoître en qualité de Roi, les soldats réfléchirent sur les suites d'une révolte, dont ils seroient les victimes. Ils prirent donc le parti de tuer leur chef, et envoyerent sa tête à Constantinople.

LXXXIII. Affoiblissement de l'Exarcat.

Le Patrice Isaac alla prendre possession de l'Exarcat au nom de l'Empereur, et entretint la paix avec les Lombards, jusqu'à ce que Rotharis leur Roi, Prince courageux et entreprenant,

HERACLIUS. An de N. S. 640.

eût succédé à Ariovald, devenu imbécile par l'effet d'un breuvage. Ce Prince rompit ouvertement la paix, et se saisit d'Odezo et de Trévise, villes appartenant à l'Empire. Isaac se jetta par représailles sur les terres des Lombards. Les deux armées s'étant jointes, Rotharis remporta une victoire complette; huit mille Romains demeurerent sur le champ de bataille, et le reste fut mis en fuite. L'Exarcat renfermé depuis ce jour dans des bornes plus étroites, s'affoiblit de plus en plus, jusqu'à ce que dans le siécle suivant le Roi Astolphe en chassa Eutychius, le dernier gouverneur que l'Empire ait eu en Italie.

An de N. S. 641.

LX: N·

Héraclius n'étoit plus en état de remédier à ces pertes. Chagrin de n'ap-
...ndre que de mauvaises nouvelles,
... dans une maladie de langueur,
...a en hydropisie avec des ac-
... que l'on regarda com-
...u crime qu'il avoit
... niéce. Il ordon-
... ses deux fils
...tageroient
...especte-
...omme
... mou-
...x

parmi les Princes. Sur la fin de son régne, il donna plutôt des marques de timidité que de valeur et de courage. La sagesse, l'activité, la valeur avec lesquelles il se comporta pendant la guerre Persique, sont dignes d'admiration. Ensuite, on ne retrouve plus le vainqueur de Cosroez; c'est un controversiste, qui paroît aussi peu touché des affaires de l'Empire, qu'il est empressé de décider celles de la Religion; qui abandonne les devoirs du Monarque, pour faire les fonctions d'un Evêque, et qui veut décider de la foi.

HERACLIUS. An de N. S. 641.

LXXXV. Précis de sa vie.

LXXXVI. Retractation de l'Ecthése.

Il faut cependant reconnoître que peu de tems avant sa mort il désavoua l'*Ecthése* par un acte authentique. Quand il sut que le Pape Jean avoit condamné cet Edit une seconde fois dans la lettre à Pyrrhus, il lui en écrivit en ces termes : L'*Ecthése* n'est point de » moi ; je ne l'ai ni dictée ni comman- » dée. Mais le Patriarche Sergius l'a- » yant composée cinq ans avant que je » revinsse de l'Orient, il me pria, quand » je fus à Constantinople, de la publier » en mon nom avec ma souscription, » et je me rendis à sa priere. Puisque » je vois qu'elle fait aujourd'hui un su- » jet de dispute, je déclare hautement » que je n'en suis point l'auteur. »

CONSTANTIN III. An de N. S. 641.

CONSTANTIN III. Empereur XX.

LXXXVII. Constantin déclaré seul Empereur.

Aussi-tôt après la mort d'Héraclius, l'Impératrice Constantine assembla les principaux de Constantinople, et les entretint de l'estime et de la confiance que l'Empereur lui avoit témoignées jusqu'au dernier soupir, en la conjurant de prendre soin de l'Etat. Les Sénateurs comprirent qu'elle vouloit par ce discours artificieux les engager à la rendre seule dépositaire de l'autorité souveraine. Ils lui déclarerent qu'ils seroient toujours pénétrés du respect qui lui étoit dû; mais qu'ils ne consentiroient point à la voir monter sur le trône des Empereurs; que son sexe lui interdisoit de donner audience et de répondre aux Ambassadeurs des Nations étrangeres; et qu'ils croiroient déshonorer le nom Romain, s'ils favorisoient une pareille prétention. Voyant ses espérances évanouies, elle montra le testament d'Héraclius qui nommoit ses deux fils Empereurs. Les suites fâcheuses que la division de l'Empire avoit entraînées depuis sa translation à Constantinople, firent appréhender les guerres civiles, et l'affoiblissement des forces dans le partage des provinces. L'assemblée délibéra, et résolut de ne reconnoître pour Auguste que Constantin, comme

l'aîné de la famille Impériale, déjà associé au gouvernement, et déclaré César depuis vingt-huit ans.

CONSTANTIN III. An de N. S. 641.

LXXXVIII. Sa doctrine et sa mort.

Ce qui le rendoit cher aux peuples fut cause de sa ruine. Opposé à l'erreur du Monothélisme, il étoit devenu odieux à ses sectateurs, et en particulier à Pyrrhus, l'un des plus ardens. Une découverte qu'il fit, acheva de déterminer Pyrrhus à sa perte. Philagre trésorier lui donna avis, que pendant la maladie d'Héraclius, on avoit mis en dépôt chez le Patriarche Pyrrhus des sommes considérables pour l'Impératrice Martine, en cas qu'on vint à inquiéter certe Princesse. Constantin fit venir Pyrrhus, et l'obligea de rendre l'argent. Ce Prince fut aussi-tôt attaqué d'une maladie inconnue, qui le consuma peu-à-peu, et dont il mourut dans la trentiéme année de son âge, n'ayant occupé le trône que cent trois jours; ainsi c'étoit le 22 Juin de cette même année 641.

HÉRACLEONAS, Empereur XXI.

HERACLEONAS.

LXXXIX. Déposition de Martine et d'Héracléonas.

Le contentement que Martine témoigna à la mort de Constantin, fit croire qu'elle n'en étoit pas innocente; et les mouvemens qu'elle se donna pour mettre sur le trône son fils Héracléonas ou Héraclius confirmerent ces soupçons. Elle réussit néanmoins dans son projet;

HÉRACLÉONAS.
An de N. S. 641.

mais sa joie ne fut pas de longue durée. Le Sénat et le peuple, fideles à l'amour qu'ils avoient eu pour Constantin, ne furent pas plutôt assurés que sa mort n'avoit point été naturelle, qu'ils prirent la résolution de la venger. Le Patriarche prévint par un exil volontaire la punition qu'il appréhendoit; il se retira en Afrique. Martine se flattant que le respect du trône la mettoit à couvert de toute insulte, demeura tranquillement dans le palais. Elle se vit tout-à-coup investie par le peuple, qui força les gardes, et la dépouilla de toutes les marques de souveraineté. Le Sénat lui fit couper la langue, et le nez à Héracléonas, et les envoya en exil.

CONSTANT II. Empereur XXII.

CONSTANT II.

XC. Constant Empereur.

Paul Patriarche.

Les troupes, à qui Constantin avoit recommandé sa famille, proclamerent Empereur son fils Constant, petit-fils d'Héraclius, et héritier de ses erreurs aussi-bien que de sa couronne. Il eut le malheur d'y être entretenu par Paul, successeur de Pyrrhus dans le siége de Constantinople.

Ce Prince, en marchant sur les traces que son ayeul lui avoit frayées sur la fin de sa vie, rendit son régne malheureusement célébre par ses négligen-

tes, par ses fautes personnelles et par les progrès des ennemis de l'Etat. Tandis que les Sarrasins s'étendoient de jour en jour dans l'Afrique et l'Asie, et que le nouvel Empereur demeuroit spectateur de ce qu'il ne pouvoit empêcher, tant à cause de sa grande jeunesse, que par l'affoiblissement des troupes Romaines, Maurice gouverneur de Rome entreprit de s'en rendre le maître. Il colora sa révolte de la nécessité où il se voyoit, disoit-il, d'aller s'opposer à Isaac Exarque de Ravenne, auquel il attribuoit faussement le dessein qu'il avoit formé lui-même, d'enlever l'Italie à Constant.

XCI. Révolte de Maurice en Italie.

Il assembla sous ce prétexte autant de troupes qu'il lui fut possible, et en exigea le serment de fidélité. Des démarches aussi publiques ne purent être ignorées d'Isaac. Il envoya, pour le prévenir, un Officier connu et estimé dans Rome, qui y fit publier une Ordonnance, par laquelle Maurice étoit déclaré criminel de leze-majesté; outre cela on y assuroit le pardon à ceux qui s'étoient laissés séduire, et qui l'abandonneroient, et de plus des gratifications qui leur seroient payées sur le champ; l'effet suivit de près ses paroles. Maurice généralement abandonné se réfugia dans une Eglise, d'où il fut arraché de force. Pour éviter une émotion des soldats,

XCII. Sa punition.

CONTANST II.
An de N. S. 646. et suiv.

qui auroient pu se laisser toucher à la vue de son supplice, l'Officier ordonna qu'il fût conduit à Ravenne, et il lui fit trancher la tête à quelques milles de Rome.

XCIII.
L'Afrique enlevée aux Romains par les Musulmans.

Si la prudence d'Isaac conserva Rome à l'Empereur, ce Prince perdit l'Afrique peu de tems après par la tyrannie et les exactions de Grégoire, Gouverneur de ce vaste pays. Abdala frere uterin du Calife Othman, successeur d'Omar, qui avoit été assassiné la vingt-troisiéme année de l'Hegire, c'est-à-dire, l'an 644 de l'Ere chrétienne, entra dans l'Afrique à la tête d'une nombreuse armée, favorisé par les habitans, à qui l'administration de Grégoire étoit insupportable. Après avoir entiérement défait le parti des Romains dans plusieurs batailles, ils coururent tout le pays durant quinze mois, et s'en rendirent les maîtres. Les Africains au désespoir de les avoir soutenus, furent contraints de les reconnoître pour leurs souverains, et de leur payer un tribut annuel. Funeste époque pour les Romains, qui perdirent alors sans ressource cette troisiéme partie du monde connu, que la valeur des Scipions leur avoit autrefois acquise. Mais époque encore plus déplorable pour la Religion, qui y vit dès-lors introduire les dogmes pervers de Mahomet, quinze ans seulement

après la mort de cet imposteur, et s'étendre par dégrés de telle sorte, qu'aujourdhui l'on n'y professe point d'autre croyance.

CONSTANT II. An de N. S. 646. et suiv.

XCIV. Leurs progrès en Asie.

Othman ayant appris ces heureux succès à Médine, mena à la Mosquée celui qui en avoit apporté la nouvelle, et le fit monter sur la tribune pour en rendre compte au peuple après la priere. Abdala dispersa une partie de ses troupes dans les places fortes de l'Afrique, et ramena le reste en Asie. Il se joignit à Moavia, gouverneur de Syrie, fit sur les Romains de nouvelles conquêtes, et se prépara à passer dans l'isle de Cypre. Mais comme nous n'avons point d'Historiens, qui ayent écrit avec quelque détail ces révolutions si importantes, et que l'on n'en trouve que quelques traits dispersés, nous ignorons quelle fut l'issue de cette guerre.

An de N. S. 648.

XCV. Type de Constant.

Tandis que les Musulmans la continuoient avec une fureur implacable, l'Empereur étoit tellement occupé des disputes de Religion, qu'il paroissoit indifférent sur les pertes considérables qu'on lui annonçoit chaque jour. Paul Patriarche de Constantinople, voyant que tous les Evêques d'Afrique, d'Europe et d'Asie, d'accord sur le fond de la doctrine, s'étoient joints pour anathématiser le Monothélisme et l'*Ecthése*, engagea Constant à imposer silence aux

CONSTANT II. An de N. S. 648.

deux partis. Il espéroit par ce moyen mettre à couvert la doctrine des Monothélites dont il étoit sectateur. L'Empereur, qui suivoit aveuglément ses conseils, supprima l'*Ecthése*, qui étoit toujours affichée dans les places publiques de Constantinople, et y substitua un autre Edit non moins fameux, que l'on nomma *Type*, c'est-à-dire, *Forme* ou *Formulaire*. Après y avoir exposé l'état de la question, et rapporté sommairement les raisons qu'on alléguoit de part et d'autre, il défendoit à tous ses sujets catholiques de disputer en aucune maniere sur la question d'une ou de deux volontés ou opérations en J. C. Il ordonnoit que l'on s'en tînt, sur l'Incarnation du Verbe, aux saintes Ecritures, aux cinq Conciles Œcuméniques, et aux passages des Peres dont la doctrine est reconnue pour la regle de l'Eglise, sans y rien ajouter ni retrancher, ni les expliquer selon des sentimens particuliers. Il vouloit enfin que l'on se remît au même point où l'on étoit avant ces contestations. Telle est la substance du fameux *Type* de Constant, publié l'an 648.

An de N. S. 649. et suiv. XCVI. Condamnation du Type.

Ces ménagemens n'empêcherent pas le Pape Théodore de rejetter le Type, et de prononcer une sentence de déposition contre le Patriarche, que l'on savoit être l'auteur de l'Edit. La condui-

-te de Théodore offensa vivement Constant et Paul, et attira de mauvais traitemens à tous ceux qui leur étoient opposés. La colere du Prince éclata enfin, quand il sut que le Pape Martin successeur de Théodore avoit convoqué les Evêques d'Afrique et d'Europe pour examiner juridiquement l'Ecthese et le Type. Il donna ordre à l'Exarque Olympius de faire souscrire le Type à tous les Evêques et aux Seigneurs, et de s'assurer de l'armée d'Italie pour arrêter Martin.

XCVII. Constant veut faire arrêter le pape.

Lorsqu'Olympius arriva à Rome, il trouva les Evêques assemblés au nombre de cent cinq dans l'Eglise du Sauveur, nommée Constantinienne au palais de Latran. D'abord il fit tous ses efforts pour exciter un schisme par le moyen des troupes qu'il amenoit. N'ayant pu y réussir, il eut recours à la trahison, et résolut de faire tuer le pape par son écuyer dans le tems qu'il lui apporteroit la communion. Cependant le pape le gagna, et Olympius passa en Sicile avec son armée contre les Sarrasins qui s'y étoient déja établis. Les troupes y périrent, et Olympius accusé de connivence avec Martin y mourut disgracié.

Théodore Calliopas envoyé à sa place servit mieux la vengeance du Prince. Il fit arrêter le pape par ordre de l'Em-

CONSTANT II. An de N. S. 653. et suiv.

pereur comme Nestorien, intrus, indigne, et convaincu d'avoir favorisé l'entrée des Musulmans en Sicile. Lorsque Martin fut arrivé à Constantinople, après avoir souffert pendant le trajet toutes sortes d'insultes, on le retint en prison durant trois mois, malgré ses infirmités. Constant lui nomma des Juges, et cinquante soldats pour lui servir d'accusateurs, qui le chargerent des crimes les plus noirs. Ils affecterent de le regarder toujours comme criminel d'Etat, sans faire aucune mention du Type ni de l'Ecthese. L'Empereur l'accabla d'outrages et de mauvais traitemens. Il n'osa toutefois le faire mourir comme il l'avoit résolu; il se contenta de l'exiler à Chersonnese, ville maritime du Pont, où le saint Pontife mourut six mois après. L'Eglise Latine l'honore comme Martyr, et l'Eglise Grecque comme Confesseur.

XCVIII. Persécution qu'il exerce contre lui à Constantinople.

XCIX. Révolutions chez les Sarrasins.

L'Empereur étoit tellement occupé de faire triompher le Monothélisme, ou de persécuter ceux qui s'opposoient à ses desseins, qu'il négligeoit les affaires de l'Empire, comme si elles ne l'eussent regardé en aucune maniere. L'abus que le Calife Othman faisoit du trésor public, pour enrichir sa famille, le rendirent odieux à ses sujets. Ils se jetterent sur lui, le massacrerent, et mirent en sa place Ali, cousin ger-

main et gendre de Mahomet. Il s'éleva un parti contraire à la tête duquel étoit Moavia, qui ne voulut pas reconnoître Ali. Si Constant eût été moins occupé des disputes de religion, c'étoit le moment de mettre les Sarrasins aux prises, de profiter de leurs divisions et de regagner en peu de tems ce qu'ils avoient enlevé à l'Empire.

CONSTANT II. An de N. S. 655.

C. Ils font la paix avec l'Empire.

Moavia l'appréhendoit extrêmement. Dans la crainte que l'Empereur n'ouvrit enfin les yeux, il lui proposa une paix honorable en apparence pour les Romains. On convint que chaque puissance jouiroit paisiblement des Provinces dont elle étoit actuellement en possession; que tous les ans Moavia enverroit à l'Empereur mille écus d'or, un beau cheval et un esclave. Moyennant cette espece de tribut les Sarrasins de Syrie firent la guerre aux partisans d'Ali, sans rien craindre de l'Empereur, mais ils rompirent la paix avec les Romains dès qu'ils y trouverent de l'avantage.

CI. Ils arment contre les Romains.

Constant devoit bien s'y attendre après toutes les preuves que ces Barbares lui avoient données de leur perfidie. Avant ce traité, Moavia s'étoit jetté sur l'Arménie; et l'avoit ruinée par ses ravages. Encouragé par le butin immense qu'il y fit, sans trouver un seul corps de troupes qui s'opposât

CONSTANT II.

An de N. S. 655.

à ses entreprises, il conçut le dessein de se rendre maître de Constantinople, et fit pour cet effet équiper une puissante flotte à Tripoli.

CII.

Ils attaquent Constantinople.

Ses projets furent traversés par la généreuse résolution de deux freres, soldats Romains, qui s'exposerent au plus grand péril pour sauver l'Etat. Ils eurent le courage de forcer les prisons de Tripoli; ils en tirerent tout ce qu'il y avoit de captifs chrétiens, se mirent à leur tête, et allerent brûler la flotte de Moavia prête à mettre à la voile; ils se sauverent ensuite dans un vaisseau dont ils s'étoient assurés. Ce malheur n'empêcha pas les Sarrasins d'équiper une nouvelle flotte. Ils vinrent attaquer celle des Romains près de Constantinople, et ils la disperserent, sans pouvoir néanmoins entrer dans le Port. Constant qui avoit voulu être présent à l'action, ne put échapper qu'en se déguisant.

CIII.

Ils prennent l'Isle de Rhodes.

Irrités d'avoir échoué devant la ville Impériale, ils allerent s'en venger sur celle de Rhodes. Moavia s'en empara par la force des armes; il fit fondre la célebre statue élevée par Lachès ou Charès 1360 ans auparavant, et qui avoit été consacrée au Soleil. Ce Colosse étoit d'airain, et d'une hauteur si prodigieuse, qu'on le mit au rang des merveilles du monde. On prétend que lorsqu'il étoit placé sur le

port de Rhodes, un vaisseau tout équipé passoit entre ses jambes. Il ne subsista que soixante ans en cet état, après lesquels il fut renversé par un tremblement de terre qui ébranla toute l'isle. Les Rhodiens ne voulurent ni la relever ni employer la matiere à aucun autre ouvrage, la regardant comme sacrée. Moavia moins superstitieux vendit le métal à un Juif d'Emesse, qui en chargea neuf cens chameaux.

Ce fut après tant de pertes réitérées que Constant eut la foiblesse de recevoir la paix des Sarrasins. Il eût pu du moins en tirer quelqu'avantage, s'il se fût attaché à regagner le cœur de ses sujets, et à réunir les esprits en remettant le calme et la tranquillité dans l'Eglise. Loin d'y penser, il autorisa et nourrit le schisme; il protégea ouvertement les Monothélites, et il fit maltraiter les défenseurs de la foi.

CIV. L'Empereur persécute S. Maxime.

Après la mort du patriarche Paul, Pyrrhus fut rappellé d'Afrique et remis sur le siége de Constantinople. Pendant sa retraite, il avoit eu une célebre conférence avec l'Abbé Maxime, que son rare mérite avoit élevé à la charge de premier Secrétaire d'Héraclius, mais qui depuis avoit quitté la Cour pour embrasser la vie monastique. Pyrrhus ne survêcut à son rétablissement qu'environ cinq mois; il eut pour successeur

Pierre qui professoit la même doctrine.

CONSTANT II.

An de N. S. 655.

D'abord après cette élection l'Empereur fit amener à Constantinople l'Abbé Maxime. Douze hommes armés l'attendirent au port, le tirerent avec violence de son vaisseau, et le conduisirent en prison. Il n'en sortit que pour subir les interrogatoires les plus injustes et les plus crians. Des Prêtres et des Laïques furent ses accusateurs par ordre de Constant. Sa fermeté à soutenir la foi de l'Eglise fut le seul crime dont on pût le convaincre; ce qui fut suffisant au tribunal de l'Empereur pour mériter l'exil, et faire condamner saint Maxime au fouet et à avoir la langue et la main droite coupées.

An de N. S. 659.

CV. Il fait assassiner son frere Théodose.

Théodose, frere de Constant, s'étoit attiré l'amour des peuples par ses vertus; l'Empereur en fut jaloux, il s'imagina que sa couronne et sa vie n'étoient plus en sureté. Il força Théodose à recevoir l'ordre de Diacre; et depuis il reçut de sa main la communion du Calice, en assistant à la célébration des Saints Mysteres. Ensuite il le fit lâchement assassiner. Le Ciel punit ce crime par les remords dont Constant se sentit déchiré. Son frere se présentoit presque toutes les nuits à son imagination avec l'habit de Diacre et une coupe pleine de sang; il lui disoit d'une voix terrible : « Enivre-toi, ame cruelle, et assouvis ta soif inhumaine. »

Il crut dissiper ces troubles de sa conscience, en quittant la ville Impériale où s'étoit passée cette derniere scene. Il partit de Constantinople pour se retirer en Sicile la vingtieme année de son regne, laissant sa femme et ses trois fils, Constantin, Tibere et Héraclius. On dit qu'en s'embarquant il tourna la tête et cracha contre Constantinople, pour lui témoigner son mépris et son indignation. Le peuple le vit avec joie abandonner une ville qu'il avoit ensanglantée tant de fois par les supplices qu'il avoit fait souffrir aux catholiques avant le meurtre de son frere.

CONSTANT II. An de N. S. 660. et suiv.

CVI. Il passe en Sicile.

Constant aussi agité en Sicile qu'il l'avoit été à Constantinople, résolut d'en sortir, et de rétablir le siege de l'Empire à Rome. Il manda à sa femme et à ses enfans de venir le joindre; mais le Sénat ne voulut pas le leur permettre. Le Prince changea d'avis, et n'en fut que plus irrité contre un peuple qui le méprisoit, et le haïssoit encore davantage.

CVII. Le Sénat retient sa femme et ses enfans.

Tandis qu'il tyrannisoit par ses exactions la Sicile et l'Italie, il s'éleva une nouvelle tempête qu'il attira sur lui, quoiqu'elle parut d'abord ne le pas menacer. Ariperd Roi des Lombards mourut après avoir partagé son Royaume entre ses deux fils. Pertharit l'aîné tenoit sa Cour à Milan, et Gondebert

CVIII. Révolutions chez les Lombards.

CONSTANT II. An de N. S. 660. et suiv.

résidoit à Pavie. L'ambition divisa bientôt les deux freres. Gondebert mécontent de son partage envoya proposer à Grimoald Duc de Bénévent, Prince belliqueux, de le sécourir, et lui promit sa sœur en mariage. Garibald ambassadeur de Gondebert trahit son maître, et persuada au Duc de Bénévent de se mettre sur la tête la couronne de Lombardie, en l'ôtant, comme il lui étoit facile, à deux jeunes Princes sans expérience, incapables de conserver leurs Etats et de souteuir l'honneur de la nation.

CIX. Grimoald usurpe la couronne.

Grimoald se rendit sans peine aux raisons du perfide Garibald, et marcha vers Pavie à la tête d'une armée formidable, laissant Romuald son fils à Bénévent pour commander dans la place. Lorsqu'il fut proche de Pavie, il envoya Garibald avertir Gondebert de son arrivée. Ce prince reçut dans son palais avec de grands transports de joie un sujet infidelle, qui lui ôta dans le même jour la couronne et la vie. Garibald ne porta pas loin la peine de son crime. Un Lombard attaché à son prince en vengea la mort par celle de ce traître.

CX. Pertharit se sauve auprès du Cagan.

Pertharit apprit à Milan la triste destinée de son frere. Se croyant trop foible contre un ennemi si puissant, il se retira chez le Cagan des Abares, dont

il implora la protection contre l'usurpateur. La précaution lui devint inutile. Grimoald s'étant fait reconnoître Roi des Lombards, s'assura contre toutes sortes d'entreprises. Loin de craindre le Cagan, il lui fit dire qu'il lui déclareroit la guerre, s'il ne chassoit de ses Etats le jeune Pertharit. Le Cagan ne voulant pas mettre son Royaume en danger pour rétablir Pertharit dans le sien, lui conseilla, quoiqu'avec regret, de choisir une autre retraite. Ce Prince infortuné crut devoir éprouver la générosité de Grimoald qui venoit d'épouser sa sœur. Il lui fit demander par Unulfe, Seigneur Lombard, la permission de demeurer à Pavie; il l'obtint et il y fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang et à sa naissance.

CONSTANT II. An de N. S. 660. et suiv.

CXI. Il vient en France.

La joie que les habitans de cette ville lui témoignerent, chagrina Grimoald. Le voyant sans cesse environné d'une foule de noblesse, il commença à craindre que le peuple, par un effet de son inconstance, ne se repentît de l'avoir reconnu au préjudice de son Prince légitime; il voulut prévenir le mal qu'il appréhendoit. Il alloit, malgré sa parole, porter un coup funeste à Pertharit, lorsque le fidele Unulfe avertit ce Prince du danger pressant qui le menaçoit. Il lui donna ses habits, et lui facilita les moyens de se retirer en France.

CONSTANT II. An de N. S. 660. et suiv.

Grimoald ayant découvert toute la conduite d'Unulfe, dissimula son ressentiment. Loin de paroître irrité contre lui, il loua hautement sa fidélité, et le laissa libre, ou de rester à sa Cour, ou d'aller joindre Pertharit à celle de France.

CXII. Efforts inutiles de Clotaire pour le rétablir.

Clotaire III qui y régnoit alors, touché de la disgrace de Pertharit, le renvoya en Italie à la tête d'une forte armée. Grimoald se voyant près d'être attaqué par les troupes Françoises, leur abandonna son camp fourni de toutes sortes de munitions, et feignit de chercher sa sureté dans une prompte retraite. Les soldats François croyant que cette fuite étoit véritable, se mirent à piller, et se livrerent à la débauche. Grimoald averti par ses espions qu'ils étoient tous plongés dans l'ivresse ou dans le sommeil, fondit tout-à-coup sur eux, et en fit un horrible carnage. Pertharit eut le bonheur de se sauver avec un très-petit nombre des siens.

CXIII. Constant veut attaquer les Lombards.

L'Empereur regarda cette guerre comme une circonstance favorable pour attaquer Grimoald occupé à se défendre contre son rival. Après avoir erré longtems dans la Sicile, il résolut de lui enlever la ville et le territoire de Bénévent. Sa flotte étant abordée au port de Tarente, il prit plusieurs villes appartenant aux Lombards, et s'avança vers Béné-

CONSTANT II. An de N. S. 660. et suiv.

vent sans être arrêté dans sa marche. Le jeune Romuald chargea Sésuald, qui avoit été son gouverneur, d'aller avertir Grimoald son pere du danger pressant où étoit la ville. Grimoald se prépara aussi-tôt à partir pour secourir la place, et renvoya le député pour assurer son fils, que bien-tôt il verroit arriver l'armée des Lombards.

CXIV. Générosité de Sésuald.

Sésuald fut arrêté à son retour par un parti de l'armée Romaine, et conduit à l'Empereur. Ce prince lui ayant demandé qui il étoit, et d'où il venoit, il répondit sans hésiter qu'il alloit avertir Romuald, que le Roi son pere marchoit à son secours à la tête des Lombards. Constant épouvanté, résolut alors de se retirer à Naples. Cependant on lui conseilla d'essayer s'il pourroit tirer quelqu'avantage de l'ignorance où Romuald étoit de cette nouvelle. Il ordonna à Sésuald, sous peine d'une mort cruelle, d'aller aux portes de Bénévent, dire à Romuald, qu'il ne devoit point balancer à livrer la place, dans l'impossibilité où étoit le Roi de marcher à son secours. Sésuald feignit de consentir à la proposition. Mais quand il vit Romuald s'avancer sur les murailles, il l'exhorta à ne point craindre l'ennemi, et à refuser tout accommodément. » Le Roi votre pere, ajouta-t-il, va » bientôt paroître avec des forces ca-

CONSTANT II.

An de N. S. 662.

» pables de mettre les Romains en » fuite ».

Constant, irrité d'un discours si contraire à ses intentions, commanda à ses gardes de punir Sésuald comme il le méritoit. Ils lui firent souffrir les plus cruels traitemens ; ensuite ils lui couperent la tête, et la jetterent dans la ville. Romuald la baisa tendrement et avec respect ; il l'arrosa de ses pleurs, et lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs à une fidélité si courageuse.

CXV. L'Empereur le fait mourir.

CXVI. Défaite des Romains.

Après cet acte de lâcheté et de Barbarie, Constant leva le siege avec précipitation pour se retirer à Naples. Un corps de Lombards, demanda à le poursuivre pour venger la mort de Sésuald. Il tomba subitement sur l'arriere-garde des Romains qu'il tailla toute en piéces, sans perdre un seul homme. Suburre, Officier de l'Empereur, brave, mais présomptueux, s'offrit de venger cet affront, si on lui donnoit seulement deux mille hommes. Il retourna vers Bénévent, et insulta les Lombards pour les attirer au combat. Le jeune Romuald se mit à la tête de ses troupes, et lui ayant livré le combat, il obligea les Romains à prendre la fuite, les poursuivit avec ardeur, et n'en laissa presque point échapper.

Constant alla à Rome, dans la résolution

lution d'en tirer ce que la fureur et l'avarice des Barbares n'avoient pu enlever depuis deux siécles que cette ville faisoit l'objet de leur cupidité. Peu touché de la joie que les peuples témoignerent à son arrivée, et des efforts qu'ils firent pour le recevoir avec magnificence, il en emporta plus de richesses que n'avoient jamais fait les Barbares. Il enleva jusqu'aux ornemens de bronze qui servoient à décorer la ville; il ne respecta pas même l'Eglise de sainte Marie des Martyrs, dont il fit ôter la couverture d'airain. Ce superbe édifice élevé par Agrippa avoit été consacré à toutes les divinités du Paganisme, et en avoit tiré le nom de Panthéon, qu'il perdit lorsque la piété des fidéles fit servir ce temple au culte du vrai Dieu. Constant sortit de Rome au mois de Juillet pour retourner en Sicile, et établit sa cour à Syracuse.

CONSTANT II. An de N. S. 663.

CXVII. Ravages de Constant à Rome.

Lupus, Duc de Frioul, voyant le Roi des Lombards occupé à soutenir les efforts des François et des Romains, profita de cette guerre pour agrandir son domaine particulier, au préjudice du Prince de la Nation. Ensuite ayant sujet de craindre le ressentiment de Grimoald, il secoua entiérement le joug de la dépendance. Le Roi des Lombards délivré de ses ennemis, étoit en état de punir ce sujet rebelle; mais la crainte d'en-

CXVIII. Révolte du Duc de Frioul punie.

CONSTANT II.
An de N. S. 663.

gager ses peuples dans une guerre civile, lui fit prendre d'autres moyens. Il invita le Roi des Abares à se jetter sur les terres du Duc de Frioul, et promit de ne lui point contester le butin qu'il y feroit. Le Cagan embrassa avec plaisir une occasion si favorable d'entrer en Italie. Dès que la saison le permit, il se mit en campagne, et parut dans le Frioul avec des forces redoutables. Lupus se présenta à la tête de ses troupes pour repousser les Barbares; on en vint aux armes; toute son armée y périt, et lui-même demeura sur le champ de bataille.

An de N. S. 664.
CXIX.
Stratagême de Grimoald pour chasser le Cagan.

Les Abares, maîtres de son Duché, y exercerent toutes sortes d'hostilités. Lorsque Grimoald les fit prier d'en sortir, et de s'en tenir aux conditions dont on étoit convenu, le Cagan répondit qu'il ne quitteroit pas ainsi une Province qui lui appartenoit à titre de conquête. Grimoald craignant les suites funestes que pourroit avoir l'établissement des Abares dans son Royaume, assembla toutes ses forces pour les en chasser. Comme elles étoient fort inférieures à celles du Cagan, il chercha à les tromper par un stratagême. Il fit la revue de ses soldats en présence des Ambassadeurs du Cagan; et pendant trois jours consécutifs les mêmes hommes parurent sous des habits différens.

Les Abares s'en retournerent, persuadés, qu'ils auroient à combattre des troupes très-nombreuses; et le Cagan n'osant attendre les Lombards, se retira promptement dans ses Etats.

CONSTANT II.
An de N. S. 664.

CXX.
Oppression de la Sicile sous Constant.

Cependant la Sicile gémissoit sous le joug tyrannique de Constant; aucun de ses sujets n'étoit à couvert de ses exactions : la religieuse horreur qu'inspirent les tombeaux n'arrêtoit pas son avarice. On séparoit par ses ordres les femmes de leurs maris; on arrachoit les enfans du sein de leurs parens; personne n'étoit en sûreté dans les Etats d'un Prince qui ne faisoit la guerre qu'à ses sujets, tandis qu'il entretenoit une honteuse paix avec les plus cruels ennemis de l'Empire.

An de N. S. 665.

CXXI.
Incursion des Sarrasins

Il fallut un coup du dernier éclat pour le forcer à prendre les armes contre eux. Moavia, devenu seul maître du vaste Empire des Sarrasins par la démission d'Hacen, fils d'Ali son compétiteur, envoya son fils Izod dans l'Asie mineure. Ce jeune Prince y entra à la tête d'une Armée, qui ne respiroit que le sang et le pillage; il la parcourut d'une extrêmité à l'autre, la désolant par un brigandage affreux. Il s'avança jusqu'à Calcédoine, prit à son retour Armorium, place forte de la Phrygie, y laissa une bonne garnison, et revint chargé de dépouilles à Damas,

CONSTANT II. An de N. S. 665.

où le Calife son pere faisoit sa résidence. Constant eut honte de paroître insensible à une pareille insulte. Il alla reprendre la Ville d'Armorium, et fit passer au fil de l'épée la garnison des Musulmans.

CXXII. Origine des Bulgares.

Cette incursion fut suivie de celle des Bulgares, nation inconnue jusqu'alors, mais devenue depuis célébre dans l'histoire par ses courses et ses ravages, et dont il n'est pas hors de propos de rapporter l'origine. La grande Bulgarie étoit le long des Palus Méotides, proche du fleuve Cophin. Un Prince nommé Curat, Souverain de tout le pays, laissa cinq fils en mourant, entre lesquels il partagea ses Etats, leur recommandant de demeurer toujours unis, pour leur sureté commune. L'union fraternelle ne subsista pas long-tems parmi eux; ils se séparerent peu de tems après sa mort; et chacun d'eux emmena le peuple qu'il avoit sous son obéissance. L'aîné seul, nommé Basien, demeura dans son pays; le second tourna vers l'Orient, et s'arrêta sur les bords du Tanaïs; le troisiéme remonta vers la source du Danube, et s'établit dans l'endroit qui lui parut le plus commode, qu'il appella *Ogle* en sa langue; le quatriéme passa le Danube, et se fixa en Pannonie, du consentement des habitans; le cinquiéme pénétra jusques dans

le territoire de Ravenne, et se mit sous la puissance des Romains. Telles furent les différentes colonies des Bulgares, qui désolerent depuis l'Europe et l'Asie.

CONSTANT II.
An de N. S. 666. et suiv.

CXXIII. Ils se jettent sur l'Empire.

Ceux qui étoient restés aux environs de la Sarmatie, surnommés Cazares, furent les premiers de cette nation qui commirent des hostilités sur les terres de l'Empire. Ils traversent le Pont Euxin, subjuguerent toute la Bajane, et y imposerent un tribut. L'Empereur ayant envoyé contr'eux un corps d'armée considérable pour les chasser, les Barbares furent d'abord effrayés par la promptitude de son arrivée; ils se retirerent dans leurs Forts où ils soutinrent vigoureusement les attaques des Romains. Bientôt ils en furent délivrés par un accident imprévu qui leur donna tout l'avantage. L'Empereur souffrant des douleurs extrêmes d'une goutte à laquelle il étoit sujet, et qui fut de tout tems une maladie fort ordinaire aux habitans de Constantinople, commanda à ses Généraux de continuer l'attaque des Forts, et se fit transporter à Mésembrie. Ses soldats regarderent sa retraite plutôt comme un effet de la timidité que de l'indisposition. Frappés d'une vaine terreur, ils se retirerent aussi-tôt après lui.

Les Bulgares les poursuivirent vive-

CONSTANT II.
An de N. S. 666.

ment, et en tuerent un grand nombre. Ils traverserent ensuite le Danube, et camperent à Varne près d'Odysse, et en d'autres endroits plus éloignés de

CXXIV. Il faut en acheter la paix.

la mer, où ils étoient défendus d'un côté, par une riviere, et de l'autre par les montagnes. De-là, ils se jetterent sur les Sclavons qu'ils assujettirent; et se fortifiant de jour en jour, ils ravagerent tellement la Trace, que l'Empereur fut obligé de traiter avec eux, et d'acheter la paix, au moyen d'une somme qu'il s'engagea de leur payer tous les ans.

An de N. S. 668.

CXXV. Mort de Constant.

Ce fut un prétexte pour accabler ses sujets de nouvelles exactions. Lorsque Constant fut revenu en Sicile, les murmures du peuple passerent dans le cœur de ses courtisans, également mécontens de sa conduite. Quelques-uns d'entr'eux formerent une conspiration, et engagerent André, fils du Patrice Troïle, à le tuer. Ce Seigneur prit le moment auquel le Prince étoit dans le bain. En lui versant de l'eau bouillante, il lui donna sur la tête un si violent coup du vase qu'il tenoit, que l'Empereur en mourut sur le champ.

Ainsi périt Constant le 15 de Juillet 668 dans la vingt-neuviéme année de son régne. Il avoit hérité de l'attachement d'Héraclius pour l'hérésie des Monothélites, avec cette différence que l'ayeul paroissoit suivre sa conscience,

CONSTANT II. An de N.S. 668.

et que le petit-fils n'écoutoit que sa passion, son entêtement et sa cruauté, comme il le fit paroître dans la persécution qu'il excita contre les plus saints personnages de l'Empire. Jamais Prince ne réunit plus de mauvaises qualités; et ses défauts ne furent compensés par aucune vertu : il n'étoit ni bon mari, ni bon pere, ni bon maître, ni soldat, ni Prince, ni Chrétien. Enfin, il seroit difficile de trouver une seule action louable dans le cours de son régne. Son inconstance, sa dureté, et le peu d'inclination qu'il montroit pour faire du bien, firent qu'il n'eut aucun ami sincere. Ses ennemis ne le craignoient point; et ses peuples joignoient un souverain mépris à la haine qu'ils lui portoient. On disoit communément qu'il étoit le plus dangereux de tous les ennemis de l'Empire.

CONSTANTIN-POGONAT avec TIBERE et HÉRACLIUS ses freres, faisant le XXIII Empereur.

CONSTANTIN-POGONAT.

CXXVI. Election de Mezizi.

L'armée aussi mécontente que les peuples, reçut volontiers un Empereur des mains de ceux qui avoient conspiré contre Constant, quoique Constantin son fils eût été associé à l'Empire. Mezizi ou Mezetti, Arménien, homme de bonne

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 669.

mine, fut élevé au trône malgré lui par les conjurés, et reconnu dans toute la Sicile. Mais le jeune Constantin avoit pour soi, outre les droits de la naissance et de son association au gouvernement, les suffrages de tout le peuple de Constantinople, dont il possédoit l'estime et l'affection. Cependant ces droits lui eussent été inutiles, si les mêmes troupes, qui avoient favorisé Mezizi ne se fussent bientôt dégoutées d'un homme qui n'avoit pour tout mérite qu'une taille avantageuse.

CXXVII. Constantin reconnu Empereur.

Aussi-tôt que l'on commença a s'appercevoir de ce changement, Théodore Exarque de Ravenne, et d'autres personnes considérables par le rang qu'elles occupoient dans l'Etat, qui avoient paru jusqu'alors incertaines du parti qu'elles prendroient, se déclarerent pour Constantin. Ce Prince quitta promptement la Ville Impériale, passa en Sicile, attaqua l'usurpateur, le défit, et le condamna à mort avec tous ceux qui avoient eu part au meurtre de Constant. Lorsqu'il vit son autorité bien établie, il reprit la route de Constantinople, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple, qui lui donna le surnom de Pogonat, c'est-à-dire Barbu, parce qu'étant parti sans barbe, il en avoit à son retour.

Constantin fit connoître son caractere dès la premiere année de son régne. Il se déclara ennemi du Monothélisme, et protecteur de ceux qui défendoient les deux volontés en Jesus-Christ. Quelques Villes de l'Orient ayant demandé d'un ton absolu qu'il partageât l'autorité souveraine avec ses deux freres Tibere et Héraclius, il parut y consentir sans répugnance. Mais la suite fera connoître combien il souffroit de les voir assis à côté de lui sur le même trône.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 669.

CXXVIII. Il reçoit ses deux freres pour collégues.

La premiere année de son régne fut marquée par de tristes événemens. Les Sarrasins désolerent successivement les plus belles Provinces de l'Empire. l'Afrique pour avoir laissé transpirer quelques plaintes sur la dureté du joug qu'on lui imposoit. éprouva leurs fureurs de la maniere la plus cruelle. Non contens des ravages et des meurtres qu'ils y commirent de toutes parts, il emmenerent quatre-vingt-mille hommes prisonniers, qu'ils vendirent tant en Egypte qu'en Asie, après leur avoir fait souffrir tous les tourmens imaginables.

CXXIX. Ravages des Sarrasins en Afrique.

Un autre corps d'armée entra dans la Sicile. prit Syracuse, et enleva tout ce que Constant y avoit apporté de trésors et de choses précieuses à son retour de Rome. Ces succès les encouragerent par dégrés à assiéger la Ville Impériale par terre et par mer. Après avoir em-

CXXX. Ils passent en Sicile.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 670.

ployé le reste de cette campagne à ruiner la Cilicie, ils établirent leur quartier d'hiver à Smirne, pour être plus à portée d'attaquer Constantinople au printems.

CXXXI. Ils font le Siége de Constantinople.

Constantin avoit prévu leur entreprise, et les attendoit sans inquiétude. Il avoit dans le port une flotte bien équipée; et ses troupes de terre bien disciplinées, et animées par l'exemple de leur Prince, ne demandoient qu'à combattre. On en vit des preuves aussi-tôt que l'ennemi commença à paroître. Les Romains n'attendirent pas qu'il leur livrât la bataille; ils allerent au-devant de lui, l'attaquerent avec ardeur, coulerent à fond une partie de ses vaisseaux, et l'obligerent de se retirer honteusement vers la fin de l'Eté. Les Sarrasins se réfugierent à Cyzique, dont la prise les consola foiblement du mauvais succès de leur campagne.

An de N. S. 671. et suiv.

CXXXII. Ils sont défaits et demandent la paix.

La vengeance les ramena l'année suivante avec des troupes plus nombreuses; mais tous les efforts qu'ils firent pour se rendre maîtres de la Capitale de l'Empire, tournerent à leur confusion. Ils continuerent à combattre pendant l'Eté, et à se retirer durant l'hiver sept ans consécutifs, avec des pertes considérables, qui diminuerent extrêmement leurs forces, et obligerent enfin Moavia à demander la paix, dans

la crainte que les Romains ne se jettassent à leur tour sur l'Empire Musulman. Constantin envoya dans l'Arabie le Patrice Jean Pizigaude pour conclure le traité. Il fut signé, aux conditions que l'on cesseroit de part et d'autre toutes sortes d'hostilités pendant trente ans; et que chaque année ils enverroient à Constantinople trois mille livres pesant d'or, huit esclaves et autant de chevaux des plus beaux qui se trouveroient en Arabie.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N.S. 671. et suiv.

CXXXIII. Effet du feu Grégeois.

Quelque grande que fût la valeur des Romains, il faut néanmoins reconnoître que ce n'est point elle seule qui leur donna tant de victoires sur leurs ennemis; ils en furent principalement redevables à l'habileté du célébre Callinique. Ce fameux Ingénieur né à Heliopolis en Syrie, inventa la seconde année du siége ce redoutable artifice, qui fut appellé Feu Grégeois, *Græcus ignis*, dont on ne connoît plus que le nom, et dont les effets étoient si surprenans qu'il brûloit au milieu des eaux; ce qui feroit croire que c'étoit un feu de Naphte. Par le moyen d'une invention si heureuse, la flotte Impériale triompha toujours de celle ses ennemis. Lorsqu'ils se croyoient le plus en sûreté, ou qu'ils se préparoient à livrer le combat, Callinique envoyoit des plongeurs qui mettoient le feu sous les vaisseaux,

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 671. et suiv.

et causoient tout-à-coup un horrible incendie. Les Sarrasins perdirent trente-mille hommes dans un seul combat naval ; et quelque tems après tous leurs vaisseaux furent brûlés au port de Cyzique. Ce dernier embrasement détruisit leurs espérances ; et fit voir de quelle ressource peuvent être dans l'Etat des hommes qui s'appliquent aux arts et aux sciences.

CXXXIV. Les nations étrangeres félicitent l'Empereur

Constantin lui-même connut bientôt après l'honneur que lui avoit fait cette victoire. Dès que la nouvelle fut répandue qu'il avoit réduit le Calife à lui demander la paix, les Abares, les Huns, les Bulgares, tous les autres peuples barbares, amis et ennemis des Romains, envoyerent leurs Ambassadeurs pour le féliciter, et pour renouveller l'alliance qu'ils avoient faite avec lui.

CXXV. Jugement sur sa conduite.

On a blamé Constantin après tant d'avantages, d'avoir manqué l'occasion d'abattre un peuple dangereux qui avoit déjà envahi plus de la moitié de l'Empire ; et qu'il eût été facile de faire rentrer dans les déserts de l'Arabie, surtout dans ces conjonctures où l'Afrique étoit généralement révoltée contre le Calife. Que de larmes ce Prince eût-il épargné aux Grecs dans la suite des siécles, et quel service eût-il rendu à la Religion !

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 671. et suiv.

Les Annales de Théophane rapportent que les Maronites donnerent lieu à cette paix, par les avantages qu'ils tirerent de cet affoiblissemens des Sarrasins, s'étant emparés de tout le pays qui est entre le Mont-Liban et Jérusalem. Mais l'Auteur se trompe sur ces peuples, dont il ignoroit l'origine et la demeure. Les Maronites étoient chrétiens, et tenoient ce nom d'un certain Maron, Moine célébre par sa doctrine et sa piété, à qui ils s'attacherent particuliérement, ce qui les fit nommer ainsi; car il semble qu'ils s'appelloient auparavant Mardaïtes. Ils habitoient cette contrée qui est entre Antioche et Sidon, et qui s'étend depuis la mer jusqu'au Liban. Après s'être défendus quelque tems contre les Sarrasins, ils furent forcés de céder à une puissance qui a fait la loi à tout l'Orient. Mais loin d'embrasser la religion des vainqueurs, ils sacrifierent des sommes considérables poür obtenir la liberté de professer le Christianisme. Ils sont les seuls de l'Eglise Crecque qui aient abjuré leurs erreurs particulieres, et qui se soient réunis aux Latins.

CXXXVI. Les Maronites résistent aux Sarrasins.

Lorsque Constant n'eut plus rien à craindre des Musulmans, il s'appliqua à ramener les peuples à la pureté de la foi. L'entreprise étoit difficile. Les Orthodoxes persécutés pendant deux régnes

CONSTANTIN-POGONAT.
An de N. S. 678.

consécutifs, étoient demeurés en petit nombre; et les Evêques d'Orient attachés d'intérêt au siége de Constantinople, n'avoient que de l'eloignement pour le siége de Rome, où le Monothélisme et plusieurs Patriarches avoient été frappés d'anathême. Il fallut avoir recours à la force, extrêmité toujours odieuse en matiere de religion. L'erreur reçut alors le traitement qu'elle avoit fait à la vérité; l'hérésie eut ses martyrs à son tour, et les divisions de l'Eglise n'en devinrent que plus considérables. Constantin en écrivit au Pape Domne, pour le prier de travailler avec lui à remettre la paix dans l'Eglise, comme il l'avoit donnée à l'Empire. Mais la lettre n'étant arrivée à Rome qu'après la mort de Domne, elle fut remise à son Successeur Agathon.

CXXXVII. L'Empereur travaille à remettre la paix dans l'Eglise.

An de N. S. 679.

Le Pontife se mit aussi-tôt en devoir de répondre aux désirs de l'Empereur. Il écrivit à tous les Métropolitains de l'Italie et des Gaules, de recueillir les suffrages de leurs Eglises sur le dogme des deux opérations en Jesus-Christ, et ensuite de venir à Rome en rendre témoignage, et décider. On assembla pour cet effet différens Conciles, soit dans les Gaules, soit dans l'Italie, afin d'examiner la question, et d'envoyer à celui de Rome, qui devoit se tenir l'année suivante. Il s'y trouva cent vingt-

CXXXVIII. Le Monothélisme condamné en France et à Rome.

cinq Evêques qui écrivirent à l'Empereur pour louer son zele, et le prier de faire décider la question dans un Concile Général. Leur lettre et celle du Pape sont adressées non-seulement à Constantin, mais à Tibere et à Héraclius qui portoient comme lui le nom d'Auguste.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 680.

CXXXIX. Concile de Constantinople.

Constantin rendit de grands honneurs aux Légats du Pape, et ordonna à George Patriarche de Constantinople d'assembler les Evêques, qui étoient dans la ville Impériale et aux environs, pour terminer les disputes de l'Eglise. Il fit écrire aussi à tous les Evêques d'Asie et d'Afrique, de se rendre à Constantinople pour le même sujet. En attendant qu'ils fussent arrivés, on ouvrit le Concile dans le grand salon du Palais le 7 de Novembre 680. L'Empereur étoit assis à la premiere place accompagné de treize de ses principaux Officiers, ayant à sa gauche, qui étoit la plus honorable, les trois Légats du Pape et celui de Jérusalem; à sa droite les Patriarches de Constantinople et d'Antioche, le Légat d'Alexandrie et les autres Evêques après eux. Au milieu étoient les saints Evangiles. Le dogme y fut discuté avec toute l'exactitude possible, depuis le mois de Novembre de cette année jusqu'au mois de Septembre de l'année suivante. On y écouta les

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 681.

raisons des deux parties ; et l'on convainquit les Monothélites d'erreur, par les textes de l'écriture, des Conciles, et des Peres de l'Eglise.

CXL. Condamnation de l'erreur et de ses auteurs.

Dans la treizieme session, qui fut tenue le 28 de Mars, le Concile prononça en ces termes le jugement qu'il avoit promis, et qui reprenoit toute la suite d'une dispute qui duroit depuis vingt-six ans. « Après avoir examiné les prétendues lettres dogmatiques de Sergius de Constantinople à Cyrus et les » réponses d'Honorius à Sergius, nous » les avons trouvées contraires à la doc- » trine des Apôtres, des décrets des » Conciles et des sentimens de tous les » Peres et conformes aux erreurs des » hérétiques : nous les rejettons entié- » rement, et nous les détestons com- » me propres à corrompre les ames. » Nous croyons que les noms de ceux » qui en sont les Auteurs, doivent être » bannis de l'Eglise, tels que Sergius, » Cyrus, Pyrrhus, Paul et Pierre de » Constantinople, et Théodore de Pha- » ran. Avec eux nous chassons aussi de » l'Eglise et nous anathématisons Ho- » norius autrefois Pape de l'ancienne » Rome ; parce que nous avons trouvé » dans sa lettre à Sergius qu'il suit en » tout son erreur et autorise sa doc- » trine. » Le Concile fut continué jusqu'au 16 Septembre, où l'on tint la

dix-huitieme Session, dans laquelle on confirma le jugement qui avoit été prononcé, et l'on répéta les anathêmes contre les auteurs et les protecteurs de l'hérésie, sans qu'il paroisse que les Légats de Rome se soient récriés contre l'anathême qui confondoit Honorius avec les premiers Auteurs et Sectateurs de l'hérésie. Il est cependant des Théologiens qui pensent qu'on peut le justifier, en disant qu'il en fut seulement fauteur.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 681.

CXLI. L'Empereur confirme ce jugement.

Pour autoriser la décision du Concile, qui déposoit les Clercs, et excommunioit les Laïques, qui n'adhéreroient pas à cette définition de foi, l'Empereur donna un Edit par lequel il privoit de leurs charges et de leurs biens les riches qui refuseroient de se soumettre au jugement de l'Eglise, et il condamnoit au bannissement les particuliers du second ordre.

CXLII. Obstination de Polichrone confondue.

Il y eut cependant un petit nombre d'opiniâtres ; qui demanderent d'être renvoyés devant le Pape, pour plaider leur cause. L'Empereur y consentit, et leur ordonna de demeurer à Rome toute leur vie s'ils ne pouvoient se justifier. Ils avoient pour chef le prêtre Polichrone, dont l'entêtement avoit déjà été confondu dans le Concile. Ce sectaire fanatique osa assurer que pour prouver la vérité de sa créance par ses

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 681.

œuvres, il s'offroit de ressusciter un mort en mettant sa profession de foi sur le cadavre. La preuve s'en fit dans la cour des bains de Zeuxippe, en presence des Peres du Concile, et d'une multitude infinie de peuple qui étoit accourue. Polichrone ayant été forcé, après plusieurs heures, de s'avouer vaincu, les spectateurs lui crierent anathême, comme à un nouveau Simon; et ils l'auroient mis en pieces, si les Evêques et les Magistrats n'eussent pourvu à sa sureté.

CXLIII. Restes du Monothélisme.

Le Monothélisme n'osa depuis se montrer à Constantinople; mais il se soutint à Antioche et ailleurs. Les Eutychiens voyant condamner si séverement les Monothélistes, pour avoir seulement approché de leur doctrine, en conçurent plus d'éloignement pour l'Eglise Catholique. Obstinés de plus en plus dans leurs erreurs, ils en glisserent le venin avec tant d'adresse et tant de succès, qu'on accuse encore aujourd'hui les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche d'en être infectés.

CXLIV. Priviléges accordés au clergé de Rome.

Avant que les Légats du pape Agathon partissent de Constantinople, ils obtinrent de l'Empereur que la somme imposée sur le clergé de Rome pour l'ordination du pape, seroit modérée; à condition néanmoins qu'il ne seroit ordonné qu'après que le décret d'élec-

tion auroit été présenté à l'Empereur, suivant l'ancien usage. Constantin renonça encore à ce droit peu de tems après : à la mort du pape Agathon, il permit au clergé de Rome d'ordonner sans aucun délai celui qui auroit été élû. Il ajouta que dans la suite il suffiroit que l'Exarque de Ravenne donnât au nom de l'Empereur, son consentement à l'élection.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 682. et suiv.

CXLV. L'Italie est affligée de différens fléaux.

Tandis qu'il combloit les Romains de ses bienfaits, leur Ville et le reste de l'Italie eurent à souffrir des maux plus terribles que tous ceux qu'elle avoit éprouvés dans les guerres sous les regnes précédens. Des orages affreux déracinerent les arbres, et renverserent les bâtimens les plus solides ; des pluies continuelles ruinerent sans ressource le travail du laboureur ; un grand nombre de personnes furent frappées de la foudre, et tous ces malheurs ne furent que les avant-coureurs d'un fléau plus redoutable. La peste vint attaquer ceux que la fureur des élémens avoit épargnés, et enleva à l'Italie la plus grande partie de ses habitans.

An de N. S. 684.

CXLVI. Constantin fait créver les yeux à ses deux freres.

Heureusement ces calamités ne passerent pas la mer ; elles laisserent l'Empereur jouir jusqu'à la fin de son regne du repos qu'il avoit procuré à l'Eglise et à l'Etat. Jusqu'alors, sa conduite avoit été sans reproche ; mais l'envie

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 684.

de mettre la couronne sur la tête de son fils, sans aucun partage de la puissance souveraine, lui fit ternir l'éclat de son regne par le plus noir de tous les crimes. Craignant que ses deux freres, Tibere et Héraclius, ne voulussent pas recevoir le jeune Prince sur le trône, il étouffa dans son cœur la voix de la nature pour n'écouter que celle de la perfidie et de l'ambition. Il aposta des témoins qui les accuserent d'avoir conspiré contre sa personne; et sur ce crime imaginaire il leur fit crêver les yeux pour les rendre incapables de gouverner l'Etat. Quelques auteurs prétendent même que poussant ses précautions et sa cruauté plus loin, il les fit mourir en secret.

CLXVII. Ses dernieres actions et sa mort.

Délivré de ces rivaux, et sentant approcher son dernier jour, il déclara son fils Justinien associé à l'Empire; et envoya de ses cheveux en Italie, qui furent reçus par le Pape, le Clergé et l'armée. C'étoit une espece d'adoption usitée dans ce siecle, par laquelle celui qui recevoit les cheveux d'un jeune homme, étoit regardé comme son pere. Constantin mourut peu de tems après au mois de Septembre 685 dans la dix-huitieme année de son regne.

CXLVIII. Ses défauts et ses vertus.

On lui a reproché avec justice sa conduite barbare à l'égard de ses freres. Il négligea de nommer un Conseil pour

diriger la jeunesse de son fils, âgé seulement de seize ans quand il monta sur le trône, source des malheurs qui depuis affligerent l'Empire. La paix trop légérement accordée aux Sarrasins, et honteusement achetée des Bulgares, furent aussi des fautes contraires à la politique. Cependant on ne peut refuser à Constantin plusieurs vertus dignes du trône. Sa piété, sa valeur, son zele pour la religion, parurent avec éclat pendant tout son regne. Il trouva les affaires de l'Empire presque désespérées, et il sut les rétablir en peu de tems.

CONSTANTIN-POGONAT. An de N. S. 685.

JUSTINIEN II. Empereur XXIV.

JUSTINIEN.

CXLIX. Incursions des Maronites sur les Sarrasins.

La jeunesse et les défauts de Justinien n'empêcherent pas que l'Etat ne jouit pendant quelque tems de la tranquillité que Constantin lui avoit procurée; l'amour qu'on avoit eu pour le pere, rendoit encore le fils cher à ses sujets; il n'éprouva leur haine qu'après les y avoir forcés par ses crimes. Livré à lui-même dans un âge que l'expérience n'a pas encore instruit, et dont les démarches ne sont pas toujours réglées par la sagesse, il se laissa surprendre par les Sarrasins, et attira sur l'Empire, des maux qu'il n'avoit pas prévus. Les Maronites, autant ennemis de la do-

JUSTINIEN. An de N. S. 686.

mination des Musulmans que de leurs dogmes impies, ne se contentoient pas de demeurer sur la défensive, et de garder leur pays; ils faisoient de vives et fréquentes incursions sur les Arabes; jamais ils n'en revenoient que chargés de butin; et après avoir défait les troupes que l'on envoyoit contr'eux. Le Calife Abdelmelec fatigué de leurs insultes, résolut de les compromettre avec les Romains.

CL. Le Calife fait la paix avec l'Empereur.

Il envoya des Ambassadeurs à Justinien, pour lui proposer d'affermir par un nouveau traité, la paix que Constantin avoit acceptée. Pour engager le jeune Prince à une démarche si contraire à ses véritables intérêts, il l'éblouit par des offres dignes en apparence de l'ancienne Rome. Il s'obligea de rendre à l'Empire tout ce que les Musulmans avoient conquis dans l'Afrique, et il promit de payer mille écus par jour. Afin d'exciter l'Empereur à réduire les Maronites, qu'il dépeignoit comme un peuple dangereux, entreprenant, plein d'ambition, il s'engagea de fournir à chaque soldat qui seroit employé dans cette guerre, un cheval et un esclave. La paix ayant été renouvellée à ces conditions, les troupes Romaines travaillerent d'elles-mêmes à ouvrir un passage sur leurs terres aux Sarrasins, en rompant la barriere que

formoient les Maronites ; source des calamités qu'éprouverent bien-tôt les sujets de l'Empire.

JUSTINIEN. An de N. S. 686.

Cependant l'Empereur se croyant en sûreté du côté d'Abdelmelec, crut qu'il n'avoit qu'à se montrer ailleurs pour être vainqueur. Il rompit le traité que son pere avoit fait avec les Bulgares, déjà établis dans la haute Thrace sur les bords du Pont-Euxin ; il alla les attaquer, et le succès de ses premieres armes parut d'abord justifier son entreprise. Mais dès que ses prospérités eurent rallenti sa vigilance, les Bulgares se rassemblerent tout-à-coup, fondirent sur ses troupes, les taillerent en piéces, le firent prisonnier, et ne le relâcherent qu'après qu'il leur eut rendu pour sa rançon, non-seulement les prisonniers, mais les Villes qu'il avoit prises sur eux au commencement de la campagne.

CLI. Honteuse expédition de Justinien contre les Bulgares.

Malgré la honte dont il étoit couvert, il voulut rentrer en vainqueur dans Constantinople ; il se persuada ridiculement que ce triomphe imaginaire le rendroit formidable, et alloit lui ouvrir la conquête du monde entier. Il forma dès-lors le projet de rompre le traité conclu avec les Musulmans. Le dessein ne pouvoit être plus téméraire. Abdelmelec venoit de défaire Abdala son rival, et avoit terminé par cette

CLII. Sa témérité envers les Sarrasins.

JUSTINIEN. An de N. S. 687. et suiv.

victoire la guerre civile qui duroit depuis trente-cinq ans entre les successeurs de Mahomet ; ainsi il étoit en état de donner des loix plutôt que d'en recevoir. La connoissance qu'eut le prince Arabe des desseins de l'Empereur, lui fit fermer les yeux sur la conduite de quelques Sarrasins qui avoient commis des hostilités sur les terres de l'Empire. Cependant pour laisser Justinien s'abandonner à de nouvelles infidélités, et animer de plus en plus les Musulmans contre lui, il lui fit payer exactement le tribut journalier dont on étoit convenu.

CLIII. Il leur déclare la guerre.

Enfin l'Empereur ne voulut pas le recevoir, sous prétexte que les pieces qu'on lui présentoit n'étoient pas frappées au coin de l'Empire. Abdelmelec dissimula encore cet affront; il promit de réparer le tort que ses sujets avoient fait sur les frontieres, et offrit de payer en lingots d'or la valeur du tribut. Justinien rejetta toutes ces propositions, et il déclara aux Sarrasins une guerre qui fut également fatale à l'Empire, et à la religion.

CLIV. Le commencement lui est favorable.

Déterminé à suivre à son projet il fit venir trente mille hommes de Sclavonie, dont ses Généraux avoient depuis peu fait la conquête. Après leur avoir donné des marques d'estime et d'affection particulieres, il fit assez connoître qu'il

qu'il avoit plus de confiance en eux que dans les troupes Romaines; il leur joignit les garnisons du mont Liban, et s'avança à leur tête jusqu'à Sébastopole, Ville de l'Asie Proconsulaire. Moamed, ou Mahomet, Lieutenant du Calife vint au-devant de lui, faisant porter sur les drapeaux l'original du traité de paix, et protestant que puisque les Romains vouloient l'enfreindre, Dieu en seroit le juge et le vengeur. Les deux partis en vinrent aux mains, et Justinien eut tout l'avantage de la premiere journée.

JUSTINIEN. An de N. S. 687. et suiv.

CLV. Sa défaite humiliante, et sa cruauté.

Il le perdit bien-tôt par sa mauvaise conduite. Moamed ayant appris que les légions Romaines murmuroient hautement des faveurs particulieres que l'Empereur accordoit aux Sclavons, à qui il donnoit tout l'honneur de la victoire, il s'attacha à débaucher ces troupes étrangeres, en qui l'Empereur mettoit principalement sa confiance. Comme elles n'avoient pris les armes que pour la solde qu'on leur donnoit, il leur envoya une somme d'argent beaucoup plus considérable, pour les engager à s'en retourner dans leur Patrie, ou à prendre le parti des Sarrasins, leur promettant de grandes récompenses s'ils vouloient combattre sous ses enseignes. Vingt mille Sclavons accepterent ses offres, et il donna aussi-tôt une secon-

JUSTINIEN. An de N. S. 687. et suiv.

de bataille. Les Romains étonnés et mécontens combattirent sans ordre et sans courage; ils furent entiérement défaits, et l'Empereur se sauva à Leucate. Là, outré de sa déroute, il immola à son ressentiment ce qui lui étoit resté des dix mille Sclavons. Ces tristes victimes de la perfidie de leurs compagnons et de leur propre fidélité furent massacrées, avec leurs femmes et leurs enfans, et leurs corps jettés dans la mer. Après cette injuste et barbare vengeance, Justinien retourna à Constantinople, couvert d'infâmie, et ne pensa qu'à noyer dans les plaisirs le souvenir de sa déroute.

CLVI. Ravages des Sarrasins.

Les Sarrasins victorieux firent payer chérement à l'Empereur l'infraction de la paix, qu'il avoit jurée avec eux. Sabatius, gouverneur de l'Arménie, effrayé de leur approche, leur livra tout le pays. Ils ravagerent ensuite la Perse intérieure appellée Chorosene, et Abdelmelec ravagea cruellement les terres de l'Empire. Les Sclavons réunis avec eux se répandirent dans les plus belles Provinces qu'ils saccagerent; ils chasserent les Evêques de leurs siéges; enleverent les habitans, et les vendirent comme esclaves.

CLVII. Folies de Justinien.

Justinien apprenoit tous ces malheurs comme des nouvelles indifférentes. Pour chasser les inquiétudes et le chagrin

qu'elles devoient lui causer, il s'occupa à élever de nouveaux édifices à Constantinople. Il fit bâtir une superbe maison de plaisance aux portes de la Ville, et fit entourer de murs l'ancien Palais. Ces ouvrages porterent le nom de celui qui en étoit l'auteur.

JUSTINIEN. An de N. S. 687. et suiv.

CLVIII. Cruautés de ses Ministres.

Dans d'autres circonstances ces monumens eussent été dignes de la magnificence d'un grand Prince. Mais Justinien en perdit le mérite et la gloire par l'excès des impôts dont il chargea le peuple, tant pour leur construction, que pour fournir à ses plaisirs. Il choisit des hommes capables de le seconder dans la rigueur de ses exactions; et il donna les principales charges de l'Empire à des sujets cruels et impitoyables. L'Eunuque Etienne, Persan de nation, nommé garde du Trésor, entretenoit la passion du Prince pour le plaisir, et s'attribuoit une autorité absolue à la Cour, et dans tout l'Etat; il traitoit avec la derniere rigueur ceux qu'il avoit pris en haine; il osa même menacer l'Impératrice de la faire fouetter.

CLIX. Il detruit une Eglise pour en faire un Théâtre.

L'Empereur tira du cloître un moine intrigant, nommé Théodose, pour le faire Intendant des finances, ou Logothete. Cet apostat devint le scandale et le fléau du genre humain. Il fut assez impie pour proposer à l'Empereur de faire un Théâtre, d'une Eglise voisine

JUSTINIEN. An de N. S. 687. et suiv.

du Palais dédiée à la Vierge. Justinien craignant que la colere de Dieu n'éclatât sur lui, ordonna au Patriarche Callinique de faire des prieres, tandis qu'on abattroit les murailles de cette Eglise. Callinique lui répondit ; « Seigneur, » nous avons des prieres pour la fon- » dation d'une Eglise ; mais je n'ai pas » ouï dire qu'il y en eût pour sa des- » truction. » Comme l'Empereur le pressoit plus fortement, et vouloit l'y obliger, il lui dit : « Dieu qui souffre » tout, soit loué à présent, toujours, » et dans les siecles des siecles. » Aussitôt on démolit l'Eglise pour faire place au nouveau bâtiment. Théodose destiné à épuiser le peuple pour fournir aux profusions du Prince, ne respectoit ni le rang, ni la naissance, ni le mérite ; les personnes les plus illustres et les plus opulentes étoient le principal objet de sa tyrannie. Au défaut de crimes réels, il les accusoit de cabaler contre le gouvernement ; il envahissoit leurs biens ; il faisoit suspendre les uns avec des cordes ; il étouffoit les autres dans la fumée ; il proscrivoit ceux-ci, et faisoit expirer ceux-là dans les plus horribles supplices.

A la priere de quelques Evêques Orientaux, l'Empereur convoqua un Concile à Constantinople, pour suppléer à celui qui avoit été tenu contre

les Monothélites où l'on n'avoit fait aucun réglement pour la discipline. Il s'y trouva deux cens onze Evêques, non compris les Légats du saint Siége. Justinien adressa au Pape Sergius les Canons qui y avoient été faits; mais le Pape déjà instruit que la plûpart étoient contraires aux usages de l'Eglise latine, refusa de les recevoir; il ne voulut pas même les lire. Justinien irrité envoya à Rome un Officier, qui enleva Jean Evêque de Porto avec Boniface Conseiller du saint Siége, et les emmena à Constantinople. Ce trait de violence ne fut pas suffisant poor appaiser sa colere. Il donna ordre à son premier Ecuyer nommé Zacharie d'aller prendre le Pape même. L'entrée de cet Officier en Italie excita un murmure général dans ces Provinces. La milice de Ravenne, du Duché de Pentapole et des quartiers voisins, déclara qu'elle s'opposeroit à ses entreprises. Zacharie voyant arriver des soldats de toutes parts, en fut épouvanté; il se réfugia auprès du Pape, le conjura avec larmes de lui sauver la vie, et de faire fermer les portes du Palais. Les troupes le suivirent, et menacerent de les enfoncer, si on ne les leur ouvroit. Sergius les appaisa; mais elles ne voulurent point se retirer qu'on ne leur eût livré Zacharie, et qu'elles ne l'eussent honteusement chassé de Rome.

JUSTINIEN. An de N. S. 692.

CLX. Il veut faire enlever le Pape.

JUSTINIEN. An de N. S. 694.

Justinien n'eut pas le tems de se venger de l'insulte qu'il croyoit avoir reçue. Ses débauches et ses cruautés avoient soulevé tous les esprits; on ne vouloit plus le voir dans la Ville Impériale, il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir de cette indisposition générale, dont il voulut prévenir les effets par un coup d'éclat, qui acheva de le perdre. Il commanda à l'Eunuque Etienne, qu'il avoit déclaré Patrice et Gouverneur de Constantinople, et à un Officier nommé Rufus, de faire massacrer tout le peuple, et de commencer par le Patriarche. Cet ordre ne put être si secret qu'il n'en transpirât quelque chose.

CLXI. Ordre de massacrer tout le peuple de Constantinople.

CLXII. L'Empereur est détrôné.

La nuit même qu'on devoit l'exécuter, Léonce, fameux Capitaine, à qui l'Empire étoit redevable de plusieurs victoires remportées sur les Barbares, devoit être tiré de la prison, où on le retenoit depuis trois ans, et partir aussi-tôt après pour aller prendre possession du gouvernement de la Gréce. Paul moine et Astronome, et Grégoire de Cappadoce Abbé du Monastere Florus, qui l'avoient souvent assuré, que malgré ses liens, il seroit un jour revêtu de la pourpre Impériale, vinrent prendre congé de lui. Lorsqu'ils furent aux portes de la prison, ils les firent ouvrir, comme si l'Empereur eût dû arriver: ils

instruisirent Léonce de ce qui devoit se passer dans quelques momens, l'engagerent à détourner un coup si fatal, et le tirerent de la prison avec plusieurs autres personnes de courage, à qui l'on donna des armes. Léonce les dispersa dans tous les quartiers de la Ville, et leur ordonna de crier: *Tous les Chrétiens à sainte Sophie*. Le peuple y accourut en tumulte, et de-là à l'Hippodrome. Les plus déterminés allerent au Palais, forcerent les Gardes, et amenerent l'Empereur chargé de chaînes. Dès qu'il parut, tous demanderent avec de grands cris qu'on le mît à mort; mais Léonce lui sauva la vie en mémoire de son pere Constantin Pogonat; il se contenta de lui faire fendre le nez, et de le réleguer à Chersonnése, la dixieme année de son regne.

JUSTINIEN. An de N. S. 694.

LÉONCE Empereur XXV.

LEONCE.

Léonce fut aussi-tôt proclamé Empereur; le premier exercice de sa puissance fut de faire arrêter l'Eunuque Etienne et le moine Théodose, pour punir les crimes qu'ils avoient commis pendant leus ministere, et presque toujours sans la participation de Justinien. Léonce commanda aux exécuteurs de les traîner par les rues de Constantinople, et de les brûler vifs dans une place publique.

CLXIII. Supplice d'Etienne et de Théodose.

LÉONCE. An de N. S. 697.

CLXIV. Guerre d'Afrique contre les Sarrasins.

L'inaction de Justinien ayant permis aux Musulmans de tout entreprendre, ils rentrerent dans l'Afrique, qu'ils avoient rendue aux Romains, par le Traité conclu sous Constantin Pogonat. Ils pénétrerent jusqu'à Carthage, dont ils se rendirent les maîtres, la premiere année du regne de Léonce. L'Empereur équippa une nombreuse flotte; et l'envoya contr'eux sous la conduite du Patrice Jean, grand homme de guerre. L'Amiral ne fut pas plutôt arrivé en Afrique qu'il mit les Sarrasins en déroute, reprit Carthage et les autres Villes; il y établit des garnisons, et passa l'hiver dans le pays. Son triomphe ne fut pas de longue durée. Abdelmelec mit en mer une flotte supérieure à celle des Romains, qui leur enleva leur conquête, et les obligea d'abandonner l'Afrique.

CLXV. Apsimare élu Empereur.

Ils étoient déjà dans l'isle de Créte, pour retourner à Constantinople, quand les principaux Officiers se souleverent contre leur chef et contre le Prince. Le chagrin d'avoir perdu si promptement le fruit de leur victoire les couvroit de honte; ils craignoient les reproches et le ressentiment de l'Empereur; ils voyoient que Jean le plus consterné de tous, trembloit de paroître devant Léonce, et qu'il n'auroit pas le courage de les justifier: toutes ces pensées les

déterminerent à la révolte. Ils proclamerent Apsimare Empereur, et lui donnerent le surnom de Tibere troisieme.

LEONCE. An de N. S. 697.

CLVI. Il se rend maître de Constantinople.

Apsimare en reçut le titre d'autant plus volontiers qu'ayant été un des premiers chefs de la sédition, il avoit plus à redouter le châtiment du Prince. D'abord qu'il eut été revêtu des ornemens Impériaux, et qu'il eut reçu le serment de fidélité, il prit la route de Constantinople. Léonce informé de son élection, rassembla tous les vaisseaux qu'il put trouver, et se prépara à lui fermer l'entrée du port. Apsimare l'attaqua avec toute l'ardeur qu'inspire la crainte de perdre une couronne, dont on ne fait encore que commencer à goûter les douceurs; sa résistance fut suivie d'un heureux succès. Appréhendant la valeur et l'activité de son rival, il suspendit la voie des armes pour tenter celle de la surprise, et elle lui réussit. Il gagna à force d'argent et de promesses les soldats qui gardoient la muraille des Blaquernes; il entra par leur secours dans la Ville, et l'abandonna au pillage de ceux qui suivoient son parti.

CLVII. Il fait couper le nez à Léonce, et le détrône.

Ses troupes lui amenerent Léonce chargé de chaînes. Après lui avoir reproché la maniere dont il avoit traité Justinien, il lui fit couper le nez, et l'envoya en exil dans le monastere de

LEONCE. An de N. S. 697.

Delmate, la troisieme année de son regne. Tous ceux qui parurent conserver de l'attachement pour lui, furent relegués en différentes Provinces. On ne peut s'empêcher de regretter le sort d'un Prince, que le peuple lui-même avoit placé sur le trône, comme son Libérateur. Léonce ne s'étoit mis à la tête des habitans de Constantinople, que pour sauver leur vie, sans penser à dépouiller son maître. Peut-être que le traitement qu'il lui fit souffrir, ne fut que pour l'arracher aux fureurs d'une populace, qui vouloit le mettre en piéces.

APSIMARE OU TIBERE III. Empereur XXVI.

APSIMARE ou TIBERE III.

La maniere dont Tibere III parvint à la couronne parut moins favorable que celle qui en avoit mis Léonce en possession. Ce fut ce qui engagea Justi-

CLXVIII. Tentatives de Justinien pour remonter sur le trône.

nien à tenter du fond de son exil les moyens de recouvrer son ancienne grandeur. Mais les habitans de Chersonnése appréhendant que le mauvais succès n'en retombât sur eux; et craignant qu'on ne les accusât d'être complices de la conspiration, ils résolurent ou de le tuer ou de le mettre entre les mains de Tibere. Justinien informé de leur dessein se sauva dans la citadelle de Boros

sur la frontiere des Abares, où il lia une amitié particuliere avec le Roi de la nation, qui lui donna peu de tems après sa sœur en mariage.

APSIMARE ou TIBERE III. An de N. S. 698.

Tibere regarda ces tentatives comme de vains efforts, plus dignes de mépris que d'attention. Il ne s'attacha qu'à justifier le choix des soldats, et qu'à leur donner lieu de réparer le malheur qu'ils avoient eu en Afrique. Il nomma Généralissime des armées Romaines son frere Héraclius, et l'envoya en Cappadoce pour observer les Sarrasins. A la faveur de quelques divisions, qui s'éleverent alors parmi les Chefs de la Religion Musulmane, Héraclius parcourut toute l'Asie mineure, il entra dans la Syrie, pénétra jusqu'à Samosate, et s'en rendit maître après avoir tué aux Infideles environ deux cens mille hommes. Il fit sur eux un butin immense, et leur enleva ces riches dépouilles, que les Califes et leurs Généraux avoient apportées de la Perse, de l'Egypte, et de l'Afrique.

CLXIX. Succès d'Héraclius contre les Sarrasins.

La perte d'un si grand nombre de soldats ne déconcerta pas les Sarrasins. Souverains de plus de huits cens lieues de pays, il leur étoit facile de lever en fort peu de tems une nombreuse armée. Abdalla, un de leurs Généraux, entra l'année suivante dans l'Arménie avec plus de troupes qu'à l'ordinaire. Il

CLXX. Ils se rendent maîtres de l'Arménie.

APSIMARE ou TIBERE III. An de N. S. 699.

prit Mopsueste; et en ayant réparé les fortifications, il y laissa une bonne garnison, et remit la plus grande partie de cette Province sous l'Empire d'Abdelmelec.

CLXXI. Ils en sont chassés.

Si ses armes étoient heureuses en Arménie, celles des Romains avoient ailleurs tout l'avantage. Azar, second Lieutenant du Calife, étant entré dans la Cilicie, eut en tête Héraclius qui remporta sur lui une victoire complette; tout ce qui ne périt pas dans l'action resta prisonnier, et fut conduit à Constantinople. Ce succès encouragea la noblesse et le peuple d'Arménie, à secouer le joug des Mahométans: ils se défirent par un massacre général de tous ceux dont ils purent se saisir.

An de N. S. 700.

CLXII. Ils y rentrent.

Persuadés que l'ennemi ne manqueroit pas de revenir à la charge, ils députerent à Constantinople pour demander un prompt secours. Tibere le promit; mais il ne l'envoya pas assez tôt. Moamed entra dans la Province avec des forces redoutables, et s'en empara une seconde fois. Il fit brûler vifs les auteurs de la révolte, et inspira une si grande frayeur à tout le reste des Arméniens, qu'il leur ôta jusqu'à l'espérance de pouvoir secouer le joug à l'avenir. Les Sarrasins s'étant ensuite présentés pour rentrer dans la Cilicie, ils y trouverent Héraclius, qui les en chas-

sa, après leur avoir tué douze mille hommes dans une seule bataille.

APSIMARE ou TIBERE, III. An de N. S. 700.

Tandis que l'Empire réparoit ses pertes au dehors, Tibere songeoit à s'affermir sur le trône. Plus son droit lui paroissoit douteux, plus il s'appliquoit à éloigner ceux qui pouvoient le lui contester, et soulever le peuple contre lui. Philippicus, fils du patrice Nicephore, qui avoit beaucoup contribué à son élévation, fut banni, pour avoir seulement parlé d'un songe, où il avoit vu un aîgle, qui le couvroit de ses aîles. Tibere, prince ombrageux, regarda ce songe comme un présage que Philippicus monteroit un jour sur le trône; pour l'en éloigner il l'envoya à Céphalenie.

CLXXIII. Inquiétudes de Tibere.

An de N. S. 701. et suiv.

Justinien lui donnoit plus d'inquiétude. Depuis que ce Prince échappé de son Monastere, étoit passé dans le Royaume des Abares, et que le Cagan avoit épousé ses intérêts, en lui donnant sa sœur en mariage, Tibere avoit tout lieu de craindre que cette Nation belliqueuse ne le fit rentrer dans Constantinople. Il envoya plusieurs fois des Ambassadeurs au Cagan, pour lui demander qu'on lui remit Justinien, ou qu'on lui envoyât sa tête. Le Cagan vaincu par les prieres, les instances, les promesses, et les menaces, promit de faire ce que l'Em-

CLXXIV. Il poursuit Justinien.

APSIMARE ou TIBERE. III. An de N. S. 703. et suiv.

pereur souhaitoit. Il redoubla les Gardes qu'il avoit donnés à Justinien, sous prétexte de mettre sa personne plus à couvert; mais dans le dessein de l'enlever, et de le faire conduire à Constantinople. Cependant Théodora, Femme de Justinien, ayant appris par un des domestiques de son pere ce qui se trâmoit contre lui, l'en informa. Il manda aussi-tôt le Capitaine de ses Gardes et le gouverneur de la Citadelle, tous deux complices de la conjuration, et les fit étrangler.

CLXXV. Il abandonne le Trône.

Sa vie n'étant plus en sureté, il envoya un de ses Officiers vers Terbelis Roi des Bulgares, pour lui demander du secours, et lui offrir sa fille en mariage. Ce prince touché de voir l'Empereur des Romains recourir à sa protection, reçut le député, et ensuite Justinien lui-même avec de grands honneurs. Il lui promit de l'aider de tout son pouvoir; et ayant rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes, il marcha avec lui vers Constantinople, et ravagea toutes les villes de Thrace qui se rencontrerent sur son chemin. Les Habitans de Constantinople comptant sur la force de leur ville, insultoient l'ennemi de dessus les murailles, et il ne paroissoit pas possible qu'il pût s'en rendre maître, quand il le devint tout-à-coup. Quelques Soldats ayant averti

Justinien, que les assiégés avoient négligé de fermer un aqueduc, qui aboutissoit au milieu de la Ville, il les y fit entrer pendant la nuit, lorsqu'ils se croyoient en sureté de ce côté-là, et qu'ils ne pensoient qu'à la garde des murailles. Tibere se sauva à Apollonie, à la faveur des ténébres et du tumulte général, que la frayeur avoit excité; il emporta une partie de ses trésors, et laissa Justinien maître du Palais des Blaquernes. C'étoit la septieme année du Regne de Tibere.

APSIMARE ou TIBERE. An de N. S. 703. et suiv.

JUSTINIEN II, rétabli.

JUSTINIEN.

CLXXVI. Caractere violent de ce Prince.

Les disgraces de Justinien n'avoient point changé en lui cette humeur cruelle et sanguinaire, qui avoit été cause de tous ses malheurs. Lorsqu'il s'embarqua à l'embouchure du Danube, ceux qui l'accompagnoient, plus humains que lui, l'exhorterent à promettre de pardonner à tous ses ennemis, et de regner avec plus de douceur qu'auparavant, s'il remontoit sur le Trône. Le prince violent leur répondit, qu'il ne feroit grace à aucun de ceux qu'il sauroit lui avoir été contraires.

CLXXVII. Ses cruautés sur Apsimare et Héraclius.

Il ne fut que trop fidele à sa parole. Le premier usage qu'il fit de la Puissance souveraine, fut de sévir contre tous ses ennemis. Les troupes qu'il en-

JUSTINIEN. An de N. S. 703. et suiv.

voya à la poursuite de Tibere, le ramenerent à Constantinople avec son Frere Héraclius, et plusieurs Sénateurs attachés à son parti. Justinien fit pendre ceux-ci aux creneaux de la Ville, avec plusieurs autres qui avoient suivi Tibere. Il garda ce Prince infortuné, avec Léonce son prédécesseur, pour un genre de supplice particulier, où il se proposoit de faire éclater sa vengeance. L'un et l'autre, autrefois rivaux et alors compagnons d'infortune, furent traînés ignominieusement depuis leur prison jusqu'à l'Hippodrome. Là il les fit étendre par terre devant son siége, et leur tint le pied sur la gorge, pendant une heure que dura la course de chevaux, tandis qu'une vile et inconstance populace répétoit avec de grands cris ce verset d'un Pseaume : *Tu marcheras sur l'Aspic et le Basilic.* Tibere et Léonce eurent ensuite la tête tranchée ; leur mort fut suivie de celle d'un grand nombre d'autres ; le sang coula long-tems dans Constantinople, et ceux qui n'expirerent pas dans les supplices, furent jettés dans la mer.

CLXXLIII. Il exile le Patriarche Callinique.

De toutes les personnes distinguées sur lesquelles Justinien voulut exercer sa vengeance, le patriarche Callinique fut le seul dont il épargna la vie ; mais ce fut par un raffinement de cruauté. Après lui avoir fait crèver les yeux, il lui

assigna Rome ponr le lieu de son exil, et l'envoya chercher sa subsistance auprès du Pape, naturellement peu ami des patriarches de Constantinople. Il donna sa place à Cyrus, Moine de la Ville de Famastro, qui lui avoit prédit son rétablissement sur le trône.

JUSTINIEN. An de N. S. 703. et suiv.

Lorsqu'il s'y fut parfaitement affermi, par la mort de tous ceux qui lui étoient suspects, il fit venir à Constantinople sa Femme Théodora, et un fils, nommé Tibere, qu'il avoit eu d'elle, et leur mit la couronne sur la tête.

CLXXIX. Il couronne sa Femme et son Fils.

On a remarqué que la seule action louable qu'il ait faite pendant sa vie, est d'avoir témoigné la reconnoissance qu'il devoit au Roi des Bulgares. Ce Prince étant demeuré campé hors des murailles de la Ville, Justinien lui rendit de grands honneurs; il alla souvent le visiter, lui donna une robe de pourpre, le proclama César, le fit asseoir sur son trône, le fit saluer par le Peuple, et le renvoya comblé de présens.

CLXXX. Il donne le titre de César au Roi des Bulgares.

Mais comme s'il se fût reproché d'avoir démenti par-là son caractere, il résolut la quatrieme année de son rétablissement, de dépouiller celui à qui il en étoit redevable. Il ne chercha pas même à couvrir du moindre prétexte une si noire ingratitude; et ayant fait

CLXXXI. Justinien l'attaque, et il en est la victime.

JUSTINIEN. An de N. S. 620 et suiv.

entrer deux armées dans la Thrace; l'une par mer, l'autre par terre, il les réunit contre la ville d'Anchiale. Aux reproches d'un ennemi que l'on n'attendoit pas, les Bulgares prirent la fuite, et se sauverent sur les montagnes. Cette retraite rendit les Romains présomptueux, ils négligerent de se tenir sur leurs gardes, et se disperserent aux environs pour faire du butin. Ils ne revenoient pas toujours passer la nuit dans le Camp; ou quand ils s'y rendoient, c'étoit pour se livrer à la débauche. Les Bulgares profiterent bientôt de ce désordre; ils fondirent tout-à-coup sur les Romains, en tuerent une grande partie, en mirent une autre dans les fers, et le reste en fuite. Justinien, qui avoit été un des premiers à tourner le dos, s'enferma dans Anchiale. Voyant qu'il ne lui restoit pas assez de monde pour se défendre, il se sauva par mer à Constantinople, trois jours après sa défaite.

CLXXXII. Le carnage qu'il fait dans la Chersonnése.

Le ressentiment qu'il en conserva, fut funeste aux Peuples de la Chersonnése. S'étant imaginé qu'ils avoient voulu le livrer autrefois à Tibere, il fit tomber sur eux le traitement qu'il avoit préparé à son Bienfaiteur. Il envoya contr'eux une flotte redoutable, à laquelle il commanda de ruiner tout le pays, et de massacrer généralement

tous les Habitans. Des ordres aussi barbares furent exécutés avec la derniere inhumanité. Il y eut un grand nombre de ces malheureux qui furent rôtis tout vifs ; les moins cruels d'entre les Soldats se contentoient, de passer au fil de l'épée ceux qu'il leur étoit ordonné de faire mourir. La compassion que la nature inspire pour le bas âge, leur ayant fait épargner les enfans, Justinien ordonna qu'on les lui amenât tous, voulant les voir massacrer en sa présence. Quand il eut appris que soixante et treize mille, qu'on avoit embarqués, venoient de faire naufrage, il eut la barbarie de se plaindre que sa vengeance n'étoit pas complette.

JUSTINIEN. An de N. S. 706. et suiv.

Pendant qu'il y occupoit toutes ses troupes, les Sarrasins se jetterent dans l'Asie Mineure sous la conduite de Musulman et de Solyman. Ils ravagerent la plupart des Provinces, et formerent le siege de Tyanes. Quoiqu'ils eussent abattu une partie des murailles, ils furent encore long-tems sans pouvoir se rendre maîtres de la place. Une multitude de Paysans et de Laboureurs, que Justinien avoit levés de toutes parts, arrêta leurs efforts. Enfin les Arabes vinrent à bout d'une troupe indisciplinée, qui ignoroit l'art de la guerre, et qui n'avoit point d'autres armes que des pierres et des bâtons. Enflés de

An de N. S. 708. et suiv.

CLXXXIII. Ravages et cruautés des Sarrasins en Asie.

JUSTINIEN. An de N. S. 708. et suiv.

ce succès, ils continuerent le siege avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les assiégés manquant de vivres, et n'attendant plus de secours, se rendirent à discrétion. Depuis la prise de cette Ville, à peine les vainqueurs trouverent-ils la moindre résistance. Une poignée de ces Hommes barbares se jetta pendant la nuit dans Chrysopolis, ville située sur le bord de la mer à l'opposite de Constantinople : elle y égorgea un nombre considérable d'Habitans, et brula tous les vaisseaux qui étoient dans le Port.

CLXXXIV Aveuglement passionné de l'Empereur.

Au lieu d'envoyer des troupes contre ces ennemis dangereux qui venoient insulter l'Empire jusqu'aux pieds du trône, Justinien les laissa retourner tranquillement en Syrie, chargés des dépouilles de plusieurs villes opulentes. Il n'étoit occupé que du soin de faire porter tout le poids de son injuste ressentiment aux habitans de la Chersonnese. Lorsque sa premiere flotte en revenoit, elle fit naufrage dans la Mer de Marmara ou Propontide, et l'Empereur parut très-indifférent à la perte de tant d'hommes. Il ne fut sensible que quand on lui dit que ceux qui avoient échappé au carnage par la fuite, étoient revenus à Chersonne, Capitale de cette presqu'Isle. Alors il équippa une nouvelle flotte plus nombreuse que la premiere.

Quand les restes de ce peuple infortuné en eurent avis, ils députerent quelques-uns de leurs principaux vers les Abares pour leur demander du secours, offrant de se mettre sous leur domination, s'ils les affranchissoient de celle de Justinien. Le Cagan accepta leurs propositions, et promit de les aider efficacement. L'Empereur effrayé de cette négociation, renvoya à Chersonne Dune, ancien Gouverneur de la place, et Zoïle un des premiers Citoyens qu'il retenoit dans les prisons de Constantinople. Il fit partir en même-tems treize cens Soldats pour lui amener Elie, qui occupoit la place de Dune, et qu'il accusoit d'avoir excité le Peuple à faire alliance avec le Cagan. Les habitans ne voulurent recevoir que les principaux Chefs de ce corps de troupes, et les tuerent peu de tems après, ainsi que les treize cens hommes qui les accompagnoient.

JUSTINIEN. An de N. S. 710.

CLXXXV. Massacre de ses Soldats dans la Chersonnese.

Justinien, plus transporté de colere que jamais, massacra les Enfans d'Elie entre les bras de leur Mere, et obligea celle-ci d'épouser son Cuisinier, Indien de Nation, et fort mal-fait de sa personne. Résolu de venger l'affront qu'on lui avoit fait, il envoya sa flotte sous le Commandement du Patrice Maurus, avec ordre exprès de raser la ville de Chersonne, et d'en passer tous les habitans au fil de l'épée.

CLXXXVI. Il y envoie une flotte.

JUSTINIEN. An de N. S. 710.

Maurus trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru dans l'exécution de ce projet. Les Abares étoient arrivés en grand nombre, et le peuple déterminé à une entiere révolte, avoit proclamé Empereur Philippicus Bardanés Arménien de naissance, qui s'étoit retiré dans le pays des Abares, en attendant l'issue de cette révolution. Maurus voyant qu'il ne pouvoit continuer le siege avec succès, et n'osant retourner vers Justinien dont il connoissoit la violence, se joignit aux Chersonnésiens, et proclama avec eux Philippicus Bardanès. Les deux Partis lui envoyerent des Députés pour le prier de venir recevoir la pourpre Impériale; mais le Cagan refusa de le laisser partir, à moins qu'on ne lui donnât une somme considérable. Le desir d'avoir un Prince, en qui l'on avoit mis sa confiance, fit accorder au Cagan tout ce qu'il demanda.

CLXXXVII. Les Peuples révoltés y proclament Bardanés.

An de N. S. 711.

L'Empereur inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de sa flotte, ne douta plus qu'elle ne l'eût trahi. Il demanda un prompt secours à Terbelis Roi des Bulgares, qui lui envoya trois mille hommes. Il les joignit aux Soldats qui étoient restés aux environs de Constantinople, et fit voile avec eux pour la Chersonnése. Il laissa le gros de sa flotte à la rade du premier port de la pro-

CLXXXVIII. Justinien se retire.

vince, et s'avança vers la ville de Chersonne pour apprendre au juste ce qui s'étoit passé : il vit avec étonnement l'armée navale qui conduisoit le nouvel Empereur à Constantinople. Aussi-tôt il retourna joindre ses soldats dans les plaines de Damatris près de Synope.

JUSTINIEN. An de N. S. 711.

CLXXXIX Bardanès lui fait trancher la tête.

Philippicus entra dans la ville Impériale sans tirer l'épée. La haine que l'on portoit à Justinien, et le défaut de troupes furent cause qu'on ne lui fit aucune résistance. Aussi-tôt qu'il eut reçu le serment de fidélité, il commanda à Elie de marcher à la tête des troupes contre Justinien. Personne n'étoit plus disposé à poursuivre ce prince, que celui qu'il avoit voulu faire périr, et dont il avoit massacré les enfans. Elie l'ayant joint dans les plaines de Damatris, où il pensoit aux moyens de se mettre en sureté, fit dire aux Soldats qu'on leur laisseroit la vie; et aux Bulgares, qu'on leur permettroit de retourner librement chez eux, pourvu qu'ils ne persistassent pas à défendre un monstre tel que Justinien. Tous mirent les armes bas, et livrerent Justinien aux troupes de Philippicus. Elie le fit décapiter au milieu du camp, et envoya sa tête à Constantinople.

CXC. Il fait périr sa famille.

A l'instant il envoya le Patrice Maurus et un de ses Gardes nommé Jean, contre le jeune Tibere, que Justinien

JUSTINIEN. An de N. S. 711.

avoit fait proclamer César. On le trouva dans une Eglise proche le Palais de Blaquernes, qui embrassoit d'une main la table de l'Autel, et de l'autre le bois de la vraie Croix, ayant des reliques pendues à son cou. Jean l'arracha du sanctuaire, sans être touché ni de la sainteté du Lieu, ni de compassion pour un enfant de dix ans, ni des larmes de sa mere, qui croyoit déjà voir mêler son sang avec celui de son fils. Il le traîna dans le vestibule, et le dépouilla des marques de sa dignité, et le massacra sans pitié. Ainsi ce jeune Prince porta la peine due aux cruautés, aux meurtres et aux injustices que son pere avoit commises pendant les dix ans qu'il avoit occupé le Trône après la mort de Constantin Pogonat, et durant les sept années qui suivirent son rétablissement. En lui finit la postérité d'Héraclius.

PHILIPPICUS BARDANÉS, Empereur XXVII.

PHILIPPICUS.

CXCI. Philippicus se déclare pour le Monothélisme.

Philippicus maître de Constantinople, fit rechercher tous ceux que le crime et l'ambition avoient attachés à Justinien, et il les condamna à mort. Pressé de déclarer la guerre qu'il vouloit faire à la Religion, il envoya à Rome la tête de son prédécesseur. C'étoit le seul

seul Lieu où on le regrettât, parce qu'il avoit été favorable au Siége Apostolique, dont il avoit renouvellé les Priviléges et augmenté les Prérogatives. Au contraire le nouvel Empereur, Monothélite déclaré, étoit résolu de tenir la parole qu'il avoit donnée à un certain Moine d'abolir le VI Concile Général, et de rétablir le Monothélisme.

PHILIPPICUS. An de N. S. 711.

CXCII. Un Moine l'y engage.

Ce Moine lui avoit annoncé avant la révolution, qu'un jour il seroit revêtu de la Pourpre Impériale, et qu'alors le Ciel exigeroit de lui qu'il signalât sa reconnoissance, en réparant l'honneur d'Honorius, de Sergius, de Pyrrus, et des autres, que l'injustice et la passion, disoit-il, avoient condamnés, parce qu'ils ne vouloient pas reconnoître deux volontés en J. C. Ces conseils appuyés sur les plus flatteuses espérances, ne pouvoient manquer d'être bien reçus.

CXCIII. Il fait condamner le VI Concile.

Le nouvel Empereur chassa d'abord Cyrus Patriarche de Constantinople : il le relegua dans un Monastere, et mit à sa place un Moine Monothélite, nommé Jean. Il assembla synodiquement plusieurs Evêques, des Moines, des Sénateurs, des Officiers, et d'autres Laïques de tous les états, par qui il fit condamner le sixieme Concile Général. En vertu de cette prétendue déci-

PHILIPPICUS. An de N. S. 712.

sion, l'on en ôta le Tableau, qui étoit dans l'Eglise; on persécuta ceux qui refuserent de souscrire au nouveau Concile; plusieurs furent condamnés au bannissement; on remit dans les Diptyques les noms de Sergius et d'Honorius, et l'on releva leurs Images. L'Empereur ayant trouvé quelque tems après dans le Palais les Actes du sixieme Concile, écrits de la main d'Agathon, alors Diacre et Bibliothécaire de la grande Eglise de Constantinople, il les fit brûler publiquement.

CXCIV. Le Pape s'y oppose. Sédition à Rome.

Il envoya ensuite au Pape Constantin une lettre, où son erreur étoit exprimée; mais le Pontife la rejetta, de l'avis de son Conseil. Le Peuple indigné de la démarche du Prince, fit mettre dans l'Eglise de saint Pierre un grand Tableau qui représentoit les six Conciles œcuméniques. Son zele alla plus loin: il ne voulut pas souffrir que l'Image d'un Empereur hérétique fût portée dans l'Eglise, ni son nom prononcé à la Messe, et ne voulut recevoir ni ses lettres ni sa monnoie. Il refusa de reconnoître Pierre envoyé de Ravenne, avec des ordres de l'Empereur, qui le nommoit Gouverneur de Rome; et Christofle, qui étoit en possession de cette Charge, lui résista à main armée. Les deux Partis se battirent devant le Palais, et il y eut plus

de vingt Personnes tuées dans cette sédition.

PHILIPPICUS. An de N. S. 712.

Philippicus, tout occupé à faire revivre le Monothélisme, négligeoit entiérement les affaires de l'Etat; à peine pouvoit-on dire que l'Empire avoit des troupes sur pied. Ses ennemis en profiterent. Les Bulgares fondirent inopinément sur les Peuples du Bosphore de Thrace, et pénétrerent impunément jusqu'à la grande muraille qui étoit du côté de la terre; mais après s'être approchés des portes de Constantinople, il s'en retournerent avec un butin immense et une multitude infinie de captifs. En Orient, les Sarrasins se jetterent de nouveau sur l'Asie mineure; plutôt pour ravager et détruire, que pour faire des conquêtes. Comme s'ils ne fussent venus que pour arroser la terre de sang, ils ne se contenterent pas d'égorger des Hommes sans nombre; leur fureur se plaisoit à égorger les Animaux de toute espece. On ne vit jamais de plus affreux spectacle, que les Provinces par lesquelles ils avoient passé.

CXCV. Les Bulgares ravagent la Thrace.

Cependant Philippicus pensoit à ramener les Evêques et le Peuple au Monothélisme. Comme chaque jour il prenoit des plaisirs nouveaux, il épuisa le trésor public en peu de tems. Ses Sujets indignés de sa conduite, cons-

CXCVI. Les Soldats lui crèvent les yeux Son caractere.

PHILIPPICUS.
An de N. S. 713.

pirerent contre lui, et choisirent la veille de la Pentecôte pour exécuter leur dessein. Ce jour, il avoit célébré la solemnité de la fondation de Constantinople, avec une pompe et une magnificence extraordinaires; il avoit donné le matin un combat à Cheval, et ensuite un grand repas, où furent invités les principaux du Sénat, et ceux qui avoient remporté le prix. Le Patrice George, Commandant des troupes de Thrace, le fit arrêter pendant qu'il étoit endormi dans le vin et la débauche; les Soldats le conduisirent ensuite à l'Hippodrome, où ils lui crêverent les yeux la seconde année de son Regne. Ce Prince étoit né avec des qualités qui auroient pu le rendre cher à son Peuple sans les défauts auxquels il s'abandonna. Il étoit d'une haute naissance, d'un esprit doux, poli, agréable et civil; mais fainéant, voluptueux, prodigue, extrêmement débauché, et d'ailleurs ennemi de la Doctrine Orthodoxe.

ANASTASE, Empereur XXVIII.

ANASTASE.

CXCVII. Affoiblissement de l'Empire.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le Peuple assemblé dans l'Eglise de sainte Sophie, proclama Empereur Artémius, Sécretaire de Philippicus, et le nomma Anastase. Si les troubles des

Regnes précédens n'avoient pas porté à l'Empire des coups aussi funestes, un Prince tel qu'Anastase eût pu en relever la gloire. La connoissance que l'on avoit de ses lumieres, de son expérience, de son habileté à manier les affaires, et de ses vertus politiques et guerrieres, fut le seul motif qui inspira au Peuple la pensée de le placer sur le Trône. ANASTASE. An de N. S. 713.

CXCVIII. Justice et Religion d'Anastase.

Pour montrer le respect que les Sujets doivent porter à celui qui est honoré de la pourpre, et arrêter cette affreuse licence, qui s'attribuoit le droit de faire mourir ou de déposer le Souverain, quand elle ne le jugeoit pas digne du Sceptre ; Anatase fit punir rigoureusement ceux qui avoient osé porter la main sur Philippicus. George et Théodore, Chefs de la conjuration, furent condamnés à avoir les yeux crêves et à être bannis. L'Empereur persuadé que la tranquillité de l'Empire dépend de l'union qui doit regner dans l'Eglise, envoya sa Profession de Foi au Pontife Romain ; en même-tems il fit connoître à toute la terre par un Edit, qu'il étoit fermément attaché à la Doctrine Catholique, et qu'il vouloit que tous ses Sujets fussent soumis aux Décisions des Conciles Généraux.

Les fréquentes incursions des Sarra-

ANASTASE. An de N.S. 714.

sins dans l'Asie mineure, demandoient que l'on mît à couvert ces Provinces, qui faisoient la plus belle et la plus riche portion de l'Empire. Anastase ayant fait de nouvelles levées, rétablit la discipline, et envoya des forces considérables sur les frontieres de Syrie sous le le commandement de Léon, Isaurien de naissance, grand général, et qui fut depuis élevé à l'Empire. Sa présence tint les Musulmans en respect.

CXCIX. Il rétablit la Milice.

CC. Elle échoue devant Alexandrie.

Ce n'étoit pas assez pour Anastase de mettre à couvert les Provinces qui restoient à l'Empire; il voulut reprendre celles que les Califes lui avoient enlevées. Plus sensible à la perte de l'Egypte qu'à toutes les autres, il fit équiper une nombreuse flotte, qu'il envoya mettre le siége devant Alexandrie. Le peu de capacité de ses Officiers, et l'oubli du métier de la guerre, négligé depuis long-tems, rendirent ses projets inutiles. Les soldats manquerent d'ouvriers qui sussent construire les machines nécessaires pour attaquer la place; le siége tira en longueur, et les Grecs furent contraints de le lever.

CCI. Les troupes révoltées élisent Théodose,

On apprit alors que les Sarrasins faisoient voile entre la Phénicie et l'Egypte, et qu'ils amassoient du bois pour construire des vaisseaux. L'Empereur envoya contr'eux l'élite de sa flotte, sous la conduite de Jean, Diacre de la

ANASTASE. An de N. S. 714.

grande Eglise de Constantinople, homme capable à la vérité de négocier une affaire difficile, mais dont le Ciel ne favorisa pas les talens dans une entreprise qui ne convenoit point à sa profession. Lorsqu'il eut signifié sa commission et les ordres de l'Empereur, les Officiers irrités de ce qu'on les rendoit dépendans d'un homme d'Eglise, soulever ent les soldats, vomirent mille injures contre Anastase, et mirent en piéces le Général qu'on leur envoyoit. Cherchant à se mettre à couvert de la punition qu'ils méritoient, ils se retirerent et allerent relâcher à Adramitte ville de Phrygie. Là ils élurent Empereur malgré lui un certain Théodose receveur des impôts publics, homme simple et sans aucun mérite. Théodose s'échappa de leurs mains, et se sauva dans des montagnes. Les soldats aveuglés par un caprice sans exemple, le chercherent avec empressement; ils le découvrirent, et le conjurerent d'accepter la pourpre, lui promettant de le soutenir aux dépens de leur vie.

CCII. Anastase se fait religieux.

Anastase, informé de cette étrange conduite, pourvut à la sûreté de Constantinople, et se retira à Nicée en Bithynie. Les rébelles déterminés à suivre leur projet, s'assurerent de Chrysopolis, qui les retint six mois entiers. De-là ils passerent le détroit, s'emparerent de

ANASTASE, An de N. S. 714.

la Ville Impériale par trahison, où ils proclamerent solennellement Théodose. Anastase voyant que la frayeur lui avoit enlevé ses plus fideles amis, et qu'il ne pouvoir sans témérité entreprendre de conserver la pourpre, la déposa de lui-même, pour prendre l'habit religieux. Il se renferma dans un Monastere à Thessalonique, après avoir tenu l'Empire deux ans et neuf mois.

THÉODOSE III. Empereur XXIX.

THEODOSE III.

CCIII. Caractere de ce Prince.

Le regne de Théodose ne trompa point ceux qui le connoissoient mieux que les troupes. C'étoit un homme droit, sans ambition, aimant le bien, mais manquant de capacité pour le faire. Guidé par de bonnes intentions, il commença à reformer plusieurs abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise; et peut-être en auroit-il arrêté le cours, si l'ambition ne lui eût suscité le plus dangereux de tous les rivaux.

CCIV. Léon conspire contre lui.

Léon l'Isaurien, déjà célebre dans les armées, où il s'étoit acquis de la gloire et l'estime des soldats, profita de sa timidité naturelle. Sous prétexte de venger l'injure faite à Anastase son maître et son bienfaiteur, il se déclara contre Théodose. Il le représenta aux troupes comme un Prince foible et indolent, qui avoit trompé leurs espérances, qui

aviliroit la gloire de l'Empire, et seroit incapable de le défendre dans la moindre occasion. Les soldats le crurent aisément ; ils furent aussi prompts à s'en dégouter, qu'ils avoient témoigné d'empressement pour lui mettre la couronne sur la tête. Assuré du suffrage des troupes, Léon crut devoir attirer encore dans son parti d'autres personnes, qui auroient pu traverser ses desseins. Comme il étoit à la tête de l'Armée d'Orient, il gagna Artabasde qui commandoit en Arménie, par la promesse qu'il lui fit de lui donner sa fille en mariage, et de le nommer grand maître du Palais, s'ils ne se déclaroit pas contre lui. Il ménagea d'un autre côté les Sarrasins, en leur faisant espérer un Traité de paix qui leur seroit avantageux. Artabasde et le Calife ayant promis de le laisser agir librement, il alla attaquer le fils de Théodose qui étoit à Nicomédie ; il le fit bientôt prisonnier et s'avança à grandes journées jusqu'à Chrysopolis.

THEODOSE III.
An de N. S. 715.

CCV. Il l'oblige à abdiquer l'Empire.

Déja il se préparoit à passer le Bosphore, quand on lui annonça l'arrivée du Patriarche Germain. Il venoit l'assurer que Théodose lui cédoit l'Empire, et qu'il consentoit à suivre l'exemple d'Anastase, pourvu qu'on lui promît de lui laisser la vie. Léon y consentit. Aussi-tôt Théodose prit les ordres sa-

THEODOSE III. An de N. S. 715.

crés avec son fils, et se retira à Ephése, où il édifia par ses vertus. On prétend même qu'il se fit des miracles sur son tombeau. Le mot *Hygeia*, c'est-à-dire, *Santé*, qu'il fit graver pour toute épitaphe, n'annonce cependant pas un grand attrait pour la vie pénitente et mortifiée. Il n'avoit tenu l'Empire qu'un an et deux mois.

CCVI. Ces révolutions causent la perte des sciences.

L'enchaînement des régnes précédens nous a empêché de faire mention des écrivains qui ont vécu dans le septieme siecle de l'Eglise, ou même sur la fin du sixieme, quoiqu'ils fussent en petit nombre. Les Princes uniquement occupés à se maintenir sur le trône qu'ils avoient usurpé, pensoient peu à faire fleurir les sciences et les beaux arts, funeste époque de leur décadence en Grece et en Italie.

CCVII. Auteurs de ce siecle.

Saint Grégoire, que l'on peut regarder comme le premier Ecrivain de son siecle, n'avoit de grand que sa dignité, sa piété et son zele; on chercheroit envain dans ses ouvrages de l'élégance et de l'élévation de style. Grégoire Evêque de Tours mort l'an 595 ou 591 a plus donné dans la morale qne dans la littérature, Son Histoire ou ses Annales des Francs sont néanmoins estimées. Un peu plus de critique lui auroit fait omettre différens prodiges au moins douteux, que sa pieuse crédulité lui faisoit adopter comme des faits réels.

Théophylacte Simocatte Egyptien de naissance, écrivit au commencement du septieme siecle l'Histoire de l'Empereur Maurice. Photius l'accusoit d'avoir plus recherché le brillant que le beau naturel dans son style. Cependant il toucha ses auditeurs jusqu'aux larmes, quand il lut en public l'endroit où il décrit la mort de ce Prince, et la tyrannie de Phocas. L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie ou Pascale vivoit encore l'an 630. Cet ouvrage commence à la création, et finit au régne d'Héraclius; c'est un simple recueil de plusieurs faits mémorables, avec leurs dates, qui sont communément exactes depuis l'Ere vulgaire. Saint Ildefonse de Tolede, mourut en 657; il avoit consacré sa plume à célébrer les vertus et les prérogatives de la Vierge. Julien Pomere illustra le même siege environ vingt ans après, et mourut en 680. Il nous reste quelques-uns de ses écrits; mais la plus grande partie n'existe plus.



CHAPITRE IV.

Depuis le régne de Léon l'Isaurien, jusqu'à l'établissement de l'Empire d'Occident par Charlemagne.

(Espace de 83 ans.)

LÉON L'ISAURIEN, Empereur XXX.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

I. Regne de Léon l'Isaurien.

TOut ce que l'Empire avoit souffert sous les derniers regnes, n'étoit, pour ainsi dire, que le prélude de ce qu'il devoit éprouver de la part de Léon l'Isaurien, et de son fils Constantin Copronyme. Le premier séduit par l'imposture et l'ambition, s'imagina que le Ciel lui avoit destiné le trône de Constantinople. Il s'y porta lui-même par la fraude et la violence, et s'y soutint par la terreur.

II. Deux Juifs inspirent au Calife Yezid d'abolir les Images.

Deux Juifs qui se vantoient de connoître l'avenir, annoncerent, dit-on, au Calife Yezid II qu'il jouiroit d'un regne heureux et tranquille durant quarante ans, pourvu qu'il voulut abolir le culte des Images parmi les Chrétiens qui étoient dans l'Empire Musulman. Yezid ébloui par l'éclat d'une promesse aussi flateuse, n'hésita pas de s'engager à tout ce qu'ils voulurent; bientôt il fit un Edit par lequel il étoit ordonné de

briser ou d'effacer toutes les Images et les peintures qui étoient dans les Eglises de sa domination. Le Ciel arrêta cette voix impie qui s'élevoit contre son culte ; Yezid mourut avant que sa Loi fut publiée. Moavia son fils voulut venger la mort de son pere par le supplice des auteurs de la prédiction. Mais ils se sauverent dans la Cilicie, et delà en Isaurie pour éviter sa colere.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

III. Ils promettent l'Empire à Léon aux mêmes conditions.

Craignant sans cesse d'être pris par des soldats que le Calife avoit envoyés après eux, et n'osant demeurer dans aucune maison, il arriva un jour que prenant leur repas sur le bord d'une fontaine, un jeune homme, qui conduisoit un âne chargé de petites merceries s'arrêta et s'assit auprès d'eux. Après l'avoir envisagé avec attention, ils crurent voir en lui quelque chose au-dessus de son état et de sa fortune présente. Ils lui demanderent qui il étoit, son nom et sa patrie. « On m'appelle » Conon, répondit le jeune homme ; » je suis de cette province né de parens » pauvres ; qui vivent du travail de leurs » mains. Ne pouvant me résoudre à » embrasser un genre de vie aussi pé» nible, j'ai préféré celui du commer» ce ; je n'ai à présent qu'un fond très» modique ; mais j'espere que la for» tune secondera mon industrie, et me » donnera un jour le moyen de m'éta-

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

» blir marchand ». Les deux imposteurs écouterent attentivement ce discours. Comme le mauvais succès de la prédiction qu'ils avoient faite à Yezid, ne les avoit pas rebutés, ils lui dirent : « Vous » êtes né pour quelque chose de plus » grand que l'état auquel vous aspirez. » Les destins vous promettent l'Empire, » pourvû que vous n'y mettiez point » d'obstacle, et que vous preniez la » voie qui conduit les grands hommes » sur le trône. Nous vous demandons » seulement, pour toute reconnoissance » de l'avis que nous vous donnons, » de promettre que vous nous accorde» rez une grace lorsque vous serez re» vêtu de la poorpre ». Conon s'y engagea sans savoir ce que c'étoit, et il le jura dans une Eglise voisine de celle du martyr saint Théodore.

IV. Il se distingue dans le service.

Aussi-tôt il changea de nom, suivant l'ordre qu'on lui en avoit donné; il prit celui de Léon, et s'enrôla dans les troupes que le patrice Sizinnius commandoit en Isaurie. Ayant sans cesse devant les yeux la promesse flatteuse qu'on lui avoit faite, il ne manqua aucune occasion de se signaler, il acquit la réputation d'un bon soldat et d'un excellent officier. L'Empereur Justinien l'employa en plusieurs guerres importantes, où il s'acquit beaucoup d'honneur; et il étoit parvenu au Généralat de l'armée

d'Orient lorsqu'il détrôna Théodose.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

Le peuple de Constantinople, qui ne le connoissoit que par ce côté avantageux, le reçut le 25 Mars 717 au bruit des acclamations, il donna de magnifiques fêtes pour son couronnement; et Léon fit, suivant l'usage, sa profession de foi entre les mains du patriarche, devant qui il jura de demeurer inviolablement attache à la doctrine de l'Eglise.

V. Il fait sa profession de foi à son couronnement.

VI. Les Juifs l'exhortent à détruire les Images.

Peut-être juroit-il de bonne foi, mais plus attaché à sa couronne qu'à sa religion, il persécuta bien-tôt celle-ci pour conserver la premiere. Les deux Juifs qui lui avoient prédit l'Empire, se rendirent à Constantinople pour le féliciter de son heureux avénement au trône, et lui demander l'accomplissement de la promesse qu'il leur avoit faite. Léon qui les croyoit aussi puissans pour le détruire qu'il lui sembloit qu'ils l'avoient été pour l'élever, leur répondit sans hésiter qu'il étoit prêt de tenir sa parole. « Seigneur, lui dit un de ces imposteurs, » après ce que nous avons dit il y a » trente ans, vous ne pouvez pas douter que Dieu ne se soit servi de notre » bouche pour vous tirer de l'état vil » et abject où vous étiez, et vous élever au faîte de la grandeur qui vous » environne. Nous n'avons été que » l'organe de ses desseins; aussi ne de-

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

» mandons-nous rien pour nous ; il est » juste que le don qu'il vous a fait vous » demeure tout entier. Mais il faut que » la gloire lui en soit rapportée ; et la » grace que nous venons vous demander, vous tiendra lieu d'un nouveau » titre pour mériter la continuation de » ses faveurs. Nous vous conjurons, » Seigneur, d'exterminer de votre Empire l'idolâtrie que les Chrétiens y » ont rétablie, en érigeant des idoles » dans leurs Eglises par cette infinité » d'Images et de Statues qu'ils y adorent, au préjudice du culte religieux » qui n'est du qu'à Dieu seul. Si vous » le faites, nous vous promettons de » sa part, que vous regnerez dans un » parfait bonheur jusqu'à la centieme » année de votre vie. L'accomplissement de notre premiere prédiction » doit vous faire juger de celle-ci ».

VII. Il promet de le faire.

L'Empereur ébloui par la promesse d'une longue prospérité qu'il regardoit comme certaine, dit aux Juifs qu'il consentoit à ce qu'ils exigeoient de lui ; cependant, que la prudence ne permettant pas d'attaquer tout-à-coup un abus qui étoit devenu général, il falloit prendre les mesures propres à faire réussir cette entreprise. Il ajoûta, qu'il devoit attendre qu'il fût affermi sur le trône, et qu'il eût terminé la guerre dont les étrangers le menaçoient.

Avant que de prendre les armes contre Théodose son prédécesseur, il avoit obtenu une treve des Sarrasins jusqu'à ce qu'il fut déclaré Empereur, et il leur avoit promis de sommes considérables, quand il seroit venu à bout de son dessein. Les Sarrasins le voyant paisible possesseur de l'Empire lui envoyerent det Députés. Mais ils comprirent par sa réponse qu'ils n'avoient rien à attendre de lui, et aussi-tôt ils mirent trois armées sur pied, résolus de lui faire sentir qu'on ne leur manquoit pas de parole impunément. La premiere passa le Bosphore, ravagea la Thrace, et commença le siege de Constantinople par terre le quinze d'Août, sous la conduite de Masalmas. La seconde étoit une flotte de dix-huit cens vaisseaux commandés par Soliman qui attaqua la ville par mer dans les premiers jours de Septembre; et la troisieme étoit composée d'une cavalerie nombreuse, qui se jetta dans la Bithynie.

VIII. Les Sarrasins assiégent Constantinople.

Léon parut intrépide aux approches des ennemis. Dès qu'il sut qu'ils se préparoient à lui faire la guerre, il pourvut la ville d'armes, de vivres et de troupes; il fit venir tout ce qu'il y avoit de plus habile dans la marine; il exhorta les soldats et le peuple à se prêter un mutuel secours, pour repousser courageusement les plus redoutables

IX. Incendie de leur flotte.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 717.

ennemis de l'Empire. Ses soins et sa vigilance eurent tout le succès qu'il pouvoit attendre. Les assiégeans furent vaincus autant de fois qu'ils oserent s'approcher des portes de la ville. Quelques grandes que fussent leurs pertes, elles ne furent presque rien en comparaison de celles que fit leur armée navale. L'Empereur mit en usage contr'elle les redoutables feux Grégeois, qu'on avoit employés si utilement quarante ans auparavant contre la même nation. Le Calife Soliman ayant extrêmement serré les lignes de ses vaisseaux, le feu se communiqua plus aisément à toute la flotte; chaque navire enflâmé portoit l'incendie sur ceux qui l'environnoient. La flotte périt ainsi à la réserve d'un petit nombre de bâtimens qui étoient à l'écart, et avec lesquels Soliman se sauva dans une Isle voisine, où il mourut le 8 d'Octobre désespéré d'un si mauvais succès.

An de N. S. 718.

X. Ruine entiere de l'armée de terre.

Sa retraite mit les Grecs plus en état de résister à l'armée de terre. Masalmas, qui avoit défense de se retirer, attendoit de jour en jour un renfort qu'on lui avoit promis. Cependant son armée dépérissoit chaque jour, par des malheurs auxquels il ne pouvoit apporter du remede. L'hiver commença de bonne heure cette année, et le froid fut si violent, que la terre demeura couverte

de neige et de glace pendant cent jours ; ses troupes exposées aux rigueurs d'une saison si cruelle perirent pour la plupart; les vivres manquerent à celles qui pouvoient résister au froid ; la famine fut si grande, que les hommes mangerent leurs chevaux, et que plusieurs se dévorerent les uns les autres. La peste qui suivit de prés, mit le comble à tous ces maux. Masalmas s'étant embarqué avec les tristes débris de son armée, fut surpris d'une violente tempête, qui fit périr tous ses vaisseaux, excepté dix, dont cinq furent arrêtés par les Grecs ; les autres porterent au Calife Omar, la nouvelle d'un si affreux désastre.

XI. Persécution sous les Musulmans.

Ce Prince d'un caractere superstitieux, fit tomber sur les Chrétiens la vengeance qu'il ne pouvoit exercer sur les troupes de l'Empire. Il prit occasion d'un grand tremblement de terre qui arriva cette année en Syrie pour défendre le vin dans ses Etats, et empêcher par ce moyen la célébration des Saints mysteres ; il exempta de tributs ceux qui embrassoient le Mahométisme ; il condamna aux supplices et à la mort ceux qui marquoient de la fermeté ; il défendit de recevoir le témoignage d'un Chrétien contre un Musulman, par cette conduite il en séduisit plusieurs, mais il fit aussi des martyrs.

LÉON L'ISAURIEN.
An de N. S. 719.

XII. Prospérités de Léon.

Zélé pour la Religion de Mahomet, il exhorta l'Empereur par une lettre à l'embrasser et à la faire recevoir dans l'Empire. Léon rejetta avec indignation une proposition si injurieuse, et publia son refus comme une marque de son attachement au Christianisme. Il attribua à ce juste refus plusieurs événemens heureux qui se succederent les uns aux autres. Sergius Gouverneur de Sicile avoit fait proclamer Empereur Tibere, vers la fin du siege de Constantinople, et ne vouloit plus reconnoître l'autorité dés Grecs. Léon envoya contre les rebelles, Paul son premier Ecuyer. Tibere ayant été pris avec ses principaux Officiers, eut la tête tranchée, et sa mort termina la rébellion. L'ancien Artemius, qui s'ennuyoit du cloître de Thessalonique, fit ses efforts pour rentrer à Constantinople. Il vint s'y présenter à la tête d'une armée de Bulgares; mais il fut trahi par ses troupes mêmes, et conduit à Léon, qui le fit mourir avec ses complices. Ces prospérités furent suivies de la naissance d'un Prince, que l'Empereur nomma Constantin, et qui eut le surnom de Copronyme, parce qu'il avoit souillé les Fonts sacrés pendant la cérémonie de son Baptême. Enfin l'Impératrice fut couronnée au milieu des applaudissemens de tout le peuple.

Un regne aussi heureux jusqu'alors, confirma de plus en plus l'Empereur dans l'illusion, où l'avoient jetté les deux imposteurs. Quoiqu'il s'exprimàt déja avec peu de respect sur le culte des Images, il ne s'en étoit pas encore déclaré ouvertement l'ennemi. Il se préparoit à le faire quand de nouvelles hostilités lui en firent différer l'exécution, pour ne pas soulever le peuple, et l'armée, dont le secours lui étoit nécessaire. Les Sarrasins rébutés du mauvais succès qu'ils avoient eu dans leur derniere expédition en Bithinie et en Thrace, tournerent alors leurs armes contre l'Occident. Ils leverent des troupes en Asie, en Egypte et en différentes Provinces d'Afrique, et se jetterent sur la Sicile, où les Grecs firent une vigoureuse résistance et furent toujours vainqueurs. De-là ils parcoururent les côtes de l'Italie, plutôt en qualité que pyrates que de conquérans. Après y avoir commis tous les ravages que la fureur peut inspirer, ils passerent en Sardaigne où ils s'abandonnerent à des cruautés inouies, sans avoir égard ni à l'âge, ni à la foiblesse du sexe, ni à la sainteté des lieux. Cette guerre fut aussi longue que cruelle. Léon eut besoin de toutes ses forces pour chasser de ses Etats un peuple; qui avoit juré la ruine de l'Empire.

XIII. Les Sarrasins en Sicile, en Italie et en Sardaigne.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

Léon rendit encore leurs efforts inutiles ; mais ses sujets ne firent que changer d'ennemis ; ils avoient jusqu'à ce jour porté les armes pour la liberté, il fallut désormais combattre pour la religion. Le Prince attribuant ces dernieres guerres au retardement qu'il apportoit à détruire les Images de Jesus-Christ et des Saints, résolut de ne plus différer. Outre les sollicitations réitérées de ces deux Juifs, il trouva deux hommes aussi pervers, qui surent profiter de quelques ouvertures qu'il leur fit sur ce sujet. L'un étoit Constantin Evêque de Nacolie en Phrygie, homme diffamé par ses débauches, ignorant, sans honneur et sans Religion. Lorsque Yezid eut ordonné aux Juifs et aux Arabes d'abattre les Images, il entreprit de le faire dans son Eglise avec autant de fureur que s'il eût été Sarrasin de naissance et de religion. Devenu odieux à ses peuples autant qu'il le méritoit il alla répandre son venin à la Cour de Léon, avec un impie digne de sa confiance. C'étoit un certain Bezer, Syrien d'origine, qui avoit renoncé Jesus-Christ pour suivre Mahomet. Un génie vif et hardi avec une force de corps extraordinaire lui attirerent bien-tôt les regards de l'Empereur ; il gagna son amitié par la conformité de ses sentimens sur les Images également odieuses aux Juifs et

XIV. Constantin et Bezer engagent Léon à détruire le culte des Images.

aux Musulmans. Ce furent les deux hommes que Léon consulta dans cette affaire.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

Il leur demanda quel moyen il falloit prendre pour abolir le culte que les Chrétiens rendoient aux tableaux et aux Statues des Saints. Ils lui répondirent qu'un Prince aussi grand et aussi puissant n'avoit besoin pour se faire obéir que de commander en Souverain, et que sa volonté devoit servir de Loi dans tout l'Empire. Il se présenta une occasion de faire éclater ce funeste projet. Au commencement de l'été il s'éleva dans l'Archipel, entre les Isles Thera et Therasia, une épaisse fumée qui sortoit des eaux comme d'une fournaise ardente. La mer enflée jettoit plusieurs pierres ponces enflammées avec une telle violence, que quelques-unes tomberent à Avido sur les côtes d'Asie. Elles étoient si brûlantes qu'on ne pouvoit tenir la main à l'endroit où elles se perdoient dans la mer. Quoique ce volcan ne fut pas sans exemple ; Léon voulut qu'on le regardât comme un effet de la colere du Ciel, irrité, disoit-il de l'honneur que l'on rendoit à de simples Images : époque et signal de la guerre qu'il commença à déclarer aux Chrétiens.

XV. Il en prend le pretexte de l'éruption d'un volcan.

Déterminé à la soutenir de toute son autorité, il alla au sénat, où il dit que

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

pour reconnoître tant de bienfaits qu'il avoit reçus de la main de Dieu, il vouloit abolir l'idolâtrie qui s'étoit introduite parmi les Chrétiens; et que sa volonté absolue étoit qu'on détruisît toutes les Images auxquelles on rendoit un culte religieux. Pour autoriser la Loi qu'il en fit, il avança qu'il étoit autant le chef de la religion, que de l'Empire. Il n'en dit pas davantage, et alla aussi-tôt donner ses ordres pour l'exécution de son dessein.

XVI. Il déclare au Sénat qu'il veut abolir les Images.

XVII. Il fait abattre la Statue du Sauveur.

Il n'est jamais arrivé qu'un Prince ait formé de projet quelque absurde qu'il put être, sans trouver des Ministres disposés à se prêter à sa passion. Avant que l'Empereur se fut hautement déclaré Iconoclaste, c'est-à-dire, ennemi des Images sacrés, il en avoit parlé avec mépris dans sa Cour, et il avoit prévû que les flateurs plus attachés à la fortune qu'à leur Religion, n'hésiteroient pas à embrasser le parti qu'il leur proposeroit. Il leur ordonna donc en sortant du Sénat d'abattre la Statue du Sauveur, qui étoit sur la porte du palais Impérial. Constantin le Grand l'y avoit fait placer, et la tradition portoit qu'une femme hémoroysse avoit été guérie, en la touchant avec foi. Sur le champ, ses Officiers se mirent en devoir d'obéir au commandement du Prince. On les vit monter en plein jour

sur

sur le vestibule du Palais, et signaler leur fanatisme.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

Le peuple qui révéroit singuliérement cette Image, accourut en foule pour s'opposer à l'attentat. Il se jetta avec fureur sur les Ministres de l'impiété, il s'arma de tout ce qui se présentoit sous sa main; il mit les Gardes et les Officiers en fuite; et en assomma plusieurs, même des principaux. Les femmes ne montrerent pas moins de zele et de courage. Une d'entr'elles saisit l'échelle, sur laquelle un Seigneur nommé Jovinus, étoit monté, pour abattre la Statue; elle la tira avec violence, et ayant fait tomber Jovinus, elle ne cessa de le fouler aux pieds qu'elle ne l'eût vu expirer.

XVIII. Zele et émotion du peuple.

Un soulevement aussi général devoit faire abandonner un parti qu'on avoit embrassé trop légérement; il ne fit qu'irriter l'Empereur et l'animer davantage. Oubliant que le premier cri du peuple Catholique en matiere de Religion est le cri de sa foi, et qu'il est difficile de le vaincre en ce point, il n'envisagea que son autorité; et croyant qu'elle étoit compromise, il entreprit de la faire triompher. Julien ayant résolu de saper le Christianisme dans ses fondemens, attaqua d'abord les dépositaires de la science sacrée; Léon marcha sur ses traces pour détruire un point du culte religieux qui n'offensoit que les

XIX. Léon veut détruire les Savans.

Académie de Constantinople.

Juifs et les Mahométans. Il y avoit à Constantinople une célébre Académie composée des plus illustres personnages de l'Empire, que les Empereurs avoient pensionnés généreusement, pour leur procurer la facilité de s'occuper uniquement à une étude profonde des sciences divines et humaines, sous la direction d'un Chef, que la supériorité du mérite faisoit nommer le Maître œcumenique. On leur avoit bâti par honneur, moins une maison qu'un Palais, où étoit une riche Bibliotheque, remplie de tous les ouvrages qui étoient sortis de la plume des Savans. L'Empereur redouta les lumieres de ces hommes éclairés qui habitoient au Palais de la Science.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

XX. Résistance des Savans.

Les ayant mandés, il employa tout ce qu'il put de raisons, de caresses, de menaces, de promesses pour les engager à suivre son opinion, et à se déclarer contre le culte des Images. Loin de plier ils entreprirent de l'éclairer, et de le ramener à la doctrine de l'Eglise. Leur Chef porta la parole, il lui exposa l'ancienneté, les raisons et la pureté d'une doctrine reçue par-tout où l'Evangile étoit prêché; il le conjura de ne pas se flétrir en lui donnant atteinte, tous lui protesterent qu'ils perdroient plutôt la vie que de renoncer à une vérité qu'ils voyoient si solidement établie.

Léon irrité d'une si ferme résistance résolut de faire mourir d'une maniere éclatante ceux que ses paroles n'avoient pû ébranler. Il ordonna qu'on les enfermât tous dans le superbe Palais où ils faisoient leur demeure, qu'on l'entourât de bois et d'autres matieres combustibles, et qu'on y mît le feu. Ainsi périrent ces glorieux Confesseurs, plus grands encore et plus respectables par leur foi que par leur science. Avec eux fut consumé cet admirable édifice que plusieurs Empereurs s'étoient fait gloire de décorer et d'enrichir de tout ce que l'antiquité avoit eu de plus précieux en statues, en bustes, en médailles, en tableaux, et en autres raretés de cette espece. Mais ce que l'on ne peut trop regretter, c'est la perte de trois cens mille volumes, dont on assure que la Bibliotheque étoit encore composée, malgré l'incendie qu'elle avoit déjà souffert plus de deux siecles auparavant, dans lequel on ne put sauver que la moitié de ce qu'elle contenoit.

Leon l'Isaurien. An de N. S. 726.

XXI. Léon les fait brûler.

La mort de ceux qui en étoient les directeurs et les gardiens n'intimida point les fideles. Léon agité par la crainte et la fureur, s'empara des meilleurs postes de la ville, avant que le peuple eût eu le tems de se rassembler. Il fit arrêter les principaux citoyens, et leur

XXII. Cruelle persécution.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 726.

proposa ou de renoncer aux Images, ou de s'attendre à porter tout le poids de sa colere. A peine s'en trouva-t-il qui fussent assez lâches pour se prêter à ses desirs. Alors se déchaînant sur ceux qui lui résistoient, il fit couper les mains aux uns, arracher les yeux aux autres, déchirer ceux-ci à coups de fouet, enfermer ceux-là dans des cachots; il en envoya plusieurs en exil, et dépouilla un grand nombre de personnes riches de tous leurs biens.

XXIII. Révolte des Cyclades.

Tant de cruautés rendirent Léon si odieux aux Catholiques, qu'oubliant la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain, ils entreprirent de secouer le joug de son autorité. Les Insulaires de l'Archipel se réunirent en un corps d'armée, et vinrent attaquer Léon dans la Ville Impériale, résolus de le détrôner. L'Empereur, que les circonstances du tems faisoient tenir continuellement sur ses gardes, les reçut au port avec intrépidité. Plus habile dans l'art de la guerre que les chefs de la révolte, il les battit plusieurs fois. Les feux de Naphte, dont il s'étoit servi si utilement contre les Sarrasins, acheverent de dissiper les rébelles.

Cet heureux succès qui le confirma dans son impieté, fut suivi d'un autre qui le rendit encore plus fier et plus opiniâtre. Les Sarrasins le croyant assez

occupé des guerres civiles, qu'il avoit à soutenir, vinrent au nombre de cent mille hommes mettre le siege devant Nicée Capitale de la Bithinie. Les habitans surpris, se défendirent néanmoins avec toute la valeur imaginable. Mais leur Religion leur fut plus utile que leurs armes. Les infideles attaquerent la place du côté d'une grande Eglise dediée aux Saints qui avoient défendu la Consubstantialité du Verbe au Concile Général qui avoit été tenu dans cette ville contre les blasphêmes d'Arius. Ils invoquerent avec foi ces glorieux Confesseurs, et l'on ne peut douter que ce ne fût leur protection qui fut le salut des assiégés; car les infideles ne purent jamais avancer sur la brêche qu'ils avoient faite. En effet suivant le cours ordinaire de choses, cent mille combattans ne devoient pas naturellement être arrêtés par une poignée d'hommes, dont la plûpart n'avoient jamais manié les armes.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 227.

XXIV. Les Sarrasins levent le siege de Nicée.

L'Empereur Léon attribua encore cette victoire à son zele pour la Religion, et à la justice de la cause qu'il protegeoit. Il n'en devint que plus ardent persécuteur et plus sourd à toutes les remontrances des chefs du Sacerdoce. Le Saint Patriarche Germain que la désolation de son Eglise pénétroit de douleur, employa tous les moyens

XXV. S. Germain exhorte Léon à quitter l'erreur.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 727.

qu'inspire un grand fonds de religion, pour retirer l'Empereur de l'abîme où il s'étoit précipité. Il lui témoigna combien il lui étoit affligeant de se voir forcé de résister à son Prince ; mais que ni les supplices ni la mort ne seroient pas capables de l'arracher à son devoir.

XXVI. Il ne peut vaincre des Evêques.

Ses instances demeurerent sans fruit, elles n'eurent pas un meilleur succès auprès de quelques Evêques, qui avoient cru parvenir à la source des faveurs par la voie de l'adulation. Plusieurs en effet, dès la premiere année se déclarerent hautement Iconoclastes, pour gagner les bonnes graces de l'Empereur. Germain leur en fit des reproches ; et il eut le chagrin de les voir insensibles à ses avis.

XXVII. Le Pape s'efforce de ramener Léon.

Il crut alors le mal assez grand pour en instruire le Pape Grégoire II. Il lui manda tout ce qui s'étoit passé à Constantinople dès le moment où avoit éclaté la nouvelle hérésie. Sa lettre porta l'allarme dans toutes les villes d'Italie, où le culte extérieur a toujours plus brillé qu'ailleurs. Les Grands et le Peuple, vomirent les plus fortes imprécations contre leur Souverain ; ils briserent ses Images, comme il avoit fait abattre celles du Sauveur. Grégoire lui en écrivit aussi-tôt avec une généreuse liberté. Il l'avertit que ses sujets s'étoient soulevés en apprenant qu'il vouloit

abolir tout ce qui rappelloit aux sens et à l'esprit le souvenir précieux de Jesus-Christ et des Saints. Il lui dit qu'une pareille entreprise allumeroit la foudre sur sa tête ; que les peuples parloient déjà de ne lui plus obéir, si lui-même n'obéissoit pas à l'Eglise ; que certainement ils se joindroient aux Lombards ; et qu'il perdroit par ce coup d'éclat les Provinces qui lui restoient en Italie.

Leon l'Isaurien. An de N. S. 727.

XXVIII. L'Empereur veut le faire assassiner.

L'Empereur n'eut pas plus d'égard à ces avertissemens qu'à ceux du Patriarche Germain. Il l'accusa au contraire d'être le chef et l'ame de la révolte, et d'animer le peuple contre lui. Il manda secrettement à Marin Gouverneur de Rome de faire tuer le Pape ; mais le complot fut découvert ; et ceux qui devoient l'exécuter périrent sur l'échafaut, excepté l'un d'eux qui se sauva dans un Monastere. Paul Exarque de Ravenne, envoya de troupes à Rome, pour exécuter l'ordre de Léon. Le Peuple fut averti de leur marche ; il implora le secours de Luitprand Roi des Lombards, qui les arrêta vers Spolette, et les obligea de reprendre le chemin de Ravenne.

An de N. S. 728.

XXIX. Edit contre les Images.

Jusqu'à ce jour l'Empereur n'avoit prononcé aucun acte authentique contre le culte des Images ; il s'étoit contenté de manifester ses volontés au Sénat et dans son Palais ; irrité par les obs-

LEON L'ISAURIEN. 728.

tacles qu'il rencontroit à chaque pas ; loin de reculer, il donna un Edit solemnel qui ordonnoit d'abattre les Statues et les Images, auxquelles on rendoit un culte religieux, et qui confisquoit au profit du Prince tous les vases sacrés d'or ou d'argent, sur lesquels il y avoit quelque figure, soit ciselée, soit en relief.

XXX. Troubles qu'il cause en Italie.

Le Pape fut le premier à qui on l'envoya. Léon lui manda en même-tems que s'il recevoit son édit, il consentoit d'oublier le passé, et qu'il étoit prêt de lui accorder toutes les graces qu'il lui demanderoit ; mais que s'il marquoit de la résistance, il le déclaroit criminel et déchu du Pontificat. L'indignation des peuples se réveilla à la lecture de cet édit, et une affaire de religion devint une affaire civile, pour laquelle tout particulier se crut permis de prendre les armes contre son Souverain.

XXXI. Le Pape s'y oppose avec chaleur.

Cette émotion générale fut occasionnée en partie, par les mesures que le Pape crut devoir prendre pour empêcher que l'édit de l'Empereur ne fût mis à exécution. Il commença par excommunier l'Exarque avec tous ses Officiers, et en particulier celui qui l'avoit envoyé, c'est-à-dire Léon, et ceux qui lui obéiroient à cette occasion. Zonaras ajoute qu'il dispensa solemnellement les peuples de lui payer désormais le tribut

annuel : en quoi il abusoit de son pouvoir. Il écrivit ensuite au Roi et aux Ducs des Lombards, aux Vénitiens, à toutes les grandes villes pour les exhorter à demeurer fermes et inébranlables dans la foi catholique, à détester la nouvelle hérésie que l'Empereur vouloit introduire dans l'Eglise, et à s'opposer de toutes leurs forces à l'exécution de l'édit.

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 728.

XXXII. Il empêche le peuple de détrôner Léon.

Ces avis firent plus d'impression sur les peuples que le Pape ne l'avoit peut-être prétendu. Léon devint un Prince odieux et indigne, qu'il falloit détrôner. Ceux qui étoient ennemis peu de jours auparavant, se réconcilierent pour lui faire la guerre. Ils formerent le projet de créer un autre Empereur, et de le conduire à Constantinople avec une puissante armée pour le mettre à la place de celui qui de protecteur de l'Eglise qu'il devoit être ; en étoit devenu le persécuteur et le tyran. Mais le Pape ne désesperant pas encore de la conversion de ce Prince, arrêta l'exécution de ce dessein.

An de N. S. 729.

XXXIII. L'Italie agitée de toutes parts.

Jamais l'Italie n'avoit éprouvé tant de maux à la fois. Exhilarat, Duc de Naples, persuada aux peuples de la Campanie de suivre le parti de l'Empereur et de tuer le Pape. Les Romains avertis de la conspiration, arrêterent Exhilarat et son fils, les condamnerent

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 729.

à mort, et chasserent Pierre Duc de Rome, accusé d'avoir écrit à l'Empereur contre le Pape. A Ravenne, le peuple se divisa en deux factions. Celle qui tenoit le parti du Pape fut la plus forte; elle en vint aux armes, et tua l'Exarque Paul. Ravenne demeurée sans chef devint la proie des Lombards; ils s'en emparerent presque aussi-tôt, et ensuite de plusieurs villes de la Pentapole, aujourd'hui la Marche d'Ancone. Enfin l'Empereur envoya à Naples l'Eunuque Eutychius ancien Exarque, pour tuer le Pape et les premiers de Rome. Le peuple qui en fut informé, s'étant saisi de sa personne, l'auroit mis à mort si le Pape n'eût arrêté les fureurs de la populace.

XXXIV. Le Roi des Lombards s'associe à l'Empereur.

Eutychius ne fut point touché du service que Grégoire venoit de lui rendre. S'il renonça au projet de lui enlever la vie, il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à le réduire en servitude. Il fit tous ses efforts pour engager Luitprand à rompre le traité de paix et d'alliance qu'il avoit fait avec le Pape et la ville de Rome. Il lui représenta de quelle dangereuse conséquence il étoit pour les Souverains qu'un Roi protégeât les sujets rébeles de son voisin et de son allié, puisqu'il ne pourroit se plaindre, si l'on favorisoit les siens dans la cir-

constance d'une révolte. Il le pria de joindre ses forces à celles de l'Empereur pour humilier successivement leurs ennemis particuliers. Il l'assura que Léon consentoit qu'on attaquât premiérement les Ducs de Spolete et de Bénévent, qui s'étoient soustraits de sa domination, et qu'on n'entreprît rien qu'après les avoir remis sous le joug de la dépendance ; mais qu'ensuite le Roi seroit obligé de marcher contre les Romains, et de les réduire à l'obéissance de l'Empereur.

Luitprand avoit de grandes qualités : il étoit humain, zelé pour la Religion, et très-judicieux. Mais il étoit de ces Princes qui ne peuvent résister à une occasion qui se présente de s'agrandir ; il n'attendoit pas toujours pour prendre les armes, que la justice et la bonne foi les lui eussent mises en main. Ayant donc pour maxime de faire la guerre quand il croyoit qu'elle lui devoit être avantageuse, il renonça aux engagemens qu'il avoit pris pour défendre les Romains, le Pape et la Religion, contre les insultes de l'Empereur ; il accepta les offres d'Eutychius, et convint qu'on suivroit l'ordre du projet formé entr'eux.

XXXV. Il soumet les Ducs de Spolete et de Bénévent.

Eutychius ayant ordonné aux troupes d'Italie, qui étoient demeurées fidelles à Léon, de suivre l'armée des Lom-

LEON L'ISAURIEN. An de N. S. 729.

bards, Luitprand marcha contre les Ducs de Spolete et de Bénévent. Ces deux Princes effrayés de voir tout-à-coup fondre sur eux les forces de deux Puissances redoutables, vinrent se jetter au pieds du Roi, pour lui demander grace. Il la leur accorda généreusement; il se contenta d'un nouveau serment de fidélité, et reçut leurs ôtages.

XXXVI. Remontrances du Pape à ce Prince.

Pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec l'Empereur, il conduisit ses troupes aux portes de Rome, principal objet du ressentiment de Léon. Dès que le Pape Grégoire sut qu'il approchoit de la ville, il alla au-devant de lui avec son Clergé. « Seigneur, lui » dit le pontife avec majesté, souffrez » que je vous représente le tort que vous » allez faire à votre honneur, à votre » conscience, à Dieu, aux hommes et » à la Religion que vous professez en » prenant les armes contr'elle pour ses » persécuteurs. Après que vous aurez » déclaré la guerre au culte des Saints, » que deviendront le mérite et la gloire » que vous avez acquises en signalant » le respect que votre piété leur a té» moigné jusqu'à présent, par tant d'E» glises que vous leur avez fait bâtir? » Les Puissances catholiques qui envi» ronnent vos Etats, se déclareront con» tre vous; le Ciel chargera de sa ven-

» geance les ducs qui relevent de votre » couronne, Les Vénitiens, les François, tous les peuples qui ont embrassé le christianisme. Vos sujets mêmes deviendront vos ennemis, parce que vous le serez de ce qui leur est le plus cher; ils s'attacheront au premier Chef qui marquera plus de zele pour défendre leur religion. L'orage qui commence à se former ne pouvant avoir qu'un tems, vous demeurerez seul de votre parti, et vous serez la victime de l'impiété des autres ».

XXXVII. Luitprand quitte le parti de Léon.

Ces paroles firent tomber le voile de yeux de Luitprand. Revenu tout à-coup des préjugés qu'une politique ambitieuse lui avoit inspirés, il se jetta aux pieds du Pontife en présence de sa cour, il reconnut sa faute, il protesta qu'il la vouloit réparer, et déclara qu'il ne souffriroit jamais que l'on attaquât la Religion, sous prétexte de punir la résistance des Romains. Pour donner un témoignage plus certain de sa parole, il alla avec Grégoire et tous les Chefs de son armée à la Basilique de S. Pierre, qui étoit alors hors de l'enceinte de la Ville; il mit sur le tombeau de l'Apôtre, ses armes, sa ceinture, son épée, son bracelet, son manteau Royal, sa couronne d'or, et une grande croix d'argent; il les laissa comme un témoi-

gnage de sa vénération et un gage de sa parole. Cherchant à faciliter la réunion du Pape avec l'Empereur, comme lui-même se réconcilioit sincérement avec les Romains, il pria Grégoire de recevoir dans Rome l'Exarque Eutychius, qui ne pouvoit lui donner aucun ombrage. Le Pontife y consentit, et lui fit rendre tous les honneurs convenables à sa dignité.

XXXVIII. Le Patriarche Germain s'efforce de ramener l'Empereur.

On pouvoit espérer qu'après la rupture de Luitprand et la conduite pacifique de Grégoire, l'Empereur rentreroit en lui-même et renonceroit à ses préventions ; mais il étoit parvenu à un tel point d'aveuglement, qu'il n'écoutoit plus que ses flatteurs et sa passion. Le S. Patriarche Germain ne cessoit de le rappeller à sa conscience, et de lui représenter le soulevement général que son édit avoit causé parmi les fidéles ; il lui fit sentir plusieurs fois la différence qu'il y avoit entre le culte idolâtre des payens et celui que les chrétiens rendoient aux Images. Il ajouta que suivant une ancienne prédiction, dont il ne connoissoit ni l'origine ni l'authenticité, un prince nommé Conon devoit un jour abattre les saintes Images dans Constantinople. « Eh bien, » répondit l'Empereur comblé de joie, » sachez que c'est moi qui suis désigné » par cette prophétie ; car je fus nommé

» Conon dans la cérémonie de mon Bap-
» tême. A Dieu ne plaise, Seigneur,
» répliqua le Patriarche, que cette im-
» piété s'introduise sous votre regne, le
» Prince qui en sera l'auteur doit être
» regardé par tous les peuples comme
» un Précurseur de l'Antechrist ». Léon irrité de cette réponse, s'emporta de colere contre Germain; il le frappa honteusement à la joue, et lui commanda aussi-tôt de sortir du palais.

XXXIX. Léon cherche à le perdre.

Dès-lors il jura sa perte, et ne fut plus occupé qu'à chercher un prétexte pour le chasser de Constantinople. Il chargea un certain Anastase, disciple et Syncelle du Patriarche, d'examiner si dans sa conduite ou ses paroles il ne lui échapperoit rien, qui pût donner occasion de l'accuser de crime d'Etat; afin d'exciter davantage sa malignité, il lui promit de le mettre sur le siege Patriarchal. La patience avec laquelle Germain supporta sa disgrace, ôta à son délateur jusqu'aux prétextes de le calomnier. Mais Léon ne pouvant plus le voir en place, quitta les voies de l'artifice pour prendre celles de la violence.

XL. Il l'oblige de quitter son siege.

Il assembla les principaux de la Ville avec quelques Evêques qui avoient lâchement abandonné la foi, et fit un nouveau décret contre les Images, auquel il voulut obliger le Patriarche de

LÉON L'ISAURIEN.
An de N. S. 729.

souscrire. Le S. vieillard répondit avec une généreuse fermeté qu'il ne pouvoit trahir ainsi sa conscience et sa religion, et qu'il ne lui étoit pas permis d'adopter aucun changement en matiere de foi sans un Concile œcuménique ; en même-tems il ôta son Pallium et le mit sur l'Autel. A peine fut-il rentré dans le Palais Patriarchal que Léon envoya des gens armés pour le maltraiter et l'obliger d'en sortir. Germain âgé de quatre-vingt ans se retira à la campagne dans une maison qui appartenoit à sa famille, où il finit ses jours.

An de N. S. 730.

XLI. Il donne un nouvel Edit.

Le pape, en recevant les lettres du faux Patriarche Anastase, apprit les mauvais traitemens que l'on avoit faits à Germain ; il ne voulut point reconnoître celui qui se disoit son successeur, et il écrivit de nouveau à l'Empereur, pour l'exhorter à sortir de l'erreur. Léon indigné de ce que Grégoire remplissoit à son égard le devoir d'un pasteur zélé, en lui reprochant son obstination, déchargea sa colere sur les fidéles de Constantinople. Il ordonna que l'on mit à exécution l'édit qu'il avoit rendu dans la derniere assemblée. Il fit effacer toutes les peintures qui étoient dans les Eglises de la Ville ; et ayant ordonné qu'on en reblanchit les murailles, afin qu'il n'en parût aucun vestige, il fit signifier à tous ceux qui avoient soin des

Eglises, de lui apporter les Images et les statues, qu'ils avoient retirées, sous peine de mort.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 730.

Ensuite il envoya des gens armés visiter les Eglises et les maisons des particuliers. Ils en arracherent avec violence tout ce qui pouvoit rappeller le souvenir des Saints; ils accabloient de coups ceux qui faisoient de la résistance; plusieurs en perdant la vie trouverent la gloire du martyre; il y eut des hommes qui furent traités ignominieusement dans la place publique, en présence de toutes sortes de personnes. Le sacrilege succéda à l'inhumanité. Lorsque ces sanglantes exécutions furent achevées, les soldats porterent dans l'Hyppodrome les Images et les statues qu'ils avoient enlevées, ils en firent un bucher où ils mirent le feu, en vomissant contr'elles mille blasphêmes horribles, tandis que le peuple fondoit en larmes et demandoit à Dieu de venger l'outrage que l'on faisoit aux siens.

XLII. Cruelle persécution.

Léon ressentit bien-tôt les effets de la vengeance divine. Le Pape forcé d'employer contre lui les moyens violens, assembla enfin un Synode des Evêques circonvoisins, où l'hérésie des Iconoclastes fut condamnée, et le faux Patriarche Anastase frappé d'anathême. Grégoire exposa les crimes de l'Empereur, ses profanations, le sang qu'il

XLIII. Le Pape l'excommunie.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 730.

avoit versé pour soutenir une hérésie dont il étoit le premier auteur, et la nécessité d'arrêter un torrent qui menaçoit de ravager toute l'Eglise. Sur cette exposition sincere il l'excommunia, comme un hérésiarque déclaré et incorrigible. Mais son zele trop ardent l'emporta au-delà des bornes de son ministere; il défendit aux Romains et à tout le reste de l'Italie de lui payer aucun tribut.

XLIV. Il a recours à la protection du Roi de France.

Grégoire avoit tout sujet de craindre qu'une démarche aussi éclatante n'attirât sur l'Italie et sur lui principalement toute la colere de l'Empereur. Il eut recours à la puissance des François, dont il implora la protection pour soi, et pour l'Eglise, à laquelle il les savoit très-attachés. Charles Martel qui gouvernoit alors la France fut extrêmement flatté d'y voir arriver le premier Légat qui fut jamais venu de Rome en ce Royaume; il lui fit rendre des honneurs extraordinaires; et il envoya des Ambassadeurs au Pape, l'assurer qu'il prenoit l'Italie sous sa protection, et qu'il la défendroit contre tous ceux qui voudroient l'attaquer. Charles Martel étoit le plus grand Capitaine de son siecle. Charlemagne son petit-fils, fit soixante et dix ans après la conquête de ces Provinces, et releva le trône impérial dans l'Occident. Grégoire ne survê-

cut que fort peu de mois à cette heureuse alliance.

XLV.
Commencement de saint Jean de Damas.

Cependant Léon trouvoit des défenseurs de la foi dans toutes les villes de l'Empire. Dès que son édit eut été publié en Orient, les Evêques et le peuple n'eurent qu'une voix, pour lui dire anathême. Sa fureur s'enflamma principalement contre un illustre Laïque, que la naissance, les richesses, les vertus, les talens, avoient déjà rendu un des premiers hommes de son siecle. C'étoit Jean de Damas, dont le Pere, quoique Chrétien, avoit tellement mérite l'estime et la confiance des Califes, qu'ils lui avoient donné entrée dans leur Conseil. Le fils succéda aux charges et aux grands emplois du pere, il fut nommé Gouverneur de Damas, où les Califes faisoient leur résidence. Il ne put retenir son zele quand il vit le décret de Léon contre les Images; il s'en plaignit hautement, et il soutint la foi des fidéles, que la crainte des supplices avoit rendu chancelante.

XLVI.
L'Empereur la calomnie.

Plus son autorité étoit respectée dans l'Orient, plus son opposition animoit la colere de l'Empereur. Ne pouvant le faire arrêter sans se compromettre avec les Sarrasins, il se résolut de le perdre par la plus noire de toutes les perfidies. Il supposa une lettre, par laquelle Jean lui donnoit avis de la négligence avec

LÉON L'ISAURIEN. An de N.S. 731.

laquelle on veilloit à la sûreté de Damas, et l'assuroit que si les Grecs venoient l'attaquer à l'improviste, ils s'en rendroient aisément les maîtres. Léon envoya cette lettre au Calife avec une autre en son nom, où il se faisoit gloire de sa prétendue probité, pour rendre Jean plus odieux.

XLVII. Le Calife lui fait couper la main.

Hicham ou Hiscam, frere et successeur de Yezid second, ajouta foi à l'accusation dont on chargeoit un de ses premiers Ministres, qu'il savoit être catholique très-zélé. Il fit venir Jean, lui réprocha sa perfidie, le condamna à avoir la main droite coupée, et la fit attacher sur un poteau dans la place publique.

XLVIII. Elle est rétablie miraculeusement

Jean plus touché de la calomnie indigne dont on l'avoit noirci, que du supplice qu'il venoit de souffrir; se retira dans sa maison, et passa la nuit en prieres, demandant à Dieu qu'il voulut manifester son innocence, et arrêter le triomphe de ceux qui s'opposoient au culte de ses Saints. Le lendemain il se sentit pressé de demander sa main au Calife, qui la lui accorda; et la nuit suivante, Dieu fit un prodige qui est sans exemple; il réjoignit la main de Jean, et la rétablit aussi parfaitement, que si elle n'eût jamais reçu de blessure.

On ajoute que le Calife, informe

d'un événément qui avoit mis toute la ville en admiration, voulut s'en instruire par lui-même. Il examina la main de Jean, et ne put refuser son témoignage à un prodige si certain. Il avoua son injustice, et sa précipitation; et ayant détesté la trahison de l'Empereur, il répara autant qu'il lui fut possible l'honneur de Jean, et le conjura de reprendre sa place dans le conseil. Mais le Saint persista dans la résolution qu'il avoit prise de se consacrer au service de Dieu, par la pratique des vertus religieuses. Il vendit tous ses biens, et se retira dans le monastere de S. Sabas, où il reçut l'ordre de la prêtrise.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 731.

XLIX. Le Calife en rend un témoignage autentique.

Ce qui avoit touché le Calife infidéle, ne fit qu'endurcir un Empereur Chrétien. Léon continua à persécuter les Catholiques avec plus de fureur qu'auparavant. Il ne se borna plus à Constantinople, il voulut que son édit fut exécuté dans toutes les villes de l'Empire. La plupart des Magistrats craignant de perdre leurs places, devinrent Iconoclastes, ou feignirent de l'être. Chargés d'informer le Prince de la maniere dont les Evêques et les Clercs recevroient son édit, ils dénoncerent tous ceux qui ne voulurent pas y souscrire. Le cruel Léon fit venir les uns à Constantinople, et les maltraita; il envoya les autres en exil; il chassa ceux-ci

L. Horrible persécution.

LÉON L'ISAURIEN.
An de N. S. 731.

de leurs siéges, et mit en leur place des apostats; il condamna ceux-là à une prison perpétuelle, il dépouilla les laïques de leurs biens et des dignités qu'ils occupoient, et plusieurs souffrirent la mort.

LI. Tentatives du Pape inutiles.

Lorsque Grégoire III fut élevé sur le siege de Rome, il envoya à Constantinople un Prêtre de son Eglise, nommé Grégoire, pour remettre à l'Empereur des lettres, par lesquelles il le supplioit en pere et en Pontife de renoncer à son hérésie. Le Légat timide fut tellement effrayé des violences de Léon, et de la colere où il étoit contre l'Italie depuis qu'on y avoit voulu rejetter sa domination, qu'il n'osa lui rendre ses lettres. Le Pape l'en reprit sévérement dans un synode, et l'obligea de retourner à Constantinople, pour y remplir sa commission. L'Empereur fut instruit de son retour, et le fit arrêter en Sicile.

An de N. S. 732.

LII. Léon fait arrêter les ambassadeurs du sénat Romain.

Grégoire, voyant que ses remontrances n'étoient point écoutées, engagea le Sénat de Rome et le peuple à députer des Ambassadeurs à Léon, pour tâcher de le fléchir, pour le supplier de rétablir le culte des Images, et l'assurer qu'ils étoient prêts de se soumettre à son obéissance dès que lui-même se seroit soumis à l'Eglise. Léon qui se croyoit certain de les réduire bien-tôt par

la force, fit encore retenir les Ambassadeurs en Sicile, et ne les renvoya à Rome, qu'après les avoir extrêmement maltraités.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 732.

LIII. Perte entiere de sa flotte.

Alors la flotte avec laquelle il se flattoit de soumettre l'Italie fut en état de partir. Elle fit voile vers la mer Adriatique, pour se rendre à quelqu'un des ports dont ses garnisons étoient encore en possession. Mais le Ciel souleva les élémens contre un Prince qui vouloit que tout obéit à ses caprices. Lorsqu'elle doubloit la côte d'Otrante, il s'éleva une tempête si furieuse, que dans l'espace de quelques heures tous ses vaisseaux furent submergés ou fracassés.

An de N. S. 733.

LIV. Vexation des peuples.

Il fit cruellement retomber sur ses sujets la perte que lui avoit causée ce naufrage. Aussi avare qu'il étoit impie et inhumain, il en prit occasion d'augmenter les impôts par tout l'Empire, et il le fit avec les circonstances les plus odieuses. Il ordonna qu'il y eût dans chaque ville un régistre, sur lequel on écriroit le nombre des familles et des personnes qu'elles contenoient, afin que toutes les têtes payassent un impôt particulier. La Sicile et la Calabre dont il étoit demeuré maître, furent plus chargées que toutes les autres Provinces; il les taxa à des sommes exorbitantes, et on les levoit avec une rigueur inouie.

Léon l'Isaurien. An de N. S. 736. et suiv.

En même-tems qu'il épuisoit les peuples par ses exactions, il continuoit à persécuter les fidéles.

LV. Mariage de Constantin avec Irénée.

Cependant les Abares ennemis irréconciliables de l'Empire, se disposoient à profiter du soulevement général qui étoit prêt d'éclater contre Léon. Déjà ils avoient recommensé leurs courses sur les frontieres, et ils menaçoient la Thrace des mêmes calamités qu'ils lui avoient fait souffrir sous les regnes précédens. Léon n'avoit point d'armée sur pied, et quand il en auroit eu, il connoissoit trop bien la disposition des peuples à son égard pour oser compter sur leur attachement. Il résolut de faire la paix avec le Cagan, et il la lui proposa à une condition que tous ses prédécesseurs eussent regardé comme odieuse. Il offrit de marier son fils Constantin Copronyme, associé à l'Empire depuis quinze ans, avec la fille du Prince des Abares. Le Cagan accepta avec joie une proposition qui mettoit sa famille sur le trône de Constantinople, et lui faisoit espérer de voir un jour sa postérité commander aux Grecs. Les nôces furent célébrées avec magnificence, et la Princesse reçut avec le Baptême le nom d'Irene, c'est-à-dire, Paix, pour marquer qu'elle en avoit été le nœud et l'instrument.

Cette alliance que l'Empereur n'avoit

voit contractée que pour se mettre en état de faire la guerre uniquement à la Religion, donna une puissante protectrice à la Religion même. Iréne, nourrie dans les superstitions du paganisme, se fit instruire de nos Mysteres dès qu'elle fut à Constantinople; la lumiere de l'Evangile ne brilla pas en vain à ses yeux, elle humilia sa raison sous la profondeur des vérités qu'il enseigne; et soumit son cœur à la pratique des vertus qu'il commande. Ceux qui lui apprirent le dogme, lui expliquerent ce que l'Eglise croyoit sur le culte qu'elle rendoit aux Images, quels en étoient les motifs, l'objet et la fin. Iréne le trouva conforme à la raison et à la piété; elle s'efforça même plusieurs fois de ramener Léon et Constantin de leurs préjugés. Mais l'Empereur qui devenoit de jour en jour plus opiniâtre, loin d'écouter ses avis, l'auroit volontiers enveloppée dans le carnage de tant de Martyrs, s'il n'eut appréhendé la colere du Roi des Abares. L'Eglise eut le malheur de la perdre dans les premieres années de son mariage, après qu'elle eut donné un Prince à l'Empire. Il fut nommé Léon Gorphyrogénite.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 736. et suiv.

LVI. Iréne protege le culte des Images.

Il n'étoit pas étonnant que Léon résistât avec tant d'opiniâtreté aux sollicitations de la nouvelle Impératrice; lui qui étoit insensible à tous les coups dont

LVII. Famine, peste et guerre des Sarrasins.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 736. et suiv.

le Ciel le frappoit pour le tirer de l'erreur. La nature irritée, pour ainsi dire, contre le Prince, ne produisit rien sur les terres de l'Empire pendant deux années; la disette et la misere causerent une infinité de maladies; elles devinrent contagieuses, et la peste fit d'horribles ravages dans les villes et les campagnes. Hicham Prince des Sarrasins, qui avoient reconnu la perfidie de l'Empereur dans l'affaire de Jean de Damas, rompit la paix qu'il avoit faite avec lui; il envoya ses deux fils Moavias et Soliman à la tête d'une nombreuse milice, ravager les Provinces de l'Asie mineure; leurs désordres furent d'autant plus grands, qu'ils ne trouverent personne qui leur fît résistance. (*a*).

An de N. S. 740.

LVIII. Horribles tremblemens de terres.

Ces trois fléaux, la famine, la peste, la guerre, furent suivis d'un quatrieme. La terre fut ébranlée d'un tremblement, si violent et si long que l'on n'en avoit peut-être jamais vu de pareil. Pendant neuf mois, la Thrace et la Bythynie furent dans une agitation continuelle. Les premieres secousses se firent sentir à Constantinople sur la fin d'Octobre, et furent si violentes qu'elles renverserent plusieurs Eglises, et un grand

(*a*) S'ils se bornerent à une simple incursion, c'est qu'ils avoient tourné toute la force de leurs armes contre l'Espagne et la France, et qu'alors ils ravageoient la Provence et le Dauphiné.

nombre de maisons, dont les ruines écraserent une infinité de personnes. Les statues étoient renversées de dessus leurs piédestaux, celle d'Arcade fut mise en pieces, et celle de Théodose le Grand, que le peuple avoit placée sur la porte dorée, tomba avec une partie de ce rare morceau d'architecture. Tous les jours on apprenoit de nouveaux malheurs arrivés en différens endroits de l'Empire. Nicodémie et Nicée, métropoles de la Bythynie, furent plus maltraitées que les autres; tout y fut renversé jusqu'aux murailles et aux tours; à peine y resta-t'il quelques maisons.

LÉON L'ISAURIEN. An de N. S. 740.

Léon profita de ce prétexte pour augmenter les tributs, disant qu'il vouloit relever ces villes célébres et importantes; il fit ajouter vingt-quatre petites pieces à la principale monnoie qui portoit l'image du Prince, et qui fixoit le tribut dans l'Empire. Mais il ne jouit pas long-tems de cette nouvelle exaction. La terre n'avoit pas encore reprit son assiete, lorsqu'il fut attaqué en même-tems par l'hydropisie et la dissenterie, dont il mourut le 18 de Juin, après avoir régné 24 ans et 3 mois, moins quelques jours.

An de N. S. 741.

LIX. Mort de Léon.

On vit en lui un funeste exemple des ravages que cause une passion à laquelle un Prince puissant se laisse entraîner. Quelque grands qu'ayent été ses vices,

LX. Son caractere.

Léon l'Isaurien. An de N. S. 741.

et les maux dont il affligea l'Empire, la sincérité de l'Histoire ne permet pas de dissimuler les bonnes qualités qu'il fit paroître, et qui auroient pû l'élever à la gloire des plus célebres Monarques. Ne pouvant se résoudre à vivre dans la condition humiliante où la fortune avoit abaissé sa famille, il en sortit de lui-même pour prendre un état un peu plus élevé. Dès qu'on lui eut fait entendre que les destins l'avoient choisi pour le placer un jour sur le trône des Césars, il ne négligea rien pour y arriver; les Grecs le proclamerent avec joie, ils crurent avoir trouvé celui qui devoit réparer le malheur de l'Etat, et les premieres années de son regne répondirent à leur attente. Mais ce furent ces prospérités mêmes qui firent éclore les crimes de Léon et les calamités de l'Empire. Il s'abandonna à un faux zele, et dès-lors il devint injuste, tyran, persécuteur, sanguinaire, avare, le fléau de l'humanité et de la Religion.

CONSTANTIN COPRONYME, Empereur XXXI.

Constantin Copronyme. LXI. Mœurs et religion de ce Prince.

Le plus grand mal que Léon pût faire à l'Empire étoit de laisser pour successeur un Prince tel que son fils Constantin Copronyme, qui enchérit sur tous les vices de son pere, et n'eut aucune

de ses bonnes qualités. Sans éducation, sans mœurs, sans religion, Constantin se livra dès sa jeunesse à toutes sortes de débauches. Il se faisoit gloire de surpasser en ce genre tous les Seigneurs de la Cour. Il tenta, dit-on, d'y rappeller l'art funeste de la magie et des superstitions Payennes, invoquant les démons, leur offrant des sacrifices, se frottant le corps avec le sang des victimes, et quelquefois se couvrant de fiente de cheval, pour évoquer les mânes et exécuter ses enchantemens. Il n'étoit ni Chrétien déclaré, ni Juif, ni Payen; il réunissoit toutes ces religions, sans en avoir aucune. Sa vie étoit un scandale, et sa personne un monstre.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 741.

LXII. Edit contre les Images et les Reliques.

Non content de soutenir le changement que son pere avoit voulu étaolir par rapport au culte des Images, il attaqua celui des Saints; il défendit de les invoquer et de leur donner ce titre glorieux. Il pensoit sur Jesus-Christ comme Nestorius; il ne reconnoissoit qu'une union morale et adoptive des deux natures, et il soutenoit que Marie n'avoit mérité le titre et les honneurs de Mere de Dieu que pendant les neuf mois qu'elle avoit porté le Messie dans son sein. Il éclata dès la premiere année de son regne par cet édit sévere, qui ordonnoit sous les plus grieves peines, non seulement que l'on supprimât les

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 741.

Images, mais qu'on les foulât aux pieds, et qu'on traitât de la même maniere les Reliques des Saints.

LXIII. Conspiration contre lui.

Ce décret scandaleux, joint aux mœurs brutales d'un Prince qui ne gardoit aucune bienséance, le rendit si odieux à ses sujets, que plusieurs des principaux résolurent de lui enlever la couronne, pour la mettre sur la tête de son beau-frere Artabasde, Grand-Maître du Palais, et Gouverneur de Phrygie et de Bithynie, qui avoit toujours marqué de l'aversion pour l'erreur des Iconoclastes; Constantin fut averti de ce projet. Sous prétexte d'aller repousser les Sarrasins, qui continuoient leurs courses dans l'Asie mineure, il s'avança à la têtes des troupes, de Constantinople sur les frontieres de la Phrygie. Là il apprit par ses espions que l'Armée que commandoit Artabasde pour la défense de son Gouvernement, étoit beaucoup supérieure à la sienne; ne se croyant pas assez fort pour l'attaquer, il tâcha de le surprendre, et d'arrêter ses desseins en lui inspirant une juste frayeur. Il lui manda que ne pouvant quitter l'armée pour aller le voir, il le prioit de permettre à la Princesse Anne sa femme et à ses fils de venir passer quelque-tems auprés de lui.

LXIV. Il est vaincu et mis en fuite.

Artabasde découvrit aisément le piége que lui tendoit Copronyme pour

retenir sa famille, et la faire mourir dans le cas de la plus légere apparence de révolte; il résolut d'exécuter promptement son dessein. Ayant marché à la tête de ses troupes contre l'Empereur, il défit en chemin un de ses Généraux qu'il tua de sa main, surprit l'armée de Copronyme, la mit en déroute après un grand carnage, et pensa faire prisonnier Copronyme lui-même, qui se sauva auprès de Longinus Gouverneur de l'Orient.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 742.

LXV. On l'apprend à Constantinople.

Le vainqueur ne le croyant plus en état de défendre sa couronne, envoya Thalassius un de ses Officiers à Constantinople, pour y porter la nouvelle du double triomphe qu'il venoit de remporter, et disposer le peuple à le recevoir. Le gouverneur de la ville saisit avec joie cette occasion, pour lui donner des marques de son amitié et du désir qu'il avoit de le voir sur le trône. Ayant assemblé le Clergé et le Peuple, il leur fit part des victoires d'Artabaste, et les assura que le parti de Constantin étoit ruiné sans ressource; il ajouta, soit de lui-même; ou par un faux avis de Thalassius, que le Prince avoit trouvé la mort en défendant sa couronne, et que les troupes avoient proclamé tout d'une voix Artabasde Empereur.

Toute l'assemblée fit éclater ses trans-

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 742.

ports. Chacun chargea de malédictions la mémoire de Copronyme ; on demanda avec de grands cris que son corps fut exhumé, et qu'il fut traité comme un impie. Enfin on reconnut Artabasde pour légitime Souverain et pour libérateur de la patrie. Alors le faux Patriarche Anastase, qui avoit acheté le siege de Constantinople aux dépens de sa foi, quitta le parti des Iconoclastes pour embrasser celui qu'il croyoit le plus fort. Il se déchaîna contre Copronyme ; il découvrit ses blasphêmes, et feignant d'en avoir toujours eu horreur, il marqua un empressement extrême pour voir Artabasde revêtu de la pourpre Impériale, et réparer les malheurs de l'Eglise et de l'Etat.

LXVI. Le Peuple fait éclater sa joie.

LXVII. Il couronne Artabasde.

Le Gouverneur profita des dispositions favorables où il vit les citoyens. Avant qu'un retour d'inconstance les eut fait changer de sentiment, il fit entrer dans la ville Impériale Nicephore fils d'Artabasde avec les troupes qu'il commandoit en Thrace. Celui-ci arrêta tous ceux qui marquoient de l'attachement pour Constantin ; il en condamna quelques-uns à subir le honteux supplice des verges, et d'autres à être rasés ; la plupart furent mis en prison pour leur ôter tout moyen d'exciter quelque trouble. Artabasde, averti de ce qui s'étoit passé et des suffrages du

Peuple en sa faveur, se rendit aussi-tôt à Constantinople ; il y fut reçu avec des acclamations universelles, et tous les ordres lui mirent la Couronne sur la tête, quoique l'on eut déja appris non-seulement que Constantin n'étoit pas mort, mais qu'il se préparoit à tirer une cruelle vengeance de tous les rebelles.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 742.

LXVIII. Constantin releve son parti.

Il prit en effet les troupes de Sisinnius qu'il recruta par de nouvelles levées, et s'avança jusqu'à Chrysopolis sur le bord du Détroit, espérant que son approche exciteroit quelque révolution dans Constantinople. Mais ayant vu que tout y étoit paisible, et qu'une armée entiere lui servoit de garnison, il ramena ses troupes, et les conduisit en Phrygie pour y passer l'hyver.

LXIX. Les Sarrasins profitent de la guerre civile.

Occupé à chercher les moyens de détruire son rival, il envoya demander du secours au Prince des Sarrasins, en vertu de l'alliance qui avoit été renouvellée sous le regne de son pere Léon. Gualid, qui tenoit depuis un an le trône de Damas par usurpation, promit de le secourir. Mais soit qu'il eût besoin de toutes ses forces pour se maintenir, soit qu'il ne fut pas fâché de voir succomber Constantin, il ne tint point la parole qu'il lui avoit donnée. Artabasde le crut ainsi, il lui députa des Ambassadeurs pour le prier

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 741.

de se déclarer en sa faveur. Mais le Calife ne favorisa ni l'un ni l'autre ; il profita de leur division pour ravager l'Asie Mineure; ses troupes y entrerent pendant l'hiver, et y firent une quantité prodigieuse de butin et de prisonniers.

LXX. Défaite de l'armée d'Artabasde.

Les deux compétiteurs furent obligés de terminer leur querelle avec les seules forces de leur parti. Artabasde se mit le premier en campagne, suivi de son Fils Nicétas qui commandoit un autre Corps d'armée. Il parcourut la Bithynie et la Phrygie, subjugua toutes les villes qui refusoient de le reconnoître, et les traita selon leur résistance. Copronyme alla au-devant de lui, et s'empara le premier de Sardes, Capitale de Lydie. Il le surprit lorsqu'il revenoit de faire une course avec ses troupes qui marchoient en désordre ; il les défit entiérement, et fit poursuivre Artabasde jusqu'à Cizique sur les bords de l'Hellespont. Celui-ci se jetta promptement dans un vaisseau traversa la Propontide, et se renferma dans Constantinople.

LXXI. Son Fils Nicétas est vaincu.

Sinsinnius et Longinus marcherent aussi-tôt contre l'armée de Nicétas, qui n'avoit été ni affoibli ni intimidé par la déroute de son pere. Après lui avoir donné plusieurs petits combats sans succès, ils en vinrent à une action géné-

rale au mois d'Août, où les deux partis se disputerent la victoire durant une journée entiere, avec un acharnement et une valeur incroyables. Le perte des principaux Officiers de Nicétas, qui avoient affronté tous les périls, l'obligea de se retirer avec les troupes qui lui restoient presque aussi glorieuses de la défense qu'elles avoient faite, qu'elles l'auroient été de la victoire; le vainqueur n'osa entreprendre de les poursuivre.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 743.

Constantin négligea de les attaquer dans quelques postes peu importans où elles s'étoient retranchées : résolu de marcher contre Artabasde qui s'étoit retiré à Constantinople. Il passa le détroit à la tête de toute son armée, et se présenta plusieurs fois aux portes de la ville, croyant que la frayeur les lui feroit ouvrir. Trompé dans ses espérances il bloqua la place par mer et par terre. Artabasde fit plusieurs sorties de l'un et de l'autre côté pour ouvrir un passage et faire entrer des vivres; mais par-tout il fut repoussé avec perte, la multitude des Soldats qui étoient dans la place causa bien-tôt la famine : on fut contraint de mettre dehors les bouches inutiles, en attendant que Nicétas vînt faire diversion.

An de N. S. 744.

LXXII. Copronyme assiege Constantinople.

Il parut peu de tems après au port de Chrysopolis, Constantin aussi-tôt re-

LXXIII. Il fait Nicétas prisonnier.

CONSTANTIN COPRONYME.

passa le Bosphore avec la meilleure partie de ses troupes, laissant le reste pour continuer le siege; et il le poursuivit jusqu'à Nicomédie. Là il lui livra une sanglante bataille où il tailla toute son armée en pieces, et le fit lui-même prisonnier.

LXXIV Il se rend maître de Constantinople.

Sa victoire le ramena en diligence devant Constantinople, et la premiere chose qu'il fit fut de mener Nicétas au pied des murailles, et de le montrer aux assiégés chargé de chaînes, menaçant de traiter la ville dans toute sa colere, si on ne lui en ouvroit promptement les portes. Artabasde désespéré voyant le peuple aussi ébranlé par ses discours que par la famine, résolut de faire une derniere sortie pour vaincre ou pour mourir. Mais ses troupes affoiblies par la disette, ne purent soutenir le premier assaut, et Constantin rentra dans la ville Impériale le second de Novembre après deux mois de siege.

LXXV. Supplice d'Artabasde

Artabasde déchu de toute espérance, monta sur un esquif avec Nicéphore son fils aîné, qu'il avoit fait couronner par le faux Patriarche Anastase, et le Patrice Bagdagius le plus fidele de ses Ministres. Mais bien-tôt ils furent pris dans le Château de Bithynie, et ramenés à Constantinople pour être immolés à la colere du vainqueur. Bag-

dagius condamné à perdre la tête, eut un sort plus doux qu'Artabasde et ses Fils, auxquels Constantin fit crêver les yeux, et que l'on jetta ensuite dans une prison, pour leur faire souffrir de nouvelles insultes en présence de l'armée victorieuse.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 744.

LXXVI. Désolation de la ville.

Déjà Copronyme avoit fait éclater ses fureurs sur les habitans de Constantinople. Il commanda en entrant dans la place qu'on lui amenât tous ceux qui avoient favorisé le parti d'Artabasde. Il fit massacrer devant lui les principaux, d'autres en plus grand nombre eurent les yeux arrachés; on coupa les pieds et les mains à plusieurs. Et pour désoler toute la ville en un moment, il l'abandonna à la discrétion des Soldats étrangers qui se livrerent à tous les excés de cruauté, d'avarice et de brutalité que l'on peut attendre d'un vainqueur barbare, autorisé dans ses excés et animé par son chef.

LXXVII. Insultes faites à Artabasde et au Patriarche.

Après avoir fait couler dans la ville des ruisseaux de sang, il voulut triompher de la calamité publique, et donner des spectacles et des fêtes dans l'Hippodrome, où le peuple fut contraint, malgré sa désolation, de faire paroître des marques de joie. L'Empereur fit amener au milieu de la place, pour servir de risée à tous les spectateurs, l'infortuné Artabasde chargé de

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 744.

chaînes avec ses deux fils et ses principaux amis, il les chargea d'insultes, d'opprobres et d'affronts. Le Patriarche Anastase parut après eux. Il le fit dépouiller, et voulut qu'on le frappât de verges sur tout le corps, qu'on le mît sur un âne la tête tournée vers la queue, qu'on le conduisit par tout l'Hippodrome dans cet état d'ignominie. Cependant comme il le connoissoit capable de le seconder dans la résolution qu'il avoit prise d'attaquer la religion, il le rétablit sur le siége Patriarchal, et bien-tôt il le vit renoncer une seconde fois à sa conscience.

LXXVIII. Constantin trompe le légat du Pape.

Copronyme craignant une nouvelle révolution, dissimula pendant quelque tems la haine qu'il portoit aux Images. Il trouva à Constantinople un Légat du Pape Zacharie, successeur de Grégoire III, qui étoit venu exhorter l'Empereur à rendre la paix à l'Eglise, et l'assurer que le Pape avoit ramené les Italiens dans leur devoir, et empêché le Roi des Lombards de faire aucune tentative sur les restes de l'Exarcat. Constantin le reçut honorablement, et le renvoya avec de flatteuses espérances.

LXXIX. Il fait la guerre aux Sarrasins.

La guerre qu'il fit peu de tems après en Orient, lui servit de prétexte pour ne point exécuter sa parole. Gualid, Calife des Sarrasins, n'étoit monté sur

le trône que par les voies les plus odieuses ; il n'en jouit qu'un an et trois mois, après lesquels il fut déposé et mis à mort. Yezid III, son cousin lui succéda et ne régna que cinq mois, parmi les troubles et les divisions qui s'éleverent sous prétexte de venger la mort de Gualid. Ibrahim hérita du sceptre d'Yesid son pere et ne le garda que deux ans. Après lui régna Mérouan II, surnommé Aliaadi, ou Himal-Algesira, qui prit le Gouvernement l'an 745, et ne le conserva que cinq ans. Ces guerres civiles engagerent l'Empereur à se jetter sur les terres des Sarrasins pour venger les insultes qu'ils avoient faites à l'Empire, et s'il étoit possible, reprendre sur eux tout ce qu'ils lui avoient enlevé.

CONSTANTIN COPRONYM. An de N. S. 744.

Ayant donc conduit ses troupes dans la Syrie, il la parcourut heureusement, passa même l'Euphrate, reprit plusieurs places importantes et revint à Constantinople avec un riche butin et beaucoup de captifs, tant Sarrasins que d'autres Provinces qu'il avoit soumises par la force des armes. Quoiqu'ils fussent tous infectés de quelque erreur, Constantin les protégea par un effet de la haine qu'il portoit aux catholiques ; et leur assigna des terres dans la Thrace.

An de N. S. 745. et suiv.

LXXX. Victoires qu'il emporte sur eux.

Mais cependant le Ciel se déclara

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 745.

LXXXI. La peste ravage l'Empire.

contre lui, et frappa les plus belles Provinces de son Empire du plus triste de tous les fléaux. Il ne lui restoit de toute l'Italie que l'extrêmité de la Calabre, et ce fut dans cette contrée que commença l'horrible peste qui dura trois ans. Après avoir dépeuplé cette province, elle passa dans la Sicile, de-là en Epire, puis en Grece, enfin dans la Thrace, et fit plus sentir sa fureur à Constantinople que dans toute autre ville. Elle fit tant de ravage pendant l'été de la troisieme année, que le peu de monde qui y restoit, fut obligé d'en sortir, et de laisser les maisons et les rues pleines de cadavres.

An de N. S. 751. et suiv.

LXXXII. Constantin regagne l'Arménie.

Constantin ne s'imagina pas que cette calamité fut un effet de la colere de Dieu qui vengeoit le culte de ses Saints. Après qu'elle eut cessé, il fit venir des Colonies de différens endroits, et dans l'espace de quelques années, il rendit Constantinople aussi peuplée qu'elle l'étoit avant ses malheurs. Tandis que ces étrangers s'y rassembloient, il fit une seconde irruption sur les terres des Sarrasins, que les divisions intestines occupoient encore sous le regne de Mahomet Abdalla Saffah, premier Prince de la race des Abassides, qui avoient succédé à Merouan le dernier des Omiades, et il se rendit maître de toute l'Arménie.

Il ambitionnoit encore plus de détruire le culte des Saints et des Images; et ce fut l'objet de ses soins après son retour à Constantinople. Il y convoqua un Concile, où se trouverent trois cent-trente-huit Evêques que la crainte ou l'adulation avoient portés à se déclarer contre les images. Afin que tout répondit à la doctrine qu'il vouloit établir, il fit ôter de l'Eglise des Blaquernes, où il vouloit tenir l'Assemblée, les Statues et les Tableaux que la piété des Princes y avoit placés, et dont la plupart représentoient la vie et les mysteres du Sauveur; il effaça les peintures pieuses qui étoient sur les murailles, et fit peindre à leur place des paysages et des oiseaux; il ordonna en même tems qu'on brulât ou qu'on jettât dans la Mer les Reliques que l'on honoroit dans cette Eglise.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 753.

LXXXIII. Il profane l'Eglise des Blaquernes.

Lorsqu'il eut fait ces changemens, il y assembla les Evêques dévoués à ses volontés, et lui-même monta dans la tribune pour ouvrir le Concile, par un discours, où il se déclara contre les images, demandant qu'on les abolit dans toute l'Eglise. Aprés qu'il eut parlé, il fit venir un Evêque chassé de son siége pour ses mauvaises mœurs, et réduit à la condition de Moine, et s'écria : Longues années au Patriarche

An de N. S. 754.

LXXXIV. Conciliabule de Constantinople.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

Œcuménique Constantin ? C'étoit un homme tel qu'il le falloit à Copronyme, qui le nomma aussi-tôt Patriarche de Constantinople, à la place d'Anastase mort depuis peu, afin qu'il y eut un Patriarche dans le Concile. On y condamna le culte des Images comme renouvellant l'idolâtrie des Payens; et cette assemblée de prévaricateurs osa prendre le titre de septieme Concile Universel.

LXXXV. Il le fait recevoir par le peuple.

Constantin voulant l'autoriser, assembla le peuple dans la grande place du Palais, et s'y trouva avec tous les Evêques. Ceux-ci y avoient porté la vraie Croix, le livre des Evangiles, et la sainte Eucharistie sous l'une et l'autre espece. Après s'être écriés tous d'une voix que le Monde étoit enfin délivré de l'idolâtrie, ils obligerent le peuple à jurer sur les choses saintes qui étoient présentes, qu'il regarderoit désormais les Images comme des idoles, et tous ceux qui les honoreroient comme des idolâtres. L'Empereur profita de ce serment pour achever d'abattre, de rompre et d'effacer tout ce qui restoit encore d'images sur les Autels, sur les murailles des Eglises, sur les vases et sur les ornemens sacrés.

LXXXVI. Persécution contre les religieux.

On appréhendoit tellement les effets de sa colere, qu'à peine se trouva-t'il dans Constantinople quelques Chré-

tiens assez fermes pour s'opposer à son entreprise. Il n'y eut que les Religieux qui marquerent de la résistance, et qui porterent bien-tôt tout le poids de sa fureur. Leur vertu devint le sujet des railleries les plus piquantes, et leur Foi la cause de la plus cruelle persécution. Constantin fit tourmenter par divers supplices ceux qui rejettoient l'erreur avec courage. On brûla la barbe aux uns, on la fit arracher aux autres; on frappa la tête à ceux-ci avec les tablettes qui contenoient le Catalogue des saintes images; on crêva les yeux à ceux-là; il y en eut à qui l'on coupa les membres; enfin on employa tout ce que la cruauté peut imaginer de plus barbare pour vaincre des hommes que l'on accusoit de détruire la religion; et de vouloir rétablir le Paganisme; on en fit passer quelques-uns au travers de l'Hippodrome, tenant chacun une religieuse par la main, tandis que le peuple les couvroit d'insultes et d'outrages. L'Empereur n'oublia rien pour les faire changer de sentiment. Il employa la violence, les caresses, la surprise, les promesses, l'argent, les honneurs, les dignités.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

Plusieurs succomberent à ses artifices. Ils quitterent l'habit et la vie Monastique, ils laisserent croître leurs cheveux, et se plongerent dans une vie

LXXXVII. Quelques-uns de ceux-ci deviennent persécuteurs.

CONSTANTIN COPRONYME.
An de N. S. 754.

toute mondaine, à la honte de l'Eglise; ils devinrent même des persécuteurs aussi zélés que Copronyme. Revêtus de quelques charges que leur faux zele avoit méritées, ils se saisirent d'un saint homme nommé Etienne, qui vivoit dans une grotte fort étroite au pied du Mont S. Auxence; ils lui firent un crime de sa piété, et l'accuserent d'avoir inspiré à différentes personnes le mépris du monde et de leurs parens, pour les engager dans la solitude. Sur ce grief, que les gens de bien auroient regardé comme une action louable, ils lui firent souffrir divers tourmens; ils l'enfermerent dans une affreuse prison; lui attacherent une corde aux pieds, le traînerent depuis le palais jusqu'au marché, puis le jetterent comme un criminel dans le tombeau de Pélage, où l'on mettoit ceux que la justice avoit condamnés à mort. La persécution contre ce Saint dura six ans. Ils ôterent la vie à un grand nombre de personnes tant du Sénat que de l'armée, pour avoir marqué du respect envers les images. Ils se contenterent d'en envoyer quelques autres en exil.

LXXXVIII. Les Romains sont défaits par les Bulgares et par les Sarrasins.

Alors le Ciel anima des ennemis étrangers contre celui qui en suscitoit de si cruels à la Religion. Les Sclavons et les Bulgares ligués contre l'Empire,

se jetterent dans la Thrace au nombre de plus de deux cens mille hommes ; ils la ravagerent depuis le Pont-Euxin jusqu'en Macédoine, et jusqu'à la grande muraille qui touchoit d'un côté à la mer, et de l'autre à Selyvrée, à vingt lieues de Constantinople. Après quelques prospérités qui avoient rendu Copronyme arbitre de la paix, sa fortune l'abandonna subitement : et son armée fut taillée en pieces, lorsqu'il la conduisoit sur les terres de l'ennemi. On apprit en même-tems que celle de l'Orient avoit eu le même sort, en voulant s'opposer au passage des Sarrasins, qui étoient venus ravager l'Asie Mineure.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

LXXXIX. Ils perdent l'Exarcat de Ravenne.

Ces pertes étoient peu considérables près de celles que l'Empire souffroit en Occident. Constantin tout occupé à l'établissement de l'erreur, négligeoit entiérement la défense de l'Italie, où les Lombards faisoient tous les jours de nouveaux progrès. Rachis successeur de Luitprand avoit porté ses armes jusqu'aux portes de Rome, et ne s'étoit arrêté que par considération pour le Pape Zacharie, qui alla l'en supplier à Perouse. Quelque tems après, ce Prince renonça à la Couronne pour embrasser la régle de S. Benoît. Les Lombards mirent en sa place son frere Astolphe, Prince courageux et entre-

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

prenant, qui forma le projet d'enlever le reste de l'Italie à l'Empereur. Il commença par le siege de Ravenne, dont l'Exarque Eutychius se rendit presque aussi-tôt, n'appercevant aucun moyen de se défendre. Ainsi finit l'Exarcat de Ravenne, qui avoit duré environ cent quatre-vingt ans depuis son établissement sous le régne de Justin le Jeune, en 573. Astolphe continua ses conquêtes; et mit sous la domination des Lombards toutes les villes de ce Gouvernement, et celles de la Pentapole.

XC. Progrès d'Astolphe Roi des Lombards.

Comme il s'approchoit de Rome dans le dessein de s'en rendre maître, le Pape Etienne, élu depuis trois mois, lui envoya des Ambassadeurs chargés de grands présens pour lui demander la paix, et Astolphe la leur promit pour quarante ans. Mais il la rompit environ quatre mois après, et menaça le Pape et tous les citoyens Romains de les passer au fil de l'épée, s'ils ne lui payoient tous les ans un sou d'or par tête. Etienne fit partir aussi-tôt des Députés pour demander un prompt secours à l'Empereur. Constantin occupé de la guerre des Bulgares, des Sarrasins, et de celle qu'il faisoit aux images, envoya, au lieu d'une armée, des Ambassadeurs au Roi des Lombards pour lui demander la paix, et l'appaiser par des sommes considérables. Astol-

phe prit l'argent, et répondit qu'il feroit savoir ses volontés à l'Empereur. Cependant, comme il continuoit ses préparatifs militaires, Etienne députa une seconde fois à Constantinople, et malgré ses instances; il ne reçut aucun secours. Astolphe prétendant que depuis la conquête de l'Exarcat, il avoit droit sur toute l'Italie, entra avec son armée dans le territoire de Rome, il prit plusieurs villes du Patrimoine de l'Eglise, il y établit ses troupes, et se retira à Pavie.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

CXI. Le Pape fait élire Pepin Roi de France.

Etienne abandonné de l'Empereur, et exposé au ressentiment du Roi des Lombards, eut recours à un autre protecteur. Depuis l'alliance faite avec Charles Martel, les Papes étoient fort liés avec la Cour de France, on les consultoit dans les affaires mêmes temporelles, et le Peuple déféroit extrêmement à leur avis. Ce fut par le conseil du Pape Zacharie; Prédécesseur d'Etienne, que la Nation renonça au sang de Clovis, pour mettre Pepin sur le trône. Childéric III, dit l'Insensé, et le dernier de ces Rois, connus sous le nom de Fainéans, donna occasion à ce changement. Pepin le Bref, Maire du Palais, s'étoit acquis par sa sagesse et par ses belles actions, une réputation aussi grande que la puissance dont il jouissoit dans le Royaume. Lorsqu'il

CONSTANTIN COPRONYME An de N.S. 754.

se vit en possession de l'estime des François, il envoya deux Ambassadeurs au Pape Zacharie, pour lui demander lequel étoit plus digne de régner, ou celui qui travailloit utilement pour la défense et la conservation de l'Etat, et faisoit toutes les fonctions de la Royauté sans avoir le titre de Roi; ou celui qui portoit ce titre, et n'en savoit faire aucun usage. Le Pape décida en faveur du premier à l'exclusion du Roi fainéant, et les François déférerent à sa réponse. Ils assemblerent un Parlement à Soissons, ils y déposerent Childéric, et donnerent la couronne à Pepin, qui fut sacré par Boniface, Archevêque de Mayence, commis par le Pape pour cette cérémonie. Il sembleroit même, si on s'en tenoit aux termes de quelques Historiens, que le Pape profitant de la disposition des esprits et abusant de son pouvoir, ordonna l'élection de Pepin : *Jussit Pepinum Francorum Regem institui.*

XCII. Il a recours à lui.

Dans une situation aussi embarrassante que celle où se trouvoit le pape Etienne, il ne pouvoit recourir à un protecteur plus zélé que celui à qui son prédécesseur avoit procuré la couronne. Il écrivit à Pepin une lettre pleine des plus vives expressions de douleur, qu'il lui fit porter secrétement par un Pélerin.

Pelerin ; et dans une autre lettre il le prioit de lui envoyer des Ambassadeurs pour l'exhorter à passer en France, afin de le disculper devant l'Empereur et le Peuple. Pepin lui accorda tout ce qu'il demandoit, et au retour de Droctegand son Ambassadeur, le Pape écrivit à tous les Ducs des François pour les engager à venir au secours de S. Pierre, leur promettant de la part du Prince des Apôtres la rémission de leurs péchés, le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 754.

XCIII. Le Pape vient en France.

Cette députation fut aussi-tôt suivie d'une autre plus éclatante. Le Roi envoya Chrodegand Evêque de Metz et le Duc Auctaire pour amener le Pape en France. Etienne se mit en chemin avec eux ; ils se rendirent à la Cour d'Astolphe ; et le prierent de cesser ses hostilités contre la Ville et le territoire de Rome. Le Roi des Lombards répondit vivement à Etienne, qu'il ne comprenoit pas comment il lui faisoit de telles propositions, puisque lui et ses Prédécesseurs l'avoient engagé après Luitprand à délivrer l'Italie de la domination de l'Empereur, qui n'étoit plus digne de la posséder depuis qu'il avoit voulu y introduire ses erreurs. Il rejetta toutes les voies d'accommodement ; mais il n'osa refuser à Etienne la liberté de passer en France, de peur de se

CONSTANTIN-COPRONYME. An de N. S. 754.

brouiller avec Pepin qui prenoit ce Pape sous sa protection.

XCIV. Pepin le reçoit avec de grands honneurs.

Lorsque ce Prince eut été informé que le S. Pere approchoit, il alla le recevoir à Pont-Yon en Champagne où ils se rencontrerent le 6 de Janvier 754. Dès que le Roi l'apperçut, il se prosterna avec la Reine sa Femme, ses enfans, et les Seigneurs de sa Cour, et marcha même quelque tems à côté de son cheval. Le lendemain, Etienne avec tout son Clergé alla trouver le Roi, et se jetta à ses pieds, le conjurant par taut ce qu'il y a de plus sacré, de le délivrer lui et le Peuple Romain de la tyrannie des Lombards. Pepin lui promit avec serment de suivre en tout ses avis, et de lui conquérir l'Exarcat de Ravenne et les autres places de l'Empire que les Barbares occupoient. Il se fit sacrer une seconde fois par le Pape, et après lui ses enfans, dans l'Eglise de S. Denis.

XCV. Il envoie des Ambassadeurs à Astolphe.

Il ne tarda pas à exécuter la parole qu'il lui avoit donnée, il envoya des Ambassadeurs au Roi des Lombards, pour l'exhorter à rendre l'Exarcat et les villes qu'il avoit prises en Italie. Astolphe reçut les Députés François avec honneur, et leur promit de ne plus prétendre à la souveraineté de Rome, mais il ne voulut pas renoncer à ce qu'il avoit conquis par la voie des armes. Pepin lui

envoya successivement deux autres ambassades, sans pouvoir le faire relâcher de ses prétentions. CONSTANTIN COPRONYME. An de N.S. 754.

Pour satisfaire les désirs du Pape, il marcha à la tête de ses troupes contre le Roi de Lombards. L'ayant attaqué vivement, il l'obligea de se renfermer dans Pavie, dont il fit le siége, et le força de demander à capituler. Astolphe avec les principaux Seigneurs de sa nation, s'engagea sous les plus redoutables sermens et par écrit, à rendre incessamment Ravenne et plusieurs autres villes. Pepin reçut les otages et se retira, malgré les remontrances du Pape, qui le conjuroit de ne se point fier aux paroles des Lombards, et de faire exécuter le traité en sa présence.

XCVI. Ce Prince promet de rendre l'Exarcat.

Etienne retourna à Rome, accompagné du prince Jérome frere de Pepin et de plusieurs Seigneurs, que le Roi avoit chargé de le conduire; mais ce qu'il avoit appréhendé arriva. A peine Pepin fut-il repassé en France, qu'Astolphe loin de rendre les places qu'il avoit promises, fortifia ses garnisons, et recommença ses hostilités dans la Campagne de Rome.

An de N. S. 755.

XCVII. Il manque à sa parole.

Il se présenta devant les murailles de la ville le premier Janvier, et commit toutes les violences imaginables pendant trois mois que dura le siege. Chaque jour il donnoit un nouvel assaut,

XCVIII. Siége de Rome. Impiété des Lombards.

CONSTANTIN-COPRONYME. Au de N. S. 755.

et demandoit avec hauteur qu'on lui livrât le Pape, ou qu'il passeroit tous les assiégés au fil de l'épée. Ses soldats abandonnés à la licence, et peut-être animés par l'exemple du Prince, se faisoient gloire de joindre l'impiété à la fureur et aux ravages. Ils entroient à main armée dans les lieux saints, y profanoient les saints Mysteres, enlevoient les vases et les ornemens sacrés, violoient les barrieres des cloîtres, maltraitoient les Moines, et déshonoroient les Religieuses.

XCIX. Le Pape écrivit au nom de S. Pierre.

C'est le Pape qui nous apprend toutes ces circonstances dans les lettres qu'il écrivit au Roi Pepin, à ses enfans et aux François, sept semaines après le commencement du siége. Comme l'effet ne lui en paroissoit pas assez prompt, peu de temps après il en écrivit une autre si connue dans l'Histoire par sa singularité. Elle étoit au nom de S. Pierre, que l'on faisoit parler, comme s'il eût encore été sur la terre ; on fait parler avec lui la Vierge, les Anges, les Martyrs, tous les Saints, pour exhorter les François à venir promptement secourir leur mere spirituelle. S. Pierre leur promet s'ils obéissent, toutes les prospérités et les récompenses qu'il peuvent souhaiter.

Elle fut efficace auprès du Roi des France. Il donna ordre à ses troupes

CONSTANTIN-COPRONYME. An de N. S. 755.

de se rendre promptement en Lombardie, où elles se trouverent vers la fin de Mars. Astolphe se présenta au passage des Alpes pour les repousser, mais il le fut lui-même jusques dans Pavie; et après en avoir soutenu quelque-tems le siége, il se soumit à toutes les conditions qu'il plût au François de lui imposer. Il promit de rendre au Pape l'Exarcat et toute la Campagne de Rome; il se reconnut désormais vassal du Roi de France, il s'engagea de lui envoyer tous les ans au champ de Mars, le même tribut que les Lombards lui payoient, et on l'obligea de céder la moitié de l'argent qu'il avoit dans ses coffres, pour dédommager le vainqueur des fraix de la guerre.

C. Astolphe obligé de céder ses conquêtes.

Tout ce que l'Empereur fit pendant ces révolutions, fut d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Pepin, pour lui redemander l'Exarcat, dont on le croyoit déjà en possession en vertu du premier traité avec Astolphe. Ses Députés offrirent de racheter par de grandes sommes les terres que l'armée Françoise avoit retirées des Lombards. Pepin répondit noblement qu'il n'avoit pas pris les armes en mercénaire, et qu'il n'avoit passé les Alpes que pour mettre le Pape en possession d'un domaine qu'il lui avoit promis. En effet il fit une donation de sa conquête à S. Pierre, à l'Eglise de Rome, et à tous les Papes

CI. Pepin en fait une donation au Pape.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 757.

à perpétuité. Ce don comprenoit vingt-deux villes, la plûpart sur la côte maritime du Golfe Adriatique, depuis Ravenne ; c'est le titre primordial de la grandeur temporelle des Evêques de Rome, dont ils sont redevables aux Rois de France.

CII. Députation inutile de l'Empereur à Pepin.

Constantin ne possédoit plus dans l'Italie, qu'une petite partie de la Calabre et une ombre d'autorité dans Rome, où il tenoit un Gouverneur qui n'osoit y commander. Un Prince moins indifférent pour la conservation des droits de l'Empire, se seroit mis à la tête de ses troupes, ou du moins auroit envoyé d'habiles Généraux, pour reprendre des Provinces d'autant plus cheres qu'elles avoient été le berceau de l'Empire. Copronyme ne fit point ces réflexions, il se contenta d'employer la voie des remontrances, des présens et des supplications. Il envoya des Ambassadeurs à Pepin, avec de grandes sommes et un jeu d'Orgues, le premier qui eût jamais paru en France, pour demander au Roi l'Exarcat et les autres places qu'il avoit reprises sur les Lombards. Pepin leur répondit qu'il ne se répentiroit jamais du bien qu'il avoit fait à l'Eglise de Rome ; il les chargea d'avertir leur maître de ne plus troubler les consciences par l'erreur qu'il vouloit faire adopter, de rendre la paix

à l'Eglise et de maintenir la doctrine des Apôtres.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 758. et suiv.

L'Empereur méprisa ses avis et ceux de Paul, frere et successeur du Pape Etienne, qui lui écrivit plusieurs fois pour tâcher de le ramener à la pureté de la foi. Copronyme n'étoit occupé que de son plaisir et du funeste projet qu'il avoit formé d'abolir le culte des Images. Les cruautés qu'il exerçoit sur ceux qui refusoient de souscrire à ses édits, étouffoient la voix des fideles. Il ne resta presque personne à Constantinople et dans les grandes villes de l'Orient qui ne fût Iconoclaste, ou qui ne feignît de l'être. On ne parvenoit aux charges et aux dignités, qu'en se conformant aux idées du Prince, et il falloit se signaler par l'impiété pour se conserver en place. C'est où Copronyme borna toute son attention pendant la plus grande partie de son regne.

CIII. Ses occupations ordinaires, le plaisir et la persécution.

An de N. S. 763.

Tant de crimes attirerent un nouveau genre de fléau sur la ville impériale. L'année 763 les gelées commencerent au premier d'Octobre, et continuerent en augmentant jusqu'au mois de Février. Elles furent si violentes, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés à cent milles, (ou environ soixante-cinq lieues) de longueur depuis le Propontide ou Mer de Marmare jusqu'aux environs de l'embouchure du

CIV. Extrême rigueur d'un Hiver.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 763.

Danube ; la glace avoit en plusieurs endroits trente coudées de profondeur, et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Lorsqu'elle commença à se rompre, les glaçons s'entasserent les uns sur les autres comme des montagnes poussées par un vent furieux. Une de ces masses énormes vint frapper la Citadelle de Contantinople, qu'elle surpassoit en hauteur, et saisit d'effroi toute la garnison. Les murs de la ville en furent battus durant plusieurs jours avec tant de violence, que les habitans appréhenderent de les voir renversés, et d'être ensuite submergés dans les eaux de la mer.

An de N. S. 766.

CV. Constantin veut ramener le Nestorianisme.

Constantin ne s'effraya pas d'un événement qui le regardoit plus que tout autre. Livré à l'esprit d'erreur, il voulut en faire revivre une nouvelle que l'Eglise avoit frappé d'anathême deux siécles auparavant, je veux dire, le Nestorianisme ; et il crut que le Patriarche Constantin, le même qu'il avoit installé dans son Conciliabule, se prêteroit à l'exécution de ce projet; mais il se trompa dans ses espérances : la maniere dont il traita celui qu'il avoit auparavant protégé contre toutes les loix, montre quelles peuvent être les funestes suites de l'amitié d'un Prince, que l'on n'a achetée que par le crime.

CVI. Le Patriarche refuse de l'approuver.

Lorsque Copronyme, après différentes marques de tendresse et de confiance, crut avoir déterminé le Patriarche à faire tout ce qu'il voudroit, il lui demanda dans un entretien particulier, quel mal il y auroit, de dire que Marie fut mere du Christ, et non pas mere de Dieu. Quelqu'impie que fût le Patriarche Constantin, il eut horreur de la proposition. Il représenta au Prince que ce seroit rappeller l'erreur de Nestorius que les fideles détestoient généralement. Le Prince dissimula le chagrin que lui donnoit une réponse à laquelle il ne s'attendoit pas. Il dit qu'il n'avoit fait la question que pour s'instruire, et il le contraignit de jurer qu'il n'en parleroit jamais à personne.

CVII. L'Empereur cherche à le perdre de réputation.

Copronyme ne se croyant pas suffisamment assuré par le serment qu'on lui avoit fait, résolut de ruiner entiérement la réputation de Constantin, et de le rendre indigne de toute croyance, s'il révéloit jamais le secret qu'il lui avoit confié. Pour cet effet il voulut l'engager à se marier, et à quitter tout ce qu'il pratiquoit encore de la profession monastique : il le faisoit souvent manger à sa table, et affectoit sur tout de l'inviter les jours de jeûne, où il se livroit à dessein au plaisir, à la débauche, aux excès, et à des libertés scandaleuses avec des femmes, qui

ne cherchoient qu'à irriter ses passions.

Constantin Copronyme. An de N. S. 766.

Il lui fut aisé de vaincre un Evêque, qui avoit été chassé de son premier siége pour la dissolution de ses mœurs.

CVIII. Il le fait calomnier, et l'envoye en exil.

Constantin accoutumé à une vie voluptueuse, se trouvoit volontiers dans toutes les parties de l'Empereur; rien n'y blessoit ses yeux ni son cœur. Lorsque Copronyme vit qu'il l'avoit rendu méprisable et même odieux à tout le peuple, il suborna des Clercs et des Moines apostats, qui l'accuserent d'avoir parlé mal de l'Empereur, et confirmerent leur déposition, en jurant sur le bois sacré de la Croix. Un serment aussi solemnel et la conduite du Patriarche, donnerent de la vraisemblance à la calomnie, malgré toutes les protestations de son innocence et de sa fidelité. Copronyme voyant que toute la ville, qui le condamnoit, l'avoit abandonné, l'envoya en exil dans une Isle appellée l'Isle du Prince.

CIX. Le Patriarche se venge en recriminant.

Le désespoir que Constantin ressentit de se voir relégué pour un crime qu'il n'avoit pas commis, le porta à s'en rendre réellement coupable. Il exhala toute sa haine contre l'Empereur; il réleva plusieurs traits odieux dont personne n'avoit connoissance; il répéta des discours qu'il lui avoit entendu tenir en particulier; il déclara publiquement que sa résistance au funeste des-

sein de Copronyme, qui vouloit rétablir le Nestorianisme, étoit l'unique cause de sa disgrace.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 766.

L'Empereur instruit des invectives de Constantin, le fit ramener à Constantinople chargé de chaînes, et frapper si cruellement de verges et de nerfs de bœuf, qu'il fut prêt à expirer sous les coups. Le lendemain on le porta dans la grande Eglise, où l'un des Sécretaires d'Etat lui lut en présence d'une foule de peuple, une longue liste des crimes dont on le chargeoit, entr'autres d'être complice d'une conjuration formée contre le Prince par Antiochus, Logothete du Drôme, c'est-à-dire, Grand-Maître des Postes, par le Patrice Théophylacte, et par plusieurs autres des premiers de l'Empire. On s'arrêtoit à chaque chef d'accusation, pour le maltraiter et le frapper au visage. Après qu'il eut été couvert d'opprobres et accablé de mauvais traitemens, Nicolas, Eunuque de Sclavonie, qui à peine savoit lire, et que l'Empereur avoit nommé Patriarche, prononça sa sentence d'excommunication. On le porta ensuite dans la Tribune, où un autre Evêque lui ôta toutes les marques de sa dignité, et le traîna inhumainement hors de l'Eglise, pour le remettre en prison.

CX. L'Empereur le fait maltraiter et excommunier.

Peu de jours après Copronyme ordonna qu'on l'amenât nud en chemise

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 766.

dans l'Hippodrome, où il donnoit un spectacle. Là on le fit monter sur un âne, dont il tenoit la queue, et on le fit conduire ensuite dans toutes les rues par son neveu, à qui on avoit coupé le nez : il étoit suivi de la populace qui le chargeoit d'injures. Lorsqu'on l'eut reconduit dans sa prison, l'Empereur lui envoya demander s'il le croyoit orthodoxe. Le lâche Constantin croyant mettre fin à ses tourmens, fut assez imbécile pour répondre qu'il n'avoit aucun reproche à lui faire sur sa foi. Le Prince inhumain profita de cet aveu, pour en conclure qu'il l'avoit calomnié à Constantinople et dans son exil. En conséquence il le déclara coupable du crime de leze-Majesté et lui fit trancher la tête qui demeura exposée sur un poteau pendant trois jours, après lesquels on la jetta dans le Pélagium avec son corps : Funeste destinée, qui cependant n'excite point la compassion, parce qu'elle tombe sur un Ministre prévaricateur.

CXI. Nouveaux outrages.

An de N. S. 767.

CXII. Propositions de l'Empereur rejettées par Pepin.

Tandis que ces inhumanités se passoient à Constantinople, l'Empereur cherchoit à recouvrer l'Italie; mais les fréquentes incursions des Bulgares, des Sarrasins et des Turcs qui s'étoient jettés sur l'Arménie, l'empêchoient d'envoyer des troupes pour reprendre l'Exarcat de Ravenne. Il se contenta d'envoyer

des Ambassadeurs au Roi de France pour se justifier sur les bruits qu'on avoit répandus contre la pureté de sa foi, et se plaindre au contraire de ce que les Occidentaux avoient ajouté au Symbole de Constantinople, que le S. Esprit procédoit du Pere et du Fils ; que cette question méritoit autant d'être examinée que celle des Images ; et que quand on seroit d'accord sur l'une et l'autre, il seroit bien aise de faire une alliance solide en mariant son fils Léon, déja déclaré Auguste, avec la Princesse Gisile, fille du Roi Pepin, à qui l'on donneroit pour dot l'Exarcat et les autres places conquises sur les Lombards. Avant que de répondre aux Ambassadeurs, Pepin fit examiner les matieres de Religion dans un Concile qui fut tenu à Gentilly. Sur la décision qui fut rendue, il leur dit, qu'il ne pouvoit retirer l'Exarcat de la puissance du Pape, à qui il en avoit fait un don, et que sa fille n'épouseroit jamais qu'un Prince de sa nation.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 767.

Constantin apprit presque dans le même-tems la nouvelle d'un Concile tenu à Jerusalem, dans lequel le Patriarche de cette ville, avec ceux d'Alexandrie et d'Antioche, et un grand nombre d'Evêques, avoient condamné l'héresie des Iconoclastes. Ne pouvant et n'osant faire éclater sa colere contre

An de N. S. 768.

CXIII. Horrible persécution.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 768.

ces Prélats, il la tourna contre les simples fideles, et principalement contre les Religieux. Il commanda au Grand-Maître du Palais et au Chef de la Justice, de n'épargner aucun de ceux qui marqueroient encore du respect pour les Images. Ces Ministres d'iniquité, uniquement dévoués à l'esprit de la Cour, firent tout ce que la fureur et l'ambition lui inspirerent, pour mériter l'approbation et les faveurs du Prince. Tous les jours il lui annonçoient quelque nouvel acte de cruauté. Les soldats, exécuteurs de ces horribles barbaries, s'y portoient avec d'autant plus de fureur, qu'elle étoit toujours récompensée. Souvent on leur donnoit le bien des particuliers qu'ils avoient mis à mort; et toujours ils devenoient les maîtres des Monasteres dont ils avoient détruit les Religieux. Constantin leur recommandoit sur-tout de tourmenter ceux qui avoient été témoins de ses dissolutions, et qui avoient quitté le monde et la Cour par l'horreur qu'ils en avoient conçue.

CXIV. Jole qu'elle cause à l'Empereur.

La Ville Impériale ne fut pas le seul théâtre de la persécution, elle étoit aussi violente et aussi allumée dans les Provinces particulieres, que sous les yeux de l'Empereur qui la commandoit. Un certain Michel Lacanodragon, Gouverneur de Thrace, y exerça des fureurs

inouies, non-seulement contre les Images et ceux qui les révéroient, mais encore contre les Reliques. Il fit chercher toutes celles qui étoient dans les Eglises, dans les Chapelles, et chez les particuliers, pour les jetter dans le feu ou dans la mer. S'il découvroit un fidele qui en portât sur soi, il le condamnoit à être brûlé vif. Il faisoit autant de Martyrs qu'il trouvoit de Solitaires; les supplices par lesquels il leur ôtoit la vie, font trop d'horreur pour être racontés. Ces cruautés lui méritoient la faveur de Constantin. Il écrivit à Lacanodragon que c'étoit ainsi qu'on parvenoit à lui plaire, et que malgré sa pourpre, il n'avoit pas honte de le remercier de son zele. Cette lettre funeste produisit des maux infinis. La plûpart des autres Gouverneurs, jaloux de la faveur de Lacanodragon, marcherent sur ses pas; ils firent couler dans leurs Provinces autant de sang que dans la Thrace.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 768.

CXV. Didier Roi des Lombards.

Ce fut dans l'exercice de ces fureurs que Constantin passa le reste de son regne, tandis que des Puissances étrangeres se disputoient mutuellement la possession de l'Italie, et préparoient ce grand événement qui devoit l'enlever pour jamais à l'Empire. Après la mort d'Astolphe, les Lombards mirent sur le trône Didier Connétable de la Couronne et Duc de Toscane. Il

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 763. et suiv.

feignit d'abord de vouloir vivre en bonne intelligence avec le Pape, mais peu de tems après il recommença les mêmes hostilités que ses prédécesseurs ; il ravagea le Pentapole, fit prisonnier le Duc de Spolete, et chassa celui de Bénévent, parce qu'ils étoient liés avec l'Evêque de Rome, soutenu du Roi de France. Il ne s'abstint d'en venir aux armes que par le sentiment de sa foiblesse.

CXVI. Charlemagne épouse sa fille.

La Reine Berthe femme de Pepin entreprit la réconciliation de ces deux Puissances, et elle y réussit pour un tems, en mariant son fils Charles, qui fut depuis surnommé le Grand, avec la fille du Roi des Lombards. Le Pape Etienne III craignoit que cette alliance ne fût contraire aux intérêts temporels de son Eglise ; il fit tous ses efforts pour en détourner Charles, il lui peignit les Lombards comme une nation infâme, dont la race des lépreux avoit tiré son origine ; il voulut lui prouver par l'Ecriture qu'un tel mariage étoit illicite. Berthe ne s'effraya pas de ces déclamations, elle-même alla demander la fille de Didier, et l'amena en France, où les nôces furent célébrées l'année d'après la mort de Pepin, 769.

Le succès n'en fut pas heureux. Charles ennuyé d'avoir une femme qui étoit toujours malade, et qui ne lui donnoit point d'enfans, la renvoya en Lombar-

die la seconde année de son mariage. Didier sentit vivement cet affront, et commença à s'en venger sur le Pape. Après avoir repris plusieurs villes de l'Exarcat, il s'avança du côté de Rome, sous prétexte d'aller visiter le tombeau des Apôtres, et ravagea tous les environs. Adrien, qui étoit alors sur le siége de S. Pierre, eut recours au Roi de France; il le pria de venir défendre un domaine que son Pere avoit conquis et pris solemnellement sous sa protection. Charles pénétra les motifs de Didier. Informé d'ailleurs que ce Prince vouloit faire couronner Rois de France les deux fils de son frere Carloman mort depuis peu, afin d'agir en leur nom, il crut devoir prévenir les effets de cette entreprise.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 771.

CXVII. Il la renvoie en Lombardie.

Il ordonna à ses troupes de se rendre à Géneve, où il assembla les Etats de la nation pour délibérer sur cette guerre. Après qu'elle eut été résolue du consentement de tous les Seigneurs, il s'avança sur les frontiéres de la Lombardie, que Didier étoit venu défendre avec toutes ses forces. Il le pousa jusques dans Pavie, après quoi il envoya une partie de son armée attaquer son fils Adalgise, qui s'étoit retiré à Verone avec la veuve de Carloman et ses fils. Voyant que la division de ses troupes, prolongeoit extrêmement les deux siéges

CXVIII. Il fait la guerre dans ce Pays.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 774.

qu'il avoit commencés, il s'approcha de Verone, et effraya tellement le Prince Adalgise, qu'il prit la fuite et se réfugia à Contantinople. La ville se rendit aussi-tôt après, et livra au vainqueur la femme de Carloman avec ses fils, et plusieurs Seigneurs François qui leur étoient attachés.

CXIX. Il va à Rome.

Ces prospérités eurent d'heureuses suites pour Charlemagne. Toute la Marche d'Ancone, Spolete, Riete, et plusieurs autres villes abandonnerent le parti des Lombards, pour se mettre sous la domination du Pape. Le Roi ramena ses troupes devant Pavie, où Didier étoit enfermé depuis plusieurs mois. Tandis que ses Généraux en pressoient le siége avec ardeur, il fit le voyage de Rome pour voir cette grande ville, et il y fit son entrée le Samedi saint, second jour d'Avril.

CXX. Il confirme et augmente la donation de Pepin.

Le lendemain des Fêtes de Pâques Adrien alla lui rendre visite, et le pria de confirmer la donation qu'il avoit faite au Pape Etienne à Quiercy, conjointement avec le Roi Pepin et Carloman son frere. Le Roi y consentit; il y ajouta même un territoire presque aussi considérable, qui commençoit à la côte de Gênes, et comprenoit l'Isle de Corse. Il fit faire un nouvel acte dont il laissa une copie au Pape signée de sa main, par un monograme qui renfermoit plu-

sieurs lettres de son nom. Ce Prince, quoique savant, ne savoit pas écrire.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 774.

Cependant ses Généraux pressoient tous les jours avec une nouvelle ardeur le siége de Pavie. Lorsqu'il y revint, il trouva les habitans réduits aux dernieres extrêmités, la famine leur avoit fait sentir ses rigueurs, et une maladie contagieuse enlevoit des familles entiéres; le peuple que l'on tenoit enfermé dans la place, s'emporta contre ceux qui ne lui permettoient pas de fuir la mort; il se jetta sur le Gouverneur; il le mit en piéces. Didier craignant un même sort, aima mieux s'abandonner à la clémence du vainqueur. Il alla donc se rendre à lui avec toute sa famille, et Charles se contenta de l'engager à prendre l'habit monastique pour le mettre hors d'état de remonter sur le trône. Ainsi finit le Royaume des Lombards, qui avoit duré environ deux cent quatre ans.

CXXI. Fin du Royaume des Lombards.

Charles lui donna le nom de Royaume d'Italie, et il en fut sacré Roi par l'Archevêque de Milan. Après la cérémonie de l'onction, le Pontife lui donna l'épée, les bracelets, l'anneau, le sceptre et la couronne. Cette couronne étoit de fer couverte d'une lame d'or. Teodelinde femme du Roi Agilulfe, l'avoit, dit-on, fait faire de ces deux métaux, pour apprendre aux Souverains que la couronne est un poids qui acca-

CXXII. Charles couronné Roi d'Italie.

Constantin Copronyme. An de N. S. 774.

ble souvent celui qui en est chargé, et dont néanmoins ou se dissimule la pésanteur par le brillant qui éblouit les yeux.

CXXIII. Perfidie de Constantin, ruine de sa flotte.

L'Empereur voyoit passer en des mains étrangeres le plus riches Provinces de l'Empire, sans avoir le courage de s'y opposer. La mauvaise foi dont il usa envers les Bulgares, avec qui il étoit en paix depuis quelques années, lui procura une sorte de victoire sur eux, qui lui causa ensuite de grands chagrins, et lui coûta la vie. Sur l'avis de quelques transfuges qui l'informoient du peu de soin que ces peuples prenoient de garder leurs frontiéres, il y conduisit promptement l'armée qu'il feignoit de préparer contre les Sarrasins; après y avoir fait d'affreux ravages, il ramena un grand nombre de prisonniers, et triompha en rentrant dans Constantinople avec autant de faste que s'il eût conquis tout l'Empire des Musulmans. Enflé de ce succès, il crut devoir profiter du moment où les vaincus étoient dans le trouble, se flâtant de détruire toute la Nation; il y envoya sa flotte entiére. Mais une violente tempête l'ayant surprise à la hauteur de Mesembrie sur le Pont-Euxin, coula à fond la plus grande partie de ses vaisseaux, et dissipa les autres.

Téléric Roi des Bulgares se persuada qu'il pouvoit user de fraude envers un

Prince qui l'avoit employée à son égard. Résolu de se venger de la perfidie de ses transfuges, il manda à Constantin, que ne pouvant plus supporter les révoltes fréquentes de ses sujets, il étoit déterminé à se rendre à Constantinople; mais qu'il le prioit de lui envoyer les Seigneurs de Bulgarie qu'il avoit à sa Cour pour lui servir de conducteurs et de sauve-garde. Constantin n'apperçut pas le piége, il accorda à Teleric tout ce qu'il lui demandoit. Lorsque ce Prince vit les traîtres qui avoient été cause du malheur de la Nation, il les fit arrêter et les condamna à expier dans les plus cruels supplices le crime qu'ils avoient commis.

CONSTANTIN COPRONYME. An de N. S. 774.

CXXVI. Vengeance du Roi des Bulgares.

Copronyme offensé d'une action qui lui retraçoit la sienne, rassembla toutes ses troupes, et marcha à leur tête contre l'ennemi. C'étoit à cette derniere expédition que la justice divine l'attendoit. Il fut attaqué au milieu de sa route de plusieurs charbons qui lui causerent une fiévre si ardente, que les Médecins ne purent y apporter aucun remede. On le transporta à Selymbrie, pour le ramener par mer à Constantinople. Lorsqu'il fut arrivé au Port de Strongile, ses douleurs devinrent excessives. Il s'écria, disent quelques Historiens, qu'il sentoit déja les jugemens de Dieu s'appesantir sur sa tête, et que

An de N. S. 775.

CXXV. Mort funeste de Constantin.

Constantin Copronyme. An de N. S. 775.

le feu de sa colere le dévoroit avant sa mort pour le punir de la persécution qu'il avoit exercée contre les Saints. Il mourut avant qu'il eût été possible de le mettre à terre, le quatorze de Septembre, après un régne de trente-quatre ans et trois mois.

CXXVI. Sa cruauté et ses erreurs.

Depuis les Empereurs Payens, l'Eglise n'avoit point eu de persécuteur aussi cruel. Les Ecrivains de ce siécle parlent d'un très-grand nombre de Martyrs qu'il fit tourmenter pour différens sujets; car il étoit également ennemi des Images, des Reliques, de l'invocation des Saints, des vœux de la Religion, de la Divinité de Jesus-Christ, de la maternité divine de Marie, et de ceux qui vouloient faire profession d'une vie réguliere.

LÉON PORPHYROGENITE, Empereur XXXII.

Leon Porphyrogenite.

CXXVII. Léon dissimule ses sentimens.

L'horreur qu'on avoit conçue de sa conduite, inspira à Léon son fils et son Successeur de dissimuler ses sentimens. Quoiqu'il n'en eût point d'autres que son pere, il affecta néanmoins de protéger les Catholiques et les Moines; il distribua aux peuples une grande partie de ses immenses richesses que les exactions et l'avarice de Copronyme avoit amassées dans le trésor. Il gagna

par ces largesses l'affection des citoyens de Constantinople, qui le prierent d'associer son fils à l'Empire, lui protestant qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre Empereur. C'étoit le premier fruit de son mariage avec Iréne, que Constantin avoit fait venir d'Athénes, six ans auparavant pour en faire l'Epouse de son fils. Quoiqu'elle fût convaincue de l'atteinte que l'Empereur donnoit à la Religion par les erreurs qu'il vouloit y introduire, elle aima mieux feindre qu'elle approuvoit la doctrine de ce Prince impie, que de renoncer au titre d'Impératrice qui venoit se présenter à elle.

LEON PORPHYROGENITE. An de N. S. 775. et suiv.

Malgré le serment public qu'elle avoit fait de regarder toute sa vie les Images avec horreur, elle en eut toujours secrettement, qu'elle honoroit en particulier, suivant la pratique qu'on lui avoit inspirée dès son enfance. Léon en fut averti, et découvrit à cette occasion tout le venin qu'il tenoit renfermé dans son cœur. Il fit des reproches à l'Impératrice de manquer à la promesse solemnelle qu'elle avoit faite, et de flétrir la mémoire de Copronyme en professant une doctrine contraire à celle qu'il s'étoit efforcé d'établir. Il voulut qu'elle lui remît ses Idoles; c'est ainsi qu'il nommoit les Images, auxquelles la piété chrétienne rendoit un culte légitime. Iréne nia qu'elle en eût

An de N. S. 780. et suiv.

CXXVIII. Il les déclare et répudie Iréne.

LEON PORPHYROGENITE. An de N. S. 780. et suiv.

aucune. L'Empereur assûré du contraire par ceux qui l'en avoient informé, visita l'appartement de la Princesse avec toute l'exactitude et l'ardeur qu'un faux zele lui inspiroit. Après avoir tout renversé, il trouva deux Images dans son lit, il les brisa dans sa colere, et traita avec indignité les deux Officiers qui les avoient donnés à l'Impératrice; il se déchaîna ensuite contre elle-même et lui défendit de jamais paroître en sa présence.

CXYIX. Il est frappé de mort pour son orgueil et son impiété.

Ce divorce ne dura pas long-tems, car l'Empereur mourut peu de jours après d'une mort plus funeste que celle de son Pere. Comme il étoit extrêmement curieux de pierreries, il eut envie d'une couronne garnie de pierres les plus précieuses de l'Orient, que l'Empereur Héraclius avoit consacrée à Dieu dans l'Eglise de sainte Sophie, après la défaite des Perses; mais la crainte de commettre un scandale aussi public l'arrêta quelque-tems. Sa passion l'emporta enfin sur toutes les considérations divines et humaines. Il se fit apporter cette couronne, et osa la mettre sur sa tête la premiere fois qu'il parut en cérémonie. La punition suivit de près son orgueil et son impiété. Aussi-tôt son front et ses tempes furent couvertes de charbons ardens qui lui causerent les douleurs les plus aigues; une fiévre violente

violente le saisit en même-tems et l'emporta, le huit de Septembre, dans la trente-deuxieme année de son âge, et la sixieme de son regne. Sa mort, où la vengeance du ciel se manifestoit avec éclat, rendit la paix à l'Eglise, qui ne fut plus troublée pour le culte des images que trente-six ans après par un autre Léon, surnommé l'Arménien, et quelques-uns de ses successeurs.

LEON PORPHYROGENITE. An de N. S. 780 et suiv.

CONSTANTIN ET IRÉNE, faisant le XXXIII Empereur.

CONSTANTIN ET IRENE.

Tout changea de face pour Iréne. Habile dans l'art de manier les esprits et de les amener à son but, elle sut gagner l'affection des Grands. Ils la proclamerent Auguste avec son fils Constantin âgé de neuf ans; ils la supplierent de prendre en main les rênes de l'Empire, et tout-à-coup elle passa de la disgrace et de l'humiliation au comble des honneurs et de la gloire.

CXXX. Iréne déclarée Impératrice.

Placée sur le trône des Césars, elle commença par affermir son autorité, jettant les fondemens d'une domination qu'elle avoit dessein de ne quitter qu'avec la vie. Elle découvrit que quelques Sénateurs pensoient à donner la pourpre à Nicéphore, frere de Léon l'Isaurien, que ce Prince avoit relégué dans la Chersonnese pour le punir de

CXXXI. Elle écarte tous les rivaux de son fils.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 782.

son ambition. Elle les fit frapper de verges, et les exila dans les isles écartées, pour leur ôter toute occasion de remuer. Le sort des oncles du jeune Empereur fut plus triste. Déjà parvenus aux dignités de César et de Nobilissime, ils furent soupçonnés d'aspirer à l'Empire. Iréne sur des soupçons qui n'avoient d'autre fondement que sa jalousie, les obligea de se faire ordonner prêtres, et d'exercer solennellement les fonctions du Sacerdoce le jour de Noël, dans la grande Eglise de Constantinople. Elle voulut même honorer de sa présence cette premiere cérémonie, pendant laquelle elle remit sur l'autel la couronne des pierreries que Léon avoit profanée, et qu'elle avoit enrichie depuis, en y ajoutant des perles d'un prix inestimable. Elle espéroit par cet acte de religion, et par le respect qu'elle témoignoit pour les images, mériter de plus en plus l'attachement du peuple, qui soupiroit après un régne plus doux que les précédens.

CXXXII. Révolte d'Elpidius en Sicile et en Afrique.

Non-seulement elle réussit dans ce projet, mais toutes ses autres entreprises furent heureuses, et ses succès la firent regarder comme une Princesse digne de gouverner un Empire, fondé par les Romains. Elpidius qu'elle avoit envoyé pour Gouverneur en Sicile, fit soulever l'isle entiere en y arrivant, et

se défendit avec bravoure contre la flotte dont Iréne avoit donné le commandement au Général Théodore. Il fut vaincu malgré sa résistance et contraint de se réfugier en Afrique. Les Sarrasins le reçurent avec honneur, croyant pouvoir se servir de lui contre Constantin; ils lui donnerent le titre d'Empereur, et le firent reconnoître en cette qualité dans l'Egypte, où il établit sa demeure.

CXXXIII. Défaite des Sarrasins.

Ces peuples toujours attentifs à profiter des moindres troubles de l'Empire, s'étoient jettés dans les Provinces de l'Asie mineure, où ils avoient forcé plusieurs places et commis d'affreux ravages. Iréne fit marcher contr'eux une puissante armée qui les défit entiérement, et obligea le Calife Mahadi le troisieme des Abassides, à lui demander la paix.

CXXXIV. Les Sclavons chassés de la Grece.

Ce traité donna à l'Impératrice la facilité de tourner toute la force de ses armes contre d'autres ennemis non moins redoutables. Les Sclavons avoient pénétré jusques dans la Thessalie et la Grece, et s'étoient emparés des meilleures places. Iréne leur enleva dans une campagne tous ces avantages qu'ils ne croyoient jamais perdre. Elle envoya contr'eux le Patrice Staurace, aussi grand Capitaine que zélé sujet. Les ayant battus en plusieurs rencontres, il

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 782. et suiv.

les repoussa jusques dans leurs pays. Il revint à Constantinople chargé de leurs dépouilles, et suivi d'un grand nombre de prisonniers; il triompha avec autant de pompe que le célebre Belisaire, aprés avoir soumis l'Afrique.

CXXXV. Irène demande la fille de Charlemagne pour l'Empereur.

Une suite de prospérités aussi éclatantes, inspira à l'Impératrice la pensée de demander en mariage pour l'Empereur la fille de Charlemagne, à qui l'éclat de ses victoires, et de ses conquêtes, avoit mérité l'estime et l'admiration de toutes les Nations. Depuis que ce Prince étoit monté sur le trône il avoit vaincu cinq fois les Allemands et les Saxons, chassé les Sarrasins de l'Espagne, et détruit la domination des Lombards. Iréne espérant par cette alliance faire rentrer sous la puissance de l'Empire les provinces de ces derniers peuples, envoya son grand Trésorier et le grand Maître du Palais, faire la demande de la princesse Rotrude, fille aînée du Roi de France. Les Ambassadeurs revinrent à Constantinople assurer l'Impératrice que le Roi Charles avoit accepté avec joie leurs propositions, qu'ils avoient dressé tous les articles de l'alliance, et laissé un personne choisie pour instruire la princesse des coûtumes et de la langue des Grecs.

Sur le récit qu'ils firent des qualités de Rotrude, le jeune Empereur conçut

pour elle un tendre amour, et marqua beaucoup d'impatience de la voir arriver. Iréne en fut jalouse. Elle commença à craindre que quand son fils seroit marié, il ne mît fin à la régence, et que la nouvelle Impératrice ne le déterminât à régner par lui-même. Si c'est trop de deux Empereurs sur le même trône, deux Impératrices peuvent encore moins s'y souffrir. Iréne fit naître des obstacles à la conclusion du mariage, et ayant supposé que les conditions que Charles exigeoit n'étoient point avantageuses à l'Empire, elle rompit tous les préliminaires dont ses Ambassadeurs étoient convenus.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 782. et suiv.

CXXXVI. Elle rompt ce mariage par politique.

Cependant pour ne point indisposer le jeune prince qui étoit en âge de se marier, et qui devoit le faire pour se donner un successeur, elle lui fit épouser une jeune Arménienne nommée Marie, d'une beauté parfaite; mais qui n'avoit ni bien, ni naissance; ni esprit; espérant qu'elle la tiendroit toujours dans le respect, la crainte et la soumission.

CXXXVII. Elle marie l'Empereur avec une Arménienne.

Le calme qui régnoit dans l'Empire, engagea Iréne à prendre les moyens de rendre la paix à l'Eglise. Mais autant que l'on avoit eu de peine à établir l'erreur, autant il étoit difficile de ramener les esprits à la vérité. La plupart des Evêques et des Officiers qui avoient adopté l'hérésie de Léon et de son fils

CXXXVIII. Elle tâche de rendre la paix à l'Eglise.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 784.

Constantin, dans des vues de fortune et d'ambition par foiblesse ou par ignorance, s'étoient enfin persuadés que le culte des images tenoit de l'idolâtrie; ou avoient honte de se rétracter. On ne pouvoit les attaquer de front sans les révolter ou risquer de faire naître un schisme dans l'Église. Iréne prit un sage tempérament pour éviter ces deux écueils. D'abord il laissa à chacun la liberté de suivre ses lumieres et sa conscience sur les contestations présentes; elle révoqua seulement l'Edit que Copronyme avoit donné pour défendre d'embrasser l'état monastique.

CXXXIX. Conversion du Patriarche Paul.

Déjà ce premier pas avoit ramené un grand nombre de personnes, lorsque le Ciel seconda les soins de l'Impératrice par un événement qui fit grand bruit dans Constantinople. Paul Patriarche de cette ville, avoit eu comme tant d'autres, le malheur de se laisser entraîner dans l'erreur, mais sans prendre part à la persécution, ni se relâcher des charités qu'il faisoit au peuple. Il tomba dangereusement malade; et croyant qu'il seroit bien-tôt appellé pour rendre compte au tribunal du Juge souverain, il fut vivement touché des remords de sa conscience, il renonça au siége patriarchal, et se fit transporter dans un monastere.

Iréne surprise de la retraite du Pa-

triarche, se transporta avec l'Empereur dans le Monastere que Paul avoit choisi, et le trouva fondant en larmes, et gémissant de la faute qu'il avoit commise; elle fit tous ses efforts pour le consoler, et prit occasion de son répentir pour faciliter l'exécution de son dessein. Elle exhorta les principaux Sénateurs qui étoient engagés dans l'hérésie à voir le patriarche, et à le prier de continuer à prendre soin d'un troupeau qui ne pouvoit se résoudre à le perdre avant la mort. Paul leur exposa le sujet de sa douleur et de ses remords, il les exhorta à renoncer à l'erreur, il ajouta que le seul moyen de rétablir l'union dans l'Eglise étoit d'assembler un Concile Général, et de se conformer à ses décisions. Il persista à vouloir demeurer dans ce lieu de pénitence, et il y mourut huit mois après.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 784.

CL. Il quitte son siége, et meurt dans la pénitence.

CXLI. Assemblée pour l'élection de son Successeur.

L'Impératrice voyant toute la ville frappée d'étonnement et de tristesse sur le changement et la perte d'un homme aussi respecté, profita de la circonstance pour avancer son dessein. Elle convoqua une assemblée générale de tous les ordres dans la grande salle du palais, où elle se trouva avec l'Empereur et toute sa Cour, afin de rendre la délibération plus solennelle. Elle-même porta la parole. Après avoir rappellé le malheur que l'on avoit eu de perdre un

Patriarche chéri de son peuple, elle dit que l'Empereur cherchoit à lui donner un digne successeur qui put seconder le dessein qu'il avoit conçu de rétablir la Religion dans le même état où elle étoit avant les dernieres disputes. Elle déclara que l'Empereur avoit jetté les yeux sur un homme connu et respecté généralement pour sa naissance, sa capacité, sa sagesse, et toutes les vertus qui peuvent former un Pontife, et qu'à ces traits on pouvoit reconnoître Tharesius premier Secrétaire d'Etat.

CXLII. Election de Tharasius.

A peine eut-elle proféré son nom, qu'aussi-tôt il s'éleva un cri universel dans l'assemblée, qui le demanda pour Patriarche, protestant qu'elle n'en vouloit pas d'autre. Tharasius qui étoit présent, remontra qu'étant laïque, il ne pouvoit accepter cette dignité, encore moins dans la circonstance d'un funeste schisme, et d'un jugement de séparation prononcé par les trois Patriarches de l'Orient; que si toutefois on vouloit lui promettre d'assembler un Concile Œcuménique, et d'en suivre les décisions il accepteroit la place à laquelle on vouloit l'élever. Constantin et Iréne s'engagerent à remplir cette condition, et Tharasius fut sacré Patriarche de Constantinople le jour de Noël.

Il envoya ses lettres Synodales avec

sa profession de foi au Pape Adrien et l'Impératrice lui écrivit en même-tems au nom de son fils et au sien, pour l'informer de la résolution qu'on avoit prise de convoquer un Concile Général. Elle le prioit d'y venir, pour confirmer l'ancienne tradition sur les Images, ou du moins d'y envoyer ses Légats, pour représenter sa personne.

Constantin et Irene. An de N. S. 785.

CXLIII. Convocation d'un Concile Général.

Tharasius avertit les Evêques d'Orient de se trouver au Concile, et il manda aux trois Patriarches de s'y rendre, ou de nommer leurs députés; mais la persécution que les Sarrasins faisoient au christianisme, apporta de grands obstacles à l'exécution de ce dessein. Le Calife Moïse et son Successeur Aaron, surnommé Rachid, ne laissoient plus aux fideles le libre exercice de leur religion. S'ils avoient su que ceux-ci eussent été en relation pour ce sujet avec l'Empereur, ils auroient cruellement sévi contre eux, et contre tous les chrétiens qui étoient sous leur puissance. Ils avoient sur un simple soupçon relégué le Patriarche de Jérusalem à plus de six cens lieues. Ainsi tout ce que l'on put faire, fut de députer deux Moines célebres par leur doctrine et leur vertu, pour rendre témoignage de la tradition Apostolique, qui s'observoit dans les Eglises d'Egypte et de Syrie.

Quoique l'Empereur et Iréne eussent

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 785.

ordonné la convocation du Concile, il s'éleva néanmoins une violente sédition à Constantinople la veille et le jour que l'on en fit l'ouverture. Des Officiers, animés par des Evêques Iconoclastes, qui avoient honte de se rétracter, exciterent les soldats à empêcher que les catholiques ne s'assemblassent. Ils entrerent dans l'Eglise l'épée à la main, menaçant de tuer le Patriarche et les Evêques orthodoxes, s'ils changeoient ce qui avoit été réglé sous Constantin Copronyme. Ils ne respecterent pas même la présence de l'Empereur et de l'Impératrice, qui étoient aux tribunes; et insulterent les gardes que l'on envoya pour les arrêter; enfin ils suspendirent près de huit mois la tenue du Concile.

CXLIV. Oppositions et violences des Iconoclastes

An de N. S. 787.

CXLV. Concile de Nicée. Rétablissement des Images.

L'Impératrice fut obligée de le transférer à Nicée en Bithynie, où il se trouva trois cent dix-sept Evêques avec les deux Légats du Pape et ceux des Patriarches. Après qu'on eut examiné la question des Images, plusieurs Evêques reconnoissant qu'ils s'étoient trompés en attribuant aux Catholiques un culte superstitieux, demanderent à se retracter, et à recevoir la pénitence imposée par les Canons. Le Concile les reçut et prononça que le culte relatif des images, en tant qu'il se rapportoit à l'objet primitif qui étoit représenté,

devoit être regardé comme juste, saint, utile à la piété des fidéles, et en usage dès les premiers siecles de l'Eglise. Les Peres du Concile allerent à Constantinople, et rendirent compte à l'Empereur et à l'Impératrice de ce qu'ils avoient décidé; on applaudit à leur jugement, et l'on rétablit les images dans le Palais, dans les Eglises, dans les rues, et sur les portes de la ville.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 787.

CLVI. Iréne veut reprendre l'Italie.

Irene troubla de son propre mouvement le calme qu'elle-même avoit rétabli dans l'Empire. Libre de tout autre soin, elle entreprit de regagner ce que Léon et Constantin avoient perdu en Italie. Depuis qu'elle avoit manqué de parole à Charlemagne pour le mariage de la princesse Rotrude, elle le regarda comme un ennemi. L'usurpation de l'Exarcat et des autres Villes dont il s'étoit emparé, lui parut un juste sujet de guerre; d'ailleurs l'expulsion d'Adalgise, fils de Didier, dernier Roi des Lombards, étoit encore un prétexte dont elle crut devoir faire usage. Adalgise s'étoit réfugié à Constantinople dans le tems du siege de Verone, et il y avoit quatorze ans qu'on lui promettoit de le rétablir.

An de N. S. 788.

CXLVII. Sa flotte y périt entiérement.

Il fut nommé avec Jean, trésorier général des guerres, Amiral de la flotte que l'on équipa à ce dessein; et le Patrice Théodore, Gouverneur de Si-

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 788.

cile eut ordre de les joindre sur les côtes de Calabre, où ils descendirent. Adalgise se flattoit qu'Aragise, duc de Bénévent, et Tassilon, duc de Baviere, qui avoient épousé ses deux sœurs, se déclareroient pour lui avec le reste des Lombards dès qu'ils le verroient paroître. Mais il fut trompé dans ses espérances. Ces deux Princes avoient été vaincus par le Roi de France, et leurs Successeurs lui avoient de trop grandes obligations, ou le craignoient trop pour se déclarer contre lui. Aussitôt qu'Adalgise fut entré dans le Béneventin, Grimoald qui en étoit duc, se joignit à Viginise, Commandant des troupes Françoises en Italie. Ils tomberent sur l'armée des Grecs avec tant de fureur, que ceux-ci furent presque tous passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. Cette vicroire mit les François en possession de toute l'Italie à la réserve de Rome, où l'Empereur conservoit encore une ombre de souveraineté, plutôt qu'une autorité véritable.

CXLVIII. Despotisme d'Iréne.

Le mauvais succés de cette expédition, retomba entierement sur celle qui l'avoit entreprise. L'Empereur Constantin sensible à la défaite de ses troupes, ne vit qu'avec chagrin la Calabre entre les mains de Charlemagne, qui porta encore ses armes dans le pays

des Sclavons, et dans l'Illyrie jusques sur les frontieres de la Thrace; Constantin commençoit même à craindre pour son trône : il regardoit sa mere comme l'auteur de tous ces maux, et d'ailleurs il avoit de grandes raisons de se plaindre d'elle. Iréne avoit empêché une alliance avantageuse avec la Princesse Rotrude, et avoit presque forcé Constantin d'épouser cette jeune Arménienne, dont la beauté faisoit tout le mérite; elle disposoit de tout sans lui faire part de ses délibérations; elle vouloit que son nom fût le premier dans les actes publics; et elle ne consultoit que le Patrice Staurace, dont la cour étoit plus brillante que celle de l'Empereur même.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 789.

CXLIX. Elle fait enfermer l'Empereur.

Constantin résolut de secouer un joug qui le rendoit méprisable à tous ses sujets. Il en parla à quelques Officiers de sa maison, et concerta avec eux les moyens d'arrêter Iréne et Staurace, pour les reléguer en Sicile et les enfermer en différentes citadelles. L'Impératrice informée de ce projet, s'en vengea cruellement sur ceux qui l'avoient conçu. Elle condamna les Officiers au supplice du fouet, et les exila tous en Sicile; elle punit de la même maniere quelques Sénateurs qui avoient entrepris de déposer Staurace. Après avoir ainsi ôté à Constantin tous ses

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 789.

appuis, elle le fit honteusement frapper de verges, et l'enferma dans le Palais sans lui permettre de voir personne.

CL. Les troupes lui résistent.

Un coup de si grand éclat remplit toute la ville d'étonnement et de frayeur. Iréne s'en apperçut, et voulut en profiter pour se faire craindre davantage et se rendre plus absolue. Elle obligea les gens de guerre à jurer qu'ils ne reconnoîtroient jamais son fils pour Empereur, tandis qu'elle vivroit. Les troupes de Constantinople n'eurent pas la force de résister aux ordres de l'Impératrice. Mais celles de Cappadoce et d'Arménie chasserent avec honte les Officiers qui vinrent leur annoncer ces ordres d'Iréne; elles déclarerent que loin de renoncer à l'obéissance de Constantin; elles ne vouloient point avoir d'autre maître, et le proclamerent seul Empereur. En même-tems elles firent dire à Iréne de lui rendre la liberté, sans quoi elles iroient à Constantinople le remettre sur le trône.

An de N. S. 790. et suiv.

CLI. L'Empereur est rétabli.

Iréne se vit contrainte de plier, et le premier acte d'autorité qu'exerça Constantin, fut de la reléguer dans un château, dont elle faisoit sa maison de plaisance. Il envoya Stauraco en Arménie, et fit punir rigoureusement les Officiers qui l'avoient abandonné pour favoriser les prétentions de sa mere. Mais ce Prince d'un génie borné

et peu ferme dans ses résolutions, se laissa séduire par les fausses protestations de repentir et de promesses de celle qui ne cherchoit qu'à le frustrer une seconde fois du gouvernement. Il lui permit de revenir à la cour, et bien-tôt elle obtint le retour de Staurace.

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 790.

CLII. Iréne cherche à le perdre.

Ces deux ames perfides reprirent leur ancien projet de perdre l'Empereur, par les mauvais conseils qu'elles lui donnerent. Iréne lui inspira des soupçons sur la conduite de Nicephore son oncle; elle fut cause qu'il le condamna à perdre les yeux et la langue. Alexius et quelques autres chefs des troupes d'Arménie furent enveloppés dans les mêmes accusations, et subirent un pareil sort, quoique tous fussent innocens du crime dont on les chargeoit; c'est ce qui donna lieu à la révolte des soldats qui arriva vers le même tems.

CLIII. Elle lui inspire de répudier Marie.

L'Impératrice crut porter à son fils un coup d'autant plus funeste que les suites en seroient plus éclatantes et plus propres à le rendre odieux, en favorisant la plus vive de ses passions. Jamais ce Prince n'avoit aimé celle que sa mere lui avoit donné pour femme, et il aimoit éperduement une de ses Dames d'honneur. Iréne s'en apperçut, et lui dit qu'il pouvoit rompre son pre-

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 790.

mier mariage pour épouser celle qui lui plaisoit uniquement; il ne fut plus question que de trouver un prétexte de divorce pour sauver les bienséances. On accusa l'Impératrice Marie d'avoir voulu empoisonner son mari. Le crime ne fut pas plutôt inventé, qu'il trouva une foule de témoins parmi les principaux de la cour qui dénoncerent la princesse au Patriarche, comme coupable et convaincue d'avoir attenté à la vie de Constantin. Mais Tharasius ne voyant aucune preuve certaine d'un si noir forfait, refusa de le croire et de donner son consentement pour le divorce.

CLIV. Il épouse Théodote.

L'Empereur s'emporta contre lui; dans la fureur il menaça de faire revivre tous les Edits de ses prédécesseurs contre les images; il dit qu'il réléveroit les idoles du paganisme, qu'il en rétabliroit le culte, qu'il détruiroit la religion chrétienne. Pour commencer à lui donner des marques de sa colere, il fit dépouiller Marie des ornemens Impériaux, il la chassa du Palais, et la fit enfermer dans une maison particuliere. Le Patriarche effrayé par l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur l'Eglise, et ne pouvant faire changer de résolution à un jeune Prince, que sa passion rendoit inflexible et furieux, crut devoir dissimuler un mal

auquel il ne pouvoit accorder de remede. Il laissa donner le voile de religieuse à l'Impératrice Marie, pendant que l'Empereur épousoit avec une pompe et une solennité extraordinaire Théodote, dame d'honneur de celle qui étoit répudiée.

CLV. Suite funeste de ce mariage.

Ce second mariage de l'Empereur causa un scandale affreux dans l'Eglise, sur-tout parmi les Grands. Plusieurs, mécontens des femmes, auxquelles ils avoient juré ün attachement inviolable à la face des autels, en prirent d'autres à l'exemple de Constantin qui n'osa entreprendre de les contenir. Ces abus qui devinrent fréquens, lui attirerent la haine de toutes les familles qui se trouverent ruinées par ces nouveaux divorces. C'est encore à lui qu'il faut imputer le schisme des deux célébres monasteres qui se séparerent de la communion du Patriarche, parce qu'il n'avoit pas excommunié l'Empereur.

CLVI. Expéditions heureuses contre les Sarrasins et les Bulgares.

Il fut obligé peu de tems après de quitter sa nouvelle épouse, pour aller s'opposer aux Sarrasins, qui sous prétexte d'une insulte qu'ils disoient avoir reçue en Syrie, mettoient toute la Sicile à feu et à sang. Mais dès qu'ils surent que l'Empereur approchoit avec une flotte redoutable, ils se retirerent chargés de butin. A peine fut-il rentré

CONSTANTIN ET IRENE. An de N. S. 790.

dans Constantinople, qu'il en fallut sortir pour marcher contre les Bulgares. Cadam leur Roi avoit envoyé des Ambassadeurs, pour lui dire que s'il ne s'obligeoit à lui payer tous les ans un tribut, il viendroit l'y forcer aux portes de la ville impériale. Constantin répondit aux députés que leur Roi étant trop âgé pour faire ce voyage, il lui en éviteroit la peine, et qu'il iroit en personne lui porter le tribut. Il se mit aussi-tôt en campagne, et dés que les ennemis eurent apperçu l'armée Impériale, ils suivirent l'exemple de leur Roi, qui fut le premier à prendre la fuite.

An de N. S. 797.

CLVII. Iréne le fait mourir.

Deux victoires consécutives et aussi éclatantes, où les Grecs n'avoient pas répandu une seule goutte de sang, commençoient à faire regarder Constantin comme un jeune Héros, qui promettoit de relever l'Empire et d'effacer enfin l'opprobre dont il étoit couvert depuis tant d'années. Mais la haine et la jalousie de sa mere augmentoit à proportion de l'estime et de l'affection que ses sujets avoient pour lui. Résolue de posséder sans partage l'autorité souveraine, elle s'occupa à chercher de nouveaux moyens de le perdre. Ce ne fut pas assez pour elle de le voir plongé dans le désespoir, à la mort d'un fils qu'il avoit eu de la nouvelle Impératrice, elle gagna à force

de présens et de promesses les principaux Officiers, pour les faire entrer dans la conspiration qu'elle tramoit contre lui. Ceux qui devoient exécuter le coup fatal l'ayant manqué; elle fit dire aux autres que s'ils ne le lui remettoient entre les mains, elle les décéleroit tous comme complices de la trahison. Constantin étoit alors à Pyles en Bithynie, où les légions d'Orient et l'Impératrice Théodote l'avoient suivi. Les Conjurés ne voyant point d'autres moyens de sauver leur vie qu'en se prêtant aux désirs d'Iréne, gagnerent les Gardes de l'Empereur. Ils entrerent de nuit dans sa chambre, l'enleverent, et le conduisirent à Constantinople. Sa mere le fit enfermer, et ordonna aux exécuteurs publics de lui arracher les yeux. Ils le firent avec tant d'inhumanité, que ce Prince infortuné en mourut quelques momens après dans la dix-septieme année de son regne.

CLVIII. Ténebres arrivées à sa mort.

La douleur que le peuple ressentit de cette barbare cruauté, fit regarder comme un signe de la colere du ciel l'obscurcissement dans lequel le Soleil demeura pendant dix-sept jours consécutifs. Les ténebres furent si grandes que l'on ne pouvoit distinguer les objets, et que les vaisseaux se heurtoient mutuellement dans le Bosphore, et se brisoient les uns contre les autres. On

IRENE. An de N. S. 797.

disoit que le Soleil avoit perdu sa clarté, parce qu'Iréne avoit ôté la lumiere et le jour à son fils.

IRÉNE, seule.

CLIX. Pompe, déguisement et cruauté d'Iréne.

Iréne se hâta de récueillir le prix de son crime. Ses partisans l'ayant proclamée seule Imperatrice, elle fit son entrée dans la Ville sur un char tout éclatant d'or et de pierreries, traîné par quatre chevaux blancs, ayant à ses côtés les Patrices avec les principaux Officiers de la Couronne, et jettant sur sa route l'argent à pleines mains. Elle cherchoit par ses marques de générosité à gagner l'amitié du peuple, et à lui faire oublier la honte et le chagrin qu'il devoit ressentir de voir pour la premiere fois une femme seule assise au trône des Césars. Mais cette femme cruelle ne put soutenir longtems ce caractere d'humanité. La crainte de se voir ravir un sceptre, qu'elle savoit bien qu'elle possédoit injustement, lui fit prendre la barbare résolution de se défaire de tous ses rivaux. Elle regarda comme tels quatre freres qui restoient à Constantin; elle les envoya tous en exil à Athenes, et ordonna peu de tems après qu'on les fît mourir. Ainsi périrent les malheureux restes du sang de Léon l'Isaurien, premier ennemi des images.

Malgré ses précautions, elle ne jouissoit des honneurs du trône qu'au milieu des inquiétudes et des allarmes. Tout pouvoit lui être suspect au-dedans de l'Empire, depuis que Staurace, son confident le plus intime, et le complice de tous ses forfaits, avoit tenté de lui enlever la puissance souveraine. Elle le dépouilla de tous ses titres, le chassa de la Cour, et défendit à toutes sortes de personnes d'avoir aucun commerce avec lui. Et comme il est rare qu'un Ministre ambitieux puisse supporter long-tems le chagrin de sa disgrace, Staurace mourut bien-tôt accablé d'ennui. Les Sclavons qui étoient restés dans la Grece depuis leur derniere irruption, cherchoient à se donner un Chef pour les aider à secouer le joug d'une Princesse cruelle et impérieuse; Iréne en fut informée, mais elle ne put prévenir les effets de cette révolte, d'autres ennemis occupoient ses forces et son attention.

IRENE. An de N.S. 798. et suiv.

CLVX. Disgrace et mort de Staurace.

Les Sarrasins croyant que le régne d'une femme leur présentoit une occasion favorable d'envahir les foibles restes de l'Empire, s'étoient jettés dans la Thrace peu de tems après la mort de Constantin. Les mesures que prit Iréne pour les en chasser furent inutiles. Ils battirent tout ce qui se présenta pour les repousser; et ayant taillé en pieces

CLXI. Irruption des Sarrasins en Thrace.

IRENE An de N. S. 798. et suiv.

un corps de Cavalerie considérable, commis à la garde du pays, ils firent des courses, et leverent des contributions jusqu'aux portes de Constantinople, et se retirerent avec un butin immense.

CLXII Origine de l'établissement de l'Empire d'Occident.

Pendant ce tems-là l'orage qui se formoit en Italie, annonçoit aux Romains que bien-tôt ils perdroient sans ressource le droit et les espérances qu'ils avoient sur ce grand nombre de Provinces qui leur avoit autrefois appartenu en Occident. Elles leur furent enlevées par l'établissement d'un nouvel Empire et par la proclamation de Charlemagne, à l'occasion d'une dispute qui paroissoit étrangere.

CLXIII. Le Pape Léon maltraité par Campule.

Pascal et Campule, l'un Primicier, l'autre Sacristain de l'Église de Rome, et neveux du Pape Adrien, conservoient dans le cœur une jalousie mortelle contre Léon son successeur. Leur haine éclata un jour de cérémonie publique où le Pape officioit. Soutenus de quelques gens armés, ils se jetterent sur lui dans une procession, et voulurent lui arracher la langue et les yeux. Mais le peuple ayant demandé grace pour le pontife, ils se contenterent de le faire enfermer dans un monastere, après l'avoir couvert de blessures. Ses amis eurent l'adresse de l'en tirer, ils le mirent sous la protection des Ambassadeurs du

Roi de France, qui l'envoyerent à Viginise Duc de Spolete, et de là à Paderborn où Charlemagne tenoit sa cour. Le Prince le reçut avec tous les honneurs convenables, il entendit ses plaintes, et le fit reconduire à Rome, accompagné de deux Archevêques, cinq Evêques et trois Comtes pour instruire cette affaire. Ayant reconnu que les accusations avoient pris naissance dans le sein de la haine et de la calomnie, ils firent arrêter les deux chefs de la conspiration, pour être représentés devant Charlemagne.

CLXIV. Le Pape se justifie.

Lorsque ce Prince eut terminé la guerre qu'il avoit contre les Saxons, il alla à Rome examiner par lui-même la cause de Pascal et de Campule. Ayant fait son entrée le 24 de Novembre au milieu des acclamations du peuple, il assembla tous les ordres de la ville pour entendre les témoins de part et d'autre; et personne ne se présenta pour soutenir la calomnie de Campule. Quelques Evêques adulateurs dirent que le S. Siége et le Pape ne pouvoient être soumis au jugement d'aucun homme, eux qui étoient de droit les juges de la terre. Mais le Pape ne voulut pas se servir de cette prétendue prérogative, il monta sur la tribune, se justifia et jura sur les Evangiles et par le S. Nom de Dieu, qu'il n'étoit point coupable des crimes dont on l'avoit chargé.

IRENE. An de N. S. 800.

Charles déclara le Pontife innocent; et acheva de gagner l'affection et le respect du peuple Romain. Ce fut le jour de Noël qu'il en reçut cette marque éclatante ; qui lui donna l'Empire d'Occident. Lorsqu'il fut entré dans l'Eglise de S. Pierre avec un appareil extraordinaire, et qu'il eut fait sa priere sur la Confession ou le Tombeau du S. Apôtre, le Pape lui annonça la résolution que les Romains avoient prise de le reconnoître pour leur Souverain, et de lui obéir comme à leur maître. Aussi-tôt il lui mit une couronne d'or sur la tête, lui présenta le manteau de pourpre, et s'écria : *Vie et Victoire à Charles Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique Empereur des Romains.* Toute l'assemblée répéta les mêmes paroles et l'Eglise rétentit de cris de joie.

CLXV. Charlemagne couronné Empereur.

CLXVI. Il est sacré par Léon.

Le Prince surpris d'un événement auquel il ne s'attendoit pas, commanda que l'on fit silence, et dit à Léon qu'il ne vouloit point recevoir ce titre. Le Pape répondit qu'il n'étoit que l'organe des François et des Romains qui l'avoient ainsi réglé ; et aussi-tôt les deux Nations répéterent par trois fois les mêmes paroles. Charles ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignoit de le voir Empereur, se rendit, et fut sacré avec son fils par le Pape,

pe, qui les oignit de l'huile sainte. Après la cérémonie il se prosterna aux pieds du nouvel Empereur, et le reconnut pour son Souverain. Il éleva son Image à la vue de tout le peuple, comme il étoit d'usage chez les Romains dans leurs élections. Charles promit d'être le protecteur de l'Italie, et en particulier de l'Eglise Romaine ; il quitta le titre de Patrice, et garda celui d'Auguste et d'Empereur, qu'il transmit à sa postérité.

CLXVII. Etendue de l'Empire d'Occident.

Son Empire renfermoit toutes les Provinces que les Romains avoient possédées dans l'Occident ; ils n'étoit composé que des dépouilles des Césars, et surpassoit de beaucoup celui des Empereurs de Constantinople. Outre les Gaules, où Charles régnoit par succession comme Roi de France, il avoit conquis l'Espagne jusqu'à l'Ebre, et toute l'Italie, jusqu'à la Calabre. Il avoit subjugné les Huns, les Saxons, les Abares, les Cazares, Nations rédoutables qui étoient venues s'établir le long du Danube, de la Vistule et de l'Elbe, et qui avoient toujours fait trembler les Romains. Par ces conquêtes il faisoit la loi dans tout ce vaste Pays qui est borné au couchant et au Nord par l'Océan, et au Midi par la Méditerranée, et au levant par le Pont-Euxin, la Bulgarie et la Thrace. Ja-

IRENE. An de N. S. 800.

mais les Romains n'avoient porté leurs armes si loin dans les pays Septentrionaux. Sa puissance et sa valeur étoient tellement respectées, que les Rois qui régnoient alors dans la Grande-Bretagne, l'appelloient leur maître et leur Seigneur, et se disoient à la fin de leurs lettres ses serviteurs et ses sujets.

CLXVIII. Ordre que Charles y établit.

Le premier acte de jurisdiction que Charles exerça en qualité d'Empereur, fut de condamner à mort les deux calomniateurs du Pape Léon; mais à la priere du Pontife il commua cette peine en celle de l'exil. Il partagea l'Empire en différentes Provinces, sur lesquelles il établit des Gouverneurs particuliers qui furent nommés *Comtes*, *Graves*, et depuis *Land-Graves*; il établit des Evêques et des monasteres en différens endroits, il y envoya des Prêtres pour attirer à la Religion Chrétienne ces peuples barbares, dont la plus grande partie étoit encore plongée dans les ténébres du paganisme.

CLXIX. Ecrivains de ce siécle.

Malgré le relâchement des études, ce siécle fournit plusieurs Ecrivains célébres tant Grecs que Latins. Le vénérable Bede, Anglois de nation, Moine

Bede.

de Girvich, ou Ingirvich, si connu par ses vertus éminentes et par le grand nombre de ses écrits, mourut vers l'an 730.

S. Jean de Damas.

Saint Jean de Damas, dont nous

avons parlé, et surnommé Chrysorhoas. IRENE. An de N. S. 800.
pour son éloquence, finit ses jours dans la même année.

Frédégaire le Scholastique, François Fredegaire. de naissance, écrivit vers l'an 740 une Histoire ou Chronique de sa nation, qui commençoit à l'année 596, où Grégoire de Tours avoit fini la sienne, et la continua jusqu'en 739.

Le célébre Paul Diacre, Lombard Paul Diacre. d'origine, et instruit dans les sciences dès sa jeunesse, fut d'abord Sécretaire du Roi Didier. Après la chute de ce Prince, Charlemagne le retint auprès de lui. Mais des courtisans jaloux de sa fortune, l'ayant accusé auprès du Roi d'avoir conspiré contre lui, il fut rélégué dans l'Isle Diomédée sur les côtes de l'Italie. Il trouva moyen de se sauver à Bénévent, où il plut au Duc Arigise, et donna l'abrégé de l'Histoire Romaine pour servir de suite à Eutrope depuis Julien l'Apostat jusqu'à Justinien. Vers l'an 790, il se retira au mont Cassin pour embrasser la vie monastique. Là il composa plusieurs ouvrages importans, dont le plus célébre est l'Histoire des Lombards divisée en six livres, qui se trouve dans le XIIIe. Tome de la bibliothéque des Peres et qui a été depuis quelques années imprimée avec soin à Milan dans la Collection de M. Muratori.

IRENE. An de N. S. 800.

Alcuin.

Alcuin étoit né en Angleterre dans la Province d'Yorc; il vint en France l'an 780 et prit le nom de Flaccius Albinus. Il enseigna la Rhétorique, la Dialectique et l'Astronomie à Charlemagne. Ce Prince lui ordonna d'écrire contre l'hérésie de Félix d'Urgel et d'Elipand, qui ne croyoient qu'une filiation adoptive en J. C. Il a composé plusieurs autres ouvrages.

Charlemagne.

Charlemagne peut à juste titre être placé parmi les beaux esprits et les savans de son siécle, quoiqu'il ne sût point écrire. Il aimoit les personnes habiles, et en avoit toujours auprès de lui. Les lumiéres qu'il reçut en conversant avec eux, abrégerent beaucoup le travail qu'auroient demandé des connoissances aussi étendues que les siennes en différens genres, s'il avoit entrepris d'étudier par lui-même. On voit par ses Capitulaires, que personne n'étoit plus instruit de la discipline ecclésiastique. Il y rappelle les anciens réglemens, il en forme de nouveaux, et impose de son autorité particuliere des peines à ceux qui les transgressent. Le grand Capitulaire que l'on nomme les Livres Carolins embarrasse les Théologiens Catholiques, pour justifier ce Prince de l'erreur des Iconoclastes. Il est vrai cependant qu'il ne s'élevoit contre les Images que parce qu'il croyoit

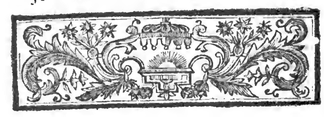
que les Peres de Nicée demandoient un culte absolu et de latrie.

IRENE. An de N. S. 800.

George Syncelle.

On ne peut trop louer le travail du Moine George, Syncelle du Patriarche Tharaise ou Tharasius. C'est lui qui nous a conservé tant de monumens précieux sur les Histoires anciennes, sacrées et profanes. Son ouvrage embrasse toutes les Monarchies, et fait un des plus riches morceaux de la Byzantine. Outre la Chronologie des Rois, on y trouve un abrégé judicieux des plus importantes actions de leurs regnes.





HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'établissement de l'Empire d'Occident, jusqu'à l'élection de Photius ou l'origine du schisme des Grecs. Espace de 57 ans.

IRENE seule.

IRENE. An de N. S. 801.

I. Conspiration contre Irene.

IRENE apprit avec étonnement la proclamation de Charlemagne. Déclaré par l'affection des peuples Souverain d'un Empire plus grand que celui de Constantinople, il pouvoit devenir pour elle un rival redoutable; elle résolut de s'en faire un ami. Ceux dont elle avoit attendu de la fidélité et du re-

IRENE. An de N. S. 801.

tour, s'étoient manifestement déclarés contr'elle. Staurace, et Aëtius le premier des Eunuques du palais, à qui elle avoit donné sa confiance, travailloient chacun en particulier et en secret à se supplanter, et à détrôner l'Impératrice, l'un pour occuper sa place, l'autre pour y élever un de ses parens. Iréne craignit deux factions puissantes, qu'elle ne pouvoit attaquer de front sans risquer sa vie ou sa liberté. Il auroit fallu favoriser et fortifier l'un des partis, si elle avoit voulu s'en servir pour détruire l'autre. Tous les jours ils prenoient de nouvelles forces, elle seule s'affoiblissoit de plus en plus.

An de N. S. 802.

II. Elle propose à Charlemagne de l'épouser.

Ménacée par un orage qui se formoit si près d'elle, et qui la regardoit directement, elle envoya des Ambassadeurs à Charlemagne, en apparence pour former une alliance entre les deux couronnes; mais avec ordre de lui proposer en secret de la prendre pour épouse. L'Empereur, qui avoit perdu depuis deux ans Lurgarde sa quatrieme femme, reçut avec plaisir la proposition de cette Princesse, qui l'auroit mis à portée de réunir en sa personne les deux Empires; ce qui n'étoit pas arrivé depuis le Grand Constantin. La bienséance et ses propres intérêts vouloient qu'il répondit à des offres aussi avantageuses. Il députa Josse, Evêque d'Amiens, et

IRENE. An de N. S. 802.

le Comte Helingan vers l'Impératrice, pour confirmer le Traité d'alliance et accepter le mariage qu'elle lui proposoit.

III. Aëtius rompt ce mariage.

De nouveaux troubles qui s'éleverent dans cet intervale, rompirent tous ces projets. Staurace étoit mort, et Aëtius étoit devenu si puissant par les richesses immenses qu'il avoit amassées, qu'il empêcha les nôces de la Princesse. Mais son crédit et sa malignité tournerent à sa ruine. L'autorité avec laquelle il prétendoit commander dans Constantinople, et disposer de tout, le rendit insupportable au peuple ; on commença par le mépris, et l'on finit par la haine.

IV. Nicephore couronné Empereur.

Ce revers lui suscita un ennemi plus dangereux que Staurace. Ce fut Nicephore, Grand Chancelier de l'Empire, qui sous un air affable et populaire avoit su cacher jusqu'alors une ame ambitieuse, avare, cruelle, perfide, impie. Lorsqu'il eut abattu le parti d'Aëtius, il se déclara ouvertement contre l'Impératrice. Il fit entendre que convaincue de la haine qu'on lui portoit, et que ses crimes avoient méritée, elle cherchoit à se donner un appui, en épousant un Prince rédoutable, qui mettroit les Grecs sous le joug honteux d'une domination étrangere, et les confondroit avec une multitude de petits

peuples que le nouvel Empereur avoit subjugués depuis peu. Les nobles furent les premiers frappés de ces avis qui les touchoient sensiblement, et les regardant comme les marques d'un zele ardent pour la gloire de la patrie, ils gagnerent les Gardes de l'Impératrice, et introduisirent sur le soir Nicéphore dans le Palais. Le lendemain ils le conduisirent dans la grande Eglise, où il fut couronné d'une maniere assez tumultueuse, au milieu des malédictions du peuple, qui le connoissoit mieux que la noblesse.

IRENE. An de N.S. 802.

NICEPHORE, Empereur XXXIV.

NICEPHORE. An de N.S. 802.

V. Il depouille Irene, et la fait mourir de chagrin.

L'opposition qu'il vit dans le plus grand nombre, le fit d'abord user de son pouvoir avec modération. Il fit enfermer l'Impératrice dans le palais, sous le spécieux prétexte de l'indignation publique contr'elle; il affecta de la traiter avec douceur, promettant de ne rien changer à son état. Mais quand il eut obtenu par ses sollicitations et ses ménagemens simulés qu'elle lui découvrît le lieu où elle avoit déposé ses trésors en cas de révolte, il n'eut plus de considération pour elle; et il la traita avec tant de dureté, qu'elle lui demanda à titre de grace la permission de se retirer dans un monastere. Nicéphore prit om-

NICE-PHORE. An de N. S. 802.

brage d'un azile qu'elle avoit elle-même choisi; il la fit enlever pour la transporter à Mitylene, dans l'Isle de Lesbos, où elle mourut de chagrin peu de tems après.

VI. Caractere et vie de cette Princesse.

Cette Princesse avoit toujours été un contraste de bonnes et de mauvaises qualités. Intimément persuadée de la vérité contraire à l'erreur des Iconoclastes, elle fut assez lâche pour jurer à Constantin Copronyme qu'elle auroit toujours les Images en abomination. Lorsqu'elle eut l'autorité en main, elle s'en servit avec toute la prudence et la sagesse possibles pour rendre la paix à l'Eglise, ce qui devoit rendre sa mémoire précieuse à jamais, si elle n'eût terni sa gloire par des actions indignes de l'humanité. Ennemie de son propre fils, elle employa tout ce que l'artifice, la perfidie et la méchanceté ont de plus noir, pour le rendre odieux à ses sujets, et le perdre sans ressource. Seule dépositaire de la puissance Impériale, elle en abusa dès qu'elle y fut parvenue; ses complices devinrent ses rivaux, et n'eurent que la honte d'avoir échoué dans leurs projets ambitieux. Iréne au contraire plus coupable qu'eux, perdit la vie après s'être vue dépouillée d'une autorité, qu'elle ne devoit qu'à ses crimes.

Quelques énormes qu'ils fussent, ils

ne lui avoient point ôté l'amitié du peuple ; elle l'avoit toujours traité avec douceur, et l'avoit favorisé de ses largesses. Après sa mort, il oublia ses défauts, et ne se ressouvint que de ses bienfaits ; il la regretta d'autant plus vivement, que l'avarice et la dureté de Nicéphore étoient connues de tout le monde. La circonstance où se passerent ces révolutions augmenta les inquiétudes de l'Empereur. Alors les Députés que Charlemagne avoit envoyés pour traiter de la paix et de son mariage avec Iréne étoient à Constantinople. C'étoit attaquer leur maître que de détrôner celle qui étoit destinée à être son épouse ; et ils ne pouvoient manquer d'en témoigner leur mécontentement.

VII. Inquiétudes de Nicephore.

VIII. Il conclut la paix avec Charlemagne.

Nicéphore les appaisa en les comblant d'honneurs, de présens et de promesses. Il leur dit qu'il achéteroit au prix de tout ce qu'il avoit de plus précieux l'amitié de Charlemagne, et qu'il ne rejetteroit aucune condition qui pourroit la lui procurer. Il les renvoya avec un Evêque et trois Abbés, qui avoient plein pouvoir de conclure une alliance et une paix perpétuelle entre les deux Empires. Quoique Charlemagne eût sujet d'être offensé de la conduite et de l'usurpation de Nicéphore, et qu'il lui eût été facile d'en tirer vengeance par la voie des armes, il dissimula son ressen-

NICEPHORE. An de N. S. 802.

timent. Il fit honneur aux Députés de Constantinople, et signa avec eux un traité de paix par lequel les Orientaux le reconnoissoient pour Empereur d'Occident, et nommément de l'Italie, à l'exception de Venise qui demeureroit neutre, de quelques places de la Pouille et de la Calabre, où les François n'avoient point porté leurs armes, de la ville de Naples et de la Sicile. Cette alliance subsista durant tout le régne de Charlemagne, et les deux Princes se traiterent mutuellement, de freres, en témoignage d'une sincere et parfaite union.

IX. Ses vices. Il déclare son fils Auguste.

Elle ne rendit pas Nicephore plus cher à ses sujets, et sur-tout à l'armée. Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser; on ne sait lequel il aimoit davantage, ou l'or ou le sang des peuples, esclave de ses penchans il n'avoit ni humanité ni Religion; il ne s'en fallut rien que ses vices ne lui fissent perdre un pouvoir qui n'étoit pas encore bien affermi. Il s'en apperçut, et déclara son fils Staurace Auguste, afin de perpétuer le sceptre dans sa famille. Mais c'étoit le moyen de l'en faire sortir plutôt. Staurace étoit l'image de Nicephore; tous les vices du pere se retrouvoient dans le fils; et l'on n'avoit pour eux qu'une même aversion.

Les troupes furent les premieres qui oserent éclater. Celles de l'Orient, qui ne l'avoient jamais reconnu, déclarerent Empereur Bardane un de leurs Commandans. Il fut d'abord protégé par Michel et Léon, deux Officiers Généraux, qui succéderent à Nicephore dans l'Empire. Mais soit qu'ils n'apperçussent pas en lui assez de vigueur, pour soutenir le choix qu'ils avoient fait, soit qu'une autre faction eût gagné leurs suffrages, soit enfin qu'ils appréhendassent l'effusion du sang, ils revinrent à Nicephore.

NICEPHORE. An de N. S. 803.

X. Sédition contre lui.

Bardane abandonné de ses amis, et épouvanté par les prédictions d'un Moine, se soumit à l'Empereur, et lui envoya des Députés pour implorer sa clémence. L'Empereur feignit de lui pardonner une faute, qu'il n'avoit commise que par les instances d'une troupe de séditieux. Il se contenta en apparence de le mettre dans un Monastere où il prendroit l'habit de Religieux; mais quelque tems après il lui fit créver les yeux, lorsqu'il lui donnoit toutes les marques extérieures d'une réconciliation sincere. Pour éviter les reproches de perfidie, il fit courir le bruit que cela s'étoit fait sans sa participation. Cependant il fit informer contre tous ceux qui avoient eu part à la révolte, et il les condamna à différens genres de supplices.

XI. Il punit Bardane et ses complices.

NICEPHORE. An de N. S. 804.

Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins avoient profité de ces guerres civiles pour se jetter sur les Provinces de l'Orient, où ils avoient causé d'affreux ravages. L'Empereur se mit à la tête de ses troupes, et alla leur offrir la bataille. Il la perdit avec toutes les circonstances d'une honteuse défaite, et il fut même obligé de se confondre avec les fuyards.

XII. Il est défait par les Sarrasins.

An de N. S. 805.

XIII. Leurs progrés en Asie.

La déroute de son armée donna aux Musulmans la hardiesse de poursuivre leurs conquêtes. Le Calife Aaron entra avec trois cent mille hommes dans la Cappadoce; ayant pénétré jusqu'à Tyane, Capitale de la Province, il la prit d'assaut, et y fit bâtir une Mosquée. De-là il se répandit dans les environs, emporta toutes les places qu'il attaqua, désola toute la Galatie, et fit sentir aux habitans d'Ancyre la colere d'un vainqueur barbare.

XIV. Ils rendent l'Empereur tributaire.

Ces progrès effrayerent Nicephore, qui s'amusoit à bâtir. Il leva une armée aussi puissante que l'état de ses affaires pouvoit le lui permettre. Mais voyant qu'elle étoit encore trop foible pour pouvoir se flatter de réduire ses ennemis, il leur envoya faire des propositions de paix. Aaron qui sentoit l'embarras où étoient les Grecs, ne voulut consentir à mettre bas les armes, qu'aux

conditions que l'Empereur lui payeroit tous les ans trente mille piéces d'or frappées au coin de l'Empire, et trois mille qui porteroient l'image de son fils Staurace, pour marque qu'ils se déclaroient tous deux ses tributaires. Il exigea encore que Nicephore ne rebâtiroit et ne reprendroit aucune des places que les Sarrasins occupoient ou qu'ils avoient démolies.

NICEPHORE. An de N. S. 805.

XV. Il fait épouser à son fils une femme mariée.

Il pensa alors à marier son fils; mais il falloit que cette action de Nicephore fût marquée à quelque trait de son injustice. Il jetta les yeux sur une jeune Athénienne, nommée Théophanon, cousine de l'Impératrice Iréne, qui étoit déja mariée. Cet engagement ne fut point un obstacle pour l'Empereur. Il l'enleva à son mari, et lui fit épouser Staurace, malgré les loix de l'Eglise et le murmure de tous ses Sujets.

XVI. Vices et impiétés de Nicephore.

Ses mœurs corrompues et sa dureté mirent le comble à la haine publique. N'ayant de chrétien que le caractere et le nom, il s'abandonna à toutes les impiétés des anciens idolâtres, superstitions, maléfices, enchantemens, magies, abominations des Manichéens, fureur des Iconoclastes, tout lui paraissoit permis et innocent. Il composa une secte particuliere de gens de son caractere qui répandirent ses maximes. C'étoit, dit Zonare, un amas de vices

NICEPHORE. An de N. S. 805.

et de profanations, et tout ce que l'on ose en rapporter ne peut être comparé qu'à quelques goutes d'une liqueur sortie d'un vaisseau qui en est rempli.

XVII. Son avarice et ses exactions.

Jamais la cupidité du plus sordide de tous les tyrans n'avoit vexé le peuple avec tant de rigueur. Lorsque les pauvres ne pouvoient payer la somme à laquelle ils avoient été taxés, il la faisoit rejetter sur les riches, et cette loi fut appellée *Allengion*, parce que les uns payoient à la décharge des autres. Il établit des Visiteurs pour veiller sur tout ce qui se vendoit, pour y imposer un tribut, et mettre sur chaque piece d'argent un impôt de deux Siliques. C'est lui qui inventa cette nouvelle espece de Subside qui taxe à une certaine somme par feu. Il enleva les meilleures terres des particuliers pour les joindre au domaine du Prince, il usurpa les Eglises, les Monasteres, les Hôpitaux et autres maisons, où l'on nourrissoit les pauvres, les infirmes et les vieillards; il obligea les pilotes et les matelots à acheter du domaine public des terres labourables, afin qu'elles lui rentrassent quand il faudroit qu'ils se remissent en mer. Il exigeoit de tous les citoyens de Constantinople qu'ils lui payassent dix livres d'or par an; sans compter le droit sur les navires, il dé-

pouilla plusieurs négocians du bien qu'ils avoient reçu de leur famille, ou qu'ils avoient acquis dans un commerce légitime. Il fit un jour venir au palais un marchand de cire, riche de cent livres d'or, il lui en ôta quatre-vingt-dix, et lui dit que pour le consoler, il le feroit manger à sa table.

XVIII. Il méprise les avis, et se compare à Pharaon.

Une pareille conduite ne pouvoit qu'augmenter la haine publique. Tous les jours on découvroit une nouvelle conspiration contre sa personne ; un inconnu entra dans le palais au moment que l'Empereur donnoit audience, et tenoit déjà son épée pour la lui enfoncer dans le sein. Les Gardes l'arrêterent, on lui donna la question sans pouvoir lui faire avouer aucun complice, il contrefit l'insensé, et fut condamné à une prison perpétuelle. Un Seigneur de la Cour, témoin des gémissemens du peuple, osa exhorter l'Empereur d'agir avec plus d'humanité : « Tous vos sujets, lui dit-il, » sont mécontens, et s'il vous arrivoit » quelque malheur, tout le monde » s'en réjouiroit. Ne savez-vous pas, » répondit froidement Nicephore, que » Dieu a endurci mon cœur comme » celui de Pharaon, et qu'il est inutile » d'attendre de moi un traitement plus » doux ? »

Bien-tôt il en donna une nouvelle

NICEPHORE. An de N. S. 808.

preuve. Aussi infidele envers ses alliés qu'il étoit injuste et cruel pour ses sujets, il rompit subitement la paix qu'il avoit faite avec les Sarrasins après avoir

XIX. Il rompt la paix avec les Sarrasins, et ses troupes sont vaincues.

refusé de leur envoyer les sommes dont on étoit convenu; il fit rebâtir les forteresses qu'ils avoient abbatues; il leva une nouvelle milice d'artisans et de gens de la campagne qu'il fit armer et soudoyer par les riches, et se prépara à récouvrer le pays qu'il avoit perdu; nouveau sujet de murmures contre lui. Le Calife Aaron se mit en campagne avec toutes ses forces. Il attaqua ses troupes indisciplinées, les tailla presque toutes en piéces; et animé par la vengeance, il commit les plus grands ravages. De-là il passa dans l'Isle de Cypre à la tête d'une nombreuse flotte. Il la prit, il en rasa les Eglises, tua ou chassa les habitans, et désola l'Isle entiere.

An de N. S. 809.

XX. Ceux-ci sont malheureux sur mer.

La campagne suivante, Rhodes fut l'objet de ses hostilités, il y fit un grand nombre de prisonniers; mais il se vit forcé d'abandonner la citadelle par la vigoureuse résistance qu'il trouva dans la garnison. Toute sa flotte pensa être submergée par une tempête qu'elle essuya à son retour à la hauteur de Cypre. Les Ecrivains de ce tems-là ont dit que ce malheur arriva aux Sarrasins en punition des insultes qu'ils fi-

rent aux Reliques de S. Nicolas à Myre, ville de Lycie, où ils avoient relâché pour quelques jours.

NICEPHORE. An de N. S. 810. et suiv.

XXI. Guerre des Bulgares.

Ce que les Musulmans faisoient sur mer et dans l'Asie, se répétoit dans la haute Thrace par les Bulgares. Crume leur Roi, avoit détaché un parti considérable contre les Romains qui gardoient les frontieres, et leur avoit enlevé onze cens livres pesant d'or. L'Empereur leva de nouvelles troupes, et augmenta le tribut, pour réparer la perte qu'il venoit de faire. Il marcha contre l'ennemi avec ces soldats enrollés à la hâte, dont plusieurs n'avoient d'autres armes que des bâtons ou des frondes, et chargeoient l'Empereur de malédictions.

XXII. Les premiers succès sont pour l'Empereur.

Le Roi des Bulgares, effrayé par le bruit que l'on répandoit de la grande multitude des troupes de Nicephore, envoya lui demander la paix. L'Empereur aveuglé par sa passion, et séduit par ses adulateurs, la refusa avec fierté. Il entra dans la Bulgarie le vingt de Juillet avec le fer et le feu; il assouvit sa colere sur une infinité d'innocens, et causa des désordres qui font horreur. Il sembloit être porté malgré lui dans le lieu où il devoit finir sa carriere, et prévoir déjà sa triste destinée. On assura qu'il en faisoit lui-même le déplorable aveu. « Quel Dieu, disoit-

NICEPHORE. An de N. S. 810.

» il, ou quel diable me pousse ainsi » contre mon propre mouvement ? » Cependant il avançoit de plus en plus dans le pays, et laissoit par-tout sur son passage des traces de sa fureur.

XXIII. Il refuse la paix.

Cependant au milieu de ses succès, Byzantius son favori, l'abandonna ; il passa dans le parti de Crume, par un secret pressentiment d'une révolution prochaine, et emporta les habits impériaux avec cent livres d'or qu'il donna au Roi des Bulgares. Tous les Romains augurerent mal de cette retraite, qui transportoit aux ennemis les marques de la souveraineté ; Nicephore fut le seul qui se moqua du présage. Il est vrai que Crume n'en parut pas plus rassuré ; il envoya de nouveau demander la paix à Nicephore, mais ce Prince la refusa avec autant de hauteur que la premiere fois.

XXIV. Il est tué, et le Roi des Bulgares fait une coupe de son crâne.

Crume animé par le désespoir, et par l'envie de se venger, donna de si bons ordres, pour fermer les passages qui pouvoient servir de retraite aux Romains, qu'il les enferma dans le cœur de son Royaume. Nicephore l'ayant appris, s'écria à tous ceux qui l'environnoient : « Quand même vous » auriez des aîles, vous n'échapperiez » jamais au péril qui vous menace. »

Deux jours après, Crume se jetta sur son camp, et l'emporta d'assaut. L'Em-

pereur, avec la plupart des Officiers généraux, demeurerent sur le champ de bataille; Staurace son fils reçut une blessure dangereuse au cou, et se sauva dans une litiere à Andrinople; tout le bagage fut la proie du vainqueur. Crume ayant trouvé le corps de Nicephore lui coupa la tête, et l'exposa pendant quelques jours au haut d'une pique à la vue de ses soldats. Ensuite par un trait de vengeance barbare, il fit enchâsser son crâne dans de l'argent, et s'en servit dans les grands repas, comme d'une coupe où il buvoit, et faisoit boire la Noblesse.

XXV. Son penchan pour le Manichéisme.

Le grand nombre d'orphelin et de veuves que fit le malheur de cette journée sanglante, ne se consola que par la pensée que le tyran avoit été enveloppé dans le carnage. Nicephore surpassa tous les mauvais Princes qui l'avoient précedé, soit par son ambition, soit par ses cruautés inouies. Il avoit un si grand penchant pour la secte des Manichéens, qu'il ordonna à ses soldats de n'avoir plus de respect pour les Ecclésiastiques, et de les regarder comme des esclaves. Il étoit enfin parvenu à cet excès d'impiété et d'aveuglement de nier la Providence, et de dire qu'il n'y avoit pas de plus grand pouvoir que celui d'un Empereur qui sait l'art de gouverner. Il mourut la

STAURACE. An de N. S. 811.

neuvieme année de son regne, la onziéme de celui de l'Empereur Charlemagne, et la 811e. de l'Ere chrétienne.

STAURACE, Empereur XXXV.

XXVI. Staurace proclamé parquelques-uns et réjetté par d'autres.

Aussi-tôt que Staurace eut appris la mort de son pere, il se fit proclamer Empereur par quelques Officiers et par les Magistrats d'Andrinople. Mais le peuple fut aussi affligé de voir le fils sur le trône, qu'il avoit ressenti de joie en apprenant la mort du pere. Les chefs de l'armée et de la Noblesse ne le détestoient pas moins que Nicephore, c'est pourquoi ils s'opposerent à sa proclamation. Leurs vœux se tournoient du côté de Michel Curopalate, qui avoit épousé Procopie, fille de Nicephore, et c'étoit de tout l'Empire le plus digne et le plus capable d'en faire le bonheur.

XXVII. Il quitte la pourpre.

Michel, engagé et retenu par le serment qu'il avoit prêté à Staurace, refusa le sceptre qu'on lui offroit. Cependant quand il sut que l'Empereur vouloit l'arrêter, et lui faire crêver les yeux pour s'assurer la couronne, il consentit aux desseins que l'on avoit sur lui, et se laissa déclarer Auguste. Staurace généralement abandonné, céda le trône sans violence, deux mois et six jours

après qu'il y fut monté. Il se retira dans un Monastere, où il prit l'habit de Religieux, et mourut quelque tems après, de la blessure qu'il avoit reçue en Bulgarie. Sa femme eut la liberté de demeurer dans une maison de plaisance des Empereurs, qu'elle changea en Monastere, et qu'elle fonda des libéralités que Michel lui avoit faites.

STAURACE. An de N. S. 811.

MICHEL RANGABE, Empereur XXXVI.

MICHEL RANGABE. An de N. S. 811.

Le Patriarche Nicephore fit la cérémonie du couronnement de Michel Rangabe dès le lendemain qu'il eut accepté la pourpre. Ce Prélat exigea d'abord une profession de foi, conforme aux sept Conciles généraux, et une promesse solemnelle de s'abstenir de l'effusion du sang chrétien. Michel, Prince religieux et rempli d'humanité, donna volontiers l'un et l'autre. Bientôt on reconnut qu'il l'avoit fait avec sincérité. Il s'appliqua à faire refleurir la Foi Catholique par les édits qu'il publia contre les Hérétiques, les Enchanteurs, les Manichéens, et les Iconoclastes, qui avoient commencé à renouveller leurs fureurs sous la protection de Nicephore. Les premiers étoient condamnés à mort, et ceux-ci au supplice des verges. Il fit couper la

XXVIII. Michel rétablit la Religion.

MICHEL RANGABE. langue à un solitaire imposteur, qui se mêloit de prédire l'avenir, et se faisoit gloire de briser les Images.

An de N. S. 812.

XXIX. Il console les familles.

Le zele qu'il témoignoit pour la Religion ne ralentissoit point le désir qu'il avoit d'essuyer les larmes du peuple. Nicephore avoit ruiné l'Eglise, porté la désolation dans les familles, et dépouillé les Sénateurs; Michel entreprit de réparer tous ces desordres. Il fit présent de cinquante livres d'or au Patriarche, de vingt-cinq au Clergé, et envoya des sommes considérables au Sénat. Il n'oublia rien pour relever les familles qui avoient été abbatues sous la tyrannie du dernier regne; enfin il pourvut aux besoins des femmes et des enfans de ceux qui étoient morts dans les guerres contre les Sarrasins et les Bulgares.

XXX. Il propose une alliance à Charlemagne.

Après avoir réglé l'intérieur de l'Empire, il chercha à se procurer des appuis contre les ennemis de l'Etat. Il envoya des Ambassadeurs à Charlemagne, avec ordre de renouveller l'alliance, et de proposer un mariage entre la fille de ce Prince, et Théophylacte son fils, nouvellement déclaré Auguste. Charles consentit à ce mariage; mais les révolutions, qui abregerent le Regne de Michel, empêcherent que ce projet ne fût exécuté.

Il ne put même en tirer aucun secours

cours contre ses ennemis, qui reprirent les armes vers le même tems. Les Sarrasins se jetterent sur les Provinces de l'Asie mineure, et renouvellerent tous les ravages qu'ils y avoient commis les années précédentes. L'Empereur ordonna à Léon l'Arménien, Général des troupes de l'Orient, de marcher contr'eux, pour les faire rentrer dans leurs terres. Léon s'avança en bataille rangée, leur tua plus de deux mille hommes, se rendit maître du butin, et leur prit un grand nombre de chevaux.

MICHEL RANGABE. An de N. S. 812.

XXXI. Léon défait les Sarrasins

Ses armes ne furent pas si heureuses contre les Bulgares. Crume lui envoya demander la paix, à condition de rendre les prisonniers que l'on retenoit à Constantinople depuis la derniere guerre, sinon qu'il attaqueroit Mésembrie, forte place qui étoit la clef de l'Empire sur le Pont Euxin. Michel étoit porté à lui accorder ce qu'il vouloit pour éviter de répandre le sang de ses sujets. Mais quelques courtisans lui représenterent qu'il ne convenoit pas de relâcher si aisément les prisonniers des Bulgares, après que Crume leur Roi avoit passé au fil de l'épée tous les Grecs, que le sort des armes avoit mis en sa puissance. L'Empereur se laissa persuader par cette raison apparente, à laquelle ils ajoutoient, que si l'on ren-

XXXII. On refuse la paix des Bulgares.

MICHEL RANGABE. An de N. S. 813.

voyoit les prisonniers, il falloit aussi renvoyer les transfuges, ce qu'il ne pouvoit faire; parce que c'étoient autant d'hommes à qui l'on mettoit indirectement le poignard dans le sein. Ce fut la réponse que l'on rendit aux Ambassadeurs Bulgares.

XXXIII. Ils s'empare de Mésembrie.

Crume, qui ne vouloit pas donner aux Grecs le tems de se reconnoître, fondit tout-à-coup sur Mésembrie, et s'en rendit maître par le moyen d'un Ingénieur Arabe, que la dureté et la mauvaise œconomie de l'Empereur Nicephore, avoient fait passer dans le parti des Barbares. Les vainqueurs pillerent la ville, et s'emparerent sur-tout d'une grande quantité de feux grégeois, que l'on avoit préparés dans la citadelle, en cas que la place eût été attaquée par mer. De-là ils se répandirent aux environs, où ils causerent d'affreux ravages.

XXXIV. L'Empereur marche contr'eux. Désordres de ses troupes.

L'Empereur assembla toutes ses troupes, tant de l'Europe, que de l'Orient, pour courir à la défense de ses Etats. Il partit de Constantinople au commencement de Mai. Mais au lieu d'aller droit à Mésembrie pour la reprendre, ou d'entrer en Bulgarie pour y faire diversion, il s'arrêta un mois entier dans la Thrace avec l'Impératrice; tandis que ses propres soldats, à qui l'on ne fournisssoit point de vivres,

MICHEL RANGABE.
An de N. S. 813.

faisoient d'aussi grands ravages qu'on auroit pu en appréhender de la part de l'ennemi : sujet d'un murmure général, tant parmi les légions, que parmi les habitans du pays.

XXXV. Imposture des Iconoclastes.

Il arriva dans le même tems à Constantinople une autre espece de sédition, non moins dangereuse. Le Patriarche Nicephore cherchant à attirer la protection du Ciel sur les armes de l'Empereur, avoit ordonné des prieres publiques, et faisoit tous les jours des stations en différentes Eglises. Un jour, dit Théophanes, que sa procession passoit devant l'enceinte où étoient les tombeaux des Empereurs, les Iconoclastes en forcerent la porte, et allerent en foule se jetter à genoux autour du Mausolée de Copronyme. Après qu'ils l'eurent invoqué comme un Saint et comme le protecteur de l'Empire, quelqu'un des plus hardis s'écria qu'il voyoit ce Prince sur une nuée, à cheval, et à la tête d'une armée formidable, pour aller combattre les Bulgares. Tous les autres assurerent qu'ils le voyoient également, et se fonderent sur cette fausse apparition, pour renouveller la guerre contre les Images.

XXXVI. Crume attaque les Grecs, qui ont l'avantage.

Ceux qui avoient imaginé cette fourberie, se flattoient que Michel ne pouvoit manquer d'être vainqueur ;

MICHEL RANGABE. An de N. S. 813.

avec toutes les forces de l'Empire, et qu'après avoir annoncé la protection du Prince Iconoclaste, on ne douteroit pas de sa puissance dans le Ciel. Mais l'événement fut tout contraire. Pendant que l'Empereur demeuroit dans l'inaction, Crume réunit toutes ses troupes, et augura par la lenteur des Impériaux qu'ils craignoient d'en venir aux mains. Il s'avança contre eux dans les campagnes d'Andrinople, et les attaqua plusieurs fois avec perte. Ces succès, qui ne décidoient rien, causerent de la division parmi les Officiers de l'armée. Les uns vouloient qu'on livrât une bataille générale à l'ennemi sans différer; les autres prétendoient qu'il valoit mieux l'affoiblir par dégrés, puisque ce moyen avoit réussi jusqu'alors. C'étoit l'avis de Michel, qui craignoient comme un bon Prince, d'exposer trop facilement la vie de ses sujets.

XXXVII. Caractere de Léon l'Arménien.

Léon l'Arménien s'éleva contre ce projet, et il avoit ses raisons pour le faire. Depuis long-tems il cherchoit à exciter une révolution qui lui ouvrît le chemin du Trône; Nicephore, le dernier des Empereurs, s'en étoit apperçu, et l'avoit fait enfermer dans un Monastere. Michel et l'Impératrice Procopie le croyant innocent des crimes dont on l'avoit accusé, sachant

d'ailleurs que c'étoit un des plus habiles guerriers de l'Empire, lui firent rendre la liberté, et le mirent à la tête des troupes d'Orient, où il se signala contre les Sarrasins, et gagna l'amitié des Officiers et des soldats. Il étoit tellement le maître de ceux qu'il commandoit, qu'il les engagea de se joindre à lui, pour trahir l'Empereur dans l'occasion.

XXXVIII. Il trahit les Grecs.

Voyant que les troupes souffroient depuis quinze jours les plus grandes chaleurs de l'Eté, sans vivres, sans eau, sans fourrages, et qu'elles demeuroient jour et nuit sous les armes, de peur d'être surprises; il excita parmi elles un mouvement de sédition, et les détermina à menacer l'Empereur d'aller elles-mêmes attaquer les Bulgares comme elles pourroient, s'il ne les y menoit en ordre de bataille. Celui qui devoit commander, fut contraint d'obéir. L'Empereur consentit à une action générale; il donna l'aîle gauche à Aplace, digne de sa confiance par différentes marques de la valeur et de fidélité; Léon eut la droite, et Michel se réserva le centre des Légions. Aplace engagea le combat avec ardeur; il enfonça les Bulgares qui lui étoient opposés, il en tailla la plus grande partie en pieces, et poursuivit les autres sans relâche. Il ne falloit qu'un dernier ef-

MICHEL RANGABE. An de N. S. 813.

fort de Léon pour rendre la victoire complette, lorsque ce perfide exécuta tout-à-coup le dessein qu'il tenoit depuis long-tems caché. Il fit signe à ses troupes, comme il en étoit convenu, de tourner le dos, et de feindre qu'elles n'étoient pas assez nombreuses pour résister au corps des Barbares qui s'avançoient contr'elles; le centre de l'armée suivit leur exemple.

XXXIX. Ils sont défaits par les Bulgares.

Crume laissa alors une partie de son armée pour combattre contre Aplace, et se mit à la poursuite des fuyards. Il les pressa jusqu'aux portes d'Andrinodle; il en fit un grand nombre de prisonniers; ceux principalement que leurs chevaux épuisés par la chaleur et le défaut de nourriture, laisserent en chemin. Il revint ensuite au champ de bataille, où les troupes d'Aplace n'étoient plus en état de se défendre; il passa ensuite dans le camp des ennemis, et s'empara de leurs trésors, des armes et du bagage.

XL. Léon séduit les troupes.

Michel qui croyoit difficilement le mal, ne soupçonna point Léon d'avoir été la cause de la déroute; il retourna à Constantinople, pour mettre ordre à quelques troubles qui s'y étoient élevés, et laissa au traître les débris de son armée, qu'il ne pouvoit confier à un ennemi plus dangereux. A mesure que Léon rassembloit les troupes, il

leur faisoit dire par ses émissaires, que l'origine de tous les malheurs, étoit d'avoir un Empereur lâche et foible, qui n'avoit ni cœur, ni esprit, qui se laissoit entiérement gouverner par l'Impératrice; et que l'unique moyen de réparer tant de maux, étoit de proclamer Empereur leur Général.

XLI. Il se fait proclamer Empereur.

Il n'en fallut pas d'avantage pour soulever des gens de guerre, que la honte d'une défaite avoit fort indisposés contre leur Prince. Ils se rendirent en tumulte devant la tente de Léon, et le presserent de recevoir le tître d'Auguste. Persuadé qu'en le refusant, il piqueroit davantage l'envie qu'ils avoient de le lui donner, sur-tout en continuant de faire agir sous main ceux qui les avoient déterminés à cette premiere démarche, il dit qu'il ne pouvoit accepter l'honneur qu'on lui faisoit. Michel, un de ses premiers confidens, le servit en homme habile. Après avoir persuadé aux soldats que plus Léon faisoit de difficultés pour accepter la Couronne, plus il étoit digne de la porter; il revint à leur tête, aborda Léon l'épée à la main, et le menaça de le tuer, s'il différoit plus long tems de prendre le gouvernement de l'Empire, dans les circonstances où l'on avoit besoin d'un Chef tel que lui. Léon feignant de ne pouvoir plus ré-

MICHEL RANGABÉ: An de N. S. 813.

sister, dit qu'il se soumettoit. Il porta l'artifice et la fourberie jusqu'à écrire au Patriarche, pour lui envoyer une profession de foi très-orthodoxe, et lui demander son consentement avec les secours de ses prieres.

XLII. Michel abdique l'Empire. Son caractere.

A cette nouvelle, Michel ne balança pas de céder l'Empire à un rival, qui l'avoit si indignement trompé; on ne put le résoudre à défendre un diadême qu'il possédoit avec justice; il aima mieux l'abandonner, que de le conserver au prix du sang de ses Sujets, et le lui envoya sur le champ avec la pourpre Impériale. Un Prince dont la foi étoit pure et le cœur droit, généreux, bienfaisant, qui ne cherchoit que le repos et la félicité de ses Sujets, méritoit un meilleur sort; il étoit trop vertueux pour un siecle aussi corrompu. Dans un tems où l'Empire eût été en paix avec les puissances étrangeres, personne n'eût été plus capable de faire régner la Religion, la justice et l'abondance. Mais il fut assez malheureux pour avoir des ennemis au-dedans et au-dehors, et pour manquer ou des vertus guerrieres, ou de la force qui étoit nécessaire dans les conjonctures où il se trouva.

LÉON L'ARMÉNIEN, surnommé L'APOSTAT, Empereur XXXVII.

LÉON L'ARMÉNIEN. An de N. S. 813.

XLIII. Léon maltraite la famille de Michel.

Les troupes conduisirent le nouvel Empereur à Constantinople, le proclamerent une seconde fois au pied des murailles de la Ville, afin de prévenir toutes les contestations du peuple. Il fit son entrée le lendemain onzieme de Juillet, et prit solennellement possession du trône. Lorsque Michel sut qu'il approchoit du Palais, il se retira dans l'Église de Pharos, où il se fit donner l'habit religieux. Cette abdication publique ne contenta pas Léon. Il envoya enlever Michel de l'asile qu'il s'étoit choisi, le rélégua avec sa femme et ses enfans dans des Isles éloignées, et rendit Eunuque l'aîné de ses fils, pour éteindre jusqu'au nom d'une famille qu'il lui seroit toujours suspecte. Michel n'avoit régné que deux ans.

XLIV. Les Bulgares devant Constantinople.

Six jours après que Léon eut été couronné de la main du Patriarche Nicephore, Crume parut avec son armée victorieuse devant Constantinople, dont il fit le tour. D'abord il y affecta une vaine ostentation de sa puissance, et y célébra des sacrifices à la vue des habitans, pour insulter la religion Chrétienne. Il envoya ensuite

LÉON L'ARMÉNIEN. An de N. S. 813.

un héraut proposer à l'Empereur de faire la paix, ou de planter sa lance à la porte dorée, pour marque qu'il acceptoit un duel, ou un combat général. Léon lui ayant fait dire qu'il ne vouloit ni l'un ni l'autre, parce qu'en effet ce Prince, infidele de toutes manieres, ne cherchoit qu'à le tromper, il commença le siege de la Ville. L'Empereur lui dressa une embuscade; mais ceux qu'il employa, manquerent leur coup, et ne lui firent qu'une légere blessure. Crume outré de colere, mit le feu au Palais de S. Mamas, il fit emporter le lion de bronze, l'ours et l'hydre, qui étoient dans l'Hippodrome, avec un grand nombre de beaux marbres, et retourna au siege d'Andrinople, que son fils tenoit bloquée. Il y entra à main armée, enleva toutes les richesses, et transporta plus de cinquante mille personnes, de tout âge et de toute condition, sur les bords du Danube.

XLV. Ils sont vaincus par les Grecs.

Léon n'avoit refusé la bataille que par la seule raison du désordre, où étoient encore les troupes depuis leur déroute. Lorsqu'il les eut réunies et recrutées, il marcha à leur tête contre les Bulgares qui désoloient la Thrace. Les deux armées en étant venues aux mains, il demeura sur le champ de bataille un grand nombre de soldats de l'un et de l'autre parti, mais les Grecs

furent enfoncés, et chercherent leur salut dans la fuite. L'Empereur qui voyoit tout ce qui se passoit d'une hauteur où il étoit placé, remarqua que les Bulgares, au lieu de poursuivre les fuyards, s'attachoient uniquement à piller; alors il rallia ses forces, fit avancer des corps de réserve qui n'avoient pas encore combattu, se jetta avec fureur sur les ennemis, et remporta une victoire complette. Si Crume ne périt pas dans cette journée, il est certain qu'il n'osa plus paroître, et que les Grecs recouvrerent tout ce qu'ils avoient perdu dans la Thrace.

LÉON L'ARMÉNIEN, An de N. S. 813.

XLVI. Léon change les Officiers de Michel.

L'éclat de cette victoire, et la vigilance de l'Empereur, arrêterent pendant son regne les incursions des Sarrasins dans l'Orient. Comme il y avoit sujet de craindre que la guerre n'excitât quelque révolution imprévue, qui renversât son trône chancelant, il préféra un regne pacifique à l'espérance de faire des conquêtes. Ce fut par ce motif, qu'il changea tous les Officiers que Michel son prédécesseur avoit mis en place; il leur substitua des hommes qui lui étoient dévoués, ou du moins qu'il croyoit tels. De ce nombre fut Michel le Begue, qui avoit contribué plus que personne à lui mettre la couronne sur la tête, et qui fut ensuite l'auteur de la conspiration, par

LÉON L'ARMÉNIEN.
An de N. S. 814.

laquelle ce Prince perdit la couronne et la vie.

XLVII. Il renouvelle la paix avec les François.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Léon envoya des Ambassadeurs à Charlemagne, pour renouveller l'alliance qui avoit été faite entre les deux Empires ; mais ils n'arriverent à Aix-la-Chapelle qu'après la mort de ce Prince, et le traité fut confirmé aux mêmes conditions par son fils Louis le Débonnaire. Alors l'Empereur crut qu'il étoit tems de déclarer le changement qu'il vouloit faire dans sa Religion. Certains Hermites Iconoclastes lui avoient, dit-on, promis l'Empire plusieurs années auparavant, et fait entendre que son régne seroit florissant, s'il abolissoit le culte des images. Léon se contenta de garder sa résolution dans son cœur, jusqu'à ce qu'il fût monté sur le trône ; et dès qu'il s'en vit paisible possesseur, il ne la dissimula plus.

An de N. S. 815.

XLVIII. Il se déclare contre les Images.

Séduit par les promesses de ces imposteurs, et par la durée des regnes de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme, il voulut marcher sur les traces du premier, et donna le nom du second à un fils qu'il eut vers le même tems. Il assembla les principaux Officiers de l'Empire, et leur fit un long discours, où il tâcha de leur persuader, que jamais l'Empire n'avoit été plus heureux que sous ces deux Princes, et

qu'il n'en falloit pas chercher d'autre cause, que leur zele pour l'extinction de l'idolâtrie; c'est ainsi qu'il appelloit le culte des images.

XLIX.
Il lâche Jean Ylilas.

Les courtisans de Léon promirent de lui gagner la noblesse, et l'on choisit un nommé Jean Ylilas pour disposer l'esprit du Peuple. C'étoit un jeune homme de basse naissance, espece de lunatique, travaillé en certain tems de mouvemens frénétiques, qui le mettoient hors de lui-même, et le faisoient regarder comme un prodige par les simples. Iconoclaste déclaré, il se chargea d'autant plus volontiers de la commission, que l'Empereur lui promit de le faire Patriarche de Constantinople, s'il pouvoit réussir à gagner le peuple. Jean travailla aussi-tôt à remplir sa mission; il fit renaître le faux Concile de Constantinople, et toutes les mauvaises raisons que l'on y avoit alléguées pour soutenir l'erreur, il débaucha un grand nombre de personnes; et se mêlant de dogmatiser sur la morale, il permit toutes sortes de relâchemens dans les mœurs, pourvu qu'on fit la guerre aux images.

L.
Assemblée d'Iconoclastes.

Lorsqu'il eut rempli la ville impériale de ses prosélytes, Léon demanda au Patriarche Nicephore de supprimer les images pour condescendre aux désirs du peuple; jusqu'à ce qu'il eût fait

LÉON L'ARMÉNIEN. An de N. S. 816.

voir qu'il étoit ordonné dans l'Evangile de les adorer. Le Patriarche lui représenta que jamais les Catholiques instruits n'avoient pensé à rendre un tel culte aux images, qu'ils se bornoient à les révérer en considération de leur Prototype, et qu'il le prioit de ne point donner atteinte à un usage de tous les siecles, confirmé par le témoignage du Concile de Nicée. Léon irrité de sa résistance, assembla dans le palais le Sénat, la Noblesse, une foule d'Iconoclastes et quelques Catholiques pour observer les bienséances, et fit prononcer un décret solennel contre les Images.

LI. Conciliabule.

Nicephore, qui avoit eu la foiblesse de mollir par des raisons de politiques, revint à la vérité, et en prit la défense avec tant de zele, que le Prince le relégua dans l'Isle Proconese, où il termina ses jours. Leon vouloit mettre à sa place Jean, le séducteur du peuple; mais quelques-uns des Patrices lui représenterent que la jeunesse et la basse naissance de Jean aviliroient le premier siége de l'Orient. Il nomma donc Theodote son ami, homme de cour, qui avoit toujours mené une vie séculiere et voluptueuse, qu'il continua même après son sacre. Dès qu'il fut installé, on assembla un Concile dans l'Eglise de Sainte Sophie, où après des

violences inouies, exercées contre les Catholiques, on prononça anathême à tous ceux qui recevroient le Concile de Nicée, et qui rendroient quelque culte aux images.

LII. Persécution

Léon s'autorisa de ce décret scandaleux, comme s'il eût été dans la forme canonique, et il voulut qu'on l'exécutât rigoureusement. Il fit effacer, abattre, mettre en pieces, jetter dans les flammes ou dans la mer toutes les images, on ne pouvoit s'opposer aux ministres de son impiété, sans s'attirer les plus cruels traitemens. Sa malignité étoit assez grande, pour ne vouloir pas donner aux Chrétiens zélés, la consolation et la couronne du martyre; mais il étoit trop emporté pour s'abstenir de multiplier tous les jours le nombre des Confesseurs. Ce n'étoit que proscriptions, exils, emprisonnemens, confiscations de biens. La longue et dure persécution que souffrit à ce sujet le célebre S. Théodore Studite, est un des traits les plus touchans de l'Histoire Ecclésiastique.

LIII. Conjuration de Michel le Begue.

Un régne aussi impie et aussi cruel, ne pouvoit se terminer que par une sanglante catastrophe. Celui qui avoit mis la Couronne sur la tête de Léon par le crime et la perfidie, fut celui qui la lui enleva, et le premier ministre de ses persécutions devint le premier ins-

LÉON L'ARMÉNIEN. An de N. S. 820.

trument de sa perte. Comme lui, Michel le Bègue avoit trouvé de ces Moines imposteurs qui l'avoient assuré, qu'un jour il seroit assis sur le trône de Constantinople; mais qu'il n'y monteroit qu'après Léon. Sept ans de regne furent un long délai, pour l'ambition de Michel, cependant il ne les laissa point écouler en vain. Il profita de la faveur pour amasser de l'argent, pour gagner la noblesse, pour se concilier l'amitié du peuple et des soldats, et pour se frayer un chemin vers le trône.

LIV. Il est arrêté et condamné à mort.

Quoique son dessein fût prêt à éclore, il le dissimuloit néanmoins avec art, au moins lorsqu'il étoit de sens froid. Mais plein de ce perfide projet, et accoutumé à boire tous les jours avec excès, il en parloit ouvertement dans son yvresse; il menaçoit Léon d'une ruine prochaine, et se vantoit d'épouser l'Impératrice. L'Empereur fut souvent averti de ces discours dangereux, mais il les attribua toujours au vin, et à la vanité de Michel, qui aimoit beaucoup à parler de lui-même, et à se glorifier de plusieurs choses auxquelles les autres ne faisoient point d'attention. Cependant ses amis lui ayant représenté qu'il pensoit trop avantageusement d'un courtisan perfide, ils le déterminerent à prendre des mesures. Léon se rendit à leur conseil, il fit arrêter Michel,

on informa contre lui ; et ayant été convaincu par des témoins et par son propre aveu, d'avoir conspiré contre la vie du Prince, il fut condamné à être brûlé vif.

LV. L'Impératrice fait différer le supplice.

L'Arrêt devoit être exécuté la veille de Noël, et déja on conduisoit le criminel au lieu de son supplice, lorsque l'Impératrice Théodosie, affligée de ce que Léon alloit faire mettre à mort un homme la veille d'une si grande fête, et de ce qu'il vouloit même être présent à l'exécution, lui remontra qu'il ne pourroit, sans causer un horrible scandale, s'approcher le lendemain des saints mysteres ; elle le pria d'attendre après les fêtes à punir le coupable. L'Empereur se rendant à ses instances réitérées, ordonna à l'un de ses Officiers de ramener Michel dans les prisons, et de lui laisser ses chaînes ; mais il voulut avoir les clefs de la chambre où il étoit enfermé.

LVI. Léon voit qu'il est trahi.

N'ayant consenti à ce délai qu'avec une extrême répugnance, il passa toute la nuit dans des inquiétudes étranges ; il croyoit voir son ennemi prêt à le poignarder. Au milieu de ses agitations effrayantes, il se leve, et va dans la prison de Michel, et le trouve couché dans un lit très-propre, où il dormoit tranquillement, aussi bien que ceux à qui il avoit confié. Persuadé qu'il étoit

LÉON L'ARMÉNIEN. An de N. S. 810.

trahi, ce spectacle l'effraya, et il revint sans avoir osé éveiller personne.

Sa visite ne put être si secrette que quelques-uns de ses gens n'en eussent connoissance. Ils en informerent le geolier de Michel, et dés-lors celui-ci prit ses précautions, pour éviter la colere de l'Empereur. Michel feignant d'être résolu à la mort, demanda un Prêtre en qui il avoit confiance, pour l'aider à s'y préparer. Celui qui fut chargé de l'avertir, alla en même tems chez les principaux amis de Michel, pour leur dire, que s'ils ne le tiroient incessamment de prison par un coup d'éclat, sa mort et la leur étoient certaines. Intéressés à le sauver sans délai, ils allerent à l'Office dans la chapelle du palais, avec des poignards cachés sous leurs robes; et lorsque l'Empereur entonnoit un hymne, (car il se piquoit de le faire mieux que les chantres mêmes,) ils coururent à son trône pour l'égorger. Léon se sauva au pied de l'autel, qu'il embrassoit comme un asile inviolable, et appella ses officiers à son secours. Aucun n'osa se présenter pour le défendre; on auroit cru que tous étoient d'intelligence, et n'attendoient que ce moment fatal. En se défendant avec toute la bravoure qu'inspirent le courage et l'amour de la vie, il perdit le bras droit. Alors demeuré

LVII. Il est assassiné au pied de l'Autel.

sans défense, il succomba sous l'effort des conjurés, qui le renverserent par terre, et lui couperent la tête.

LÉON L'ARMENIEN. An de N. S. 820.

Il avoit régné sept ans et cinq mois sans avoir été troublé par les incursions des Sarrasins : heureuse tranquillité, dont les peuples étoient plus redevables à sa valeur qu'aux prophéties imaginaires, dont on l'avoit flatté, pour l'engager à renouveller la persécution contre les Images. Léon étoit véritablement homme de guerre, et il avoit toujours vaincu; mais il fut ambitieux, fourbe, superstitieux, cruel, et capable de tout sacrifier, pour conserver la couronne qu'il avoit acquise par une lâche trahison.

LVIII. Son caractere.

MICHEL LE BEGUE, Empereur XXXVIII.

MICHEL LE BÉGUE. An de N. S. 820.

La trop grande sévérité dont Léon avoit usé envers ses sujets, augmenta le nombre des conjurés. Ils se rendirent maîtres du palais impérial, ils tirerent Michel de la prison, et le firent monter sur le trône, avant que de lui avoir ôté ses fers. Pour engager le peuple à le reconnoître, et ne laisser aucun doute sur la mort de Léon, ils traînerent son cadavre dans l'Hippodrome, et le couvrirent d'opprobres. Les citoyens et les soldats voyant qu'ils n'avoient plus

LXIX. Michel est proclamé Empereur.

MICHEL LE BÉGUE. An de N. S. 820.

à craindre que la colere des factieux, proclamerent Empereur celui qui étoit déja sur le trône.

LX. Son éducation et son ignorance.

Michel, après qu'on eut rompu ses chaînes à coup de marteau, et avant que d'avoir changé ses habits ordinaires, se fit conduire sur le midi dans l'Eglise de Ste. Sophie, où il reçut la couronne impériale de la main du Patriarche, et prit possession de l'Empire sans que personne s'y opposât; quoiqu'il eût tous les vices qui peuvent en rendre indigne. Il étoit d'Amorium, ville de la haute Phrygie, né de parens si pauvres, qu'ils furent contraints de l'envoyer à la campagne pour l'élever à moins de fraix. Il n'eut d'éducation que celle que lui donna une vieille Juive, qui lui apprit à élever des animaux domestiques. C'étoit la matiere ordinaire de ses conversations, il ne savoit ni lire ni écrire; aussi il ne pouvoit souffrir les gens de lettres, ni les écoles où on les formoit.

LXI. Sa religion et ses mœurs.

Sa religion et ses mœurs étoient aussi corrompues que son esprit étoit gâté par l'ignorance. Il y avoit depuis longtems dans Amorium une secte particuliere, qui renfermoit tout le venin de celle des Juifs, des Pauliciens, des Manichéens et d'autres semblables hérétiques. Là on tenoit école d'impiété, d'abomination, de magie, d'enchante-

mens. Celle à qui l'on avoit confié les premieres années de Michel, étoit de cette secte abominable; elle l'éleva dans ses principes, elle ne lui apprit point d'autre symbole, et il le conserva toute sa vie, c'est ce qu'on nommoit l'hérésie des Attingans. Aussi fut-il perfide, ingrat, parjure, ivrogne, cruel, avare, impudique. Mais la même sincérité qui nous fait découvrir tous ses vices, nous oblige à reconnoître qu'il étoit brave, hardi, entreprenant, intrépide dans l'exécution, et heureux à la guerre, quand il la faisoit par lui-même.

MICHEL LE BÈGUE. An de N. S. 820.

LXII. Il détruit la famille de Léon.

Le premier usage qu'il fit de sa puissance, fut de réléguer dans un Monastere l'Impératrice, femme de Léon, et d'envoyer ses quatre fils, Constantin, Basile, Grégoire et Théodose dans l'Isle de Prote, où il commanda qu'on les fit Eunuques, pour leur ôter toute espérance de pouvoir un jour occuper le trône; Théodose mourut dans cette opération, et Basile en perdit la voix.

LXIII. Il feint de vouloir régner avec douceur.

Cependant quelques violentes que fussent les passions de Michel, il sut leur mettre un frein, jusqu'à ce qu'il eut affermi son pouvoir. Affectant un gouvernement tout contraire à celui, par lequel son prédécesseur s'étoit attiré la haine du peuple, il rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la foi; et il assembla à Constantinople plu-

MICHEL LE BÈGUE. An de N. S. 821.

sieurs Evêques des deux partis, pour chercher des moyens de réunion; enfin il permit aux Catholiques de rétablir le culte des images, par-tout où ils voudroient, excepté dans la ville impériale, parce qu'il ne pouvoit les voir ni les honorer.

LXIV. Révolte de Thomas.

Par cette réponse l'Empereur flattoit également les deux partis, et les engageoit dans ses intérêts; à la veille d'une guerre sanglante qui lui étoit personnelle, il avoit besoin de leurs secours. Thomas, qui se disoit fils de l'Impératrice Irène, avoit aussi trouvé de ces moines imposteurs qui lui promettoient l'Empire. Il comptoit d'autant plus sur leur prédiction, qu'il se voyoit fort avancé dans le service, et à la tête des meilleures légions de l'Orient, dont il étoit généralement aimé. Dès qu'il eut appris la destinée tragique de Léon, son bienfaiteur, il résolut d'en tirer vengeance, et de faire périr l'usurpateur. Ceux qui lui étoient attachés, qui haïssoient Michel, ou qui avoient du goût pour le pillage, se mirent sous ses drapeaux. Il étoit d'ailleurs affable, éloquent, courageux, bon Général, ces talens grossirent bien-tôt son parti.

LXV. Il se ligue avec les Sarrasins.

A la tête de ces légions, il se rendit maître de la plûpart des provinces de l'Asie; tant par la douceur que par la force; il désola entiérement celles qui

montroient une forte résistance, et il s'empara des revenus publics. Ces guerres civiles exciterent les Sarrasins à fondre sur l'Empire avec leur fureur ordinaire, ils ravagerent indifferemment les provinces qui s'étoient rendues à Thomas, et celles qui demeuroient encore attachées à Michel; ni l'un ni l'autre de ces rivaux n'étoit assez fort pour les repousser. Thomas mit en œuvre tout ce qu'il avoit de souplesse et d'habileté pour les attirer dans ses intérêts; il fit valoir quelques avantages qu'il avoit sur eux, et promit de leur prêter le secours de ses armes, quand il auroit vengé la mort de Léon. Les Musulmans qui ne pénétrerent pas son dessein, consentirent à une trêve, et se retirerent à Damas.

LXVI. Il prend le titre d'Empereur.

Thomas délivré d'un ennemi si puissant, et capable de faire échouer ses projets, prit le titre d'Empereur; et se fit couronner à Antioche par le Patriarche Job. Il en exerça l'autorité d'une maniere absolue, il tira de nouvelles troupes des provinces voisines de la Perse, de l'Egypte, des Indes, et des nations les plus éloignées, la plûpart dépendantes des Sarrasins; il quitta ensuite son nom pour prendre celui de Constantin, et d'oublia rien de ce qui pouvoit soutenir le tître qu'il avoit usurpé, et le conduire à ses fins.

MICHEL LE BÈGUE. An de N. S. 821.

Se voyant en état de faire tête à celui qu'il vouloit détrôner, il envoya tout ce qu'il avoit de vaisseaux attaquer la flotte de Michel, et cette entreprise eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre; ses soldats coulerent plusieurs bâtimens à fond, et firent les autres prisonniers. Tandis que son armée navale, presque toute composée de navires de l'Empereur, s'avançoit contre ce Prince, Thomas traversoit l'Asie mineure à la tête d'une nombreuse armée composée de soldats, la plupart sujets de l'Empire Musulman. Il passa l'Hellespont, se jetta dans la Thrace, qui se déclara pour lui, et revint mettre le siege devant Constantinople par mer et par terre. Quoiqu'il fut entré dans le port à la faveur de la nuit, et qu'une grande partie des soldats de l'Empereur se fussent rangés de son parti, il trouva contre son attente une vive résistance dans les assiégés, qui le chargeoient d'injures du haut des murailles, loin de lui ouvrir leurs portes. Après les avoir attaqués à différentes fois, et les avoir tenus bloqués une année entiere, il se vit contraint par la rigueur de l'hiver, et par deux violentes tempêtes qu'il avoit essuyées, de lever le siege, et de se retirer dans la Thrace, en attendant un saison plus favorable.

LXVII. Il assiege Constantinople.

An de N. S. 822.

Il

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 823.

Il revint au printems de l'année suivante, recommencer ses hostilités avec une nouvelle ardeur ; mais la fortune qui l'avoit favorisé les années précédentes, l'abandonna insensiblement. L'Empereur avoit levé des troupes considérables, et fait venir à Constantinople celles qui étoient en garnison dans les Provinces voisines ; on ne doutoit pas que celui qui avoit répoussé avec une poignée d'hommes tous les efforts d'une armée redoutable, n'en triomphât aisément, dès qu'il seroit en état d'attaquer. Il avoit d'ailleurs fait alliance avec Mortagon, Roi des Bulgares, qui étoit venu se joindre à lui pour gagner son amitié.

LXVIII. Michel acquiert des forces.

Ces nouveaux secours inspirerent de la frayeur au parti de Thomas. Il avoit dans son armée un Capitaine habile, nommé Grégoire, que Michel avoit relégué dans l'Isle de Scyros, l'une des Cyclades, parce qu'il étoit proche parent de Léon. Grégoire s'étoit déclaré pour l'usurpateur dès le commencement de la guerre, et lui avoit témoigné beaucoup de zele jusqu'à ce jour. Mais quand il vit que les affaires de Michel devenoient meilleures, il pensa à se tourner de son côté, et il lui fit faire des propositions ; l'Empereur les accepta avec joie, et l'on chercha les moyens de les reconcilier. Thomas

LXIX. Thomas dissipe une conjuration.

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 823.

ayant eu connoissance de ce projet avant qu'il fût exécuté, fit main basse sur le corps d'armée que Grégoire commandoit, le tailla en pieces, prit le Chef prisonnier, et le condamna aussitôt à une mort cruelle. Enflé de ce succès, il entra dans son camp en triomphe, et marqua autant de joie que s'il eût remporté une victoire éclatante.

LXX. Affoiblissement de son parti.

Mais cet avantage ne put compenser la perte qu'il avoit faite d'un autre côté. L'Empereur voyant qu'il avoit abandonné sa flotte pour marcher contre Grégoire, tomba tout-à-coup sur elle, et brûla ou coula à fond la meilleure partie de ses vaisseaux. Peu de tems après, Mortagon vint avec les Bulgares attaquer son camp, il mit toute son armée en déroute, et demeura maître de tous les bagages. Depuis ce malheur, son parti s'affoiblit de jour en jour; le reste de sa flotte se soumit à l'Empereur, et ses troupes commencerent à l'abandonner sous le moindre prétexte de mécontentement. Michel informé de leurs dispositions, fit sur elles une sortie violente. Ces troupes feignant de ne pouvoir résister à une pareille attaque, mirent bas les armes, et le reconnurent pour leur Souverain légitime.

Le sort de cette action obligea Thomas de se réfugier à Andrinople avec

quelques troupes fideles qui eurent le courage de le suivre. Leur zele fut inutile. L'armée de Constantinople força la place, prit l'infortuné Thomas, le chargea de chaînes, et le conduisit à l'Empereur qui le traita avec toute la fureur d'un Prince barbare et inhumain. Il le fit empaler ; et lorsqu'il fut prêt de rendre les derniers soupirs, il voulut qu'on lui coupât la tête, les bras et les jambes, et qu'on mît sur un âne le reste de son corps pour le faire voir à toute l'armée. Son fils Anastase qui avoit quitté l'habit monastique pour l'aider dans cette guerre, tomba comme lui entre les mains du vainqueur, et fut condamné à expirer dans les supplices. Malgré la chûte de l'un et de l'autre, l'Empereur trouva encore des villes et des places considérables qui lui résisterent long-tems ; mais elles furent enfin réduites par la force ou par la trahison, et leur prise mit fin à la guerre civile.

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 823.

LXXI. Il est pris et traité cruellement.

Ce n'étoit pas la seule que ce Prince eût à soûtenir. Depuis que les Sarrasins avoient envahis l'Espagne, ils s'y étoient tellement multipliés qu'ils cherchoient de nouvelles terres pour y transporter leurs colonies. Quelques-uns de leurs vaisseaux ayant relâché dans l'Isle de Crete, trouverent qu'elle étoit fort médiocrement peuplée ; ils y ame-

LXXII. Les Sarrasins d'Espagne en Créte.

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 823.

nerent quelques colonies de leur nation, et s'y établirent pendant le siége de Constantinople. Deux fois l'Empereur y envoya des troupes pour la reprendre, mais elles furent entiérement défaites. Les Sarrasins maîtres de l'Isle, y bâtirent une grande ville qu'ils nommerent Candax, d'où toute l'Isle fut depuis appellée Candie. Ces barbares ne se contenterent pas de dépouiller les anciens habitans de leurs terres et de leurs biens, ils voulurent les forcer d'embrasser le Mahométisme, et ils firent mourir plusieurs Chrétiens, qui donnerent leur vie pour l'Evangile.

LXXIII. Calamité générale.

Un autre fléau, dont les premiers n'étoient qu'une ombre légere, ravageoit en même-tems l'un et l'autre Empire. Les malheurs publics commencerent par une famine générale qui fit souffrir le riche comme le pauvre, la peste suivit de près, qui dépeupla des villes entieres. Il y eut en différens endroits des tremblemens de terre si violens, qu'ils renverserent les plus grands et les plus solides édifices; ailleurs on étoit frappé d'épouvante par le tonnerre, les éclairs et les signes menaçans qui paroissoient dans le Ciel. Les orages et les vents causerent un désastre affreux.

On regarda ces calamités comme un effet de la colere du Ciel irrité con-

tre les impiétés de l'Empereur, qui commençoit à déclarer la guerre à la Religion. Elle éclata dès qu'il eut défait le parti de Thomas, étant persuadé qu'il ne devoit ces succès qu'à la haine qu'il portoit à l'Eglise et au culte des Chrétiens, il l'attaqua dans toutes ses parties. Il prétendoit qu'il falloit observer le Sabat comme les Juifs, et célébrer la Pâque selon leurs usage; qu'il n'y avoit ni démon, ni Prophête, ni résurrection; que la fornication n'étoit point un péché; qu'il falloit toujours assurer ce que l'on disoit en prenant le nom de Dieu à témoin; que le perfide Judas étoit sauvé; et une infinité d'autres absurdités pareilles. Non-seulement il revoqua la permission qu'il avoit donnée aux Evêques de rétablir les Images hors de Constantinople, mais il persécuta cruellement ceux qui les honoroient, et principalement les Moines, auxquels il déclara la guerre à l'exemple de Copronyme. Il rélégua de nouveau les Evêques et les Abbés qu'il avoit rappellés de leur exil au commencement de son régne; enfin il renouvella tous les supplices qui avoient été familiers aux Princes ennemis du nom Chrétien; et il voulut que son fils Théophile, qu'il avoit associé à l'Empire, assistât à ces sanglantes exécutions.

LXXIV. Impiétés et persécution de Michel.

pereurs, qu'il confirmoit le Traité de Paix qui étoit entre les deux Empires, et qu'il les feroit présenter au Pape, pour s'expliquer avec lui sur les difficultés qui concernoient la Religion. Eugéne II reconnut bien-tôt qu'ils ne cherchoient qu'à le tromper, et à tirer de lui un témoignage favorable à Michel, pour s'autoriser d'une fausse approbation. Il les renvoya donc sans leur avoir rien accordé.

LXXVII. Michel épouse une Religieuse.

Il ne pouvoit en effet ignorer la conduite impie, inhumaine et scandaleuse de l'Empereur. Peu de tems après que ce Prince eut fini la cérémonie des funérailles de l'Impératrice sa femme, il résolut d'épouser une Religieuse nommée Euphrosine, qu'il avoit vue dans son Monastere, et que l'on disoit être petite-fille d'Iréne par l'Empereur Constantin. Mais comme il prévoyoit que ce mariage ne manqueroit pas de soulever les esprits, il trouva moyen de s'en faire prier par les Patrices et les Sénateurs, qui le presserent de pourvoir au bien de l'Etat, en épousant une personne convenable à sa dignité. Michel qui avoit feint jusqu'alors de ne vouloir point se remarier, dit qu'il y consentoit, à condition que le Sénat promettroit par un acte public de continuer après sa mort les honneurs d'Impératrice à celle qu'il épouseroit, et

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 825.

que ses fils auroient droit de lui succéder. Sur la promesse qu'on lui en fit, il tira la Princesse du Couvent, et il l'épousa, au grand scandale de toute l'Église.

LXXVIII. Euphémius suit son exemple.

Cependant Euphémius, qui commandoit un corps de troupes en Sicile, crut qu'il pouvoit faire impunément ce que l'Empereur venoit de pratiquer sans obstacle. Il conçut de l'amour pour une jeune Religieuse qu'il enleva de force et qu'il épousa. Les freres de cette fille allerent à Constantinople supplier le Prince de leur faire justice de l'injure que leur sœur avoit reçue. Quoique Michel sentît qu'il ne pouvoit lui faire son procès, sans se condamner soi-même, il ne put se dispenser d'ordonner au Gouverneur de l'Isle, d'informer contre Euphémius; et s'il se trouvoit coupable, de lui faire d'abord couper le nez, ensuite de le traiter dans toute la rigueur des loix.

LXXIX. Occasion d'une révolte.

Euphémius averti des ordres qui étoient donnés contre lui, engagea ses soldats à le défendre; ils repousserent les gardes du Gouverneur qui étoient venus pour le prendre. Cependant la crainte de se voir enlevé au moment qu'il ne s'y attendroit pas, le détermina à passer en Afrique pour chercher un appui. Il se lia particuliérement avec les Sarrasins, et promit de les mettre

en possession de la Sicile, s'ils vouloient l'aider à monter sur le trône. L'Emir saisit une occasion que les Sarrasins cherchoient depuis long-tems. Il passa en Sicile avec une nombreuse flotte, tout fut saisi d'effroi à son approche ; le Gouverneur n'eut pas la force de lui résister ; le parti d'Euphémius se déclara hautement en sa faveur ; la plûpart des villes ouvrirent leurs portes, pour n'être pas forcées et ruinées par les Sarrasins, et elles reconnurent Euphémius pour Empereur.

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 825.

LXXX. Mort cruelle d'Euphémius.

Il ne jouit pas long-tems de cette dignité. Comme il venoit prendre possession de Syracuse à la tête de son armée, il s'approcha seul des portes de la ville, pour conférer avec quelques-uns des principaux qu'il croyoit députés pour le recevoir. Mais deux de ces zélés citoyens irrités contre un perfide, qui introduisoit les Barbares dans leur Isle, résolurent de punir ce crime sur lui-même. Tandis que l'un feignit de se jetter à ses genoux pour le saluer, en qualité de nouvel Empereur, et qu'Euphémius se baissoit pour le relever, il le saisit aux cheveux, l'autre en même-tems lui abâtit la tête d'un coup de cimeterre.

LXXXI. Les Sarrasins maîtres de la Sicile.

Cette action hardie délivra l'Empire d'un ennemi et des guerres qu'il auroit pû y exciter, s'il avoit eu le tems de continuer son projet ; mais elle ne fit aucun tort aux Sarrasins. Ceux-ci,

MICHEL LE BEGUE. An de N. S. 825.

supérieurs aux troupes Romaines, par le nombre et le courage, s'emparerent des meilleures places de l'Isle, et soumirent celles qui avoient paru d'abord les plus déterminées à se défendre. Maîtres de l'Isle entiere, ils passerent en Italie, où ils prirent quelques villes qui restoient encore à l'Empereur dans la Pouille et la Calabre. Ces pertes étoient d'autant plus sensibles à Michel, qu'il lui étoit impossible d'en arrêter le cours. Depuis peu, il avoit voulu faire un nouvel effort, pour reprendre l'Isle de Crete sur les Sarrasins d'Espagne; et cette entreprise avoit entiérement tourné à sa honte. La défaite de sa flotte avoit été si générale, qu'il n'en demeura pas un seul homme pour en porter la nouvelle à Constantinople. Ces révolutions se terminerent par la révolte des principales villes de la Dalmatie qui secouerent le joug de l'Empire, et se liguerent pour vivre dans l'indépendance.

An de N. S. 829.

LXXXII. Mort de Michel.

Le regne de Michel ne pouvoit se terminer par de plus tristes catastrophes; juste châtiment de son impiété et de la guerre qu'il avoit déclarée à la Religion. Il fut attaqué d'une violente chaleur d'entrailles, qui ayant arrêté toutes les fonctions de la nature, lui troubla le cerveau, et le mit dans des agitations épouvantables, qui délivrerent

l'Empire d'un Prince impie, d'un cruel persécuteur, et du tyran le plus avare qui eût jamais été sur le trône de Constantinople. Il l'avoit occupé huit ans et neuf mois.

THEO-PHILE. An de N. S. 829.

THÉOPHILE, Empereur XXXIX.

LXXXIII. Théophile se pare des dehors de la justice.

Théophile succéda paisiblement à son pere sur un trône, où depuis long-tems on ne montoit plus que par le crime et la révolte. La conduite qu'il observa d'abord, fit croire que le ciel lui avoit donné la couronne pour rétablir la religion, et faire revivre la paix et la justice. Quoiqu'il eût presque tous les défauts de Michel, et sur-tout les mêmes erreurs sur le dogme, il les dissimula si adroitement, que l'on ne vit d'abord en lui qu'un Prince vertueux et orthodoxe, et qu'il s'attira l'amitié, les applaudissemens, les louanges et l'admiration de ses sujets.

LXXXIV. Il fait exécuter les meurtriers de Léon.

Habile dans l'art de dissimuler, il commença par donner des marques apparentes d'une juste sévérité contre les meurtriers de l'Empereur Léon. Il assembla les Sénateurs, et leur dit que son pere lui avoit ordonné en mourant de récompenser tous ceux qui l'avoient aidé à monter sur le trône, en faisant mourir celui qui l'avoit condamné à perdre la vie; il ajouta que ceux

THEOPHILE. An de N. S. 830.

qui lui avoient rendu ce service important, pouvoient se faire connoître. Plusieurs des principaux de la ville et du Sénat, croyant qu'il parloit avec sincérité, déclarerent aussi-tôt la part qu'ils y avoient eue, et ne manquerent pas de s'en attribuer chacun toute la gloire. Après qu'ils se furent ainsi décélés eux-mêmes, Théophile changea de langage; il demanda aux Sénateurs de quel supplice il faudroit punir un sujet qui auroit assassiné son Prince au pied de l'autel. Le Sénat répondit sans hésiter, qu'un tel homme seroit digne de mort. Eh bien, reprit l'Empereur en s'adressant au Préfet de la ville: » Je vous commande d'exécuter cet » arrêt sur ces scélérats et ces impies, » qui ont profané le sanctuaire en le » souillant du sang de leur souverain. » En vain ils s'écrierent, que si cette action étoit un crime par elle-même, elle méritoit grace auprès de celui à qui elle avoit donné la couronne; l'Empereur fut inflexible, il leur fit trancher la tête dans l'Hippodrome, au milieu des acclamations de tout le peuple qui le combloit de louange, et qui ne pénétroit pas dans l'esprit d'un Prince irrité contre ceux qui avoient fait mourir un Iconoclaste.

Ce fut pour le même sujet qu'il renvoya l'Impératrice Euphrosine dans le

Monastere, d'où Michel l'avoit enlevée. Il l'accusa d'avoir sollicité sa sortie, et l'obligea à faire pénitence le reste de ses jours du sacrilege qu'elle avoit commis. Les attentions et les marques d'amitié que cette Princesse lui témoignoit, sembloient devoir la mettre à couvert de ses rigueurs. Dès qu'elle le vit seul dépositaire du pouvoir souverain, elle chercha à lui donner une épouse; elle fit venir à Constantinople les plus belles personnes de l'Empire. Lorsqu'elle les eut assemblées dans le lieu que l'on nommoit la salle des Perles, Théophile les admira toutes. Mais il fut principalement frappé d'une jeune personne de la premiere noblesse, qui avec tous les traits d'une beauté éclatante et réguliere, avoit un certain feu dans les yeux, qui annonçoit beaucoup d'esprit. Ses parens l'avoient fait instruire par les plus habiles maîtres, et la rapidité de ses progrès avoit surpassé leurs espérances. Théophile ébloui de tant de charmes, ne put dissimuler plus long-tems l'impression que cette fille, nommée Icasie, avoit fait sur son cœur. Il lui dit en la regardant avec vivacité : « Il faut avouer que les femmes sont de dangereux objets : car » c'est d'elles que nous viennent tous » les maux que nous ressentons. J'en » conviens, Seigneur, répondit Ica-

THEOPHILE. An de N. S. 830.

LXXXV. Il relégue l'Impératrice dans un Couvent.

THEOPHILE. An de N. S. 830.

» sie, mais aussi n'est-ce pas d'elles » que sont venus les plus grands » biens ? » Cette réponse, qui n'avoit rien de choquant par elle-même, offensa Théophile. Il crut y appercevoir trop de fierté, et trop d'envie de faire paroître de l'esprit ; il craignit de se donner un maître en mettant Icasie sur le trône, et tourna ses regards vers une autre. L'Athénienne qu'il avoit rejettée, se retira dans un Monastere, où elle exerça ses talens à composer différens ouvrages d'esprit.

LXXXVI. Il épouse Théodora.

Après elle, l'Empereur ne vit personne plus digne de son attention que Théodora. Elle étoit originaire de Paphlagonie, née d'une famille illustre, élevée dans une grande pureté de mœurs et dans toute l'intégrité de la foi, d'un esprit solide, juste, pénétrant, faisant peu de cas de ce brillant qui éblouit, mais s'attachant au vrai qui conduit au bien et à la perfection. Théophile lui présenta la pomme d'or, qu'Euphrosine lui avoit donnée pour en faire présent à celle qu'il auroit choisie ; après lui avoir mis la couronne sur la tête, il l'épousa avec une pompe digne de la Majesté Impériale, et voulut que sa mere demeurât dans le Palais, où elle reçut les honneurs dûs aux Impératrices. Ce fut peu de tems après cette cérémonie, qu'il exila de la Cour Euphrosine sa belle mere.

THEOPHILE. An de N. S. 810.

L'Empereur continuoit à charmer le peuple par des apparences de religion, de douceur et d'équité. Outre le soin qu'il prenoit que les Magistrats rendissent exactement la justice à tout le monde, il avoit destiné un jour de la semaine, à traverser toute la ville lentement, pour aller à l'Eglise des Blaquernes où il participoit aux saints Mysteres; et dans le chemin il s'arrêtoit avec plaisir, pour écouter ceux qui lui faisoient des plaintes; il entendoit leurs raisons avec patience, et ses jugemens étoient toujours sages et équitables. Une veuve lui ayant un jour représenté que Pétronas, frere de l'Impératrice, faisoit élever contre la disposition de la loi, trop près de sa maison, un grand Palais qui lui ôtoit l'air et la vue, il ordonna qu'on rasât l'édifice jusqu'aux fondemens, dont les matériaux furent donnés à la veuve.

LXXXVII. Exactitude à rendre la justice.

Il n'épargna pas même l'Impératrice dans une occasion d'éclat, où il donna une leçon du noble désintéressement qui convient aux Princes. Il apperçut des fenêtres de son Palais, un vaisseau marchand d'une grandeur extraordinaire, qui étoit prêt à entrer dans le port. Curieux de savoir ce que c'étoit, il apprit que ce vaisseau appartenoit à l'Impératrice, qui l'avoit fait charger en Phénicie des plus précieuses

LXXXVIII. Zele pour le commerce.

THEOPHILE. An de N. S. 830.

marchandises pour les vendre à son profit. Il ordonna à ceux qui le montoient d'en sortir promptement, et d'emporter tout ce qui leur appartenoit, puis de mettre le feu au bâtiment, sans permettre qu'il entrât dans le port. Il fit ensuite des reproches à Théodora, de ce qu'elle vouloit le rendre marchand, lui que Dieu et les hommes avoient fait Empereur. Il en prit occasion de lui dire ces paroles remarquables : Que les Princes devoient laisser le commerce à leurs sujets, afin que s'enrichissant légitimement par leur trafic et leur industrie, ils fissent fleurir l'Etat.

LXXXIX. Zele pour les beaux Arts.

Comme il s'étoit déclaré protecteur du commerce, il vouloit l'être des sciences et des beaux arts. Lorsqu'on les voit se perfectionner dans un Royaume, c'est une marque que le Prince les aime, qu'il les soutient, qu'il récompense ceux qui s'y appliquent : de même que son indifférence annonce toujours leur affoiblissement et leur chute. Théophile aimoit la musique, la peinture, la sculpture, les mécaniques, dont il s'occupoit même quelquefois. Souvent il composoit la musique que l'on exécutoit dans l'Eglise au jour des grandes fêtes. On éleva par ses ordres de superbes bâtimens, où l'art et la magnificence se faisoient admirer. Il fit

faire un nombre prodigieux de vases d'or, enrichis de pierreries, qu'il distribua aux principaux Seigneurs de l'Empire. On admira par-dessus tout, et avec justice, un grand arbre d'or massif, sur les branches duquel étoient plusieurs oiseaux de même métail, qui par de secrets ressorts, chantoient en mesure plusieurs airs, et formoient un concert agréable. THEOPHILE. An de N. S. 830.

XC. Ses vices et son impiété.

Tant de belles qualités et d'heureuses dispositions, qui pouvoient former un Prince accompli, furent effacées par des vices encore plus grands. L'Eglise et l'Empire eurent à gémir sous la tyrannie d'un Prince violent, colere, vindicatif, soupçonneux, et porté à croire toutes les calomnies que les esprits jaloux imaginoient contre les meilleurs officiers, et même contre ses parens, qui étoient toujours les victimes de ces rapports. Son impiété fut encore plus criante que ses vices; il prit les Magiciens pour ses Prophêtes, il les consulta comme des oracles certains; sa crédulité en augmenta le nombre, et il éleva le plus fameux de tous à la dignité de Patriarche.

XCI. Fureur contre les Images.

Plus ennemi du culte des Saints que tous ses prédécesseurs, il inventa de nouveaux moyens pour l'abolir entiérement. Il donna ordre à ceux qui levoient les impôts, d'obliger tous les

THEO-PHILE.
An de N. S. 830.

particuliers à signer qu'ils avoient les Images en horreur, sans quoi on les mettoit en prison, comme n'ayant pas payé; sujet de chute pour la plus grande partie du menu peuple. Michel son pere avoit laissé pour servir d'ornement aux Eglises, les peintures pieuses que l'Impératrice Iréne y avoit fait rétablir; il s'étoit contenté de défendre qu'on y mît le titre de Saint, disant qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul. Mais Théophile fit non-seulement effacer toutes les peintures sacrées, auxquelles il substitua des figures d'animaux; mais il déclara une guerre cruelle à tous les peintres, il les força de jurer qu'ils n'employeroient jamais leurs pinceaux à des ouvrages de religion; et il exigea d'eux plus que de tous les autres, qu'ils couvrissent d'insultes et d'outrages les peintures, qui faisoient l'objet de la vénération des fideles. N'ayant pu l'obtenir d'un saint Religieux, nommé Lazare, il lui fit appliquer des lames ardentes sur les mains, pour le mettre dans l'impossibilité de manier le pinceau.

XCII. Persécution contre les Religieux.

Il eût suffi à Lazare d'être au rang des Moines, pour devenir un objet de haine aux yeux de l'Empereur. Copronyme ne leur avoit pas fait souffrir une persécution plus cruelle. Théophile envoya des gens armés dans tous les mo-

nasteres, pour demander la profession de foi des Religieux. Ceux qui refuserent de souscrire à l'hérésie des Iconoclastes, furent chassé et contraints d'errer dans les montagnes, où la plûpart périrent par la faim; car il étoit défendu sous de griéves peines de les soulager. Quelques-uns oserent venir à Constantinople, faire leurs remontrances; le Prince ne leur répondit que par des traitemens injurieux, et après les avoir épuisés dans les tourmens, il les envoya dans les Isles.

XCIII. Supplices de Théodore et de Théophane.

De ce nombre, furent Théodore et Théophane freres, également versés dans les matieres de religion, de poësie et d'érudition profane. Thomas Patriarche de Jérusalem les avoit envoyés à Constantinople, pour consoler et soûtenir les fideles dans la persécution qu'ils souffroient depuis long-tems. Théophile essaya vainement de les séduire par la douceur, et de les convaincre par la dispute; l'une et l'autre ne servirent qu'à le confondre. Après les avoir condamnés au supplice des verges et des pointes de fer, il leur fit imprimer sur le front deux vers qui exprimoient leur sentence, et marquoient qu'ayant été chassés de Jérusalem pour leur impiété, ils l'étoient encore de Constantinople pour la même cause. C'est ainsi que l'iniquité trouve des

THEOPHILE. An de N. S. 834. et suiv.

ressources dans la calomnie. Théodore mourut dans son exil, et Théophane vêcut jusqu'au regne de Théodora et de Michel son fils, qui le fit Evêque de Nicée; ce saint homme contribua avec l'Impératrice au rétablissement du culte des Saints.

XCIV. Jean le Magicien Patriarche.

Ces exécutions fréquentes et barbares, préparerent au scandale que l'Empereur donna bien-tôt après; non-seulement en exilant de nouveau le célébre Patriarche Méthodius, déposé par Michel le Bégue, et remplacé par Antoine, complice et ami de ce Prince; mais en mettant sur le trône Patriarchal, après la mort d'Antoine, Jean le Magicien. Cet homme, le plus impie de son siecle, avoit eu de l'inclination dès sa jeunesse pour les secrets de la magie; la crainte d'en être accusé, et puni suivant la rigueur des anciennes loix, l'avoit porté à se retirer dans le cloître, pour cacher l'impiété de son cœur, sous les dehors imposans d'une vie réguliere et pénitente. Lorsqu'il vit que Michel s'étoit déclaré contre la religion, il n'hésita pas de lui ouvrir son cœur. Ayant trouvé un disciple prêt à écouter ses leçons, il gagna sa confiance, et fut chargé d'instruire le jeune Théophile. Ce Prince séduit par les illusions de l'imposteur, se livra aveuglément à tous ses presti-

ges. Il l'accompagnoit pendant la nuit dans des lieux souterrains, où il faisoit ses sacrifices aux démons, et ses évocations sacriléges. Là ils entraînoient des femmes de tous états qu'ils avoient aveuglées par des sortiléges pour en abuser, avec des circonstances capables de faire horreur même aux plus dissolus. Voilà celui que Théophile honora de son amitié, et qu'il établit Patriarche de Constantinople.

THEOPHILE. An de N. S. 834.

XCV. Alexis envoyé contre les Sarrasins de Sicile.

Cependant les Sarrasins, qui s'étoient rendus maîtres de la Sicile sur la fin du régne précédent, passerent en Italie, à dessein d'envahir ce Royaume; ils porterent le fer et le feu dans tous les endroits qui montroient de la résistance. Théophile leur opposa Alexis Mosele, orginaire d'Arménie, à qui il avoit donné en mariage Marie, l'aînée de ses filles, quoiqu'elle fût encore enfant. C'étoit un homme beau et bien fait, que son esprit, sa prudence, sa valeur et son habileté dans la guerre, avoient élevé à la dignité de Patrice, puis à celles de grand maître du Palais, de gendre de l'Empereur, et de César.

XCVI. Il est faussement accusé.

Ce Général marcha en Lombardie contre les ennemis. La conduite qu'il y tint, fut approuvée de tout le monde, à l'exception de ceux qui envioient son bonheur et sa gloire. Ils le dénon-

THEOPHILE. An de N. S. 834.

cerent à l'Empereur comme un ambitieux, qui songeoit à le détrôner. Ils appuyerent leur calomnie d'une ancienne prédiction, qui disoit qu'A. déposeroit Th. Théophile porté à croire ces sortes de divinations fondées sur l'astrologie judiciaire, puisqu'il s'y appliquoit lui-même, commença à soupçonner Alexis. Cependant la tendresse qu'il conservoit pour Marie, l'empêcha de prendre les précautions que son caractere violent lui suggéroit : d'ailleurs, Théodora ne lui avoit encore donné que quatre filles sans aucun successeur à la couronne, et il ne vouloit point ôter à sa fille l'espérance d'être un jour Impératrice.

XCVII. L'Empereur le trahit, et l'envoie en exil.

Mais ayant eu un fils peu de tems après, il s'assura d'Alexis. Il lui envoya un Archevêque, nommé Théodore Critin, pour lui dire, que sa présence étoit nécessaire à Constantinople ; et pour lui ôter tout sujet de crainte, il lui fit donner la croix qu'il portoit au cou, comme un signe de son amitié. Plus le gage étoit sacré, plus la perfidie qu'il cachoit étoit détestable. Lorsqu'Alexis fut arrivé, l'Empereur l'accusa de rébellion, il le fit frapper de verges, confisqua ses biens, et l'envoya en exil. L'Archevêque Théodore irrité d'une action si noire, osa la reprocher publiquement à Théophile. La

premiere fois qu'il officia solemnellement dans la chapelle du Palais, il se tourna vers l'Empereur avant que de commencer la célébration des saints mysteres, et lui dit qu'il ne devoit plus se flatter de regner heureusement, après avoir publiquement violé la foi qu'il avoit donnée à Alexis par son entremise. Théophile irrité de cette généreuse hardiesse, courut sur lui, l'arracha de l'autel, le chargea de coups, et le relégua dans une Isle, charmé de trouver ce prétexte, pour le punir du culte qu'il rendoit aux Images.

THEOPHILE. An de N. S. 834.

XCVIII. Il est rappelé et contraint de se faire Moine.

Cependant il les rappella l'un et l'autre, sur les remontrances qn'on lui fit du murmure que ces deux coups d'éclat causoient parmi la noblesse et le peuple; mais il ne rendit pas leur sort plus doux. L'Archevêque eut ordre de demeurer à Constantinoble, avec défense d'exercer aucune fonction de son ministere; et Alexis eut tant de désagrémens, qu'il demanda à l'Empereur la permission de se retirer dans un monastere, où il passa le reste de ses jours.

XCIX. Origine de Manuel et de Théopnobe.

Tandis que les troupes étoient occupées en Lombardie, les Sarrasins de l'Orient se jetterent sur les Provinces de l'Empire, ravagerent les campagnes, et s'emparerent de plusieurs places importantes. Théophile ayant rappellé son

THEO-PHILE. An de N. S. 834.

armée pour marcher au secours des frontieres, il en donna le commandement à Manuel et à Théophobe, deux personnages déja célébres. Le premier qui avoit mérité par ses exploits la réputation d'un grand Général, avoit déja commandé sous Michel Rangabe. Le second étoit fils d'un Ambassadeur de Perse, issu du sang royal, qui mourut à Constantinople pendant son ambassade, et l'y avoit laissé encore enfant; les Empereurs s'étoient chargés de son éducation, et l'avoient fait élever à la Cour.

C. Les Perses veulent le faire Roi.

Les guerres cruelles qui regnoient depuis long-tems entre les Perses et les Sarrasins, avoient fait retirer ou périr toute la famille royale de Perse; les principaux de la nation qui avoient survêcu à tous ces malheurs, apprirent qu'il y avoit à Constantinople un digne rejetton de leurs Souverains, ils lui envoyerent offrir la couronne, et le conjurerent de venger les outrages faits à ses ayeux et à sa patrie. Théophile l'empêcha d'accepter ces propositions. Pour le retenir à son service, il lui donna la charge de Patrice, et promit de le mettre sur le trône, après qu'ils auroient défait leur ennemi commun; en même-tems il exhorta les Grecs à épouser des femmes Persanes, et à se lier avec cette nation. Les Perses gagnés

par

par l'espoir du secours qu'ils espéroient de ces alliances, s'enrôlerent dans l'armée impériale ; on en fit un corps séparé, qui fut nommé la légion Persane . dont Théophobe fut déclaré le chef.

THÉOPHILE. An de N. S. 836.

CI. Les Grecs sont défaits par les Sarrasins.

L'Empereur compta beaucoup sur ces troupes, pour l'expédition qu'il préparoit contre les Sarrasins. Lorsque tout fut disposé, il marcha à la tête de l'armée contre les Musulmans, qui l'attendoient avec quatre-vingt-dix mille hommes. L'assurance qu'ils témoignerent la veille du combat, détermina Manuel à prier l'Empereur de ne pas se trouver à l'action ; mais Théophobe fut d'un sentiment contraire, et Théophile suivit son conseil pour animer les troupes par sa présence. La bataille commença avec le jour, et ne finit que le soir, aprés un carnage affreux et des vicissitudes continuelles de la victoire, qui sembloit vouloir favoriser alternativement les deux partis, pour les détruire l'un aprés l'autre. Elle se déclara enfin pour les Sarrasins, et tout ce qui resta des Grecs, prit honteusement la fuite à la faveur des ténebres.

CII. Théophobe sauve l'Empereur.

Théophile se retira avec ses gardes et deux mille Persans sur une montagne voisine, où il fut bien-tôt enveloppé par les vainqueurs ; il n'avoit de ressource que dans le courage de ceux

THÉOPHILE.
An de N. S. 837.

qui l'accompagnoient et dans l'habileté de leur chef, Théophobe les sauva par un stratagême que la nuit rendit heureux. Il dit à ses soldats de faire retentir l'air de leurs cris, du son de leurs trompettes et du bruit de leurs armes. Les ennemis trompés par cette ruse, crurent que les Grecs s'étoient ralliés, et qu'ils donnoient un signal, ils se sauverent en déroute, et donnerent à l'Empereur le tems d'aller rejoindre son armée.

CIII. Théophile se venge des Sarrasins.

Le mauvais succès de cette campagne, ne servit qu'à irriter l'Empereur, et le porta à faire de plus grands préparatifs pour l'année suivante. Ses anciennes troupes animées par la vengeance, inspirerent leur ardeur à celles qu'on avoit levées pendant l'hiver. Théophile revint contre les ennemis : dans une action générale, il en laissa un grand nombre sur le champ de bataille, et en fit plus de vingt mille prisonniers, qu'il emmena chargés de chaînes à Constantinople, où il entra à la tête de son armée victorieuse dans tout l'appareil du triomphe.

An de N. S. 838.

CIV. Il perd une autre bataille et est sauvé par Manuel.

Il ne manquoit à sa gloire que de reprendre les places, dont les Sarrasins s'étoient emparés en commençant la guerre ; encouragé par le bonheur qu'il avoit eu, et par l'affoiblissement des troupes ennemies, il résolut d'exécuter

ce dessein l'année suivante. Mais la fortune cessa de favoriser ses armes, et peu s'en fallut qu'elle ne le livrât aux Musulmans. Théophile emporté par le désespoir qu'il ressentoit de voir ses légions succomber ou prendre la fuite, se jetta avec le seul régiment des Gardes, au milieu des ennemis, combattant comme un homme qui cherche la mort. Manuel, plus maître de son courage, comprit quel malheur ou quelle honte ce seroit pour les Grecs, si leur Monarque périssoit dans cette action, ou s'il y étoit fait prisonnier. Il se fit jour au travers des armes, pénétra jusqu'à lui; et le trouvant presqu'épuisé par la fatigue du combat, il le conjura de se retirer du danger évident où il mettoit sa personne et tous ses sujets; il lui remontra que sa mort ou sa captivité, pouvoit faire la ruine de l'Empire. Manuel crut que ces motifs avoient déterminé le Prince; il tourna son cheval, et commença à lui frayer un passage. Mais il s'apperçut quelque tems après, que l'Empereur ne le suivoit pas. Il revint à lui l'épée à la main, et le menaça de le tuer, s'il ne se retiroit pas du péril, lui déclarant que l'Etat perdroit plus par son emprisonnement, que par sa mort. Théophile se laissa persuader, et regagna le camp avec de grandes difficultés.

THÉOPHILE. An de N. S. 838.

Manuel fut regardé comme le libérateur de son maître, et l'Empereur lui-même sentit tout le prix du service qu'il en avoit reçu. Mais il l'oublia bien-tôt, et il eut le malheur de le payer par la plus noire de toutes les ingratitudes. Des courtisans jaloux de la gloire que Manuel s'étoit acquise par son zele et par son affection, le peignirent à l'Empereur, comme un homme vain, qui se glorifioit de ses services, qui recherchoit l'amitié des soldats et du peuple, et qui vouloit se faire regarder comme un sujet digne du trône, pour y monter à la premiere occasion. L'Empereur naturellement soupçonneux, ajouta foi à des rapports, que l'envie seule avoit enfantés, et résolut de lui faire crêver les yeux.

CV. Manuel calomnié.

CVI. Il se sauve chez les Sarrasins.

Ce perfide projet transpira par l'indiscrétion de ceux-mêmes qui commençoient à s'en réjouir. Manuel en ayant eu connoissance par un de ses amis fideles, se hâta de prendre ses précautions. Il étoit trop bon sujet de son Prince, pour se faire chef de parti, et pour se révolter; il aima mieux passer chez les Sarrasins, à condition qu'on ne le forceroit, ni de changer de religion, ni de porter les armes contre sa patrie. Les Musulmans charmés d'avoir acquis un si grand Capitaine, ne

négligerent rien pour le retenir, et lui ôter jusqu'à la pensée de retourner parmi les Grecs. Ils l'éleverent aux honneurs et aux plus hautes dignités, profiterent de ses lumieres, et le consulterent dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voisins; ils n'entreprenoient rien, qu'après lui avoir demandé ses conseils; et jamais ils ne se repentirent de les avoir suivis.

THÉOPHILE. An de N. S. 838.

CVII. L'Empereur le sollicite de revenir.

La perte d'un tel homme se fit bientôt sentir à Constantinople. L'Empereur se répentit de sa crédulité. Il chargea un Moine qui visitoit souvent les monasteres de la Palestine et de la Syrie, d'une lettre pour Manuel, dans laquelle en lui avouant sa précipitation, il le prioit d'oublier le passe et de revenir à la cour, l'assurant de toute son amitié, et lui envoyant pour gage de sa parole, un cachet et une croix d'or.

An de N. S. 839.

CVIII. Il quitte les Sarrasins.

Tout le ressentiment de Manuel ne put tenir contre ces avances. Il s'étoit toujours regardé comme un glorieux proscrit, et conservoit dans son cœur un sincere amour de la patrie. Il reçut donc avec joie les propositions du Moine avec la lettre de l'Empereur, et il chercha l'occasion de s'échapper des mains des infideles. Il pria le Calife Al-moutazem ou Ismaël, de lui permettre de marcher contre les Grecs dans la Cappadoce, où il disoit qu'il

THÉOPHILE. An de N. S. 839.

auroit lieu de se venger de ceux qui l'avoient calomnié auprès de l'Empereur. Les Sarrasins, qui n'avoient pû jusqu'alors l'engager à cette démarche, furent charmés de la demande qu'il leur faisoit; ils l'envoyerent à la tête de leur armée, accompagné du fils d'Ismaël. Le Gouverneur de la Cappadoce, suivant les ordres qu'il avoit reçus, ne mit point d'obstacles à son entrée dans la Province; et lorsque Manuel fut en sûreté, il annonça au jeune Prince qu'il s'étoit réconcilié avec l'Empereur; qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller le joindre, et qu'il lui conseilloit de retourner en Syrie avec ses troupes.

CIX. Il rentre à Constantinople.

Manuel rentra dans Constantinople au milieu des acclamations et des cris du peuple, qui se félicitoit d'avoir recouvré un si grand homme. L'Empereur lui donna, comme les autres, des marques de sa joie; il lui rendit son amitié, ses revenus, et toutes les dignités qu'il possédoit avant sa disgrace. Les Sarrasins aussi fâchés du retour de Manuel, que l'Empereur avoit sujet de s'en applaudir, ne tarderent pas à entrer sur les terres de l'Empire, pour en marquer leur ressentiment. Théophile envoya ses troupes pour s'opposer à leurs desseins; mais les deux armées se redoutant réciproquement, passerent la campagne sans en venir aux mains.

THÉOPHILE. An de N. S. 840.

L'Empereur irrité de la timidité de ses troupes, voulut profiter de celle des Sarrasins. Il se jetta l'année suivante sur la grande Syrie, ravagea tout ce qui étoit sur son passage, prit Samozate, Sozopetra, et le pays du Calife, que ce Prince l'avoient néanmoins prié d'épargner : il le ruina entiérement, et retourna à Constantinople, pour y jouir des honneurs du triomphe.

CX. Il ravage la Syrie.

CXI. Les Perses proclament Théophobe Empereur.

Sa retraite occasionna une sédition dangereuse. Les Perses qu'il avoit à sa solde se voyant déja au nombre de trente mille hommes, murmurerent de ce qu'on ne les payoit pas exactement, et résolurent de se séparer pour rétablir l'honneur de leur nation. Ils s'assemblerent à Synope autour de Théophobe, et lui déclarerent qu'ils avoient honte d'obéir à un Prince étranger, tandis qu'ils en avoient un parmi eux, digne par son sang et par ses vertus de relever le trône des Perses; en même-tems ils le proclamerent Empereur.

CXII. Théophobe le refuse.

Théophobe fit tous ses efforts pour les détourner d'une résolution qu'ils avoient prise dans le tumulte, et leur en fit connoître les conséquences pernicieuses. Mais voyant que ses remontrances étoient inutiles, il feignit d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit. Cependant il instruisit Théophile de la sétion des Perses; il témoigna combien

THÉOPHILE.
An de N. S. 840.

il étoit affligé de ce qu'ils avoient jetté les yeux sur lui pour le revêtir de la pourpre ; et dès qu'il en trouva l'occasion, il passa à Constantinople L'Empereur fut convaincu par cette démarche de la sincérité de sa résistance. Il le combla d'éloges et d'honneurs, et lui accorda la grace qu'il demandoit pour les Perses. Mais de peur qu'ils n'excitassent de nouveaux troubles, on les distribua en différentes Provinces de l'Empire.

An de N. S. 841.

CXIII. Préparatifs de guerre des Sarrasins.

Il fut contraint de les rappeller l'année suivante pour le défendre dans la plus dangereuse guerre qu'il eût eu à soutenir pendant tout le cours de son regne. Le Calife outré des ravages qu'il avoit faits en Syrie ; sur-tout à Sozopetra qu'il l'avoit prié d'épargner comme le lieu de sa naissance, venoit de lever une armée formidable en Afrique et en Asie, pour en tirer vengeance ; il avoit même fait alliance avec les Turcs, qui lui avoient envoyé dix mille hommes de troupes auxiliaires. Avant que ses soldats se missent en marche, il fit graver sur leurs boucliers le mot *Amorium*, ville natale de l'Empereur, pour déclarer hautement le sujet que lui faisoit prendre les armes. Lui-même tira son épée en présence des principaux Officiers, et jura qu'il ne la remettroit point dans le fourreau qu'il n'eût rasé cette ville.

L'Empereur informé des desseins du Calife, ramassa touses les forces de l'Empire, et leur ordonna de se rendre à Dorilée, ville de la grande Phrygie, à trois journées d'Amorium. Dans le Conseil de guerre qui y fut tenu, ses Généraux étoient d'avis de ne point s'exposer à une bataille contre les Sarrasins, qui étoient en trop grand nombre, et de transférer les habitans d'Amorium en différens endroits. L'Empereur crut qu'une telle conduite rendroit ses troupes et son nom méprisablet; il résolut de tout risquer plutôt que d'abandonner la place, et de montrer de la frayeur. Il jetta une forte garnison dans Amorium sous les ordres d'Aëtius.

CXIV. L'Empereur méprise l'avis de ses Généraux.

Cependant le Calife qui avoit toutes ses troupes aux environs de Tarse, ne jugea pas à propos de marcher contre Amorium. Il envoya son fils avec dix mille Turcs, et un corps d'Arméniens reconnoître les forces de l'Empereur. Les deux armées se rencontrerent à Bazymene, où elles en vinrent aux mains. D'abord la fortune parut se déclarer en faveur des Grecs; mais elle les abandonna tout-à-coup lorsqu'ils se croyoient déja sûrs de la victoire. Ils furent si vivement attaqués par les Turcs, qu'ils plierent et se retirerent en confusion, laissant Théophile, seul avec la légion

CXV. Ses troupes sont vaincues et il prend la fuite.

THÉOPHILE. An de N. S. 841.

des Perses. Ces braves étrangers, plus affectionnés que ses sujets naturels, l'environnerent, et le défendirent avec un courage invincible. Toutefois malgré leur zele, l'Empereur eût péri avec eux s'il ne fût survenu au commencement de la nuit une grande pluie, qui désarma les Turcs en mouillant les cordes de leurs arcs, et qui donna le tems aux Impériaux de se retirer. Mais cet avantage ne rendit point aux Perses la fermeté, qu'ils venoient de perdre dans ce rude choc. Manuel chargé de commander les sentinelles et les corps de garde, en entendit plusieurs qui proposoient aux ennnemis de leur livrer les Grecs, pour avoir la permission de retourner dans leur pays. Il en avertit aussi-tôt l'Empereur, qui se retira en diligence à Dorilée à la faveur des ténebres.

CXVI. Les Sarrasins assiégent Amorium.

Le Calife animé par le succès de son fils alla former le siege d'Amorium, le principal objet de sa colere. Quoique les habitans et la garnison se défendissent avec courage. Théophile craignit qu'ils ne fussent bien-tôt vaincus, il envoya donc de riches présens et des sommes considérables au Calife pour l'engager à se retirer. Ce Prince loin de se laisser fléchir, retint les Députés, et voulut qu'ils fussent présens au premier assaut qu'il donneroit pour en rendre

compte à leur maître ; et il y employa toutes ses forces, et toutes ses machines. Cependant le courage des assiésés ne se rallantissant point, le Calife seroit peut-être lassé devant la place, si la trahison n'étoit venue à son secours.

CXVII. La ville est prise et ruinée.

Uu citoyen qui avoit abjuré le Christianisme, lui fit savoir qu'il lui montreroit un endroit des murailles par lequel il se rendroit aisément maître de la ville. Les récompenses extraordinaires que le Calife lui promit, hâterent l'exécution de ce dessein. La place fut prise d'assaut et livrée à toute la fureur des Barbares, qui y exercerent des cruautés inouies. Ils passerent au fil de l'épée la garnison et tous les habitans qui étoient en état de porter les armes ; ils emmenerent les femmes et les enfans en captivité ; ruinerent les édifices sacrés et profanes ; mirent le feu partout, et réduisirent en cendres l'une des plus belles villes de l'Orient, pour se venger des hostilités commises à Sozopetra. Ensuite le Calife renvoya les Députés annoncer à Théophile la maniere dont il avoit traité le lieu de sa naissance.

CXVIII. Mort de l'Empereur.

L'Empereur fut si touché de cet affront, qu'il en tomba dans une extrême mélancolie. Résolu néanmoins d'en tirer vengeance, il envoya un Ambas-

THEOPHILE. An de N.S. 841.

sadeur à l'Empereur Lothaire, pour le prier de faire diversion par mer du côté de l'Afrique. Le Député mourut en chemin, et cette nouvelle frappa Théophile encore plus vivement. Dès-lors il ne voulut plus prendre de nourriture, ou du moins il n'en usa que par force, et on ne put lui faire boire que de l'eau de neige. Un genre de vie aussi extraordinaire termina bientôt ses jours: il fut attaqué d'une dyssenterie, que son tempérament affoibli rendit plus dangereuse, et qui le conduisit au tombeau après un régne de douze ans et environ quatre mois.

CXIX. Cruelle et derniere action de sa vie.

La derniere action de sa vie, fait connoître à quelles extrêmités violentes son caractere le portoit. Lorsqu'il vit qu'il n'avoit plus d'espérance de guérison, il fit venir les principaux de l'Empire autour de son lit; il leur recommanda en termes pathétiques l'Impératrice Théodora et le jeune Prince Michel, il les conjura par les plus vives instances de les défendre contre ceux qui voudroient les inquiéter. Son état languissant et digne de compassion attendrit les spectateurs plus que l'amitié qu'ils avoient pour lui; tous promirent de verser leur sang pour conserver le sien sur le trône. Mais à peine furent-ils retirés que quelques-uns de ses courtisans lui dirent, que Michel son

fils ne seroit jamais paisible possesseur du sceptre, tant que Théophobe vivroit, et que s'il ne l'avoit pas usurpé dans le tems de la rébellion des Perses, on ne devoit attribuer sa modération qu'à la crainte qu'il avoit eue de ne pas réussir dans son projet. Malgré tous les témoignages de fidélité que Théophile avoit reconnu dans ce généreux Persan, il lui fit trancher la tête, et voulut qu'on l'apportât sur son lit. Prêt à expirer il recueillit tout ce qui lui restoit de forces, il la prit par les cheveux, et lui dit avec émotion : *Tu n'est plus Théophobe, ni moi Théophile*; après quoi il expira.

THÉOPHILE. An de N. S. 841.

MICHEL ET THÉODORA, Empereur XL.

MICHEL ET THÉODORA.

CXX. Michel et Théodora sont proclamés Augustes.

Aussi-tôt que Théophile eut rendu les derniers soupirs, Théoctiste, Grand Chancelier et Garde de l'encre de couleur de pourpre dont les seuls Empereurs se servoient, avec Manuel Général des armées et Grand-Maître du Palais, nommés pour prendre soin de l'éducation du jeune Prince, et assister Théodora de leurs conseils, les menerent dans l'Hippodrome, accompagnés des Patrices, des Sénateurs et des Officiers de l'Empire. Michel, qui n'avoit alors que trois ans et Théodora, furent

MICHEL ET THÉODORA. An de N. S. 841.

proclamés Augustes; et chacun s'obligea par un serment solennel à leur conserver la couronne aux dépens de sa propre vie.

CXXI. Théodora entreprend de rendre la paix à l'Eglise.

Théodora déclarée Régente fit voir que la loi qui exclut les femmes du trône, prive quelquefois la Religion et l'Etat de grands avantages. Depuis que Léon l'Isaurien avoit déclaré la guerre aux Images, l'Empire avoit été depuis le trouble et l'agitation, soit de la part des Puissances étrangeres, soit par l'emportement et la cruauté des Empereurs qui regardoient comme autant d'ennemis de l'Etat tous ceux qui ne l'étoient pas du culte des Saints. Théodora reconnut que c'étoit la source du mal et des larmes de tous les gens de bien. Elle commença par rappeller tous ceux que les Empereurs avoient exilés pour ce sujet; elle tira en même tems les autres des prisons où ils avoient été jettés après plusieurs mauvais traitemens, et où ils gémissoient dans les ténebres et dans l'indigence.

CXXII. Sagesse de sa conduite.

Cette premiere marque d'humanité lui attira l'affection de ses Sujets; et le zele qu'elle montra pour le rétablissement de la Religion, la fit regarder comme une Princesse qui alloit relever la gloire du trône. Quoique sa foi eût toujours été pure, elle avoit crû néanmoins devoir dissimuler pour un tems

la haine qu'elle portoit à l'hérésie des Iconoclastes, dans l'espérance de l'attaquer un jour avec plus de succès. Si le mal n'avoit pas jetté de profondes racines dans les cœurs, il s'étoit du moins fort étendu, et la faveur lui avoit acquis des partisans dans tous les états.

MICHEL ET THEODORA. An de N. S. 841.

Elle communiqua son dessein au Chancelier Théoctiste et au Général Manuel. Le premier loua un si digne projet; le second s'y opposa par la crainte de la résistance qu'il craignoit de trouver dans la plupart des grands Officiers qui ne s'étoient élevés que par cette voie. Cependant une dangereuse maladie lui fit faire d'autres réflexions; il rentra en lui-même; il applaudit anx vues de l'Impératrice; il promit même de l'aider de tout son pouvoir, et d'engager les troupes à le soutenir. Assurée des deux plus puissans Officiers de l'Empire, Théodora commença à exécuter son projet.

CXXIII. Elle gagne les principaux de l'Etat.

Le plus grand nombre de ceux qui étoient revêtus des dignités de l'Empire, n'avoit embrassé l'hérésie des Iconoclastes qu'en apparence, que par crainte, ou par ambition; pour ceux-là elle n'eut pas de peine à leur faire abandonner l'erreur. Elle fit tenir une assemblée générale par Theoctiste, où se trouverent le Sénat, le Conseil, les principaux Magistrats de Constantino-

An de N. S. 842.

CXXIV. Assemblée où l'on se déclare contre l'hérésie.

MICH. I. ET THÉODORA An de N. S. 842.

ple, plusieurs Evêques, les plus considérables du Clergé, les Abbés et les savans d'entre les Religieux. Le Chancelier fit un discours, où il déplora les malheurs de l'Empire; il fit voir que la funeste époque des calamités publiques étoit le moment, où Léon l'Isaurien avoit donné un édit si fatal à la Religion; ensuite il demanda qu'on rétablit le culte des Images, conformément à l'ancien usage de l'Eglise. Tous conclurent qu'il falloit s'adresser à l'Impératrice, et lui présenter une requête à ce sujet.

CXXV. Déposition de Jean. Rétablissement de Méthodius.

Il convenoit cependant qu'on instruisit le peuple, et que l'on dissipât les fausses idées que l'imposture avoit eu soin de répandre, en traitant de superstitions les images et le culte qu'on leur rendoit. Théodora assembla pour cet effet un Synode dans la chapelle du Palais, où se trouverent un grand nombre d'Ecclésiastiques de tous les Ordres. Il devoit naturellement se tenir dans la grande Eglise suivant l'ancien usage, mais le Patriarche Jean s'en étoit emparé; et son obstination dans l'erreur, ses superstitions magiques, et le scandale qu'il avoit donné toute sa vie, déterminerent ceux qui composoient l'assemblée à le déposer de la dignité de Patriarche, et à rétablir le saint vieillard Méthodius couvert de cicatrices,

et de la gloire d'un illustre Confesseur. Jean ayant appris sa déposition, entra en fureur, et voulut se donner la mort, on fut obligé de l'enfermer dans un monastere, où il fit éclater de nouveau son impiété, en faisant créver les yeux à quelques images. L'Impératrice le condamna à subir le même traitement. Mais elle se laissa fléchir par les prieres de différentes personnes, et se contenta de le faire frapper de verges.

MICHEL ET THEODORA. An de N. S. 842.

CXXV. Fin de l'hérésie des Iconoclastes.

Après que le synode eut confondu l'hérésie par des témoignages de l'écriture et de la tradition, et réglé la pénitence de ceux qui revenoient à la vérité, l'Impératrice marqua un jour pour rétablir solennellement le culte des images. Le premier Dimanche de Carême, elle se rendit à l'Eglise de Ste. Sophie avec l'Empereur et toute la Cour, suivie d'une foule de peuple. On fit avant la celébration des saints mysteres une profession publique, pour servir d'amende honorable; et cette fête qu'on nomma l'*Orthodoxie*, se renouvella tous les ans au même jour. Ainsi fut entierement éteinte par la sagesse et la piété de Théodora, l'hérésie des Iconoclastes, qui duroit depuis cent seize ans, et qui avoit coûté tant de sang à l'Eglise et à l'Etat.

Le Ciel remplit de prospérités la régence de celle, dont il s'étoit servi pour

MICHEL ET THÉODORA. An de N. S. 843. et suiv.

étouffer l'hérésie. Bogoris, Roi des Bulgares, jugeant de sa foiblesse par son sexe, et croyant qu'il ne trouveroit jamais un tems plus favorable pour humilier les Grecs, envoya des Ambassadeurs à Constantinople lui déclarer la guerre. Théodora surprise et irritée de sa conduite, leur répondit avec une adresse et une fermeté digne d'elle : » Dites à votre maître qu'il me trouvera en personne à la tête des troupes, les armes à la main, pour le punir d'avoir lâchement violé la paix, et attaqué l'Empire, lorsqu'il n'a qu'un enfant pour Monarque, et une Princesse pour Régente. Assurez-le que je suis certaine de la protection du Ciel, vengeur inéxorable du parjure et de l'infidélité. Mais quel que puisse être le sort de nos armes, avertissez-le qu'il ne peut tourner qu'à sa honte. Si la fortune se déclaroit pour lui, comment oseroit-il se glorifier d'avoir vaincu une femme ; et si je remporte la victoire ; comment pourra-t-il s'entendre reprocher qu'une femme l'a vaincu ?

CXXVII. Réponse de Théodora à Bogoris qui lui déclara la guerre.

Bogoris frappé de cette réponse, aussi pleine d'esprit que de courage, conçut une haute idée de Théodora, et renvoya ses Ambassadeurs, pour lui demander la continuation de la paix,

CXXVIII. Bogoris demande la paix.

MICHEL ET THÉODORA. An de N. S. 843.

L'Impératrice y consentit avec autant de facilité qu'elle avoit accepté la guerre. On mit pour condition du traité, qu'elle rendroit la sœur du Roi des Bulgares, prise sur les frontieres, et retenue à Constantinople, où elle avoit embrassé la Religion Chrétienne. Bogoris rendit pareillement Théodore Cupharas, grand Capitaine, dont le mérite et l'habileté dans les armes, étoient nécessaires à l'Empire.

CXXIX. Sa sœur l'instruit de la Religion.

Cet événement qui paroissoit n'avoir été conduit que par la politique et l'ambition, eut des suites heureuses pour Bogoris et pour tous les Bulgares. La sœur de ce Prince, zélée pour la Religion Chrétienne, lui en parloit souvent, elle l'entretenoit des mysteres et de la doctrine des Chrétiens; et l'exhortant à renoncer au culte des Idoles, elle le pressoit de suivre son exemple. Ces semences de la foi produisirent leur fruit. Le Royaume des Bulgares fut frappé d'une famine générale, qui y causa la peste. Bogoris, après avoir inutilement invoqué tous ses Dieux, adressa des prieres à Jesus-Christ qu'il ne connoissoit encore que très-imparfaitement, et l'on assure que la mortalité cessa presque aussi-tôt.

CXXX. Il embrasse le Christianisme.

Mais il ne reconnut pas si-tôt l'auteur du bienfait qu'il avoit reçu, et le moment de la Grace n'étoit pas encore

MICHEL ET THEODORA. An de N. S. 843.

arrivé. La passion extrême qu'il avoit pour la chasse, lui faisoit trouver du plaisir dans les images même de cet exercice. Il sut qu'il y avoit dans son royaume un peintre habile, nouvellement arrivé de Rome; il le chargea de faire des tableaux pour une maison qu'il venoit de faire bâtir, et lui dit qu'il vouloit des sujets terribles. Le peintre qu'il connoissoit son goût, fit différens combats de chasseurs contre des sangliers, des lions, des ours et des tigres; et dans une chambre particuliere, il peignit le dernier avénement de Jesus-Christ avec toutes les circonstances les plus capables d'inspirer la terreur. Bogoris frappé de ce tableau, se fit instruire par sa sœur et par le peintre chrétien de ce qu'il représentoit. La crainte de ce moment redoutable, fit tant d'impression sur son esprit, qu'il renonça à toutes les raisons qui l'avoient empêché jusqu'à ce jour d'embrasser le Christianisme. Il se convertit enfin, après que Théodora lui eut envoyé un savant Evêque, qui acheva de l'instruire, et lui donna au Baptême le nom de Michel, que Bogoris voulut porter par considération pour le fils de Thèodora.

Convaincu que la Religion qu'il venoit d'embrasser étoit la seule véritable, il entreprit d'y amener tous ses

Sujets. Mais loin de se soumettre, ils se révolterent contre lui, ils prirent les armes pour le détrôner, et mettre à sa place un Prince qui fit profession de leur culte superstitieux. Bogoris ne doutant pas que celui qu'il venoit de reconnoître pour l'arbitre souverain de tous les événemens, ne le protégeât dans une guerre aussi juste, marcha contre les séditieux avec une poignée de sujets fideles, dont la plûpart avoient suivi son exemple. Bien-tôt la victoire couronna ses armes, et unit son triomphe à celui de la Religion, sans répandre le sang humain. Les rebelles épouvantés à la vue de la Croix, que ce Prince avoit fait peindre sur ses enseignes, à l'exemple du grand Constantin, pousserent des cris affreux; ils prierent Bogoris de leur pardonner la faute qu'ils avoient commise, demanderent le Baptême, et n'eurent plus qu'une même foi avec leur Souverain.

MICHEL ET THÉODORA. An de N. S. 843.

CXXXI. Révolte de ses sujets, et leur conversion.

Cette réunion procura la paix entre les Bulgares et les Grecs, qui n'avoient presque jamais cessé d'être en guerre depuis l'établissement de ces peuples sur les rives du Pont-Euxin. Ils s'y étoient tellement multipliés, que le terrain qu'ils occupoient, n'étoit plus suffisant pour les nourrir. Bogoris pria Théodora de leur accorder des terres

An de N. S. 845.

CXXXII. Paix entre les Grecs et les Bulgares.

MICHEL ET THÉODORA. An de N. S. 846.

incultes pour les défricher. Ils s'y établirent, et ils eurent pour l'Empereur autant de respect et de soumission, que s'il eût été leur unique et légitime Souverain.

CXXXIII. Nouveaux Manichéens

Leur conversion détermina Théodora à entreprendre celle des Manichéens, surnommés Pauliciens, de deux freres Paul et Jean, qui en avoient été les chefs en Arménie. Le Manichéisme étoit la plus impie, la plus détestable, et la plus dangereuse de toutes les hérésies. Ceux qui le professoient alors étoient devenus formidables par leur grand nombre, principalement depuis que l'Empereur Nicéphore et Théophile les avoient protégés, pour s'en servir dans leurs opérations magiques. Les censures et les peines Ecclésiastiques étoient des armes trop foibles contre des hommes; qui ne reconnoissoient point d'Eglise; il falloit que l'autorité séculiere employât sa force pour arrêter un mal qui faisoit tous les jours de nouveaux progrès.

CXXXIV. Sanglante destruction de ces hérétiques.

Théodora rendit un Edit, qui renouvellant ceux des anciens Empereurs contre cette Secte, défendoit à tous ses Sujets sous les peines les plus griéves de la professer. Ces menaces firent peu d'impression sur des hommes obstinés dans l'erreur; et il n'y en eut qu'un petit nombre qui se convertit. L'Impéra-

trice, ferme dans sa résolution, crut devoir employer les remedes violens contre un mal, que la douceur et les remontrances n'avoient pû guérir. Elle commit donc dans les grandes villes de l'Asie, des Officiers exprès, pour faire la recherche des Manichéens, et les exhorter à sortir de l'erreur, ou les mettre en prison, les punir de différentes manieres, et même de mort, s'ils persistoient dans leur obstination. Il est vrai que les Ministres de son pouvoir et de sa justice, allerent au-delà de ses intentions. La résistance qu'ils trouverect, les rendit furieux; ils se comporterent plutôt en persécuteurs, qu'en Chrétiens : ils attacherent les uns en croix, et ils firent mourir les autres dans les plus affreux tourmens; on dit qu'il périt cent mille personnes pour ce sujet. Corbéas Manichéen, qui commandoit les troupes d'Orient, ayant su de quelle maniere on avoit fait mourir son pere, passa dans le parti des Sarrasins, avec quarante mille hommes, infectés des mêmes erreurs. Devenus aussi cruels ennemis de l'Empire que les Arabes mêmes, ils se jetterent sur ses Provinces, et y commirent tous les ravages que la fureur et la vengeance leur inspiroient.

Dès le commencement de ces hostilités, Théodora avoit envoyé Théoc-

MICHEL ET THEODORA. An de N. S. 846.

tiste en Candie, pour faire diversion par le moyen de l'armée navale. Il jetta d'abord la frayeur parmi les Sarrasins; mais ils lui en donnerent une plus grande, en publiant que l'Impératrice s'étoit sauvée de Constantinople avec Michel son fils, et qu'on y avoit proclamé un autre Empereur. Théoctiste trompé par ce faux bruit qui étoit confirmé par quelques-uns de ses Officiers, gagnés à force d'argent, revint à Constantinople, et laissa ses troupes à la merci des Barbares. Cette faute n'empêcha pas l'Impératrice de le renvoyer en Orient, pour l'opposer à leurs progrès. Il en vint aux mains avec eux; mais le mépris, la haine et la jalousie que plusieurs des principaux de l'armée avoient pour lui, les rendirent perfides à leur patrie; ils se donnerent au Calife, et le servirent contre les Grecs.

CXXXV. Théoctiste devient un objet de jalousie.

CXXXVI. Bardas cherche à le perdre.

Il trouve à son retour un rival plus dangereux que tous ces lâches qui l'avoient abandonné, et qui ne fut content qu'après lui avoir fait donner la mort. Ce fut le fameux Bardas, frere de l'Impératrice, qui n'avoit d'autre bonne qualité que celle d'aimer les sciences et les belles lettres qu'il rétablit dans l'Empire; où elles étoient dans l'oubli, depuis que Léon l'Isaurien avoit fait brûler la fameuse Bibliotheque de Constantinople, avec ces Savans

vans illustres qui en faisoient le plus bel ornement. Bardas déja nommé César n'étoit pas content de l'autorité et des espérances que lui donnoit ce titre ; il ne pouvoit voir sans s'irriter les marques d'estime et de confiance, dont l'Impératrice honoroit Théoctiste, l'attention qu'elle avoit à suivre ses conseils, et le rang qu'il occupoit à la Cour.

CXXXVII. Il l'assassine de sa main.

Une dispute qu'eut Manuel avec Théoctiste, lui en fournit l'occasion. Le premier ayant été contraint de se retirer ; Bardas en prit sujet de représenter à l'Empereur que Théoctiste avoit trop de crédit, et étoit trop puissant, qu'il venoit d'éloigner le plus grand général de ses armées, que l'Impératrice ne faisoit rien que par ses conseils, et que lui-même seroit toujours en tutelle, tant que cet homme ambitieux et altier seroit en place. Damien, Patrice et Gouverneur du jeune Prince, appuya tous ses discours, et dès-lors la perte de Théoctiste fut résolue. Approuvés par Michel, Bardas et Damien l'attaquerent, lorsqu'il alloit chez l'Impératrice, ils le frapperent au visage, et dès qu'il voulut se défendre, ils le massacrerent, disant qu'il les avoit attaqués.

L'Impératrice donna les marques de la plus vive douleur, lorsqu'elle apprit

MICHEL ET THÉODORA An de N. S. 846.

la mort de son Chancelier. L'Empereur voulut lui faire croire qu'il n'y avoit point de part; mais convaincue que cette exécution sanglante étoit faite par ses ordres, et qu'on n'avoit eu d'autre motif que de lui enlever un ami solide, et fidele, elle pensa à se démettre de la régence, et à rendre compte des finances qu'elle laissoit dans le trésor public. Elle fit voir à son fils qu'il y avoit cent neuf mille livres pesant d'or, et trois cens mille d'argent, ce qui montoit à plus de soixante-dix-huit millions de livres de notre monnoie. Ses ennemis ne se contenterent pas de la voir dépouillée du Gouvernement; Bardas son frere, qui fut mis à la tête des troupes après la mort de Théoctiste, lui rendit la vie si amere, qu'elle demanda à se retirer dans le Monastere, où Michel avoit déja fait enfermet ses propres sœurs, filles de Théodora. L'Empereur loin de s'y opposer, lui fit couper les cheveux, et l'obligea de prendre l'habit monastique, pour la mettre hors d'état de se mêler jamais des affaires de l'Etat. Elle vécut neuf ans dans la pratique des vertus chrétiennes, qui l'ont fait révérer après sa mort dans toute l'Eglise Grecque.

CXXXVIII. Il oblige l'Impératrice à se retirer.

MICHEL. An de N. S. 847.

CXXXIX. Infâme caractere de Michel.

Michel devenu par-là maître absolu, et débarrassé d'une sage tutrice qui le contenoit par ses conseils et son auto-

rité, s'abandonna à tous les vices dont un caractere tel que le sien étoit capable. On vit en sa personne un jeune Prince, âgé de vingt-un ans, impie, sacrilege, débauché, dissipateur, perfide, cruel, violent, et qui portoit tous ces vices au plus haut dégré. Il ne trouvoit d'Empereur digne de son estime, que Néron; il en parloit fréquemmeut, et se faisoit gloire de l'imiter en chantant, en jouant de toutes sortes d'instrumens, et en se livrant à des débauches affreuses, où il n'admettoit personne que ceux qui pouvoient porter l'excès du vin et du libertinage aussi loin que lui. C'étoit par-là qu'il jugeoit de leur mérite; et après les avoir ainsi éprouvés, il les élevoit aux premieres charges de l'Empire. Bardas, Damien son gouverneur, et Photius; ne parvinrent à son amitié et à la fortune que par cette voie.

CXL. Ses profusions énormes.

Passionné pour les jeux, pour le théâtre, la table, les chevaux, et toutes sortes de plaisirs, il fit de si énormes dépenses, en spectacles, en musiciens, en repas et en fêtes, qu'il épuisa en fort peu de tems ces immenses richesses, que la modération et l'œconomie de sa mere avoient accumulées. Il fit fondre et réduire en monnoie l'arbre d'or, les tygres, les grifons, les vases, et divers monumens de mê-

MICHEL
An de N S.
858.

me métail, que son Pere Théophile avoit fait faire pour exercer son goût, dour donner de l'émulation aux ouvriers, et orner le palais. Il brûla jusqu'aux habits et ornemens royaux, qui étoient d'or, d'argent, ou brodés, pour les convertir en especes. Son suceesseut ne trouva après sa mort, que trois robes impériales.

CXLI.
Déposition du Patriarche Ignace.

Les principaux de sa Cour, sans pudeur et sans religion, bravoient les loix et les bienséances, et étoient toujours assurés de l'avoir pour protecteur. Bardas, après avoir chassé sans raison sa femme légitime, avoit un commerce public avec sa bru. Le saint Patriarche Ignace, que Théodora avoit fait succéder à l'illustre Méthodius, l'ayant averti, et prié de faire cesser le scandale, Bardas méprisa ses avis, et se présenta le jour de l'Epiphanie pour participer aux saints mysteres. Irrité de ce que le Patriarche lui refusoit la communion, il le menaça dans l'Eglise de le percer de son épée; Ignace ne lui répondit qu'en le menaçant de la colere de Dieu. Depuis ce moment, Bardas employa toute sa malignité pour le rendre odieux à l'Empereur, et le vingt-trois Novembre il le fit chasser du Palais Patriarchal, et réléguer dans l'Isle de Térébinte.

Toute la ville fut indignée de voir

qu'on lui enlevoit un si digne Pasteur ; les Evêques eux-mêmes, qui se trouverent à Constantinople, se promirent par écrit et par serment de ne jamais consentir à la déposition d'Ignace, sans une condamnation canonique. De quoi la perfidie et l'ambition ne sont-elles pas capables ? Bardas prit tous ces Evêques en particulier, et leur promit à chacun le siége de Constantinople, s'ils vouloient abandonner Ignace ; ils y consentirent à ce prix, et il leur dit que l'Empereur seroit fidele à sa parole ; que cependant quand il les manderoit, il falloit par modestie feindre de refuser le Patriarchat. Ils le firent tous séparément, et Michel les prit au mot.

MICHEL An de N. S. 858.

CXLII. Perfidie de l'Empereur et de Bardas.

Il avoit en vue un autre sujet, encore plus indigne que ces Evêques parjures. C'étoit l'Eunuque Photius, neveu de Bardas et de l'Impératrice Théodora, en quoi il n'y avoit rien de médiocre du côté des vices, de l'esprit et des talens ; et qui fut l'auteur de ce funeste schisme qui divise encore aujourd'hui les deux Eglises Grecque et Latine.

CXLIII. Election de l'Eunuque Photius.

Fin du huitieme Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce huitiéme Volume.

A

L

M

P

R

Fin de la Table des Matières du Tome huitième.



